


*M. Fournier de Clusine, Ingénieur.*



# *VOYAGE*

DANS

# L'HÉMISPHÈRE AUSTRAL,

ET

# AUTOUR DU MONDE.

---

*TOME SECOND.*

---

# VOYAGE

DANS

# L'HÉMISPHÈRE AUSTRAL,

ET

# AUTOUR DU MONDE,

FAIT SUR LES VAISSEAUX DE ROI, *L'AVENTURE*, & *LA RÉSOLUTION*, en 1772, 1773, 1774 & 1775.

*Écrit par* JACQUES COOK, *Commandant de* la Résolution

Dans lequel on a inséré

La Relation du Capitaine FURNEAUX, & celle de MM. FORSTER.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

*Ouvrage enrichi de Plans, de Cartes, de Planches, de Portraits, & de Vues de Pays, dessinés pendant l'Expédition, par* M. HODGES.

TOME SECOND.



*A PARIS,*

HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXVIII.

*AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.*

# TABLE DES CHAPITRES

*Contenus dans ce Volume.*



VOYAGE



# VOYAGE
# AU POLE AUSTRAL
# ET AUTOUR DU MONDE.



## LIVRE SECOND.

Depuis notre départ des Isles de la Société, jusqu'à notre retour dans ces Isles, & notre départ pour la seconde fois.



## CHAPITRE PREMIER.

*Passage d'Uliétéa aux Isles des Amis. Découverte de l'Isle d'Hervey, & Récit des incidens survenus à Middelburg.*

En quittant Uliétéa, je portai le Cap à l'Ouest un peu au Sud, comme je l'ai dit, afin de sortir de la route Ann. 1773. Septembre.

Ann. 1773. Septembre. des premiers Navigateurs, & d'entrer dans le parallele des Isles de Middelburg & d'Amsterdam ; car je me proposois de marcher à l'Ouest jusqu'à ces Isles, & d'y toucher, si je le trouvois convenable, avant de me rendre à la Nouvelle-Zélande. En général, je mis en panne toutes les nuits de peur de passer quelques terres sans les voir. Pendant une
21, 22. partie du 21 & du 22, le vent souffla du N. O. accompagné de tonnere, d'éclairs & de pluie : une grosse houle du Sud Sud-Est & du Sud, dura plusieurs jours ; preuve qu'il n'y avoit point de terre autour de nous dans cette direction.

« Après un mois de séjour à O-Taïti, nous ne ressentions plus aucun effet de notre premiere campagne, » qui avoit été si pénible. Nous étions tous forts, bien » portans & pleins de courage, & il n'y avoit pas un » seul scorbutique sur les deux vaisseaux. Les cochons, » les volailles, les chiens, les bananes & les autres fruits » que nous emportions, nous promettoient la santé pour » un long tems. Le manque de place occasionna cependant » la mort de quelques cochons, & nous perdîmes plusieurs vieils chiens, qui refuserent de prendre de la nourriture. Nous fûmes bientôt obligés de tuer tous les animaux malades & de les saler : nous conservâmes ainsi leur » viande, plus saine & plus succulente que celle que nous » avions apporté d'Angleterre, & qui étoit alors si pénétrée de sel, que si on essayoit de l'adoucir dans l'eau, on » en tiroit tous les sucs.

» Œdidée, le jeune Insulaire que nous avions pris sur notre

» bord, fut très-attaqué du mal de mer, dès que nous fûmes » au large : cependant, comme nous regardions le pic élevé » de Bolabola, il eut aſſez de force pour nous dire : je » ſuis né ſur cette Iſle, & je ſuis proche parent d'O-poonée, » le grand Roi qui a conquis O-Taha & Uliétéa. Il nous » avertit en même tems, que ſon véritable nom étoit *Ma-* » *hine*; mais qu'il l'avoit changé pour celui d'Œdidée, avec » un Chef d'Éiméo ; uſage commun dans toutes ces Iſles, » ainſi qu'on l'a remarqué ailleurs. O-poonée étoit alors, » ſuivant ce qu'il nous apprit, à Mowruà, Iſle que nous » paſsâmes l'après-midi : elle eſt compoſée d'une ſeule mon- » tagne de forme conique, qui s'éleve en pointe aigue ; &, » d'après le rapport des Habitans d'Uliétéa, ſes productions » ſont les mêmes que celles des autres Iſles de ce groupe.

» NOTRE JEUNE AMI ne recouvra ſon appetit que le » lendemain : il mangea un morceau d'un dauphin qui » peſoit vingt-huit livres, & qui avoit été pris par un des » matelots. On lui propoſa de le lui apprêter tout-de-ſuite, » mais il nous aſſura qu'il étoit beaucoup meilleur cru : on » lui donna un vaſe rempli d'eau de mer, dans lequel il » trempa la chair, comme dans une ſauce ; il mangea avec » un grand plaiſir : en place de pain, il mordoit alter- » nativement dans une balle de Maheï, ou de pâte » de fruit-à pain.

» AVANT de s'aſſeoir, pour prendre ſon repas, il eut ſoin

(*a*) M. Forſter donne à cette Iſle le nom de Raiëtéa ; mais on conſerve celui d'Uliétéa, pour ne pas jetter de la confuſion dans les Cartes.

ANN. 1773. Septembre.

» de séparer deux petits morceaux de poisson & de *Mahei*,
» qu'il offrit à l'Eatua, ou à la Divinité, prononçant en même
» tems quelques mots, que nous jugeâmes être une courte
» priere. Il fit la même cérémonie deux jours après, quand
» il mangea du goulu de mer cru : ce qui prouve que ses
» compatriotes ont des principes de Religion. »

23. LE 23, à dix heures du matin, on vit terre du haut des mâts, & à midi on l'apperçut de dessus le pont, qui s'étendoit du S. $\frac{1}{4}$ S. O. au S. O. $\frac{1}{4}$ S. : nous mîmes le Cap de ce côté, avec un vent de S. E., & nous la trouvâmes composée de trois ou quatre petits Islots, réunis par des brisans, comme la plupart des Isles basses. Ils ont une forme triangulaire, & environ six lieues de circuit. Ils sont couverts de bois, parmi lesquels on remarque plusieurs cocotiers.

« A L'AIDE de nos lunettes, nous observâmes que la
» côte étoit sablonneuse, mais revêtue çà & là de verdure,
» & probablement de lianes, communes à ces climats,
» ( *convolvulus Brasiliensis* ). »

RIEN n'annonçoit des Habitans, & j'ai lieu de croire qu'il n'y en a point. La position de cette Isle, qui gît par 19$^{d}$ 18′ de latit. Sud, & 158$^{d}$ 54′ de longitude Ouest, ne differe pas beaucoup de celle que M. Dalrymple assigne à la Dezana. Mais, comme il n'est pas aisé de reconnoître si c'est la même, je l'ai nommée Isle d'*Hervey*, en l'honneur du Capitaine Hervey, un des Lords de l'Amirauté, & maintenant Comte de Bristol.

L'ATTERRAGE ( si toutefois il est praticable ), m'auroit fait

# CARTE DES ISLES DES AMIS

Route

Rotterdam ou Anamocka

Comango

Comango ette

Anamocka ette

Tonamai

Tellefage

Oghao

Ammattafoa

Refolution en 1774.

Longitude Ouest de Greenwich

Route de la Refolution et de l'Aventure en 1773.

Middleburg ou Eaoowe

Rade Anglaife

Amsterdam ou Tongatabo

Baye Maria

Rade Van Diemens

Benard Direx.

perdre un tems précieux : nous reprîmes donc notre route
à l'Oueſt, &, le 25, nous recommençâmes à manger du biſ- ANN. 1773. 25 Septemb.
cuit de mer; les fruits, qui nous en avoient tenu lieu, étoient conſommés, mais il nous reſtoit encore du porc frais, & chaque homme en avoit par jour autant qu'il lui en falloit. En marchant à l'Oueſt, nous vîmes de tems à autre, des frégates, des oiſeaux du tropique, & un petit oiſeau de mer, qu'on ne rencontre gueres que près des côtes : il nous fit conjecturer que nous avions paſſé dans le voiſinage de quelque grande terre. A meſure que nous avançions à l'Oueſt, la déclinaiſon de l'aimant diminua peu-à-peu; de ſorte que
le 29, par $21^{d}$ $26'$ de latitude Sud, & $170^{d}$ $40'$ de longi- 29.
tude Oueſt, elle fut de $10^{d}$ $45'$ Eſt.

LE PREMIER OCTOBRE, à deux heures P. M., nous vîmes 1 Octobre.
l'Iſle de Middelburg qui nous reſtoit au O. S. O. A ſix heures, elle s'étendoit du S. O. $\frac{1}{4}$ O. au N. O., à la diſtance de quatre lieues; nous appercevions en même tems une autre terre dans le N. N. O. Le vent étoit au S. S. E., & je marchai au plus près au Sud, afin de doubler l'extrémité méridionale de l'Iſle avant le matin; mais, à huit heures, nous découvrîmes une petite Iſle, qui gît par ſon travers, & ne ſachant point ſi elle étoit jointe au récif, dont nous ne connoiſſions pas l'étendue, je réſolus de paſſer la nuit à l'endroit
où nous étions. Le lendemain, à la pointe du jour, nous arri- 2.
vâmes ſur le côté S. O. de Middelburg; &, marchant entre ce côté & la petite Iſle dont je viens de parler, nous trouvâmes un canal net & large de deux milles.

APRÈS avoir rangé les bords S. O. de l'Iſle la plus grande,

Ann. 1773. Octobre.

jusqu'aux deux tiers de sa longueur, & à la distance d'environ un demi-mille de la côte, sans appercevoir ni mouillage ni débarquement, nous cinglâmes du côté d'Amsterdam que nous avions en vue. A peine eûmes-nous orienté les voiles, que les côtes de Middelburg présenterent un autre aspect : elles parurent offrir un mouillage & un lieu propre à atterrer ; alors je serrai le vent, & je courus sur l'Isle.

« Nous appercevions des plaines au pied des collines & des plantations de jeunes bananiers, dont les » feuilles, d'un verd éclatant, contrastoient avec les teintes » diverses des différens arbrisseaux & la couleur brune des » cocotiers, qui sembloit être l'effet de l'hiver. Le jour ne » faisant que poindre, la lumiere étoit si foible, que nous » vîmes plusieurs feux briller entre les bois ; & peu-à-peu » nous distinguâmes les Insulaires qui marchoient le long » de la côte. Les collines basses & moins élevées au-dessus » du niveau de la mer, que l'Isle de Wight, étoient ornés » de petits grouppes d'arbres, répandus çà & là, à quelque » distance ; & l'espace intermédiaire paroissoit couvert » d'herbages, comme la plupart des cantons de l'Angleterre. Bientôt les habitans lancerent leurs pirogues à » la mer, & ramerent de notre côté. Un Indien arriva à bord, & nous présenta une racine de poivrier » enivrant des Isles de la mer du Sud ; &, après avoir touché nos nez avec cette racine, en signe d'amitié, il s'assit » sur le pont, sans proférer un seul mot. Le Capitaine lui » offrit un clou, & à l'instant il le tint élevé au-dessus de » sa tête, en prononçant *fagafetai* ; mot que nous

ANN. 1773. Octobre.

» prîmes pour un terme de remerciement. Il étoit nud jufqu'à » la ceinture, & de la ceinture une pièce d'étoffe fem- » blable à celles de Taïti, mais enduite d'une couleur » brune, & d'une forte colle, qui la rendoit roide & propre » à réfifter à la pluie, lui pendoit jufqu'aux genoux; il étoit » d'une taille moyenne & d'un teint châtain, affez pareil » à celui des Taïtiens ordinaires (*a*), & fes traits avoient » de la douceur & de la régularité. Il portoit fa barbe cou- » pée ou rafée, fes cheveux noirs & frifés en petites bou- » cles, & brûlés à la pointe. On diftinguoit fur chacun de » fes bras des taches circulaires, à peu-près de la groffeur » d'un écu, compofées de plufieurs cercles concentriques » de points *tatoués*, à la maniere des Taïtiens, mais qui » n'étoient pas noirs. On remarquoit encore d'autres piqures » noires fur fon corps. Un petit cylindre étoit fufpendu à » chacun des trous de fon oreille; & fa main gauche man- » quoit du petit doigt. Il garda le filence pendant un tems » confidérable; mais d'autres Infulaires, qui arriverent après » lui, furent plus communicatifs, & ayant accompli la » cérémonie de toucher les nez, ils parlerent un langage » inintelligible pour nous. »

DE NOUVELLES PIROGUES, montées chacune par deux ou trois hommes, s'avancerent auffi hardiment vers nous,

(*a*) « Comme les Infulaires, dont je parlerai dans la fuite, feront » fouvent comparés aux habitans de Taïti, & des Ifles de la Société, » il eft à propos d'obferver que les Naturels de Taïti & des Ifles de la » Société, étant parfaitement femblables dans la plupart des rapports, » les ufages communs feront indifféremment appellés ufages Taïtiens, ou » ufages des Ifles de la Société. »

ANN. 1773. Octobre.

& quelques-uns des Indiens entrerent ſur notre bord ſans héſiter. Cette marque de confiance me donna une bonne opinion des Inſulaires, & me détermina à relâcher parmi eux, ſi cela étoit poſſible. Je fis des bordées, & je trouvai enfin un bon mouillage par vingt-cinq braſſes, fond de gravier, à trois encablures de la côte. La terre la plus élevée ſur l'Iſle nous reſtoit au S. E. $\frac{1}{4}$ E., la pointe ſeptentrionale au N. E. $\frac{1}{2}$ E., & la pointe Oueſt au S. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{2}$ O. L'Iſle d'Amſterdam s'étendoit du N. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ O. au N. O. $\frac{1}{2}$ O. Dès qu'on eut jetté l'ancre, nous fûmes entourés par un grand nombre de pirogues remplies d'Indiens, qui nous apporterent des étoffes, des outils, &c. qu'ils échangerent contre des clous, &c. « Ils faiſoient beaucoup de bruit, » chacun montroit ce qu'il avoit à vendre, en criant, pour » attirer des acheteurs. Leur langage n'eſt pas déſagréable; » mais ils prononçoient ſur une eſpèce de ton chantant tout » ce qu'ils diſoient. » Pluſieurs vinrent ſur le pont; & un entr'autres, que je reconnus pour un Chef, à l'autorité qu'il ſembloit avoir ſur les autres, & je lui donnai en préſent, une hache, des clous de fiche, & d'autres choſes qui lui cauſerent une grande joie. Je gagnai ainſi l'amitié de ce Chef, qui ſe nommoit Tioony.

« IL ADMIROIT beaucoup nos étoffes & nos toiles » Angloiſes; il donnoit enſuite la préférence à nos outils » de fer. Son maintien étoit très-libre & très-déterminé; » car il entra dans la grand-chambre & par-tout où nous » jugeâmes à propos de le conduire. »

JE M'EMBARQUAI bientôt ſur deux chaloupes, avec

pluſieurs





*DÉBARQUEMENT À* MIDDELBURGH, *L'UNE DES* ISLES FRIENDLY, (*DES AMIS.*)

plusieurs personnes de nos équipages, & accompagné de Tioony, qui nous conduisit dans une petite crique, formée par les rochers, directement en traversdes vaisseaux, & où le débarquement étoit fort aisé,& les bateaux à l'abri de la houle. Une foule immense d'Indiens pousserent des acclamations à notre arrivée sur la côte. Il n'y en avoit pas un seul qui n'eût un bâton, ou quelque arme à la main; signe indubitable de leurs dispositions pacifiques. Ils se serroient de si près autour de nos bâtimens, en offrant d'échanger des étoffes de leur pays, des nattes, &c. contre des clous, qu'il fallut un peu de tems, avant de trouver de la place pour notre débarquement. Ils sembloient plus empressés à donner qu'à recevoir : car ceux qui ne pouvoient pas s'approcher assez, nous jettoient, pardessus les têtes des autres, des balles entieres d'étoffes, & ils se retiroient sans rien demander ou rien attendre.

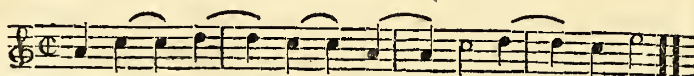
ANN. 1773. Octobre.

« UN GRAND NOMBRE d'hommes & de femmes, parfaitement nuds, nageoient à côté de nous en élevant d'une main des anneaux d'écaille de tortue, des hameçons de nacre de perle, &c. qu'ils vouloient vendre. »

ENFIN le Chef les fit ouvrir à droite & à gauche, & il y eut assez de place pour que nous descendissions à terre. « Ils nous porterent hors de nos chaloupes sur leur dos. » Le Chef nous mena ensuite à son habitation, agréablement située à environ trois cens verges de la mer, au fond d'une belle prairie, & à l'ombre de quelques shaddecks. On voyoit au front la mer & les vaisseaux à l'ancre; derriere & de chaque côté, on appercevoit de jolies plantations, qui

Ann. 1773. Octobre.

annonçoient la fertilité & l'abondance. « Il y avoit, dans » un coin de la maiſon, une cloiſon mobile d'oſier, toute » dreſſée ; &, par les ſignes des Habitans, nous jugeâmes » qu'elle ſéparoit les lieux où ils couchent. » Le plancher étoit couvert de nattes ſur leſquelles nous nous aſsîmes, & les Naturels s'aſſeyant auſſi en-dehors, nous environnerent d'un cercle. On avoit apporté nos cornemuſes, & j'ordonnai d'en jouer. Le Chef, de ſon côté, commanda à trois jeunes femmes de chanter, ce qu'elles firent de bonne grace ; comme je leur offris à chacune un préſent, toutes les autres ſe mirent dans l'inſtant à les imiter. Leur chant étoit muſical & harmonieux, & il n'avoit rien de faux ni de déſagréable ; « il » étoit plus ſavant que celui des Taïtiens. Les Chanteuſes » battoient la meſure, en gliſſant le ſecond doigt ſur le » pouce, tandis que les trois autres doigts reſtoient élevés. » L'un de nos Officiers eut la bonté de noter un des airs » qu'il entendit ſur cette Iſle :



» La muſique eſt en mineur. Elles varioient les quatre » notes, ſans jamais aller plus bas qu'A ou plus haut qu'E. » Durant ce concert, un vent léger embauma l'air d'un parfum délicieux. Nous ne découvrîmes pas d'abord d'où » cela provenoit ; mais, appercevant enfin des arbres touffus derriere la maiſon, nous reconnûmes qu'étant de » l'eſpèce des orangers & couverts de fleurs blanches, ils » répandoient cette bonne odeur. Bientôt on nous offrit des » fruits de ces arbres.

APRÈS avoir resté assis quelque-tems, nous demandâmes à être menés dans une des plantations voisines, où le Chef avoit une autre maison. On nous y donna à manger des bananes & des noix de cocos, & on nous offrit à boire une liqueur, extraite devant nous du jus d'Eava. On nous présenta d'abord des morceaux de racine à mâcher; mais, comme nous priâmes qu'on nous dispensât de prendre part à cette opération, d'autres la firent pour nous. Quand ils eurent assez mâché de racines, ils les mirent dans un grand vase de bois, & ensuite ils y verserent de l'eau, de la maniere qu'on a déjà expliquée; dès que la liqueur exprimée fut potable, ils plierent des feuilles vertes, & fabriquerent ainsi des coupes, qui tenoient près d'une demi-pinte; & chacun de nous en reçut une entièrement pleine. Je fus le seul qui en goûtai; la façon dont on venoit de la préparer, avoit éteint la soif de nos MM. Le bowle cependant fut bientôt vidé, & les hommes & les femmes ne manquerent pas d'y puiser. Je remarquai qu'ils ne se servoient pas deux fois de la même coupe; & deux personnes ne burent jamais dans la même.

CETTE MAISON étoit située à un coin de la plantation, que nous examinâmes attentivement, & il y avoit au-devant une espèce de cour où nous nous assîmes. Des arbres fruitiers répandoient leurs branchages tout autour, & formoient un ombrage charmant.

« LES NATURELS venoient de nous accueillir au » rivage avec la plus grande amitié, & un peuple qui auroit » connu nos bonnes intentions, ne nous auroit pas reçu

Ann. 1773. Octobre.

» d'une façon plus cordiale. Ces aimables Insulaires n'a» voient jamais vu d'Européens, & une tradition très-im» parfaite pouvoit seule leur rappeller le Voyage de Tas» man. Toute leur conduite annonçoit un caractere franc » & généreux, sans basse défiance : les femmes, de leur » côté, ne nous firent pas moins de caresses, & elles nous » témoignerent, par leurs regards & leur sourire, que nous » étions bien venus. M. Hodges a représenté cette entrevue » mémorable dans un dessin élégant, & dont on trouve » ici la gravure. La candeur avec laquelle je loue les ou» vrages de cet habile Artiste, quand je les trouve ressem» blans, m'oblige à dire que ce morceau, dans lequel on » ne peut assez admirer l'exécution de M. Sherwin, ne » donne pas une idée juste des Insulaires de Middel» burg ou d'Amsterdam. On a critiqué avec raison les plan» ches qui ornent la Relation du premier Voyage du » Capitaine Cook, parce qu'elles offrent aux yeux les » formes agréables des figures & des draperies antiques, » & non pas les Indiens qu'on veut connoître. Je » crains aussi que M. Hodges n'ait perdu les esquisses & » les dessins, qu'il avoit tracés d'après nature dans le cours » de l'expédition. Les Amateurs trouveront, dans cette » gravure, les contours & les traits grecs qui n'ont jamais » existé dans la mer du Sud : ils admireront des robes flot» tantes, qui enveloppent avec grace toute la tête & le » corps, sur une Isle où les femmes couvrent rarement » leurs épaules & leur sein. Enfin il y a un vieillard qui » porte une longue barbe blanche, quoique tous les Habi» tans de Middelburg la rasent avec des coquilles de moule.

» TANDIS que le Capitaine parcourut les environs de » la maison du Chef, je fis, avec quelques-uns de nos MM. » une promenade assez avant dans la campagne, & voici » ce que je remarquai. Une haie de roseaux diagonale- » ment entrelacés, & d'une jolie forme, environnoient les » deux côtés de la prairie. Deux portes composées de plu- » sieurs planches, & pendues à des gonds, offroient des » entrées dans la plantation. Nous nous séparâmes afin » d'examiner ce beau pays, & à chaque pas nous eûmes lieu » d'être enchantés de nos découvertes. Les portes étoient » disposées de maniere qu'elles se fermoient d'elles-mêmes: » les enclos étoient couverts de ronces & sur-tout de lianes, » qui avoient des fleurs d'un bleu de ciel. Nous apperce- » vions par-tout des jardins & des habitations dans des bo- » cages; & nous cueillîmes beaucoup de plantes, que nous » n'avions jamais vues sur les Isles de la Société. Les Insulaires » sembloient plus actifs & plus industrieux que ceux de » Taïti; &, au-lieu de nous suivre en foule, ils nous lais- » soient passer seuls, à moins que nous ne les priassions » de nous accompagner. Nous pouvions marcher nos » poches ouvertes, à moins qu'il n'y eût des clous; car » ils les estiment tant, qu'ils résistoient difficilement à la » tentation.

» NOUS TRAVERSAMES ainsi plus de dix plantations ou » jardins séparés par des enclos, & communiquant les uns » avec les autres, par les portes dont je viens de parler. A » l'extrémité des jardins, nous trouvions communément » une maison, dont les propriétaires étoient absens. » Leur attention à séparer le terrain, suppose un plus

ANN. 1773. Octobre.

» grand degré de civilisation que nous ne l'imaginions. » Leurs arts, leurs manufactures, & leur musique sont plus » perfectionnés que sur les Isles de la Société : mais les Taï- » tiens semblent avoir plus d'étoffes, plus d'opulence & » plus de luxe, des habitations plus spacieuses & plus com- » modes. S'ils ne jouissent pas des dons de la Nature avec » autant de profusion que les Taïtiens, ils en jouissent peut- » être avec plus d'égalité.

» LES VIEILLARDS & les jeunes gens, les hommes & les » femmes, nous prodiguoient les plus tendres carresses : ils » nous embrassoient, ils baisoient nos mains avec l'effusion » la plus cordiale, ils les mettoient sur leur sein, en » jettant sur nous des regards d'affection qui nous atten- » drissoient.

» LEUR CORPS est très-bien proportionné, & le contour » de leurs membres fort agréable : ils sont cependant plus » musculeux que les Taïtiens, peut-être parce qu'ils font » plus d'usage de leurs forces, dans les travaux de l'agricul- » ture & des arts. Leurs traits, qui ont de la douceur & de la » grace, different de ceux des Taïtiens, en ce qu'ils sont » plus oblongs qu'arrondis : leur nez est aussi plus aquilin, & » leur lèvre moins grosse. En général, la hauteur des femmes » est moindre de quelques pouces que celle des hommes ; » mais elles ne sont pas aussi petites que les femmes du peu- » ple à Taïti, & aux Isles de la Société. De la tête à la cein- » ture, leur corps pourroit servir de modèle aux Artistes, » & leurs bras & leurs mains ont toute la délicatesse de » celle des Taïtiennes ; mais elles ont, comme elles, des jambes

» & des pieds trop gros. Nous n'étions pas frappés de cette » différence de teint & de grosseur, qui nous indiquoient » sur-le-champ à Taïti les personnes d'un rang élevé. Le » Chef, qui nous vint voir à bord, avoit le même habille- » ment que le peuple, rien d'ailleurs ne le distinguoit; & » nous ne reconnûmes sa supériorité, que par l'obéissance » avec laquelle on accomplissoit ses ordres.

ANN. 1773. Octobre.

» LEUR PEAU étoit piquée & noircie, comme celle des » autres Insulaires de ces mers; mais ce qui nous étonna, » ils *tatouent* les parties les plus délicates du corps : cette » opération doit être fort pénible & même fort dangereuse » sur le gland.

——Et picta pandit spectacula cauda. HORAT.

» PARMI les hommes, qui n'étoient pas entièrement nuds, » les uns avoient un morceau d'étoffe autour des reins, & » d'autres portoient un vêtement qui ressembloit à-peu-près » à celui des femmes; c'est-à-dire, une longue pièce d'étoffe, » peinte en échiquier, &c. comme nos étoffes à fleur. Plu- » sieurs se couvroient, en place d'étoffe, de nattes extrê- » mement bien travaillées. Un coquillage de nacre de perle, » attaché à un collier, pendoit souvent sur la poitrine des » hommes : les femmes avoient aussi des colliers de plu- » sieurs rangs de petits coquillages, entremêlés de graines, » ou de dents de poisson : les oreilles de la plupart étoient » percées chacune de deux trous remplis de cylindres, peints » & vernissés en rouge, ou de différentes couleurs, mais par » compartimens réguliers.

» ILS SE SERVOIENT de peignes extrêmement propres &

Ann. 1773. Octobre.

» extrêmement ornés, composés de petites dents plattes » d'environ cinq pouces de long, d'un bois jaune, pareil » au bouis, & jointes ensemble avec beaucoup d'élégance, » par un tissu de fibres de noix de cocos, de couleur natu- » relle, ou teintes en noir.

» Les petits bancs, qui leur servent de coussins, étoient » aussi plus communs qu'à Taïti : j'y remarquai une grande » quantité de vases plats, dans lesquels ils mettent leurs ali- » mens, & de spatules avec lesquelles ils fouettent la pâte » du fruit à pain. Ils étoient faits de *bois de Massue* (*Ca- » suarina equisitifolia*), à qui on a donné ce nom, parce » qu'il fournit des armes à tous les Insulaires de la mer du » Sud.

» Ils possédent des massues de toutes sortes de façons, » & la plupart si pesantes, que nous ne pouvions pas les » soulever d'une main : la forme la plus commune, est la » quadrangulaire ; elles présentent alors un rhomboïde à » l'extrémité, & elles s'arrondissent ensuite du côté du man- » che. Plusieurs étoient plattes, pointues, ou ressembloient » à une spatule : d'autres avoient de longs manches, &c. &c. » La plupart offroient différens modèles de ciselure & de » sculpture ; ouvrages d'un long travail, & d'une patience » incroyable. Les compartimens divers étoient remarqua- » bles par une régularité qui nous surprenoit, & la sur- » face des massues unies aussi polie, que si elles avoient » été faites en Europe, avec les meilleurs outils. Leurs » lances étoient de même bois & travaillées aussi soigneuse- » ment. La construction des arcs & des traits est particuliere.

» L'arc

Ann. 1773.
Octobre.

» L'arc long de ſix pieds, & à-peu-près de l'épaiſſeur du » petit doigt, forme une légere courbe quand il eſt relâ» ché : la partie convexe eſt cannelée d'un ſillon pro» fond, dans laquelle la corde ſe place, & qui eſt quel» quefois aſſez large pour contenir le trait fait de bambou, » long de ſix pieds & de bois dur à la pointe. Quand ils » veulent bander l'arc, au-lieu de le tirer, de maniere à » augmenter ſa courbure naturelle, ils le tirent en ſens » contraire, de façon qu'il devient parfaitement droit, & » qu'il forme enſuite la courbe de l'autre côté. Ainſi, la corde » n'a jamais beſoin d'être tendue : le trait acquérant une » force ſuffiſante, par le changement de la poſition natu» relle de l'arc, le recul n'eſt jamais aſſez violent pour faire » mal au bras. Nos Matelots, ne connoiſſant point la nature » de ces arcs, en briſerent pluſieurs, parce qu'ils vouloient » les tirer comme les autres.

» L'IMMENSE QUANTITÉ d'armes que nous apperçûmes, » répond très-mal au caractere pacifique qu'annonçoit leur » conduite à notre égard, & même que montroit leur em» preſſement à nous les vendre. Il eſt probable qu'ils ont » des querelles entr'eux, ou qu'ils font la guerre aux Iſles » voiſines; mais leur converſation, ou leur ſigne, ne nous » ont rien appris qui puiſſe jetter du jour ſur cette ma» tiere.

» ILS NOUS VENDIRENT tout ce que nous voulûmes, pour » de petits clous, & même pour des grains de verre; mais » relativement à la raſſade, leur goût differe de celui des » Taïtiens, car les derniers choiſiſſent toujours celle qui

Ann. 1773. Octobre.

» eſt tranſparente, tandis que le peuple d'Ea-oowhe, ne » prenoit que des grains noirs ou opaques, avec des rayures » rouges, bleues & blanches.

» Nous rencontrames pluſieurs perſonnes couvertes » de lèpre, de la plus mauvaiſe eſpèce : un grand ulcere » cancereux, parfaitement livide en dedans, & d'un jaune » brillant tout autour des bords, rongeoit le dos & les » épaules d'un de ces Indiens. Nous apperçûmes auſſi une » femme, dont le viſage, à demi-rongé, étoit très-dégoû- » tant : il n'y avoit plus qu'un trou à la place de ſon nez : » ſes joues très-enflées, verſoient continuellement du pus, » & ſes yeux chaſſieux & tombant en pourriture, ſembloient » prêts à ſortir de ſa tête. Je ne me ſouviens pas d'avoir » rien vu d'auſſi horrible : ces malades cependant paroiſ- » ſoient peu affligés de leur état, ils faiſoient des échanges » avec autant d'activité que les autres, & ils ne craignoient » point de nous offrir des proviſions en vente. »

A midi, nous retournâmes dîner à bord avec le Chef. Il s'aſſit à table, mais il ne mangea rien ; ce qui étoit d'autant plus extraordinaire, que nous avions du porc frais rôti. Après dîné, nous allâmes une ſeconde fois à terre, & nous fûmes encore reçus par une foule d'Indiens. M. Forſter, M. Sparrman, &c. & quelques-uns de nos Officiers & Volontaires ſe promenerent dans l'intérieur du pays.

« Sur ces entrefaites, je reſtai à bord pour arranger » les productions d'Hiſtoire Naturelle, que nous avions » recueillies dans la matinée : & voici le récit que mon Pere » me donna de ſa nouvelle excurſion.

Ann. 1773. Octobre.

» Les Naturels poussèrent des cris de joie à notre
» débarquement, comme le matin, & la foule étoit aussi
» nombreuse. On fit beaucoup d'échanges ; mais les pro-
» visions étoient rares, & nous ne trouvions point de shad-
» decks, parce que la saison n'étoit pas assez avancée.
» M. Hodges & moi, suivis d'un domestique & de deux
» Insulaires, qui voulurent bien nous servir de guides,
» en cas de besoin, nous montâmes la colline, afin d'exa-
» miner de nouveau l'intérieur du pays. Nous traversâ-
» mes de riches plantations ou jardins, enfermés, comme
» on l'a dit ci-dessus, par des haies de bambou, ou des
» haies vives de la belle fleur de corail (*Erythrina Co-*
» *rallodendron*) : nous atteignîmes ensuite un petit sentier
» entre deux enclos, & nous vîmes des ignames & des
» bananes plantés des deux côtés, avec autant d'ordre &
» de régularité que nous en mettons dans nos jardins. Ce
» sentier débouchoit au milieu d'une belle plaine d'une
» grande étendue, & couverte de riches pâturages : il y
» avoit à l'autre extrémité une promenade délicieuse, d'en-
» viron un mille de long, formée de quatre rangs de co-
» cotiers, qui aboutissoient à un nouveau sentier entre
» des plantations fort régulieres, environnées de shad-
» decks, &c. Ce sentier conduisoit, par une vallée cultivée,
» à un endroit où plusieurs chemins se croisoient. Nous
» découvrîmes là une jolie prairie, revêtue d'un verd
» gazon très-fin, & entouré de toutes parts de grands arbres
» touffus. Une maison sans habitans occupoit un des côtés ;
» les propriétaires étoient probablement sur le rivage.
» M. Hodges s'assit pour dessiner ce paysage charmant :
» nous respirions un air délicieux, & embaumé de parfums

ANN. 1773.
Octobre.

» exquis; la briſe de mer jouoit avec nos cheveux & » nos vêtemens, & nous rafraîchiſſoit; une foule d'oi- » ſeaux gazouilloient de tous côtés, & les colombes » amoureuſes produiſoient au fond du bocage des gémiſſe- » mens harmonieux. Les racines de l'arbre, qui nous cou- » vroit, étoient remarquables: elles s'élevoient de la tige » à près de huit pieds au-deſſus du terrain; ſes coſſes » avoient d'ailleurs plus d'une verge de long, & deux » ou trois pouces de large. Ce lieu fertile & ſolitaire nous » donna l'idée des boſquets enchantés ſur leſquels les » Romanciers répandent toutes les beautés imaginables. Il » ne ſeroit pas poſſible de trouver en effet un coin de terre » plus favorable à la retraite, s'il y avoit une fontaine limpide » ou un ruiſſeau; mais malheureuſement l'eau eſt la ſeule » choſe qui manque à cette Iſle agréable. Je découvris à » notre gauche une promenade couverte, qui menoit à une » autre prairie, au fond de laquelle nous apperçûmes une » petite montagne & deux huttes pardeſſus. Des bambous » plantés en terre à la diſtance d'un pied l'un de l'autre, » environnoient la colline, & on voyoit, ſur le devant, plu- » ſieurs caſuarinas. Les Naturels, qui nous accompagnerent, » ne vouloient point en approcher: après nous être avancés » ſeuls, nous regardâmes, avec beaucoup de peine, dans » les huttes, parce que l'extrémité du toît n'étoit pas à » plus d'une palme du terrain. L'une renfermoit un cadavre » qu'on y avoit dépoſé depuis peu; mais l'autre étoit vide. » Ainſi, le caſuarina ou le *bois de maſſue* (Toà) annonce » les cimetieres à Middelburg, comme aux Iſles de la » Société. Sa couleur gris-brun, ſes branches longues & » touffues, dont les feuilles clair-ſemées ſe penchent triſte-

» ment vers la terre, conviennent à ces lieux mélancoliques, » autant que le cyprès. Il eſt donc probable que les mêmes » idées, qui ont conſacré le dernier arbre ſur la tombe des » morts dans une partie du monde, engagent les Habitans » de ces régions à employer les premiers au même uſage. » La colline où ſe trouvoient les huttes, étoit formée de pe- » tits morceaux de rocher de corail ſemblable au gravier, » accumulés ſans aucun ordre.

ANN. 1773. Octobre.

» MARCHANT un peu plus loin, nous vîmes des planta- » tions auſſi agréablement diſpoſées, & des maiſons de la » même eſpèce. Nos deux Indiens nous firent entrer dans » une, où ils nous prierent de nous aſſeoir, & ils nous pro- » curerent des noix de cocos extrêmement rafraîchiſſantes.

» DANS toute notre promenade, nous ne rencontrâmes » que quelques Inſulaires, qui paſſerent près de nous, ſans » trop nous regarder. L'exploſion & l'effet de nos fuſils, » n'exciterent ni leur admiration ni leur crainte. Ils ne » montroient, à notre égard, aucun autre ſentiment que » celui de la bienveillance & de la courtoiſie. Les femmes, » réſervées en général, repouſſoient avec dégoût les entre- » priſes indécentes des Matelots : quelques-unes cependant » ſe montrerent plus libres, & nous appellerent à elles par » des geſtes très-laſcifs.

ON NOUS CONDUISIT, le Capitaine Furneaux & moi, à la maiſon du Chef, où on nous offrit des fruits & des légumes, qui avoient été cuits à l'étuvée. Comme nous venions de dîner, nous ne mangeâmes pas beaucoup, mais Œdidée & Omaï l'Indien, qui étoit à bord de l'Aventure, firent honneur au feſtin. Nous témoignâmes enſuite le deſir de voir l'intérieur

ANN. 1773. Octobre. des terres. Tioony y consentit de bon cœur, & il nous mena dans plusieurs plantations bien disposées, & renfermées par des haies de roseaux construites fort proprement. Nous les trouvâmes en bon ordre & agréablement diversifiées, par des arbres fruitiers, des racines, &c. Le Chef eut grand soin de nous faire connoître que la plupart lui appartenoient. Des cochons & de très-grosses volailles, les seuls animaux domestiques que nous vîmes, couroient près de quelques-unes des maisons, & dans les sentiers qui séparoient les plantations, mais ils ne sembloient pas disposés à nous en vendre. Aucun d'eux ne nous offrit en échange des fruits ou des racines, ce qui m'inspira la résolution de quitter cette Isle, & de relâcher à celle d'Amsterdam.

LE SOIR ramena tout le monde à bord : chacun étoit enchanté du pays, & de l'accueil de ses habitans, qui sembloient se disputer l'un & l'autre pour faire ce qu'ils pensoient devoir nous causer plus de plaisir. Nos vaisseaux furent remplis toute la journée d'Indiens, qui conclurent des échanges avec ceux de nous qui demeurerent à bord; & il y eut dans ces marchés tout l'ordre possible. Je fus fâché que la saison ne me permît pas de rester plus long-temps
3. parmi eux. Le lendemain, dès le grand matin, tandis que les vaisseaux mettoient sous voile, j'allai à terre avec le Capitaine Furneaux & M. Forster, afin de prendre congé du Chef. Il vint à notre rencontre sur le rivage : il vouloit nous conduire à sa maison; mais nous le priâmes de s'en dispenser. Nous nous assîmes sur l'herbe, & nous y passâmes environ une demi-heure, au milieu d'une foule considérable d'Insulaires. Après avoir présenté au Chef un riche

don, & entr'autres choſes différentes graines de jardin, je tâchai de lui faire comprendre que nous nous en allions; ce qui ne parut pas du tout l'émouvoir. Il monta dans notre chaloupe, accompagné de deux ou trois de ſes ſujets, afin de nous ramener au vaiſſeau; mais, voyant la Réſolution ſous voile, il appella une de ſes pirogues, & il retourna à terre. Tandis qu'il fut ſur notre bord, il continua à échanger des hameçons contre des clous, & il s'appropria lui ſeul tout le commerce; mais quand il étoit à terre, je ne l'ai jamais vu faire le moindre échange.

« NOUS NE PUMES guères converſer que par ſignes » avec les Naturels; nous raſſemblâmes cependant un cer- » tain nombre de mots, & guidé par les principes de la » Grammaire univerſelle & des Dialectes, je m'apperçus » bientôt que leur langue a une grande affinité avec celle » de Taïti & des Iſles de la Société. O-maï & Mahine, » (ou Œdidée) les deux Indiens d'Uliétéa & de Bolabola, qui » s'étoient embarqués avec nous, déclarerent d'abord que » ce langage étoit abſolument nouveau & inintelligible pour » eux; cependant, quand je leur expliquai la reſſemblance » de pluſieurs mots, ils ſaiſirent à l'inſtant les modifications » particulieres de ce Dialecte, & ils causerent avec les » Inſulaires beaucoup mieux que nous ne l'aurions pu faire, » après un long ſéjour dans l'Iſle. Cette contrée les char- » moit beaucoup; mais ils remarquerent bientôt ſes incon- » véniens, & ils nous avertirent qu'il y avoit peu de fruit » à pain, de cochons & de volailles, & point de chiens. D'un » autre côté, ils aimoient la grande abondance qu'on y trouve » de canes de ſucre, & de ce poivre enivrant, dont on a » parlé plus haut. »

# CHAPITRE II.

*Arrivée des Vaiſſeaux à Amſterdam. Deſcription d'une eſpèce de Temple. Incidens ſurvenus durant notre Relâche ſur cette Iſle.*

Ann. 1773. Octobre.

DÈS que je fus à bord, je mis le Cap ſur l'Iſle d'Amſterdam. Les Inſulaires étoient ſi peu effrayés de nous, que trois Pirogues vinrent à notre rencontre juſqu'au milieu du chemin entre les deux Iſles. Ils firent inutilement tous leurs efforts pour monter ſur la Réſolution; mais nous ne diminuâmes pas de voiles; & la corde que nous leur jettâmes ayant briſé, ils tenterent de monter ſur l'Aventure. Leur entrepriſe cependant n'eut pas un meilleur ſuccès; nous rangeâmes la côte S. O. d'Amſterdam à un demi-mille du rivage, ſur lequel briſoit une houle très-groſſe. Nous examinâmes, à l'aide de nos lunettes, l'aſpect de l'Iſle, dont chaque partie ſembloit couverte de plantations. La plus haute élévation au-deſſus du niveau de la mer, ne ſembloit pas être de plus de ſix ou ſept verges perpendiculaires. Nous apperçûmes quatre Naturels, courant le long de la greve, & déployant de petits pavillons blancs, que nous prîmes pour des ſymboles de paix, & nous leur répondîmes en hiſſant le drapeau de S. Georges. Trois Inſulaires de Middelburg, qu'on avoit laiſſé, je ne ſais comment à bord, nous quitterent alors, & allerent à la nage ſur la côte : ils ne ſavoient

pas

pas que je voulois m'arrêter à cette Isle, & ils n'avoient point envie, comme on peut le croire, de s'embarquer avec nous. Ann. 1773. Octobre.

Dès que nous eûmes découvert la côte Occidentale, plusieurs pirogues, montées chacune par trois hommes, vinrent à notre rencontre. Les Indiens s'avancerent hardiment sous les flancs des vaisseaux; ils nous présenterent quelques racines d'Eava, & monterent ensuite à bord sans autre cérémonie : ils nous invitoient, par tous les signes d'amitié qu'ils purent imaginer, d'aller dans leur Isle, & ils nous indiquoient un mouillage, du moins à ce que nous comprîmes. Après avoir couru un petit nombre de bords, nous mouillâmes, dans la rade Van-Diemen, par dix-huit brasses d'eau, à un peu plus d'une encablure des brisans qui bordent la côte. Nous plaçâmes au large une seconde ancre & un cable, pour empêcher les bâtimens de toucher sur les rochers dans un coup de vent, ou par la dérive du calme. Cette derniere ancre fut jettée sur un fond de quarante-sept brasses, tant étoit escarpée la plage qui nous servoit de mouillage. Une foule d'Indiens remplissoient alors nos bâtimens : les uns étoient venus en pirogues; d'autres accouroient à la nage; mais, ainsi que ceux de l'Isle de Middelburg, ils apporterent des étoffes, des nattes, des outils, des armes & des ornemens, que nos Matelots acheterent avec leurs propres habits. Comme l'équipage devoit ressentir bientôt les suites de ce trafic, afin de l'arrêter & de nous procurer les rafraîchissemens nécessaires, je défendis d'acheter aucune curiosité.

ANN. 1773. 4 Octobre.

CET ORDRE produisit un bon effet ; car les Naturels, voyant que nous ne voulions absolument que des comestibles, nous apporterent des bananes & des noix de cocos en abondance, des volailles & des cochons, & ils les échangerent contre de petits clous & des étoffes d'Europe : ils donnoient un cochon ou une volaille pour les plus mauvaises guenilles.

« J'ACHETAI plusieurs jolis perroquets, des pigeons & » des tourterelles très-bien apprivoisées. Œdidée achetoit, » de son côté, avec beaucoup d'empressement, des plumes » rouges, qui, à ce qu'il nous assura, auroient une valeur » extraordinaire à Taïti & aux Isles de la Société : elles » étoient communément attachées à leurs tabliers de » danse, ou à des diadêmes de feuilles de bananes. Il nous » montra, avec un air d'extase tout-à-fait admirable, que » la plus petite de ces plumes, large de deux ou trois » doigts, suffiroit pour payer le plus gros cochon de son » Isle. »

APRÈS avoir pris ces arrangemens, & nommé des surveillans afin de prévenir les disputes, je descendis à terre, accompagné du Capitaine Furneaux, de M. Forster & de plusieurs des Officiers, & d'un Chef Indien, nommé *Attago* (*a*), qui s'étoit attaché à moi dès le premier moment de son arrivée à bord, avant que nous fussions mouillés. Je ne sais point comment il découvrit que j'étois le

(*a*) M. Forster l'appelle *Attaha*; & il donne à Œdidée le nom de *Hédéedée*.



Benard Direx.

OTAGO, Chef de l'Isle d'Amsterdam.

Commandant; mais il eſt ſûr qu'il ne fut pas long-temps ſur le pont, avant de me choiſir parmi tous nos Meſſieurs pour me faire un préſent d'étoffes, & d'autres choſes qu'il avoit avec lui, & comme un plus grand témoignage d'amitié, nous changeâmes mutuellement de noms; coutume qui s'obſerve à Taïti & aux Iſles de la Société. Heureuſement on nous indiqua un mouillage devant une crique étroite, en dedans des rochers qui bordent la côte. Mon ami Attago nous conduiſit à cette crique, & nous y débarquâmes à pied ſec ſur la greve, en préſence d'une foule nombreuſe d'Indiens, qui nous reçurent d'une maniere auſſi amicale qu'à Middelburg. Immédiatement après, tous nos Meſſieurs, accompagnés de quelques Naturels, pénétrerent dans l'intérieur du pays : mais la plupart des Indiens reſterent avec le Capitaine Furneaux & moi. Nous nous amuſâmes à leur diſtribuer des préſens, & ſur-tout à ceux que me déſignoit Attago. Ces derniers ne formoient pas un grand nombre, & je reconnus, dans la ſuite, qu'ils étoient d'un rang ſupérieur au ſien. Il paroiſſoit cependant alors le perſonnage principal, & on lui obéiſſoit. Quand nous eûmes reſté un peu de temps ſur la greve, nous nous plaignîmes de la chaleur, & Attago nous conduiſit à l'inſtant à l'ombre d'un arbre. Après nous avoir fait aſſeoir, il ordonna aux Inſulaires de former un cercle autour de nous. Ils obéirent ſur-le-champ, & ils n'entreprirent jamais de ſe précipiter ſur nous comme les Taïtiens.

NOUS DISTRIBUAMES encore ici des préſens, & nous témoignâmes le deſir d'examiner l'intérieur des terres. Le Chef comprenant ce que nous voulions, nous mena le

Ann. 1773. Octobre.

long d'un ſentier, qui débouchoit dans une prairie ouverte ; à l'un des côtés de laquelle on voyoit une eſpèce de Temple, conſtruit ſur une montagne élevée par les hommes, à environ ſeize ou dix-huit pieds au-deſſus du niveau ordinaire. Sa forme eſt oblongue, & elle eſt entourée d'une muraille. Un parapet de pierre, d'environ trois pieds de hauteur : de cette muraille, la montagne, qui s'éleve inſenſiblement, eſt couverte d'un verd gazon ; au ſommet ſe trouve le Temple, de la même forme que la montagne, d'environ vingt pieds de longueur, & quatorze ou ſeize de large. Avant d'arriver au haut, chacun s'aſſit ſur le gazon, à environ cinquante ou ſoixante verges du front du Temple. Trois vieillards, qui en ſortirent enſuite, vinrent ſe placer entre nous & l'entrée ; & ils commencerent une harangue, que je pris pour une priere, car ils l'adreſſoient directement du côté du Temple. Cette priere dura environ dix minutes : enſuite les Prêtres, ( je jugeai que ces Indiens l'étoient) s'aſſirent parmi nous, & nous leur offrîmes en préſent ce que nous avions. Leur ayant fait ſigne que nous deſirions de voir le dedans de la Maiſon-de-Dieu, mon ami Attago ſe leva ſur-le-champ ; il nous y conduiſit ſans la moindre répugnance, & il nous donna pleine liberté d'en obſerver toutes les parties.

Nous trouvames au front deux eſcaliers de pierre, qui conduiſent au ſommet de la muraille : la montée au Temple eſt douce, & il y a tout autour un chemin de beau ſable. Ce Temple eſt conſtruit, à tous égards, de la même maniere que leurs habitations ; c'eſt-à-dire, avec des poteaux & des ſolives, & couvert de feuilles de palmier. Les bords deſcendent à environ trois pieds de terre, & cet eſpace



AFIA-TOO-CA, CIMETIERE DANS L'ISLE D'AMSTERDAM.

eſt rempli par de groſſes nattes ſerrées, faites de feuilles de palmier, & qui reſſemblent à une muraille. Un beau gravier couvroit le plancher, excepté dans le milieu, où l'on voyoit un quarré oblong de cailloux bleus, élevés d'environ ſix pouces plus haut que le plancher. Deux images groſſièrement ſculptées en bois, & chacune d'environ deux pieds de longueur, occupoient les deux coins. Comme je ne voulois offenſer ni eux, ni leurs Dieux, je n'oſai pas les toucher ; mais je demandai à Attago (en m'expliquant le mieux qu'il me fut poſſible), ſi c'étoient des *Eatuas* ou Dieux. J'ignore s'il me comprit ; mais, à l'inſtant, il les mania & les retourna auſſi groſſièrement que s'il avoit touché un morceau de bois, ce qui me convainquit, qu'elles ne repréſentoient pas la Divinité. J'étois curieux de connoître ſi on enterroit les morts, & je fis à Attago pluſieurs queſtions là-deſſus ; mais je ne ſuis point sûr qu'il m'entendit ; pour moi, je ne compris pas aſſez ſes réponſes pour en être ſatisfait. Je dois dire au Lecteur, qu'en abordant à cette Iſle, nous ne ſavions pas un mot de la Langue des Naturels. Mon jeune Taïtien & l'Indien à bord de l'Aventure, étoient auſſi embarraſſés que nous : mais je m'étendrai davantage ſur cette matiere, lorſque l'occaſion s'en préſentera. Avant de quitter le Temple, nous crûmes devoir enrichir l'autel d'une offrande : & nous laiſsâmes, ſur les cailloux bleus, des médailles, des clous & pluſieurs autres choſes, que mon ami Attago prit à l'inſtant & mit dans ſa poche. Quelques-unes des pierres de la muraille qui enfermoient cette montagne, avoient neuf ou dix pieds ſur quatre de longueur, & environ ſix pouces d'épaiſſeur. Il eſt difficile de conce-

ANN. 1773. Octobre.

voir comment ils ont pu tailler de pareilles pierres dans les rochers de corail.

CETTE MONTAGNE se trouvoit au milieu d'une espèce de bosquet, ouvert seulement du côté qui faisoit face au grand chemin, & au champ de gazon sur lequel le peuple étoit assis. Cinq chemins, dont trois sembloient être publics, aboutissoient à la prairie. Plusieurs espèces d'arbres, composoient les bosquets : on y remarquoit entr'autres l'Etoa (comme on le nomme à Taïti), dont on fait les massues; & un palmier bas, très-commun dans les parties septentrionales de la Nouvelle-Hollande.

APRÈS avoir examiné ce Temple, qu'ils nomment *A-fia-tou-ca* dans leur langue, nous demandâmes à nous en revenir; mais au-lieu de nous conduire au bord de la mer, ainsi que nous nous y attendions, ils prirent un chemin qui menoit au milieu de la campagne. Ce chemin, d'environ seize pieds de large, & aussi uni qu'un boulingrin, paroissoit public. Plusieurs autres routes, venant de différens côtés, aboutissoient à celle-ci, & elles étoient renfermés, de chaque côté, par des haies proprement faites de roseaux, & à l'abri du soleil brûlant, par des arbres fruitiers. Je me crus transporté dans les plaines les plus fertiles de l'Europe. Il n'y avoit pas un pouce de terrain en friche. Les chemins n'occupoient de place que ce qu'il en falloit ; les haies ne prenoient pas quatre pouces chacune ; & même ce terrain n'étoit point entièrement perdu, car on y voyoit encore des arbres ou des plantes utiles. Un pareil spectacle se retrouvoit

par-tout. La ſcène étoit par-tout également agréable. La Nature, aidée d'un peu d'art, ne ſe montre dans aucun pays avec plus de ſplendeur que ſur cette Iſle. Ces promenades délicieuſes, étoient remplies d'un grand nombre d'Indiens. Les uns alloient, chargés de fruits, à nos vaiſſeaux, & d'autres en revenoient. Ils ne manquoient pas de nous céder le pas, en tournant à droite ou à gauche, en s'aſſeyant ou ſe tenant debout, le dos appuyé contre les haies, juſqu'à ce que nous euſſions paſſé. Dans pluſieurs ſentiers de traverſe, ou à la réunion des chemins, il y avoit ordinairement des *Afiatoucas* comme celui que j'ai décrit, avec cette différence que les montagnes étoient paliſſadées tout autour, au-lieu d'être renfermées par une muraille de pierre. Enfin, au bout de pluſieurs milles, nous arrivâmes à un qui étoit plus grand que les autres, près duquel étoit ſituée une vaſte maiſon appartenante à un vieil Chef, qui nous accompagnoit. On nous fit arrêter à cette habitation, & on nous offrit des fruits, &c.

Ann. 1773. Octobre.

A PEINE fûmes-nous aſſis, que le plus vieil des Prêtres commença une harangue ou priere qu'il adreſſoit à l'*Afiatouca* & à moi alternativement. Quand il ſe tournoit de mon côté, il faiſoit une pauſe à chaque ſentence, juſqu'à ce que, par un mouvement de tête, je lui donnaſſe un ſigne d'approbation. Je ne compris pas un ſeul mot de ſon diſcours : quelquefois ce vieillard ſembloit ne ſavoir que dire, ou peut-être ſa mémoire lui manquoit ; car, dans ces occaſions, il étoit ſoufflé par un autre Prêtre aſſis près de lui. Le peuple ſe taiſoit durant ces prieres ; mais il n'y prêtoit pas une grande attention. Nous reſtâmes peu de tems à cette

Ann. 1773. Octobre.

derniere place. Nos guides nous reconduisirent à notre chaloupe, & nous emmenâmes Attago dîner au vaisseau. Dès que nous fûmes à bord, un vieillard amena sa pirogue aux côtés de la Résolution ; & j'appris d'Attago que c'étoit un Chef ou un homme d'un rang très-distingué. En conséquence, je le fis monter sur le pont ; je lui offris ce qu'il estimoit le plus (c'étoit le seul moyen d'en faire mon ami), & je l'assis à table à côté de moi. Nous reconnûmes alors toute sa dignité, car Attago ne voulut ni s'asseoir, ni manger devant lui ; mais il alla à l'autre extrémité de la table ; &, sans être apperçu du vieux Chef, qui étoit presqu'aveugle, il s'y assit, & mangea le dos tourné. Après que le vieillard eut mangé un morceau de poisson & bu deux verres de vin, il retourna à terre, & Attago s'appercevant qu'il étoit hors du vaisseau, revint prendre sa place à table, acheva son dîner, & but deux verres de vin. Ensuite nous allâmes tous à terre, où nous trouvâmes le vieil Chef, qui me présenta un cochon ; & lui & quelques autres firent avec nous une promenade dans l'intérieur du pays.

Avant de partir, j'allai par hasard avec Attago, à la place du débarquement, & je trouvai M. Wales dans une situation triste, mais qui pourtant faisoit rire. Les chaloupes, qui nous avoient mises à terre, ne pouvant s'approcher du rivage, parce qu'il n'y avoit pas assez d'eau, il ôta ses souliers & ses bas, pour passer à gué ; &, dès qu'il fut sur la greve, il se disposa à les remettre ; mais, au même instant, un Indien, qui étoit près de lui, les lui arracha & se jetta au milieu de la foule. Il lui étoit impossible de

de pourſuivre le voleur à pieds nuds ſur les rochers aigus de corail, qui compoſent la côte. Le bateau, qui l'avoit mis à terre, revint au vaiſſeau, & ſes camarades le laiſſerent ſeul. Attago, qui découvrit bientôt le voleur, lui fit rendre les ſouliers & les bas. ANN. 1773. Octobre.

DANS notre excurſion, au milieu de l'intérieur du pays, nous repaſsâmes devant le premier *Afiatouca*, dont j'ai déjà parlé, & nous nous aſsîmes de nouveau à l'entrée; mais on ne fit point de prieres, quoique le vieil Prêtre fût avec nous. Nous y reſtâmes très-peu de temps. Le Chef, penſant probablement que nous avions beſoin d'eau à bord, nous conduiſit à une plantation voiſine, & nous montra un étang d'eau douce, quoique nous n'euſſions pas propoſé la moindre queſtion ſur cette matiere. Je crois que c'eſt le même endroit appellé par Taſman *le Lavoir* du Roi & de ſes Nobles.

DE-LA, on nous fit deſcendre ſur la côte de la baie Maria, ou au côté N. E. de l'Iſle, & on nous montra, dans une remiſe, une grande double pirogue, qui n'avoit pas encore été lancée à l'eau. Le vieil Chef ne manqua point de nous dire qu'elle lui appartenoit. La nuit approchant, nous prîmes congé de lui, nous retournâmes à bord, & Attago nous reconduiſit juſqu'au rivage.

PLUSIEURS des Officiers, qui allerent à la chaſſe de leur côté, furent tous très-bien traités des Naturels du pays. Nous achetâmes auſſi beaucoup de bananes, de noix de cocos, d'ignames, de cochons & de volailles, que nous payâmes avec des clous & des pièces d'étoffe. Chaque

Ann. 1773. Octobre.

vaisseau avoit à terre une chaloupe occupée de ce commerce; &, dès qu'elles étoient pleines (ce qui arrivoit dans très-peu de tems), elles reconduisoient leurs charges à bord. De cette maniere nous obtînmes, à meilleur marché & avec moins de peine, des fruits & d'autres rafraîchissemens de ceux qui n'avoient pas de pirogues pour nous les amener aux vaisseaux.

« Après avoir passé quelque tems sur la greve avec les » Naturels, nous montâmes dans une forêt déserte, composée de grands arbres entremêlés d'arbrisseaux. Ce bois, » quoiqu'étroit en plusieurs endroits, car il n'avoit pas plus » de cent verges de large, se prolongeoit le long de la côte » de la rade de Van-Diemen, avec plus ou moins d'ouverture. Toute l'Isle étoit parfaitement de niveau. Nous » traversâmes un terrain en friche, large d'environ cinq » cens verges, & joint au bois: une partie sembloit » être couverte d'ignames, mais le reste plein d'herbages, » avoit, au milieu, un petit marécage, où nous vîmes un » grand nombre de poules sultanes; nous parvînmes ensuite à un sentier, large d'environ six pieds, entre deux » haies de bambou qui enfermoient, de chaque côté, des » plantations étendues. Plusieurs Naturels, qui se rendoient » au rivage, chargés de provisions, passerent près de nous, » & inclinerent poliment leur têtes en signe d'amitié: ils » prononçoient ordinairement un monosyllable, qui sembloit correspondre au mot Taïtien, *tayo*. Les enclos, les » plantations, & les maisons étoient exactement les mêmes » qu'à Middelburg: le peuple a eu grand soin de répandre, autour de ses habitations, des arbres odoriférans

» Le mûrier, avec l'écorce duquel on fait l'étoffe, & l'arbre à pain, étoient plus rares qu'aux Isles de la Société; la pomme y est entièrement inconnue; mais le shaddeck très-abondant. Le printems, qui ranimoit toute la Nature, ornoit les plantes de fleurs & inspirant aux oiseaux des chansons joyeuses, contribuoit, sans doute, à rendre tous les objets agréables à nos yeux. Mais l'industrie & l'élégance, que déploient les Insulaires dans leur culture, ainsi que la propreté & la régularité de tous leurs ouvrages, excitoient notre admiration, en même-tems qu'elles nous donnoient lieu de supposer qu'ils jouissent d'un grand degré de bonheur.

Ann. 1773. Octobre.

» L'UN DES SENTIERS, entre les enclos, nous conduisit à un petit bocage charmant par son irrégularité. Un immense casuarina surpassoit, par sa hauteur, tous les autres arbres, & ses branches étoient chargées d'animaux noirs, que nous prîmes de loin pour des corneilles, mais que nous reconnûmes pour des chauves-souris quand nous fûmes plus près. Leurs griffes crochues s'attachoient aux rameaux, & quelquefois elles se trouvoient suspendues la tête en bas. Je tirai un coup de fusil, & j'en tuai six ou huit, & j'en blessai plusieurs autres qui resterent collées sur l'arbre. Elles étoient de l'espèce appellée communément le *Wampyre* (*a*), & elles avoient de trois à quatre pieds d'envergure. Une troupe nombreuse fut effrayée de l'explosion, & s'enfuit pesamment de l'arbre

(*a*) La Rougette de M. de Buffon, Wampyrus de M. de Linnée & de Pennant.

Ann. 1773. Octobre.

» en poussant un cri aigre ; mais la plus grande partie garda » la même position, & ne la quitta probablement que » pour chercher des alimens pendant la nuit. De nouvelles » arrivoient par intervalles, au milieu des autres, des can- » tons les plus éloignés. Comme elles vivent sur-tout de » fruits, il est vraisemblable qu'elles font beaucoup de dépré- » dations dans les vergers des Insulaires : plusieurs Indiens » étoient à côté de moi lorsque je les tirai, & ils paru- » rent très-charmés de la mort de leurs ennemis. L'un » d'eux avoit pris quelques-unes de ces chauves-souris en » vie, à l'aide d'une cage d'osier très-ingénieusement ima- » ginée : l'entrée étoit pareille à celle d'un verveux ; les » animaux pouvoient aisément y entrer, mais non pas en » sortir. Ils nous assurerent que les chauves-souris sont très- » mordantes, & en effet elles ont de larges dents.

» Nous avions déja remarqué à Taïti, aux Isles de » la Société, & même à Middelburg, que par-tout où » l'on trouve un casuarina, il y a un cimetiere aux envi- » rons. A la vue de cet arbre vénérable, & chargé d'oiseaux » de mauvais présage, je conjecturai que nous allions en » rencontrer un, ou un temple, & l'événement montra » que je ne m'étois pas trompé. Nous arrivâmes au milieu » d'une plaine verdoyante, enfermée de tous côtés par des » arbres & des arbrisseaux touffus, & sur-tout par des ca- » suarinas, des pandanges, & des palmiers-sagou, sauvages. » Une allée de barringtonias en fleurs, aussi gros que les » chênes les plus élevés, formoit un des bords. Par l'inté- » rieur & la dimension, ce temple ou cimetiere, étoit pa- » reil à celui qu'on a décrit plus haut. Un Naturel, qui y

» entra avec nous, nous dit qu'un de ses compatriotes y » étoit enterré; &, nous indiquant l'endroit où son petit » doigt avoit jadis été coupé, il nous dit clairement qu'à » la mort de leurs *Maduas* ou parens (*a*), ils mutilent » leurs mains. Ces cimetieres sont toujours placés délicieu- » sement sur de vertes prairies, & entourés des plus beaux » bocages. Celui que nous vîmes, a été dessiné par M. Hod- » ges, & on en trouve une gravure très-exacte dans ce » Voyage.

Ann. 1773. Octobre.

» PROLONGEANT ensuite notre promenade à travers » les plantations, nous rencontrâmes très-peu d'habitans, » car ils s'étoient presque tous rendus à la place du marché. » Ceux que nous vîmes passerent près de nous, ou continue- » rent leur travail sans se déranger. La curiosité, la dé- » fiance, ni la jalousie ne les exciterent point à nous » arrêter; au contraire, ils nous parlerent avec le ton de » l'amitié. La plupart des maisons, que nous examinâmes, » étoient vides, mais toutes nattées, & situées parmi des » arbrisseaux odorans. Quelquefois une petite haie, dans » laquelle il y avoit une porte semblable à celle de Mid- » delburg, les séparoit des plantations. Une marche de trois » milles nous mena à la côte orientale d'Amsterdam, où le » rivage forme un angle profond appellé, par Tasman, » Baye Maria. La pente du terrain, diminue imperceptí- » blement jusques sur la greve sablonneuse; mais, en allant » du côté de la pointe septentrionale, il s'éleve perpendi- » culairement, & en quelques endroits il est excavé &

(*a*) Peut-être à la mort de tous les Parens en ligne montante.

ANN. 1773. Octobre.

» suspendu en l'air. C'est par-tout du corail, preuve qu'il » y a eu de grands changemens sur notre globe, car ce » rocher ne peut se former que sous l'eau. Je ne déciderai » point s'il a été mis à nud par une diminution insensible » de l'Océan, ou par une révolution violente qu'a subi » notre globe. On peut cependant assurer qu'en supposant » une diminution graduelle de la mer, telle qu'on prétend » l'avoir observée en Suède *(a)*, l'émersion de cette Isle » doit être si moderne, qu'on a lieu de s'étonner qu'elle » soit couverte de terreau, d'herbages & de bois, remplie » d'habitans, & parée avec tant d'ordre. Je recueillis des » coquillages au pied du rocher escarpé, & je marchai dans » l'eau jusqu'aux genoux, sur un récif, à cause de la marée » montante. Comme l'eau se jetoit sur moi avec vivacité, » je cherchai un endroit pour monter au sommet du » rocher ; &, après en avoir trouvé un, avec peine, je » rentrai dans les plantations, où je vis les mauvaises » herbes que les Naturels avoient déraciné soigneusement » & mis en tas pour les faire sécher.

» NOUS NOUS ÉGARAMES ensuite dans notre route ; &, » après de longs détours, nous trouvâmes M. Cook & » M. Furneaux, & un grand nombre de Naturels du pays, » assis sur une belle prairie près de l'A-fia-tou-ca *(b)*, dont » M. Cook a parlé. Ils conversoient avec un vieillard aux » yeux chassieux, qui avoit beaucoup de crédit sur le reste » du peuple, & qui étoit suivi d'un nombreux cortége

(*a*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences de Suède.

(*b*) M. Forster les appelle *Fayetooco*.

» par-tout où il alloit. On nous parla de la harangue qu'il » avoit prononcée, & des cérémonies qu'il avoit faites, & » je conjecturai que c'étoit un Prêtre. Autant que nous » avons pu découvrir les idées religieuses des Insulaires, ils » ne paroissent point idolâtres; ils ne semblent pas non plus » avoir une vénération particuliere pour quelques oiseaux, » comme les Taïtiens; mais adorer un Etre suprême qui » est invisible. On ignore ce qui peut les avoir porté, ainsi » que les habitans de Taïti & des Isles de la Société, à » réunir dans un même lieu leurs cimetieres & leurs » temples. La croyance religieuse d'un peuple est la der- » niere chose qu'apprennent des étrangers, qui n'ont ordi- » nairement que des connoissances imparfaites de la langue » du pays. D'ailleurs le langage des Pontifes differe com- » munément du Dialecte ordinaire; & ainsi la religion est » voilée de mysteres, sur-tout lorsque les Prêtres veulent » profiter de la crédulité du genre-humain.

Ann. 1773. Octobre.

» Nous nous séparames ensuite des Capitaines par une » nouvelle excursion; arrivés sur les côtes de la mer, nous » achetâmes une grande cuirasse ou bouclier plat, d'un » os blanc & poli comme de l'ivoire, d'environ dix-huit » pouces de diamètre, qui sembloit avoir appartenu à un » animal de la Tribu des Cetacés. On me donna un nouvel » instrument de musique, composé de huit ou dix petits » roseaux (on en parlera plus bas); ils en jouoient en le » glissant en arriere & en avant le long des lévres. Ordi- » nairement il ne produisoit pas plus de quatre ou cinq » notes différentes, & depuis je n'en ai pas trouvé un seul » qui renfermât toute une octave. Nous y attachâmes

Ann. 1773. Octobre.

» cependant quelque prix, à cauſe de ſa reſſemblance » avec le ſyrinx ou flûte de Pan des Grecs civiliſés. Les » femmes d'Amſterdam, comme celles de Middelburg, » chantoient aſſez bien, & battoient la meſure fort exac- » tement en faiſant claquer leurs doigts. Je remarquai que » leurs inſtrumens de muſique ſont ornés de petites figures, » de bois brûlé : leurs vaſes & leurs autres meubles, étoient » auſſi décorés de la même maniere.

» Nous n'arrivames à bord qu'au coucher du ſoleil : » les vaiſſeaux étoient entourés de pirogues, & les Na- » turels nageoient tout autour en faiſant grand bruit. Une » quantité conſidérable de femmes, jouoient dans l'eau » comme des animaux amphibies : on les perſuada aiſément » de monter à bord toutes nues ; & elles ne montrerent » pas une plus grande chaſteté que les proſtituées de Taïti » & des Iſles de la Société : les Matelots profiterent de » ces diſpoſitions, & renouvellerent à nos yeux les Scènes » des Temples de Chypre. Ces habitantes d'Amſterdam ſe » vendoient ſans honte pour une chemiſe, un petit mor- » ceau d'étoffe, ou quelques grains de verre. Leur lubricité » cependant n'étoit point générale, & nous avons lieu de » croire qu'il n'y eut pas une ſeule femme mariée qui ſe » rendît coupable d'infidélité. Si nous avions connu la diſ- » tinction des rangs comme à Taïti, il eſt probable que » nous n'aurions obſervé des proſtituées que dans la der- » niere claſſe du peuple. Mais on ne conçoit pas que tant » de Nations permettent aux femmes qui ne ſont pas ma- » riées de ſe livrer indifféremment aux deſirs d'une mul- » titude d'amans. Les opinions ſur le ſexe en particulier,

» ont

» ont été très-variées dans tous les âges & dans tous les » pays. En quelques parties de l'Inde, les hommes d'un rang » distingué croiroient s'avilir s'ils épousoient une vierge. Les » Turcs, les Arabes, les Tartares & les Russes, attachent » une grande importance à la virginité des femmes, tandis » que les habitans de la côte de Malabar l'offrent à leur » idole (*a*).

ANN. 1773. Octobre.

» AUCUNE de ces femmes n'osa rester à bord, après le » coucher du soleil; elles retournerent à terre, ainsi que » la plupart des hommes, passer la nuit à l'ombre d'un » bois qui bordoit la côte. Ils allumerent beaucoup de » feux, & on les entendit causer la plus grande partie » de la soirée; il paroît que leur empressement à faire des » échanges avec nous, ne leur permit pas de retourner à » leurs habitations, qui étoient probablement situées dans » la partie la plus éloignée de l'Isle. Nos marchandises » étoient très-précieuses à leurs yeux. Ils donnoient volon- » tiers une volaille, ou un monceau de banane & de noix » de cocos, pour un clou qu'ils enfonçoient dans leur » oreille, ou qu'ils portoient suspendu à leur col. Leurs » volailles sont d'un goût excellent: en général, le plu- » mage est très-luisant, avec un mêlange agréable de rouge

(*a*) On peut voir, dans l'Esprit des Usages & des Coutumes des différens Peuples, *Liv. X, de la Continence & de la Chasteté; & L. II, des Femmes*, de plus grandes singularités & de plus grandes bizarreries.

Ann. 1773. Octobre.

» & de jaune. Nos Matelots en acheterent quelques-unes » afin de jouir du barbare plaisir de les faire combattre. » Depuis notre départ d'Huaheine, ils s'étoient amusé, » chaque jour, à tourmenter ces pauvres oiseaux, à leur » couper les aîles, & à les exciter l'un contre l'autre. Ils » réussirent si bien que quelques poules d'Huaheine, com- » battirent avec autant de fureur que les coqs d'Angle- » terre; mais celles d'Amsterdam furent moins complai- » santes & moins furieuses. »

5. Le 5, d'assez grand matin, mon Ami m'amena un cochon & des fruits : je lui donnai, en retour, une hache, un drap & quelques aunes d'étoffe rouge.

« Attago étoit vêtu de nattes : il en avoit abattu une sur » ses épaules, à cause de la fraîcheur du matin. Il ne fut » pas possible de fixer son attention sur quelque chose, & » il fut difficile de l'engager à se tenir assis, pendant que » M. Hodges faisoit son portrait. On a inséré, dans ce » Voyage, une très-bonne gravure de M. Sherwin, qui ex- » prime le maintien de ce Chef, & son caractere doux; il » est représenté dans un moment d'action de graces, c'est- » à-dire, mettant sur sa tête un clou qu'il avoit reçu en » présent.

» Attago, ayant vu par hasard un chien de Taïti courir » sur le pont, ne put pas cacher sa joie; il posa ses mains » sur sa poitrine, & se tournant vers le Capitaine, il répéta

» le mot *Goorrée* (*a*) près de vingt fois. Nous fûmes fort » étonnés qu'il connût le nom d'un animal qui n'exiſte pas » dans ſon pays ; nous lui donnâmes un chien & une » chienne, avec leſquels il alla à terre, tranſporté de » plaiſir. Puiſque le nom des chiens eſt familier à un peuple » qui n'en a point, cette connoiſſance leur vient, par » tradition, de leurs Ancêtres, qui ſe ſont retirés des » autres Iſles & du Continent, ou bien quelqu'accident en » a détruit la race ſur leur Iſle, ou enfin ils ont un com» merce avec d'autres pays où ces animaux exiſtent. »

LA PINNASSE fut envoyée à terre pour faire des échanges comme à l'ordinaire, mais elle revint bientôt. L'Officier m'apprit que les Naturels, vouloient prendre tout ce qui étoit dans la pinnaſſe, & que d'ailleurs ils étoient très-incommodes. La veille, ils volerent un grapin, au moment où le bateau étoit à l'ancre, & ils l'emporterent ſans être découverts. Je jugeai alors qu'il étoit néceſſaire d'avoir une garde à terre, pour défendre les chaloupes, & ceux de nos gens qui s'y trouveroient ; & j'y envoyai les ſoldats de marine ſous le Lieutenant Edgcumbe. Bientôt après, j'y allai moi-même avec mon ami Attago, le Capitaine Furneaux & pluſieurs de nos Meſſieurs. En débarquant, le vieil Chef m'offrit un cochon ; nous fîmes enſuite, le Capitaine Furneaux & moi, une promenade dans l'intérieur du pays, & M. Hodges nous accompagna, afin de deſſiner les points

(*a*) Oorée à Taïti ſignifie un chien, qui, à la Nouvelle-Zélande, s'appelle *Goorée*.

ANN. 1773. Octobre.

de vue & tout ce que nous rencontrerions de plus intéreſſant. Nous retournâmes enſuite dîner à bord, accompagné de mon Ami & de deux autres Chefs : l'un d'eux avoit envoyé, quelques heures auparavant, un cochon ſur l'Aven-venture, pour le Capitaine Furneaux, ſans demander aucun retour. Ce fut le ſeul exemple d'une libéralité de cette eſpèce. Attago eut ſoin de me rappeller celui que le vieil Roi me donna le matin, & je le lui payai alors avec une chemiſe & du drap rouge que je liai enſemble, pour qu'il les portât ainſi à terre ; mais cet arrangement ne lui plut pas, & il voulut les mettre ſur lui, & il alla enſuite ſur le pont ſe montrer à tous ſes compatriotes. Le matin, il avoit fait la même choſe du drap qu'il avoit reçu de moi. Le ſoir, je redeſcendis à terre, où je trouvai le vieil Roi qui s'appropria tout ce que nous avions offert à mon ami & aux autres Naturels.

« JE RESTAI à bord toute la journée, afin d'arranger la » collection de plantes & d'oiſeaux, que nous avions faite » dans notre premiere excurſion : elle étoit aſſez conſidérable, vu la petite étendue de l'Iſle. Une foule de pirogues » remplit, comme à l'ordinaire, les environs des vaiſſeaux, » tandis qu'un grand nombre d'Inſulaires, ſans doute pas » aſſez riches pour avoir un canot, ſe rendirent près de nous » à la nage. Les petites pirogues ordinaires avoient le fond » aigu, chacune de leur extrémité (en forme de pointe) » étoit couverte d'un pont, parce que leur forme étroite, » expoſe ſouvent ces parties à une entiere ſubmerſion.

» PARMI cette foule d'Inſulaires, qui environnoient nos

» bâtimens, j'en remarquai plusieurs dont les cheveux, » couverts de poudre blanche, sembloient avoir été brûlés » aux extrémités. En l'examinant, je trouvai que cette pou- » dre étoit simplement de la chaux, faite de coquillages ou » de corail, qui corrodoit ou brûloit les cheveux. Le goût » pour la poudre, est démesuré sur cette Isle. Nous obser- » vâmes un homme qui se servoit de poudre bleue, & plu- » sieurs personnes des deux sexes, qui portoient une pou- » dre couleur d'orange. Saint Jérôme, prêchant contre les » vanités de son siècle, reproche très-sérieusement aux Da- » mes Romaines, de suivre une pareille coutume. (*Ne irru-* » *fet crines & anticipet sibi ignes gehennæ*). Ainsi, par » une ressemblance admirable de folie, les modes des pre- » miers habitans de l'Europe, se trouvent chez nos Anti- » podes, & nos insipides Petits-Maîtres, qui ne mettent de » la gloire qu'à inventer de nouvelles extravagances, par- » tagent ce misérable honneur avec les sauvages habitans » d'une Isle de la mer du Sud (*a*).

» MON PERE ne revint de son excursion que le soir; il » fit un chemin considérable vers l'extrémité méridionale » de l'Isle. A midi, une forte pluie l'obligea de se retirer dans » une plantation, & de chercher un abri sous le toit d'une » cabane. Le propriétaire l'invita à s'asseoir sur des nattes » propres qui couvroient le plancher, & il alla lui chercher » des rafraîchissemens. Quelques momens après, il rapporta

(*a*) Voyez de plus grands détails sur cette matiere dans l'Esprit des Usages & des Coutumes des différens Peuples. *L. VIII de la Beauté & de la Parure.*

Ann. 1773. Octobre.

» plusieurs noix de cocos; &, ayant ouvert un four sous » terre, il en tira des bananes & des poissons enveloppés » dans des feuilles, & parfaitement cuits. Leur maniere » d'apprêter les alimens est donc exactement la même » qu'à Taïti, & les Naturels ne sont pas moins portés à des » actes d'hospitalité & de bienveillance : s'ils ne nous en ont » pas souvent donné des marques, c'est parce que nous » trouvions communément la campagne déserte, & les ha- » bitans qui s'acheminoient vers notre marché. L'hospita- » lier Insulaire obtint en récompense des clous & des grains » de verre, qu'il eut soin de mettre en cérémonie sur sa » tête. Ce bon Indien porta avec attention des piques & » des massues que mon Pere avoit acheté sur son chemin, » & il ne le quitta que sur le rivage. »

Ceux qui veilloient au commerce réussirent si bien aujourd'hui, qu'ils procurerent aux deux vaisseaux beaucoup
6. de rafraîchissemens; &, le lendemain, je me déterminai à permettre à chacun d'acheter les curiosités, meubles, productions du pays, &c. qui leur conviendroient. Je fus bientôt étonné de l'empressement avec lequel les Matelots cherchoient à acquérir tout ce qu'ils voyoient. Les Naturels du pays, qui s'en apperçurent, se moquerent d'eux, & leur offrirent à échanger des morceaux de bois & des pierres. Un jeune homme malin mit des excrémens humains au bout d'un bâton, & il les présenta à tous ceux qu'il rencontroit.

Sur ces entrefaites, un homme entra dans la chambre du Maître par l'écoutillon extérieur, & il enleva quelques

livres & d'autres choſes. On le découvrit au moment où il regagnoit ſa pirogue; & une de nos chaloupes, qui le pourſuivit, l'obligea de ſe jetter à l'eau. Les Matelots firent pluſieurs tentatives pour le ſaiſir; mais il plongeoit toujours ſous la chaloupe; il ne fut plus poſſible de gouverner, parce qu'il détacha le gouvernail, & ainſi il vint à bout de s'échapper. Les Inſulaires commirent, à la place de débarquement, d'autres vols très-hardis: l'un d'eux prit ſur le canot la jaquette d'un Matelot, & l'emporta malgré les ſoins de nos gens. Il fallut le pourſuivre & lui tirer deſſus, & même il ne s'en feroit pas deſſaiſi, ſi ſon débarquement n'avoit été intercepté par ceux de nos travailleurs qui étoient à terre. Les autres Indiens, qui formoient un grand nombre, ne firent aucune attention à tout ce qui ſe paſſoit, & ils ne furent point alarmés quand on tira ſur leurs Compatriotes. ANN. 1773 Octobre.

« ON NE PEUT s'empêcher de remarquer que toutes ces » expéditions de découverte, coûtent toujours du ſang. » Il étoit difficile à ces bons Inſulaires de réſiſter à la tentation de dérober quelques-uns de nos tréſors, & au » premier moment où on s'en apperçut, on ne tira pas » moins de ſept coups de fuſil, ſans l'ordre du Capitaine à » la vérité, mais en ſa préſence.

» COMME on pourſuivoit inutilement le malheureux qui » avoit volé les livres dans la chambre du Maître, un des » Matelots eut la cruauté de le ſaiſir ſous les côtes avec le » crochet de la chaloupe, & de l'amener ainſi à notre bord. » Mais l'Indien guetta un moment favorable; &, malgré

ANN. 1773. Octobre.

» le sang qu'il perdoit, il sauta de nouveau dans la mer, » & se réfugia sur quelques pirogues qui vinrent du ri- » vage à son secours. On observera que cette atrocité ne » nous fit pas perdre l'attachement & la confiance des » autres Insulaires. »

MON AMI ATTAGO vint me voir le lendemain au matin, comme à l'ordinaire; il m'amena un cochon, & m'aida à en acheter plusieurs. J'allai ensuite à terre; je fis une visite au vieil Roi, & je restai avec lui jusqu'à midi: je retour- nai ensuite dîner à bord avec Attago, qui ne me quitta
8. point. Comme je me proposois d'appareiller le lendemain, je destinai un présent au vieil Roi, & je le portai sur la côte le soir. En débarquant, les Officiers qui étoient à terre me dirent, qu'un homme d'un rang plus élevé que tous ceux que nous avions vus, m'avoit demandé. M. Pickersgill m'apprit qu'il l'avoit rencontré dans l'intérieur du pays, & je reconnus que c'étoit un personnage d'importance par le respect extraordinaire que le peuple avoit pour lui. Les uns, en l'approchant, se prosternoient le visage contre terre, & mettoient leurs têtes entre leurs pieds, & aucun n'osoit passer devant lui sans sa permission. M. Pickersgill, & un autre de nos Messieurs, le prirent par le bras, & le con- duisirent à la place du débarquement.

« ON NOUS APPRIT qu'il s'appelloit Ko-haghee-too-fallan- » go (*a*). Je ne puis pas dire si c'étoit son nom ou son titre;

(*a*) Ko est l'article dans ces Isles & à la Nouvelle-Zélande; & il répond à l'O. ou l'E. de Taïti.

» mais

» mais ils convinrent tous qu'il étoit *Areeghée* (*a*) ou Roi. Ann. 1773. Octobre.
» D'autre fois, en parlant de ce Chef, ils le nommoient
» Latoo-Nipooroo, & nous en conclûmes que Latoo signi-
» fie un titre, parce que Schouten & le Maire reconnurent,
» en 1616, qu'il avoit cette signification aux Isles de Cocos,
» des Traîtres & de Horn, situées dans ces environs seule-
» ment à quelques degrés au Nord (*b*); ce qui confirme
» cette opinion, c'est que les Vocabulaires, que ces Navi-
» gateurs intelligens nous ont laissés, ont beaucoup de rap-
» port avec la langue qu'on parle à l'Isle d'Amsterdam, &
» qu'il y a une conformité parfaite dans le caractere & les
» usages de ces différens Insulaires. »

Je le trouvai assis avec une gravité si stupide & si sombre, que, malgré ce qu'on m'en avoit dit, je le pris pour un idiot, que le peuple adoroit d'après quelques idées superstitieuses. Je le saluai & je lui parlai; mais il ne me répondit point, & il ne fit pas même attention à moi; & je n'apperçus pas la moindre altération dans les traits de sa physionomie. J'allois le quitter lorsqu'un Naturel, jeune & intelligent, entreprit de me détromper, & s'expliqua de maniere à ne me laisser aucun doute que c'étoit le Roi ou le principal personnage de l'Isle. Je lui offris en présent ce que je destinois au vieil Chef, une chemise, une hache, un morceau d'étoffe rouge, un miroir, quelques clous, des médailles & des verroteries. Il les reçut, ou plutôt il souffrit

(*a*) Le même mot, dans le Dialecte de Taïti, se prononce *Arée*.

(*b*) Voyez la Collection historique des Voyages & des Découvertes faites dans la mer du Sud, par M. Dalrymple.

Ann. 1773. Octobre.

qu'on les mît sur sa personne & autour de lui, sans rien perdre de sa gravité, sans dire un mot, ou sans tourner la tête ni à droite ni à gauche : il fut tout le tems immobile comme une statue : je le laissai dans la même position quand je retournai à bord, & il se retira bientôt après. A peine fus-je arrivé au vaisseau, qu'on vint me dire que le Chef avoit envoyé au rivage une quantité de provisions. Une chaloupe alla les prendre sur la côte; elles consistoient en vingt paniers de bananes grillées, en ignames & fruits à pain, & un cochon rôti d'environ vingt livres. M. Edgcumbe & son parti alloient se rembarquer, quand on les apporta au bord de l'eau, & les Insulaires dirent que c'étoit un présent de l'*Areeké* (*a*), c'est-à-dire, du Roi de l'Isle, à l'*Areeké* du vaisseau. Je fus alors convaincu de la dignité de ce Chef imbécille.

« Parmi les Insulaires, qui l'environnoient, nous reconnûmes le Prêtre qui avoit conduit les Capitaines à l'Afiatouca, le lendemain de notre arrivée: il buvoit une quantité prodigieuse d'eau de poivre, qu'on lui servoit dans de petites coupes quarrées de feuilles de bananes pliées d'une maniere curieuse; il nous présenta poliment de ce délicieux breuvage, & par civilité, nous en goûtâmes. Son insipidité & son âcreté, nous donnerent des envies de vomir. Le saint homme en prenoit chaque soir de si grandes doses, qu'il s'enivroit. Il ne faut pas s'étonner, si la mémoire lui manquoit quand il récitoit des prieres, s'il étoit

(*a*) Appellé *Awa* à Taïti, & *Kava* à Tonga-Tabboo à l'Isle de Horn.

» maigre, si sa peau étoit écaillée, & enfin s'il avoit le vi-
» sage ridé & des yeux rouges, comme on l'a dit plus haut.
» Il paroissoit jouir de beaucoup d'autorité sur le peuple,
» & il étoit toujours suivi d'un certain nombre de domesti-
» ques, chargés de remplir ses coupes. Il gardoit les dons
» qu'il recevoit de nous, au-lieu qu'Attago & plusieurs autres
» Chefs donnoient à leurs Supérieurs tout ce que nous leur
» offrions.



» CE PRÊTRE étoit accompagné de sa fille, à laquelle nous fîmes tous des présens. Elle avoit des traits extrêmement réguliers, & elle étoit plus blanche que la plupart des femmes de l'Isle, qui sembloient lui montrer des égards. Quand on se nourrit des meilleurs fruits de la contrée, & qu'on passe sa vie loin des ardeurs du soleil, dans l'indolence & les plaisirs, il est naturel d'avoir un teint plus clair, & un visage plus délicat. Ne peut-on pas en conclure que le luxe commence à s'établir ici sous le voile de la religion?

» L'OBÉISSANCE & la soumission de ce peuple pour ses Chefs, montrent bien que le gouvernement, sans être tout-à-fait despotique, est loin d'être populaire, & cette espèce de constitution politique semble d'ailleurs faciliter la naissance du luxe. Cette observation paroît aussi applicable à la plupart des Isles, dans la partie occidentale de la mer pacifique, puisque les descriptions de Schouten, de le Maire & de Tasman, correspondent, en tous les points principaux, avec nos remarques.

» LA RÉCEPTION amicale qu'on a fait presque constam-

Ann. 1773. Octobre.

» ment aux étrangers, sur toutes les Isles dépendantes de ce
» groupe, nous ont engagés à donner aux découvertes de
» *Schouten* & de *Tasman* le nom d'*Isles des Amis*. Les
» chaloupes de Schouten furent attaquées, il est vrai, aux
» Isles des Cocos, des Traîtres, de l'Espérance & de Horn;
» mais ces attaques furent peu considérables, quoique sévé-
» rement punies par le Navigateur Hollandois, qui, après
» le premier trouble à l'Isle de Horn, y passa cependant
» neuf jours en parfaite intelligence avec les Naturels du
» pays. Tasman, vingt-sept ans après, découvrit plusieurs
» Isles à 6$^{d}$ au Sud de celles qu'avoit visité Schouten, & il y
» fut reçu avec toute sorte de démonstration de paix & de
» bienveillance. Je ne sais pas si c'est parce que les Naturels
» d'Amsterdam & de Rotterdam, avoient appris des Insu-
» laires des Cocos, de l'Espérance & de Horn, la force su-
» périeure des étrangers & leurs ravages, ou si c'étoit une
» suite de leur caractere pacifique : je serois porté à adopter
» la premiere opinion. Les Isles vues par le Capitaine Wallis
» en 1767, & qu'il a nommées Isles de Boscawen & de Kep-
» pel, sont probablement les Isles des Cocos & des Traî-
» tres : mais son équipage ne fit d'autre mal aux Naturels,
» que de les effrayer par l'explosion d'un seul coup de
» fusil. M. de Bougainville vit quelques-unes des Isles les
» plus Nord-Est de ce groupe, & en général il y reconnut
» le même caractere. Il leur donna le nom d'*Archipel des*
» *Navigateurs*, avec assez de raison, puisque plusieurs
» vaisseaux les avoient rencontré. Depuis le Voyage de
» Tasman, aucun autre Européen n'étoit abordé à l'Isle
» d'Amsterdam. Durant un espace de cent trente ans, ces
» peuples n'ont donc pas changé de mœurs, d'habillemens,

» de maniere de vivre, de caractere, &c. &c. Si nous avions » su leur langue, nous aurions, sans doute, eu des preuves » positives qu'ils conservent, par tradition, le souvenir des » premiers Européens qui les visiterent : mais ils avoient » encore des clous, que leur apporta, sans doute, Tasman. Nous en achetâmes un très-petit, & presque » consumé par la rouille : on le voit maintenant au Musæum à Londres, sur un manche de bois ; il leur servoit » probablement de gouge ou de vrille. Nous achetâmes » aussi de petits pots de terre, parfaitement noirs, couverts de suie en dehors, & je pensai que c'étoient des » monumens du Voyage de Tasman ; mais, dans la suite, » j'eus lieu de croire que les Insulaires les fabriquent » eux-mêmes.

» NOUS POUVONS assurer, comme Schouten, Tasman & » M. de Bougainville, que les Naturels commettent des » vols avec beaucoup de dextérité. Tasman & le Capitaine » Wallis, ont aussi remarqué l'usage de se couper le petit » doigt ; &, suivant les relations circonstanciées de Schouten » & de le Maire, les Naturels de l'Isle de Horn, avoient » autant de soumission pour leur Roi, que ceux de Tonga-Tabboo. Comme ils venoient d'éprouver la force supérieure des étrangers, ils furent respectueux, jusqu'à la bassesse, envers les Hollandois : le Roi se prosternoit lui-même devant un Munitionnaire, & les Chefs plaçoient » leur col sous ses pieds (*a*). Ces témoignages excessifs de

(*a*) Voyez la Collection historique de M. Dalrymple.

Ann. 1773. Octobre.

» vénération, semblent annoncer de la bassesse & de la » lâcheté, mais nous ne leur avons reconnu aucun de ces » vices. Leur conduite, à notre égard, avoit ordinairement » cette liberté & cette hardiesse, qu'inspire la droiture des » intentions.

» Ici cependant, ainsi que dans toutes les autres socié- » tés humaines, il y a des exceptions au caractere général, » & nous avons eu lieu de déplorer les vices de quelques » individus. Ayant quitté la greve, où le Latoo attiroit l'at- » tention de nos Messieurs, nous entrâmes dans le bois, le » Docteur Sparrman & moi, afin de faire des découvertes » d'Histoire Naturelle. Je tirai un oiseau, & l'explosion amena » près de nous, trois Naturels du pays, avec lesquels nous » conversâmes autant que le permit notre connoissance su- » perficielle de leur langue. Bientôt après, le Docteur Sparr- » man fouilla un buisson pour y chercher une bayonette » qui étoit tombée du bout de son fusil. Un des Insulaires, » entraîné par une tentation irrésistible, saisit mes armes, & » se battit avec moi, en s'efforçant de les arracher. J'appellai » le Docteur, & les deux autres Naturels s'enfuirent, ne » voulant pas être complices de cette attaque. Pendant le » combat, nos pieds s'embarrasserent dans un arbrisseau, & » nous tombâmes tous deux; mais l'Insulaire, voyant qu'il » ne gagnoit rien, & craignant peut-être l'arrivée de mon » camarade, se leva avant moi, & profitant de cette occa- » sion, il prit la fuite. Mon Ami me joignit sur-le-champ, » & nous convînmes que s'il y avoit de la perfidie & de la » méchanceté dans la conduite du voleur; d'un autre côté, » notre séparation avoit été imprudente.

Ann. 1773. Octobre.

» Après avoir marché encore quelque tems, sans aucun » autre événement fâcheux, nous retournâmes au marché » sur la greve, où nous trouvâmes presque tous ceux de » nos compagnons que nous y avions laissés. La plupart » étoient assis en grouppes, composés de personnes de » différens âges, & qui sembloient être autant de familles » séparées. Ils parloient tous ensemble, sans doute, de » l'arrivée de nos vaisseaux; & plusieurs des femmes amu- » soient les autres, en chantant ou en jouant à la balle. » Une jeune fille, qui avoit des traits d'une régulari- » té particuliere, des yeux étincelans de feu, le corps » bien proportionné, &, ce qui est le plus remarquable, » de longs cheveux noirs & bouclés tombant avec grace » sur ses épaules, jouoit avec cinq gourdes, de la grosseur » d'une petite pomme, parfaitement rondes; elle les jetoit » sans cesse en l'air l'une après l'autre, & elle y mit tant » de dextérité, que, pendant un quart d'heure, elle ne » manqua pas une seule fois de les ressaisir. Les musi- » ciennes chanterent sur le même ton que nous avions déjà » entendu à Middelburg : chaque voix formoit une har- » monie agréable, & elles se réunissoient quelquefois en » chœur.

» Quoique je n'aie jamais vu les Naturels de ces Isles » danser, il paroît qu'ils connoissent cet amusement, » d'après les gestes qu'ils firent, en nous vendant des tabliers » ornés d'étoiles de cœur de noix de cocos, de coquillages » & de plumes rouges. Ces gestes mêmes donnent lieu de » penser que leurs danses sont dramatiques & publiques, » comme celles des Isles de la Société dont on a parlé plus

Ann. 1773. Octobre.

» haut. Ce que disent Schouten & le Maire (*a*), des danses » de l'Isle de Horn, confirme aussi cette supposition.

» En général, il paroît que les coutumes & la langue » de ces Insulaires, ont beaucoup d'affinité avec celles des » Taïtiens : il ne seroit donc pas singulier de trouver » de la ressemblance, même dans leurs amusemens. Toutes » les différences qu'on remarque entre les deux Tribus, qui » originairement doivent être sorties de la même souche, » proviennent de la nature & de la position différente de » ces Isles. Celles de la Société sont remplies de bois, & » les sommets de leurs montagnes couverts de forêts iné- » puisables. Aux Isles des Amis, le bois est beaucoup plus » rare ; le terrain (du moins de celles que nous avons vu), » est presque tout en plantations. Il s'ensuit naturellement » que les maisons sont élevées & d'une immense étendue » dans le premier groupe d'Isles, mais beaucoup plus pe- » tites & moins commodes dans le second. Dans l'un, les » pirogues sont en grande quantité, je pourrois presque » dire innombrables, & la plupart très-vastes ; &, dans » l'autre, il y en a très-peu, & elles sont beaucoup plus » petites. Les montagnes des Isles de la Société, attirent » continuellement les vapeurs de l'athmosphère, & plu- » sieurs ruisseaux descendent des rochers dans la plaine, » où ils serpentent doucement jusqu'à la mer. Les habitans, » qui profitent de ce don de la Nature, boivent une eau » salubre, & se baignent si souvent, qu'aucune tache

(*a*) Voyez la Collection de Dalrymple.

» ne peut

» ne peut adhérer long-tems à leur peau : un peuple au » contraire qui ne jouit point de cet avantage, & qui est » obligé de se contenter d'une eau de pluie, putride ou » stagnante dans des citernes sales, est obligé de recourir à » d'autres expédiens pour conserver un certain degré de » propreté, & prévenir différentes maladies. Ils coupent » donc leurs cheveux, ils rasent ou taillent leur barbe, ce » qui leur donne une figure plus semblable à celle des » Taïtiens qu'ils ne l'auroient d'ailleurs. Ces précautions ne » sont pas même suffisantes, car ils n'ont aucun fluide à » boire; & leurs corps sont très-sujets à la lépre, qu'excite » peut-être encore davantage l'usage de l'eau de la racine » de poivre, ou de l'*Ava* : de-là proviennent aussi cette » brûlure ou ces vésicatoires sur les os des joues que nous » avons observé si généralement parmi les membres de » cette Tribu, qu'à peine un seul individu en étoit exempt: » cette étrange opération doit être un remède contre » quelques maladies. Le sol des Isles de la Société, dans » les plaines & les vallées, est riche, & les ruisseaux qui » l'arrosent, y entretiennent un degré d'humidité conve- » nable. Il y croît donc toute sorte de végétaux, & la » culture exige peu de soins. Cette profusion est devenue » la source de ce grand luxe, qu'on ne remarque pas à » *Tonga-Tabboo*. Là, le rocher de corail est couvert seule- » ment d'une couche légere de terreau qui a peine à nourrir » un petit nombre d'arbres, & à moins qu'une bonne pluie » ne pénétre & ne fertilise la terre, l'arbre à pain, le plus » utile de tous, ne produit point de fruits, parce que » l'Isle manque d'eau : les Naturels travaillent donc plus » que les Taïtiens, & voilà pourquoi leurs plantations

ANN. 1773. Octobre.

» font fi régulieres, & leurs propriétés divifées avec tant » d'exactitude; c'eft pour cela auffi qu'ils attachent plus » de prix à leurs provifions qu'à leurs outils, inftrumens, » habits, ornemens & armes, qui leur coûtent cependant » plus de tems & d'application. Ils fentent, avec raifon, » que les alimens font leurs principales richeffes, & qu'ils » ne fuppléeroient pas aifément à cette perte. Si on re- » marque que leurs corps font plus grêles & leurs mufcles » plus forts que ceux des Taïtiens, c'eft une fuite de l'ufage » plus grand qu'ils font de leurs membres. Ils deviennent » induftrieux par la force de l'habitude; &, lorfque l'agri- » culture ne les occupe pas, ils emploient leurs heu- » res de loifir à fabriquer cette multitude d'outils & d'in- » ftrumens, qui annoncent tant de patience & de fa- » gacité. Ce tour d'efprit pénétrant a conduit leurs Arts » à plus de perfection que ceux des Taïtiens. Infenfible- » ment ils imaginent de nouvelles inventions; ils ont intro- » duit l'activité même dans leurs amufemens, & ils les » animent par l'enjouement.

» LEUR CARACTERE content ne s'altere point fous une » conftitution politique, qui ne paroît pas très-favorable à » la liberté; mais on n'eft point obligé d'aller chercher fi loin » un pareil phénomène, puifqu'une des Nations les moins » libres de l'Europe, paffe pour la plus joyeufe & la plus » gaie de l'Univers. Il faut cependant convenir que le Roi » de Tonga-Tabboo, ne femble pas exiger d'eux rien qui » les prive des premiers befoins de la Nature, ou qui puiffe » les rendre miférables.

» QUOI QU'IL EN SOIT, il paroît fûr que leur Gouver-

» nement politique & religieux, autant que nous pouvons » juger de sa ressemblance avec celui des Taïtiens, provient » d'une origine commune, peut-être de la mere-patrie où » ces Colonies ont pris naissance. Ces idées primitives ont » amené ensuite des coutumes & des opinions différentes, » suivant les caprices des peuples, ou suivant les circons- » tances où ils se sont trouvés. L'affinité, dans leurs langages, » est une preuve encore plus décisive. La plus grande » partie de ce qui est nécessaire à la vie, les membres du » corps, en un mot, les idées les plus simples & les plus » universelles, s'expriment, aux Isles de la Société & aux » Isles des Amis, par les mêmes mots. On ne retrouve pas » dans le dialecte de Tonga-Tabboo, l'harmonie sonore » de celui de Taïti, parce que les habitans de la premiere » Isle ont adopté les F, les K & les S, de sorte que leur » langue est plus remplie de consonnes. Cette dureté est » compensée par le fréquent usage des liquides L, M, N, » & des voyelles E & I, & par une espèce de ton chan- » tant qu'ils conservent, même dans les conversations » ordinaires. »

TANDIS que les vaisseaux démaroient, j'allai à terre dès le grand matin du 7, avec le Capitaine Furneaux & M. Forster, afin de reconnoître, par nos libéralités, le présent que le Roi m'avoit fait la veille. En débarquant, nous trouvâmes Attago à qui je demandai d'abord des nouvelles du Monarque; après nous avoir répondu, il entreprit de nous servir de guide; mais je ne sais pas s'il se méprit sur l'homme que nous cherchions, ou s'il ignoroit où il 7.

Ann. 1773. Octobre.

étoit. Il est sûr qu'il nous fit prendre une mauvaise route: dès que nous eûmes marché quelques pas, il s'arrêta; &, après une petite conversation entre lui & un autre Naturel, nous revînmes: le Roi, accompagné de sa suite, parut bientôt. Dès qu'Attago le vit approcher, il s'assit sous un arbre, en nous priant d'imiter son exemple. Le Roi s'assit aussi sur un côteau, à environ douze ou quinze verges de nous, & nous nous regardâmes les uns les autres pendant quelques minutes. J'attendois qu'Attago nous menât auprès du Prince; mais, comme il ne se levoit pas, nous allâmes saluer le Monarque, le Capitaine Furneaux & moi, & nous nous plaçâmes près de lui. Je lui offris une chemise blanche, (que je mis sur son dos) quelques verges d'étoffe rouge, une bouilloire d'airain, une scie, deux grands clous, trois miroirs, une douzaine de médailles, & des cordons de grains de verre. Sa physionomie & son maintien annonçoient toujours de la stupidité: il ne sembloit pas voir ou agréer ce que nous faisions: ses bras étoient immobiles & pendus à ses côtés; il ne les éleva pas même lorsque nous lui passâmes la chemise. Je lui dis par mots & par signes que nous allions quitter l'Isle; il ne daigna point me répondre sur ce sujet, non plus que sur aucun autre. Je restai toujours près de lui afin d'observer ses actions. Il entra bientôt en conversation avec Attago & une vieille femme, que je jugeai être sa mere. Je ne compris rien du tout à cet entretien; mais je remarquai qu'il rioit, en dépit de sa gravité factice; je l'appelle factice, parce que je n'en ai jamais vu de pareille: il ne pouvoit pas suivre en cela son caractere, (à moins qu'il ne fût idiot) car ces Insulaires,

ainſi que ceux que nous avions viſités depuis peu, ont beaucoup de légéreté; & d'ailleurs il étoit jeune. Enfin il ſe leva & ſe retira accompagné de ſa mere & de deux ou trois autres perſonnes.

ANN. 1773. Octobre.

ATTAGO nous conduiſit à un autre cercle, où étoient aſſis le vieil Chef & pluſieurs reſpectables vieillards des deux ſexes; &, entr'autres, le Prêtre qui accompagnoit communément le Chef. Nous nous apperçûmes que ce Révérend Pere marchoit très-bien dans la matinée; mais que le ſoir, deux hommes étoient obligés de le remener chez lui. Nous en conclûmes que le jus de la racine de poivre, produiſoit ſur lui le même effet que le vin & les autres liqueurs fortes ſur les Européens, qui en boivent trop. Il eſt vrai que ces vieillards ne s'aſſeient jamais ſans préparer un vaſe de cette liqueur, qui ſe fait de la même maniere qu'à *Uliétéa.* Nous devons croire pourtant que c'étoit pour nous régaler, quoiqu'ils en buſſent communément la plus grande partie, & ſouvent le tout. Nous n'étions guères en état d'accompagner de préſens nos adieux à ce Chef; nous avions tout donné à l'autre. Cependant, après avoir fouillé ſoigneuſement nos poches & le ſac de nos tréſors, qu'on portoit avec moi par-tout où j'allois; lui & ſes amis n'eurent pas lieu de ſe plaindre de nos libéralités. Ce vieillard, bien différent des autres, avoit un air de dignité qui inſpiroit le reſpect. Il étoit grave, ſans être ſtupide; il diſoit une choſe badine; il parloit de ſujets indifférens, & il tâchoit de nous comprendre, & de ſe faire comprendre à nous. Durant cette viſite, le vieil Prêtre répéta une courte priere ou harangue, dont je n'entendis pas le ſens. Il lui arrivoit ſouvent de ſe

Ann. 1773. Octobre.

mettre tout-à-coup à prier ; mais les assistans n'y faisoient pas la moindre attention.

« Nous remarquames, dans la foule, un seul homme,
» qui, ayant laissé croître ses cheveux, les portoit roulés
» en plusieurs queues, qui pendoient autour de ses oreilles :
» nous n'avons vu que cet Insulaire, & une jeune fille, qui
» ne se fussent pas conformés à la coutume générale de se
» couper les cheveux. »

Après avoir passé ainsi près de deux heures, nous retournâmes à bord, accompagné d'Attago & deux ou trois autres Amis, qui prirent part à notre déjeûné : je les renvoyai ensuite chargés de présens.

Attago me pressa beaucoup de retourner à cette Isle, & d'y porter des étoffes, des haches, des clous, &c. &c.; il me dit qu'on m'y donneroit en abondance des cochons, des volailles, des fruits & des racines. Il me pria en particulier, plus d'une fois, de lui rapporter un habit complet pareil au mien : j'avois mon uniforme. Ce bon Insulaire me fut très-utile en plusieurs occasions; durant notre courte relâche, il vint constamment au vaisseau tous les matins, immédiatement après le lever du soleil, & il ne nous quittoit que le soir. Il étoit toujours prêt, soit à bord, soit à terre, à me rendre tous les services qui dépendoient de lui. Il m'en coûtoit peu pour récompenser sa fidélité.

« Nous cherchames envain de l'eau douce dans l'Isle.

» Le Maître, qui avoit été envoyé à l'Eſt reconnoître » la baie Maria & les Iſles baſſes qui abritent ce havre, » trouva la poſition de ces Iſles, telle qu'elle eſt marquée » dans les Cartes de Taſman, Navigateur très-exact; &, ſur » l'une de ces Iſles où il débarqua, il vit un nombre éton- » nant de ſerpents d'eau tachetés, à queues plates, qui » ne font point de mal, & que le ſyſtême de Linnée diſtin- » gue ſous le nom de *Colubri Laticaudati*. ANN. 1773.

» NOS RECHERCHES d'Hiſtoire Naturelle, ne furent pas » infructueuſes à Amſterdam; cette petite Iſle nous pro- » cura pluſieurs nouvelles plantes, & entr'autres une » nouvelle eſpèce d'écorce de Jéſuite, ou *Cinchona*, amere, » qui ſeroit peut-être auſſi efficace que celle du Pérou; » pluſieurs oiſeaux inconnus auparavant: nous en achetâ- » mes quelques-uns en vie, & ſur-tout des parrots & des » pigeons: les Naturels paroiſſent être de fort habiles oiſe- » leurs. Mais nous n'avons pas reconnu que les pigeons, » dont pluſieurs étoient portés ſur des bâtons crochus, » fuſſent des marques de diſtinction, quoique Schouten » le penſe ainſi de l'Iſle de Horn, où regne le même » uſage (*a*). »

EN LEVANT le cable de l'ancre de terre, il rompit au milieu de ſa longueur; il avoit été rongé par les rochers. Cet accident nous en fit perdre une moitié, ainſi que l'ancre, qui étoit par quarante braſſes ſans aucune bouée. Le ſecond

(*a*) Voyez la Collection hiſtorique de M. Dalrymple.

Ann. 1773. Octobre.

cable souffrit aussi des rochers, d'où l'on peut juger de ce mouillage. Nous appareillâmes à dix heures; mais, comme nos ponts étoient chargés de fruits, &c. nous boulinâmes au-dessous de la terre, jusqu'à ce qu'ils fussent débarrassés. Je me procurai à cette Isle environ cent cinquante petits cochons, deux fois autant de volailles, des ignames & autant de bananes & de noix de cocos, que nous eûmes d'emplacement. Si notre séjour avoit été plus long, sans doute j'en aurois acheté davantage: ce qui montre la fertilité de l'Isle dont je vais faire une description particuliere, ainsi que de Middelburg qui en est voisine.



CHAPITRE III.

# CHAPITRE III.

*Description des Isles d'Amsterdam & de Middelburg. Productions, Culture, Maisons, Pirogues, Navigation, Manufactures, Armes, Coutumes, Gouvernement, Religion & Langage des Habitans.*

TASMAN découvrit le premier ces Isles en 1642-3, & il les appella Amsterdam & Middelburg : mais les Naturels du pays donnent à la premiere le nom de Ton-ga-ta-boo ; & à la seconde celui d'Ea-oo-wée. Elles sont situées par 21ᵈ 29′ & 21ᵈ 3′ de latitude S. ; &, d'après des observations faites sur les lieux, entre 174ᵈ 40′ & 175ᵈ 15′ de longitude Ouest. Ann. 1773. Octobre.

MIDDELBURG ou EAOOWÉE, la plus méridionale, a environ dix lieues de tour, & elle est assez haute pour qu'on la voie à douze lieues. La plus grande partie des bords de cette Isle est couverte de plantations, & sur-tout aux côtés S. O. & N. O. L'intérieur est peu cultivé, quoique très-propre à l'être. Ces campagnes, en friche, accroissent cependant la beauté du pays ; car on y voit un mêlange agréable de cocotiers & d'autres arbres, des prairies revêtues d'une herbe épaisse ; çà & là des plantations & des chemins qui

ANN. 1773. Octobre.

conduisent à chaque partie de l'Isle, dans un si joli désordre ; que l'œil aime à se reposer sur ces points de vue.

LE MOUILLAGE, que j'ai nommé la *Rade Angloise*, parce que la Résolution & l'Aventure ont été les premiers vaisseaux qui y aient été, gît au côté N. O., par 21ᵈ 20′ 30″ de latit. Sud. Le relevement que je pris, pendant que nous étions à l'ancre, est plus que suffisant, joint à la Carte, pour la trouver. La rive est d'un sable grossier ; elle s'étend à deux milles de la terre, & la sonde y rapporte de vingt-un à quarante brasses d'eau. La petite crique, qu'on voit devant, offre un débarquement convenable pour les bateaux, en tous les tems de la marée, qui, dans cette Isle, ainsi que dans les autres, s'éleve à quatre ou cinq pieds, & qui est haute aux pleines & nouvelles Lunes, à environ sept heures. Tongatabu a la forme d'un triangle isocèle, dont les plus longs côtés sont de sept lieues & les plus courts de quatre. Elle gît à-peu-près dans la direction de l'E. S. E. & du O. N. O. : elle est presque par-tout d'une hauteur égale, un peu basse, & elle n'a pas plus de soixante à quatre-vingt pieds au-dessus du niveau de la mer. Un récif de rochers de corail, qui s'étend hors de la côte, à environ cent brasses plus ou moins, la met, ainsi qu'Eaowée, à l'abri de la mer. La force des vagues se brise sur ce rocher, avant qu'elles atteignent la terre. Telle est, en quelque sorte, la position de toutes les Isles du Tropique, que je connois dans cette mer : c'est ainsi que la Nature les a soustraites aux usurpations des flots, quoique la plupart ne soient que des points en comparaison du vaste Océan. La rade Van-Diemen, où nous mouillâmes, est au-dessous de la pointe N. O.

entre la pointe la plus feptentrionale & la plus occidentale. En-dehors de cette rade gît un récif de rochers, qui court N. O. $\frac{1}{4}$ O. fur lequel la mer brife continuellement. Le banc ne s'étend pas à plus de trois encablures de la côte; & au-delà, la profondeur de l'eau eft incommenfurable. La perte d'une ancre & les avaries que fouffrirent nos cables, prouvent affez que le fond n'eft pas des meilleurs. ANN. 1773. Octobre.

AU CÔTÉ ORIENTAL de la pointe Nord de l'Ifle, (ainfi que M. Gilbert, qui l'a examiné, me l'a appris), il y a un havre ferré d'un mille ou davantage d'étendue, par fept, huit & dix braffes d'eau, fond de fable propre. Le canal, par où nous entrâmes & par où nous fortîmes, eft très-près de la pointe, & ne donne que trois braffes d'eau; mais on croit que plus loin, au N. E., on en trouve un plus profond, que nous n'eûmes pas le tems de reconnoître. Pour examiner en détail ces différentes parties, il auroit fallu perdre un tems précieux, parce qu'on voit un grand nombre de petits Iflots & de récifs de rochers le long, du côté N. E. de l'Ifle, & qui femblent s'étendre au N. E. au-delà de la portée de la vue. L'Ifle d'Amfterdam & de Tongatabu, eft toute remplie de plantations: la Nature y étale fes plus riches tréfors; telles que les arbres à pain, les cocotiers, les plantains, les bananiers, les shaddecks, les ignames, & quelques autres racines, la canne à fucre & un fruit femblable au brugnon, que les Infulaires nomment *Figheha*, & les Taïtiens *Ahuya*. En un mot, on y compte la plupart des productions des Ifles de la Société, & plufieurs particulieres à ces deux-ci. J'ai probablement accru la quantité de leurs végétaux, en y laiffant toutes les graines de nos jardins, des femences de

Ann. 1773. Octobre.

légumes, &c. Le fruit à pain n'y étoit pas de ſaiſon, non plus que ſur les autres Iſles : ce n'étoit pas d'ailleurs le tems des racines & des shaddecks. Nous ne nous procurâmes de ces derniers qu'à Middelburg.

Les productions & la culture de Middelburg ſont les mêmes qu'à Amſterdam, avec cette différence, qu'une partie ſeulement de la premiere eſt cultivée, & que la ſeconde l'eſt en entier. Les ſentiers & les chemins néceſſaires aux Voyageurs, ſont coupés d'une maniere ſi judicieuſe, qu'il y a une communication libre & aiſée d'une partie de l'Iſle à l'autre. On ne voit ni bourgs ni villages : la plupart des maiſons ſont bâties dans les plantations, ſans autre ordre que celui qui eſt preſcrit par la convenance. Les édifices ſont faits avec dextérité, mais ſur le même plan que ceux des autres Iſles, & compoſés de ſemblables matériaux : il y a ſeulement une petite différence dans la diſpoſition de la charpente. Le plancher eſt un peu élevé & couvert de nattes épaiſſes & fortes : d'autres nattes de la même eſpèce, les ferment du côté du vent, & le reſte eſt ouvert. On voit communément devant la plupart de ces habitations, un terrain entouré d'arbres ou de buiſſons en fleur, qui parfument l'air qu'on y reſpire. Des vaſes de bois, des coquilles de noix de cocos, des couſſins de bois, de la forme des eſcabeaux à quatre pieds ; voilà tous les meubles de leur ménage. Le vêtement qu'ils portent, & une natte leur ſervent de lit. Nous achetâmes deux ou trois vaſes de terre, les ſeuls que nous ayions apperçus parmi eux : l'un reſſembloit à une bombe, & il étoit percé de deux trous oppoſés l'un à l'autre : le ſecond & le troiſieme à nos pots de terre ; ils contiennent cinq à ſix

pintes, & ils ont été au feu. Je crois qu'on les a fabriqués dans quelqu'autre Isle ; car nous n'en avons remarqué que ceux-là : je ne puis pas supposer qu'ils viennent de Tasman ; des vaisseaux si fragiles auroient dû se casser depuis cette époque.

Ann. 1773.
Octobre.

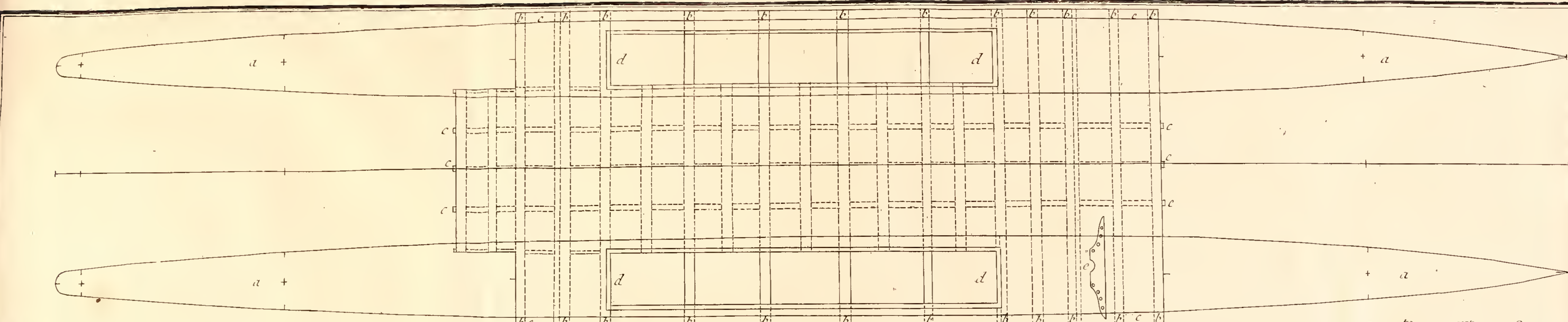
Les cochons & les volailles sont les seuls animaux domestiques que nous ayions observés. Les cochons sont de l'espèce de ceux des autres Isles de cette mer ; mais les volailles sont beaucoup meilleures, de la grosseur des plus belles que nous ayions en Europe, & leur chair est au moins aussi bonne. Nous n'avons trouvé aucun chien, & je crois que ce quadrupède leur est inconnu ; car ils desiroient avec ardeur ceux qui étoient sur nos bords. Je donnai à mon ami Attago un mâle & une femelle ; l'un venoit de la Nouvelle-Zélande & l'autre d'Uliétéa. Ils appellent les chiens *Korées* ou *Goorées*, comme à la Nouvelle-Zélande ; ce qui prouve qu'ils ne leur sont pas absolument inconnus. Je pense qu'il n'y a point de rats dans ces Isles ; &, excepté de petits lézards, aucun autre quadrupède sauvage n'a frappé nos regards. Voici les oiseaux de terre : des pigeons, des tourterelles, des parrots, des perroquets, des chouettes, des foulques au plumage bleu, différens petits oiseaux, & de grosses chauves-souris en abondance. Nous connoissons peu les productions de la mer ; il est raisonnable de supposer qu'elle offre les mêmes poissons qu'aux autres Isles. Les instrumens de pêche y sont aussi les mêmes ; c'est-à-dire, des hameçons de nacre de perle, des pointes à deux ou trois fourches, & des réseaux dont les mailles, d'un fil très-fin, sont faits exactement comme les nôtres. Mais rien ne démontre mieux

Ann. 1773. Octobre.

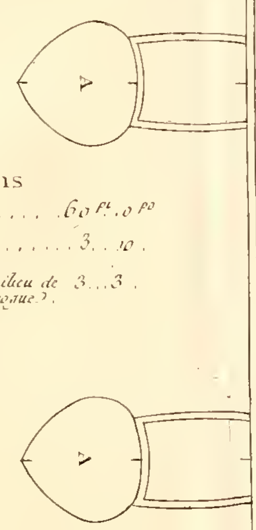
leur induſtrie que leurs pirogues, qui, pour la propreté & le fini du travail, ſurpaſſent tout ce que j'ai jamais vu. Elles ſont compoſées de différentes pièces jointes enſemble par un bandage, d'une maniere ſi adroite, qu'il eſt difficile, en-dehors, d'appercevoir les jointures. Toutes les attaches ſont en-dedans : elles paſſent dans des coches ou derriere des boſſes, préparées pour cela ſur les bords & aux extrémités des planches qui forment le bâtiment.

« Les Taïtiens ſe contentent de faire des trous dans » chaque planche, à travers leſquels ils paſſent leur cordage; » mais de cette maniere leurs pirogues font toujours des voies » d'eau. Celles des Inſulaires d'Amſterdam n'ont pas le même » inconvénient. Il y a, à chaque extrémité, le long du pont, » ou de la planche étroite ſept ou huit boſſes, qui ſemblent » imiter les petites nageoires (*pinnula ſpuria*), qui ſe trou- » vent ſur le corps des bonites & des maquereaux; & je » penſe que les Naturels ont pris ces poiſſons agiles pour » modèles de leurs canots. »

Il y en a de deux eſpèces; des doubles & des ſimples: on concevra mieux la conſtruction & les dimenſions de chacune dans le plan que je joins ici. Les ſimples ont vingt à trente pieds de long, & environ vingt ou vingt-deux pouces de large au milieu : l'arriere ſe termine en pointe, & l'avant reſſemble à un coin. Une eſpèce de pont occupe, à chaque extrémité, environ un tiers de toute la longueur, & le milieu eſt ouvert. Sur quelques-unes, le milieu du pont eſt orné d'une rangée de coquilles blanches, que ſoutiennent de petites chevilles, pratiquées ſur la pièce qui les porte. Ces ſimples pirogues ont toutes des balanciers:



*Dessin, Plan et Coupe d'une Pirogue de* l'Isle d'Amsterdam : *On en voit deux dans le Plan ; la distance d'un bord à l'autre est de 13 pi. 9 po. Elles sont jointes à l'avant et à l'arriere par des barro.ts qui tien.nent des Cordages de cocotiers.*



Dimensions

*Longueur* ........................ 60 Pi. 0 Po

*Largeur* ........................ 3 .. 10 .

*Creux non compris le Pont* } *au milieu de la Pirogue* . 3 ... 3 .

Renvois aux Coupes

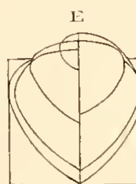
A *Coupe de la Pirogue avec les Epontilles soutenant le Pont à l'avant et à l'arriere*

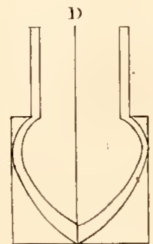
B *Les Pieces de traverse du Pont*

C *Le Pont* .

D *Coupe de la Pirogue a son milieu*

E *Formes des differens Maîtres Couples de la Pirogue*





Renvois au Plan d'Élévation

A *Le Pont ou la Plate-forme* .

B .. *Emplacement de l'Ecoutille*

C *Cloisons pour empecher l'eau d'entrer dans le milieu de la Pirogue*

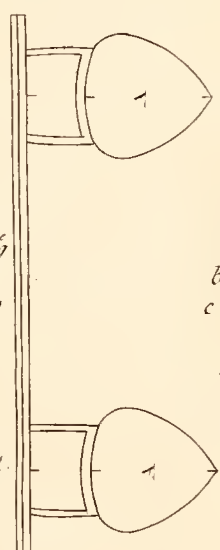
D *Barrotins du Pont* .

E *Partie de la Cloison qui se prolonge jusques sous la plate-forme* .

F *Les Couples* .

G *Banquiere qui lie de l'avant à l'arriere les bouts des travers.es*

H *Epontilles qui supportent la plate-forme* .



Renvois au Plan

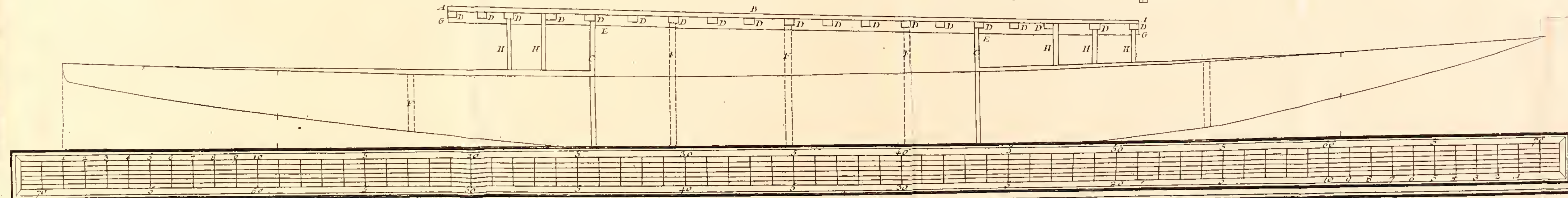
a *Les Pirogues* .

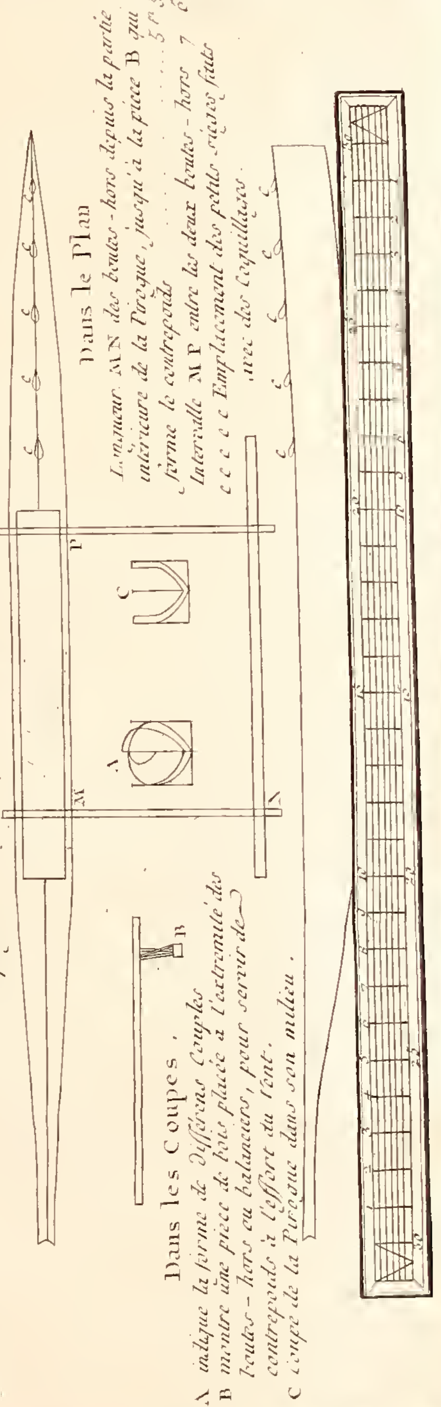
b b *Les Traverses*

c c *Pieces suivant la longueur de la Plate-forme* .

d *Ecoutilles*

e *Etambray du Mat*






Benard Direx.

ſoutiennent de petites chevilles, pratiqu[illegible] qui
les porte. Ces ſimples pirogues ont toutes des balanciers:

elles marchent quelquefois à la voile; mais communément avec des pagayes, dont la pale eſt courte, mais plus large dans la partie du milieu. Les deux bâtimens, qui compoſent la double pirogue, ont chacun environ ſoixante ou ſoixante-dix pieds de long, & quatre ou cinq de large au centre. Chaque extrémité ſe termine preſque en pointe; de ſorte que leur conſtruction differe peu de celle d'une ſimple pirogue: ces ſimples pirogues ont au milieu, autour de la partie ouverte, une élévation en forme de loſange, faite de planches, jointes exactement l'une à l'autre, & bien attachées au corps du bâtiment; & c'eſt ſur la partie de ces bâtimens, que ſont affermis de gros baux de traverſes, qui tiennent les deux ſimples pirogues paralleles l'une à l'autre & éloignées de ſix ou ſept pieds. Ces baux & d'autres, ſoutenus par des épontilles, fixés au corps de la pirogue, ſupportent une plate-forme de planches. Toutes les parties, de la double pirogue, ſont auſſi fortes & auſſi légeres que la nature de l'ouvrage peut le permettre; & elles plongent dans l'eau juſqu'à cette plate-forme, ſans danger de ſe remplir. Il n'y a aucune circonſtance qui puiſſe les faire couler à fond, tant qu'elles tiennent enſemble. Auſſi ce ne ſont pas ſeulement des bâtimens de charge, mais ils ſont propres aux navigations éloignées. Ils ont un mât qui s'éleve ſur la plate-forme, & qu'on peut aiſément dreſſer ou abattre; & une voile latine ou triangulaire, orientée à une longue vergue, qui eſt un peu pliée ou crochue. La voile eſt de natte: les cordages dont ils ſe ſervent, ſe placent exactement comme les nôtres, & quelques-uns ont quatre ou cinq pouces d'épaiſſeur. Sur la plate-forme eſt un petit hangard ou hutte, qui met l'équipage à l'abri du ſoleil & de la

ANN. 1773. Octobre.

Ann. 1773. Octobre.

pluie, & qui sert à d'autres usages. Ils portent aussi un foyer mobile; c'est-à-dire, un auge quarré de bois rempli de pierres. On entre au fond de la cale de la pirogue de dessus la plate-forme, par une sorte d'écoutille découverte, dans laquelle se tiennent quelques hommes pour vider l'eau. Je pense que ces bâtimens se manœuvrent de l'avant aux deux extrémités, & que, pour changer de bord, il faut seulement trélucher la voile à l'autre bout; mais je n'en suis pas sûr, car je n'en ai vu aucune sans voile; & celles que j'ai apperçues avec le mât & la voile à une extrémité, étoient à une distance considérable de nous.

Leurs outils sont de pierre, d'os, de coquillages, comme sur les autres Isles : & lorsqu'on voit les ouvrages qui sortent de leurs mains, l'industrie & la patience de l'Ouvrier frappent d'admiration : quoiqu'ils connoissent peu l'utilité du fer, ils préferent cependant les clous, aux grains de verre & à d'autres bagatelles; quelques-uns, mais en très-petit nombre, donnoient un cochon pour un grand clou, ou pour une hache. Les vieils habits, les chemises, les morceaux de draps d'Europe, bons ou mauvais, avoient plus de prix à leurs yeux, que les meilleurs des instrumens tranchans que nous pouvions leur offrir; de sorte que nous leur avons laissé peu de haches, excepté celles qu'ils ont reçu en présent. Mais, en joignant les clous échangés par les Officiers & les équipages des deux vaisseaux contre les curiosités du pays, à ceux qui nous ont servi à payer les rafraîchissemens, ils doivent en avoir plus de 500 liv. Nous n'avons trouvé, parmi eux, d'autre morceau de fer, qu'un clou dont ils ont fait une petite alêne.

Les Hommes

LES HOMMES & les femmes ſont de la même taille que les Européens : leur teint eſt d'une légere couleur du cuivre, & il eſt plus égal que parmi les habitans de Taïti, & des Iſles de la Société. Quelques-uns de nos Meſſieurs prétendoient que la race des Inſulaires de Middelburg & d'Amſterdam, eſt beaucoup plus belle qu'à Taïti : pluſieurs ſoutenoient le contraire, & j'étois de ce dernier avis : quoi qu'il en ſoit, leur taille eſt bien priſe ; ils ont des traits réguliers, ils ſont vifs, gais & animés : je n'ai rencontré nulle part des femmes ſi joyeuſes : elles venoient babiller à nos côtés ſans la moindre invitation : dès que l'un de nous ſembloit les écouter, elles ne s'embarraſſoient pas, ſi on comprenoit ce qu'elles diſoient. En général, elles paroiſſoient avoir de la modeſtie, quoiqu'un grand nombre fuſſent très-libres ; &, comme il y avoit encore des vénériens à bord, je pris toutes les précautions poſſibles, pour que l'Iſle ne nous reprocha pas de lui avoir porté le mal de Naples. Les Naturels ont montré, dans toutes les occaſions, une forte propenſion au vol : & ils ſont preſque auſſi habiles filoux que les Taïtiens.

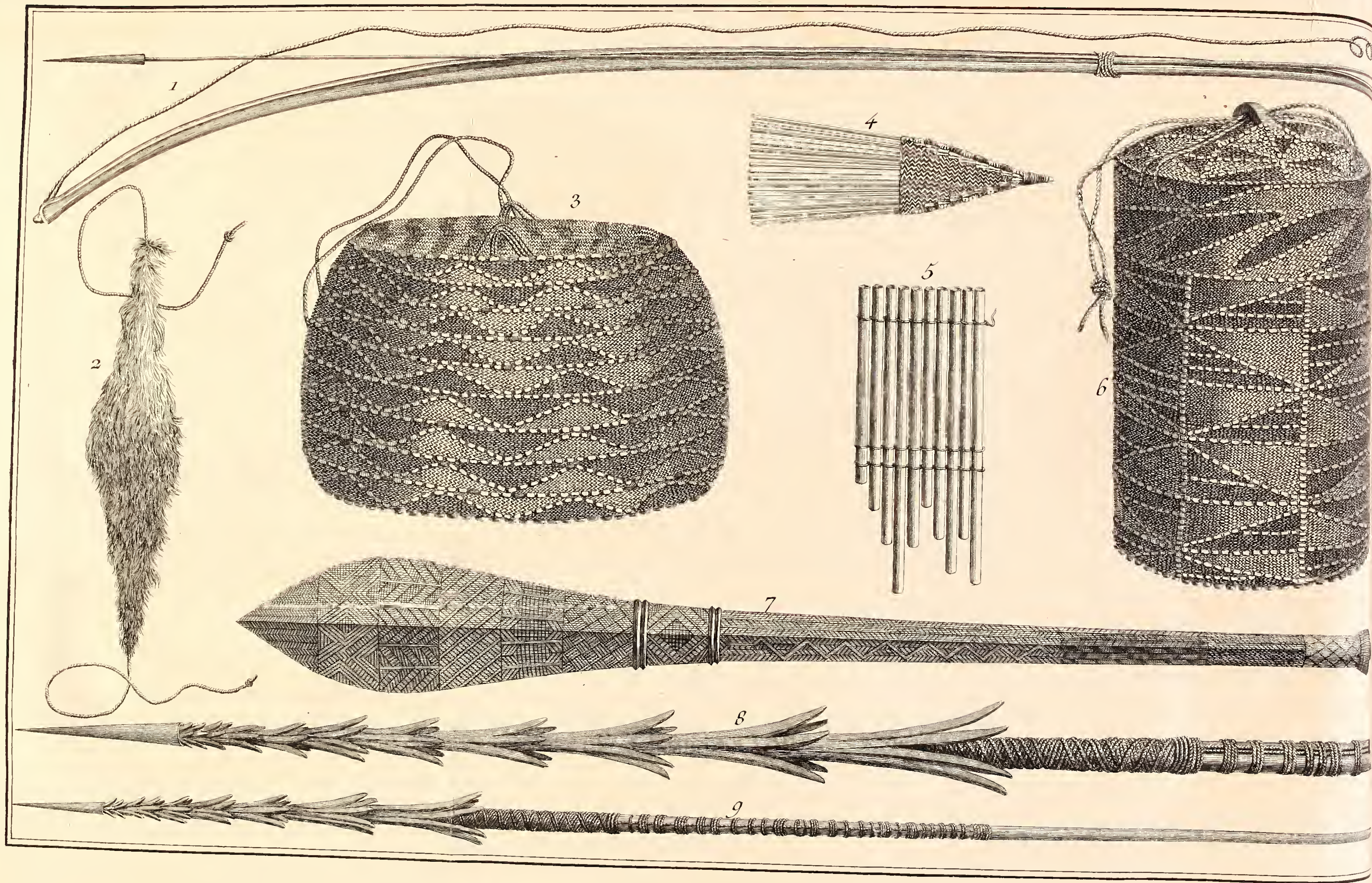
LEURS CHEVEUX ſont communément noirs, & ſur-tout ceux des femmes. Nous en avons vu de différentes couleurs ſur la même tête, car ils y mettent une poudre qui les teint en blanc, en rouge & en bleu. Les deux ſexes les portent courts, (je n'ai obſervé que deux exceptions à cet uſage) & la plupart les relevent avec un peigne. Ceux des petits garçons ſont ordinairement coupés très-près : on leur laiſſe ſeulement une ſimple touffe au ſommet de la tête, & de chaque côté de l'oreille. Les hommes coupent ou raſent leur barbe très-près : cette opération ſe fait avec deux coquilles,

Ann. 1773. Octobre.

Ils ont de bonnes dents jusqu'à un âge avancé. La coutume de se *tatouer* ou de se piquer la peau, est universelle : les hommes sont *tatoués* depuis le milieu de la cuisse jusqu'au dessus des hanches : les femmes ne le sont que sur les bras & les doigts, & même très-légerement.

Le vêtement des deux sexes est une pièce d'étoffe ou de natte, enveloppée autour de la ceinture, & qui pend au-dessous du genou. De la ceinture en haut, les hommes & les femmes sont communément nuds, & il paroît qu'ils oignent cette partie du corps tous les matins. Mon ami Attago ne manquoit jamais de le faire; mais je ne puis pas dire si c'étoit par égard pour moi, ou afin de se conformer à l'usage. Je crois qu'en cela il observoit la coutume, car j'en ai remarqué d'autres qui s'oignoient comme lui.

Les ornemens communs aux deux sexes sont des amulettes, des colliers & des bracelets d'os, de coquillages, de nacre de perle, d'écaille de tortue, &c. Les femmes mettent d'ailleurs à leurs doigts des anneaux très-bien faits d'écaille, & à leurs oreilles des rouleaux de la même matiere, & de la grosseur d'une petite plume : quoiqu'elles aient toutes les oreilles percées, en général elles ont peu de pendans. Elles se parent aussi quelquefois d'un tablier fait des fibres extérieures de la coque de la noix de cocos, & parsemé d'un certain nombre de petits morceaux d'étoffe joints ensemble de maniere qu'ils forment des étoiles, des demi-lunes, des quarrés, &c. Il est en outre garni de coquillages, & couvert de plumes rouges, & en tout il produit un effet agréable. Ils fabriquent la même étoffe, & de la même matiere




*Ornemens, Ustensiles et Armes des Isles des Amis.*

qu'à Taïti, quoiqu'ils n'en aient pas autant d'eſpèces différentes, & qu'elle ne ſoit pas ſi fine; mais leur méthode de la vernir eſt plus durable, & elle réſiſte quelque tems à la pluie; avantage que n'a pas celle de Taïti. Ils la teignent en noir, brun, pourpre, jaune & rouge, & ils tirent leurs couleurs des végétaux. Ils font différentes nattes, les unes d'une très-belle texture, dont ils ſe vêtiſſent communément; d'autres plus groſſieres & plus épaiſſes ſur leſquelles ils ſe couchent, & qu'ils emploient à la voilure de leur pirogue, &c. Au nombre de leurs meubles utiles, il faut compter les paniers, les uns de la même matiere que leurs nattes, & d'autres de fibres entrelacées de noix de cocos. Ils s'uſent peu & ils ſont très-beaux, ordinairement de diverſes couleurs, & embellis de coquillages ou d'oſſemens. Leurs ouvrages montrent qu'ils ont du goût pour le deſſin, & qu'ils exécutent tout ce qu'ils entreprennent.

Ann. 1773. Octobre.

JE NE SAIS PAS comment ces peuples s'amuſent dans leurs heures de loiſir, car nous avons vu peu de divertiſſemens ſur ces Iſles. Les femmes nous égayoient ſouvent par des chanſons aſſez agréables: elles battoient la meſure en faiſant claquer leurs doigts, comme on l'a déjà dit. D'après différentes obſervations particulieres, nous conclûmes que leur voix & leur muſique ſont très-harmonieuſes, & que leurs notes occupent beaucoup d'étendue. Je n'ai remarqué que deux inſtrumens de Muſique, une grande flûte de bambous, qu'ils jouent avec le nez comme à Taïti, mais à quatre trous, tandis que celle des Taïtiens n'en a que deux, & une autre compoſée de dix ou onze petits roſeaux de longueur

Ann. 1773. Octobre.

inégale, joints aux côtés l'un de l'autre, comme la flûte dorique des Anciens : l'extrémité ouverte de tous ces roſeaux, dans laquelle ils ſoufflent avec la bouche eſt à égale hauteur, ou ſur la même ligne. Ils ont auſſi des tambours, qu'on peut comparer juſtement à un tronc d'arbre creux : celui que j'ai examiné avoit cinq pieds ſix pouces de long, & trente pouces de circonférence : d'une extrémité à l'autre, il y avoit en dehors une fente large d'environ trois pouces, au moyen de laquelle on avoit creuſé l'intérieur. Ils battent ſur le côté de ce tronc, avec deux baguettes, & ils produiſent un bruit ſourd, qui n'eſt pas même auſſi muſical que celui d'un tonneau vuide.

La méthode ordinaire de ſe ſaluer, eſt de toucher ou de frotter avec ſon nez, celui de la perſonne qu'on aborde, comme à la Nouvelle-Zélande. Ils déploient un pavillon blanc, en ſigne de paix à l'égard des étrangers : mais les Inſulaires, qui vinrent les premiers à bord, apporterent quelques plantes de poivre ; &, avant de monter, ils les envoyerent dans le vaiſſeau, témoignage de bienveillance encore plus ſolemnel. Leur franchiſe, lorſqu'ils monterent ſur nos bords & nous reçurent à terre, me fait penſer que des alarmes étrangeres ou domeſtiques, ne troublent pas ſouvent la paix dont ils jouiſſent ; ils ont cependant des armes formidables, des maſſues & des piques de bois dur, des arcs & des traits. La forme de leurs maſſues, de trois à cinq pieds de long, varie ainſi qu'on les repréſente dans la figure. Leurs arcs & leurs traits ſont aſſez mauvais : les premiers ſont très-minces, & les ſeconds d'un foible roſeau, garnis de bois dur

à la pointe. Quelques-unes de leurs piques ont plusieurs barbes, & elles doivent être fort dangereuses quand elles portent coup. Ann. 1773. Octobre.

Ils observent un singulier usage; ils mettent sur leur tête tout ce que vous leur donnez; nous pensâmes que c'est une maniere de remercier. On les exerce à cette politesse dès l'enfance; car, lorsque nous offrions quelque chose aux petits enfans, la mere élevoit la main de l'enfant au-dessus de sa tête. Ils suivoient même cette coutume dans leurs échanges avec nous; ils portoient toujours à leur tête ce que nous leur vendions, comme si nous le leur avions accordé pour rien; quelquefois ils examinoient nos marchandises, & ils les rendoient, si elles ne leur convenoient pas; mais, quand ils les portoient à leur tête, le marché étoit irrévocablement conclu. Très-souvent les femmes me prenoient la main, la baisoient, & l'élevoient au-dessus de leur tête. Il s'ensuit de-là que cette habitude, qu'ils appellent *fagafatée*, a différens objets suivant les circonstances, mais que c'est toujours une marque de politesse.

Il faut remarquer que le stupide Chef ou Roi, dont j'ai parlé, n'eut jamais pour moi cette civilité, malgré les présens que je lui fis.

Voici une autre coutume plus singuliere : nous avons reconnu que la plus grande partie des hommes & des femmes, manquent d'un petit doigt & souvent des deux (*a*) : cette

(*a*) Cette Coutume n'est pas particuliere aux Habitans des Isles des Amis. *Voyez* les Recherches Philosophiques sur les Américains; *Tome II*, & l'Esprit des Usages & des Coutumes des différens Peuples, *L.* 8.

Ann. 1773. Octobre.

mutilation eſt commune à tous les rangs, à tous les âges & à tous les ſexes : elle n'a pas lieu non plus à un certain tems de la vie, car j'ai vu des jeunes & des vieux, &c. à qui on venoit de la faire, & excepté quelques très-petits enfants, j'ai trouvé très peu d'Inſulaires qui euſſent les mains entieres. Elle eſt plus univerſelle, cependant parmi les vieillards que parmi les jeunes gens, du moins chacun de nos MM. fit cette remarque. Mais M. Wales rencontra un jour un homme très-âgé, à qui il ne manquoit aucun de ſes doigts. « Comme on avoit déjà coupé le petit doigt aux enfans » que nous voyions courir nuds, nous demandâmes à » connoître la cauſe de cette mutilation; nos recherches » furent d'abord inutiles ; mais nous apprîmes enſuite » qu'elle ſe fait à la mort de leurs parens & de leurs Amis, » ainſi que chez les Hottentots, les Guaranos du Paraguay, » & les Californiens. »

Ils se brulent & ſe font en outre des inciſions près de l'os de la joue : les uns avoient encore une croûte, ou du pus ſur la plaie ; &, chez d'autres, on appercevoit des cicatrices, & une peau brûlée. « Nous n'avons jamais pu con» noître comment & pourquoi ils ſe brûlent ainſi ; mais » nous ſuppoſâmes que c'eſt un remède, comme le *Moxa* » des Japonois contre différentes maladies. »

Je n'ai remarqué parmi eux, ni malades, ni boîteux, ni eſtropiés : ils paroiſſoient tous ſains, forts & vigoureux ; preuve de la bonté du climat qu'ils habitent.

J'ai souvent parlé d'un Roi, ce qui ſuppoſe que le gouvernement eſt adminiſtré par une ſeule perſonne, quoique

je n'en ſois pas abſolument ſûr. On nous indiqua l'homme qui paſſoit pour le ſeul maître, & nous n'avions aucune raiſon d'en douter. Cette circonſtance, jointe à pluſieurs autres, donne lieu de croire que le gouvernement reſſemble beaucoup à celui de Taïti ; c'eſt-à-dire, qu'il y a un Roi ou Chef ſuprême, appellé Areeké, qu'il a ſous lui des Chefs, ou Gouverneurs, qui ſont peut-être les ſeuls propriétaires de certains diſtricts, & pour leſquels le peuple montre beaucoup d'obéiſſance. J'ai remarqué un troiſieme rang de Chefs, qui jouiſſent d'une aſſez grande autorité ſur le peuple : mon ami Attago étoit de cette claſſe. Je penſe que toutes les terres à Tongatabu appartiennent en propriété à des particuliers, & qu'il y a, comme à Taïti, une claſſe de Serviteurs ou d'Eſclaves qui n'en ont point. Il ſeroit déraiſonnable de ſuppoſer que tout eſt en commun dans un pays auſſi cultivé que celui-ci. L'intérêt étant le principal reſſort de l'induſtrie, peu d'hommes ſe donneroient la peine de cultiver & de planter, s'ils ne s'attendoient pas à recueillir le fruit de leur travail. J'ai vu ſouvent des troupes de ſix, huit ou dix Inſulaires, apporter au marché des fruits, &c. à vendre : un homme ou une femme veilloit à cette vente ; il ne ſe faiſoit aucun échange que de ſon conſentement, & tout ce que nous donnions en paiement, paſſoit à cette perſonne ; preuve que le tout lui appartenoit, & que les autres étoient ſeulement ſes ſerviteurs. Quoique la Nature ait été prodigue de ſes richeſſes envers ces Iſles, on peut dire cependant que les Habitans gagnent leur pain à la ſueur de leur front. Le degré de perfection, où ils ont porté la culture, doit leur avoir coûté d'immenſes travaux ; ils en ſont bien récompenſés aujourd'hui, par les riches

ANN. 1773. Octobre.

ANN. 1773. Octobre.

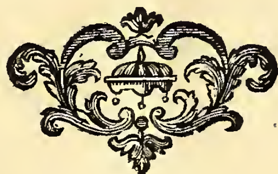
productions que la nation semble partager. Personne ne manque de ce qui est nécessaire aux premiers besoins de la vie. La joie & le contentement se peignent sur chaque visage. L'aisance & la liberté sont en effet répandues dans toutes les classes du peuple; les besoins qu'ils éprouvent, ils peuvent les satisfaire, & ils vivent sous un climat où il n'y a ni froid, ni chaleur extrêmes. Si la Nature leur a refusé quelque chose, c'est l'eau douce : comme elle est renfermée dans les entrailles de la terre, ils sont obligés de creuser beaucoup pour en avoir. Nous n'avons apperçu qu'un puits à Amsterdam, & pas un seul ruisseau courant. A Middelburg, nous n'avons vu d'eau que dans les vases des Insulaires : mais comme elle étoit douce & fraîche, sûrement ils l'avoient puisée sur l'Isle, & sans doute proche de l'endroit qu'ils habitoient.

NOUS CONNOISSONS si peu leur Religion, que j'ose à peine en faire mention. Les bâtimens appellés *A-fiatoucas*, y ont certainement quelque rapport. Plusieurs de nos MM. penserent que ce sont simplement des cimetieres. Je puis assurer, par expérience, que ce sont des lieux où des Insulaires, revêtus d'une fonction spéciale, prononcent des harangues étudiées que je pris pour des prieres, ainsi qu'on l'a déjà dit. Je suis porté à croire que ce sont tout-à-la-fois des temples & des cimetieres, comme à Taïti, ou comme en Europe. Mais je ne juge pas que les statues grossieres que nous y vîmes, soient des idoles ; d'autant plus que M. Wales m'informa que les Insulaires l'engagerent à tirer un coup de fusil sur l'une d'elles qu'ils établirent au milieu d'un champ.

UNE CIRCONSTANCE

UNE CIRCONSTANCE nous fit connoître que, pour un objet ou pour un autre, les Naturels se rendent souvent à ces A-fiatoucas : quoique le grand espace, qui est devant ces édifices, fût couvert d'un verd gazon, l'herbe y étoit très-courte. Il ne paroissoit pas qu'on l'eût coupée; mais il me sembla qu'en s'y asseyant ou qu'en la foulant, on l'avoit empêché de croître.

IL NE SEROIT PAS RAISONNABLE de supposer que, dans un intervalle de quatre ou cinq jours, nous ayons acquis des connoissances bien exactes de leur Police civile & religieuse, sur-tout si l'on veut faire attention que nous entendions très-peu leur langage : les deux Insulaires, qui étoient sur notre vaisseau, ne purent d'abord rien entendre ; mais, en devenant avec eux plus familiers, ils trouverent que leur langue est, à-très-peu de chose près, la même que celle des Taïti & des Isles de la Société. Les dialectes ne sont pas plus différens que ceux des Provinces septentrionales & méridionales de l'Angleterre, comme on le voit par le Vocabulaire.



# CHAPITRE IV.

*Paſſage d'Amſterdam au Détroit de la Reine Charlotte ; Entrevue avec les Inſulaires ; ſéparation des deux Vaiſſeaux.*

Ann. 1773. Octobre.

Au moment où nous allions appareiller, nous eûmes la viſite d'une pirogue montée par quatre hommes, qui amenoient avec eux un des tambours dont nous avons fait mention, & ſur lequel un des Indiens battoit continuellement, dans le deſſein, ſans doute, de nous charmer par cette muſique. J'achetai le tambour pour une pièce d'étoffe & un clou ; & je ſaiſis cette occaſion d'envoyer à mon ami Attago du froment, des poix & des féves, que j'avois oublié de lui remettre avec les autres ſemences dont je lui avois fait préſent. Dès que nous eûmes congédié cette pirogue, nous cinglâmes au Sud avec un bon vent frais du S. E. $\frac{1}{4}$ E. Mon intention étoit de marcher directement vers la Nouvelle-Zélande, & de renouveller, dans le détroit de la Reine Charlotte, notre proviſion d'eau & de bois, pour tenter enſuite de nouvelles découvertes au Sud & à l'Eſt.

8. L'après midi du 8, nous eûmes connoiſſance de l'Iſle de Pilſtart ; elle nous reſtoit dans le S. O $\frac{1}{4}$ O $\frac{1}{2}$ O à la diſtance de ſept ou huit lieues. Cette Iſle, déjà découverte par Taſman, ſituée par 22$^d$ 26′ de latitude Sud, &

147$^d$ 59′ de longitude Oueſt, gît dans la direction du Sud 52$^d$ Oueſt, & à trente-deux lieues de diſtance de Middelburg. Elle eſt plus remarquable par ſa hauteur que par ſon circuit; car elle renferme deux montagnes d'une grande élévation, & qui ſemble ſéparer une vallée profonde. Ann. 1773. Octobre.

« Ce nom de Pylſtart lui a été donné à cauſe des oiſeaux » qu'y virent les Navigateurs Hollandois, & qui, ſuivant » toute apparence, étoient des oiſeaux du tropique : » Pylſtaert ſignifie littéralement *flêche-en-queue* : cet oiſeau » a effectivement deux longues plumes à la queue, & » c'eſt de-là que lui vient ſon nom françois de *paille-* » *en-queue* (a). »

Après quelques heures de calme, le vent reparut au S. O. & nous portâmes au S. E. toutes voiles dehors; mais, le 10, le vent ayant tourné du Sud au S. E. & à l'E. S. E. nous reprîmes notre route au S. S. E. 10.

« Nous dîmes adieu aux Iſles du tropique, & nous » fîmes route une ſeconde fois vers la Nouvelle-Zélande. » Quatre mois s'étoient écoulés depuis notre départ de » cette Iſle; &, dans cet intervalle, nous avions traverſé la » mer du Sud par des latitudes moyennes, au milieu de » l'hiver : nous avions examiné un eſpace de plus de » 40 degrés de longitude entre les tropiques, & rafraîchi » les équipages à Taïti, aux Iſles de la Société, & aux » Iſles des Amis pendant trente-un jours. La ſaiſon de

(a) Voyez la Collection de M. Dalrymple; *Vol. II.* ces Oiſeaux y ſont appellés *Canards ſauvages.*

Ann. 1773, Octobre. » continuer nos découvertes dans les hautes latitudes méri-
» dionales s'avançoit, & les rochers ſauvages de la Nouvelle-
» Zélande, devoient nous prêter une ſeconde fois un aſyle,
» auſſi long-temps qu'il le faudroit, pour préparer nos
» voilures & nos agrêts à affronter les tempêtes & les
» rigueurs des climats glacés.

» Dès que nous eûmes quitté la zone-torride, des
» troupes d'oiſeaux de mer ſuivirent les vaiſſeaux, & vol-
12. » tigerent ſur les flots autour de nous. Le 12, nous apper-
» çûmes une albatroſſe : ces oiſeaux, qui n'oſent jamais
» paſſer le tropique, rodent delà juſqu'au cercle polaire.

16. » Quelques Matelots trouverent, le 16, dans le
» puits de la pompe, un chien qu'ils apporterent ſur le
» pont. Cet animal, acheté à l'Iſle d'Huaheine comme
» pluſieurs autres de la même eſpèce, avoit opiniâtrément
» refuſé de prendre de la nourriture; &, ſuivant toute
» apparence, il avoit vécu dans ce trou, ſans aliment, pen-
» dant trente-neuf ou quarante jours. Ce n'étoit plus qu'un
» ſquelette, ſes jambes étoient reſſerrées, & il jetoit du
» ſang par l'anus : il avoit, ſans doute, ſouffert des tour-
» mens affreux. La nuit, pluſieurs *Méduſes* paſſerent près
» du vaiſſeau, nous les reconnûmes à leur lueur phoſpho-
» rique. Elles étoient ſi lumineuſes, que le fond de la mer
» ſembloit contenir des étoiles plus brillantes que le fir-
» mament. »

21. Le 21, à cinq heures du matin, nous eûmes vue de la Nouvelle-Zélande, qui s'étendoit du N. O. $\frac{1}{4}$ N. au O. S. O.

A midi, le Cap Table nous restoit à l'Ouest, à la distance de huit ou dix lieues. Je souhaitois ardemment avoir quelque communication avec les habitans de cette partie de l'Isle, aussi loin au Nord qu'il me seroit possible, c'est-à-dire, dans les environs des baies de Pauvreté & de Tologa, où je crois qu'ils sont plus civilisés qu'autour du détroit de la Reine Charlotte. Je voulois leur donner des cochons, des poules, des graines, des racines, &c. dont je m'étois pourvu. Le vent, passant au Nord & au N. O. me permit d'attaquer la terre, un peu au Nord de Port-Land; & nous approchâmes la côte d'aussi près que le permettoit notre sûreté. ANN. 1773. Octobre.

« LES CÔTES sont blanches & escarpées du côté de la » mer, & nous découvrions les huttes & les forteresses des » Naturels, semblables aux nids des aigles, placés sur le » sommet des rochers. »

NOUS APPERÇUMES les habitans sur le rivage; mais ils n'entreprirent point de nager vers nous. Sur cela, nous arrivâmes sous Port-Land, où nous restâmes en panne quelques tems, pour que les Indiens pussent se rendre à notre bord, & pour attendre l'Aventure. On découvroit sur Port-Land beaucoup d'Insulaires, mais ils ne paroissoient pas vouloir nous accoster; il est vrai qu'alors l'impétuosité du vent les auroit seul empêché de le tenter. Aussi-tôt donc que nous eûmes rallié l'Aventure, nous fîmes voiles pour le Cap Kinappers, que nous doublâmes à cinq heures du matin, & nous continuâmes de côtoyer le rivage jusqu'à neuf heures: n'étant plus qu'à trois lieues de Black-Héad, quelques pirogues se détacherent du rivage; je fis mettre

Ann. 1773. Octobre.

à la cape afin de leur laiſſer le loiſir d'arriver au vaiſſeau; mais je donnai le ſignal à l'Aventure de pourſuivre, ne voulant perdre que très-peu de momens.

La premiere pirogue, qui nous aborda, n'avoit à ſon bord que des pêcheurs, qui nous vendirent du poiſſon pour des pièces d'étoffe & des clous. La ſeconde étoit montée par deux Indiens, que leur vêtement & leur démarche me firent prendre pour des Chefs. Nous les engageâmes à monter ſur le pont, en leur préſentant des clous & d'autres articles. Ils recherchent les clous avec un empreſſement, qui montre aſſez qu'on ne peut rien leur offrir de plus précieux. Je donnai à celui de ces deux hommes, qui me parut le plus diſtingué, les cochons, les poules, les ſemences & les racines. Je crois qu'il n'imaginoit pas d'abord que je vouluſſe les lui laiſſer, car il y fit peu d'attention, juſqu'au moment qu'il ne douta plus que ce ne fût pour lui. Ce qui eſt aſſez ſingulier, un pareil don ne le jeta pas dans le même raviſſement, qu'un grand clou que je lui offris. Néanmoins je remarquai, qu'en s'éloignant, il conſidéroit avec plaiſir les cochons & les poules qu'il venoit de recevoir. Il rangeoit ces animaux les uns à côté des autres, & il veilloit à ce qu'on ne lui en enlevât pas. Il me promit de n'en tuer aucun; & s'il tient ſa parole, & qu'il en ait quelques ſoins, l'Iſle entiere pourra bientôt s'en trouver peuplée; car je lui laiſſai deux truies, deux verrats, quatre poules & deux coqs. Les ſemences étoient de celles qui auroient pour eux le plus d'utilité, du froment, des féves & des haricots de France, des pois, des choux, de groſſes raves, des oignons, des carottes, des panais, des ignames, &c. Ces Inſulaires

n'avoient pas oublié l'*Endéavour*, car les premieres paroles qu'il prononcerent furent, *Mataou no te pow pow* (nous avons peur des canons). Comme ils ne pouvoient point ignorer ce qui étoit arrivé au Cap Kidnappers dans mon premier Voyage, ils connoissoient, par expérience, les effets terribles de ces pièces meurtrieres.

« L'UN de ces deux Indiens étoit d'une grande taille & » d'un moyen-âge : il avoit un vêtement élégant de lin de » la Nouvelle-Zélande, & d'une forme nouvelle pour » nous : ses cheveux, arrangés suivant la derniere mode » du pays, étoient attachés au haut de la tête, huilés & » garnis de plumes blanches. Il portoit, à chaque oreille, un » morceau de peau d'albatrosse, couverte de son duvet » blanc, & son visage étoit *tatoué* en lignes courbes & » spirales. M. Hodges fit son portrait, & il y en a une » gravure dans ce Voyage.

» AYANT OBSERVÉ que le Capitaine Cook tiroit les clous » qu'il lui donnoit de l'un des trous du cabestan, où son » Secrétaire les avoit mis, il tourna en entier le cabestan, » & il examina chacun des trous, comme pour voir s'il » n'y en avoit plus ; ce qui prouve le prix qu'ils attachent » aux outils de fer depuis le premier voyage de l'*Endéavour* ; » car, lors de cette premiere expédition, les Zélandois » vouloient à peine les recevoir.

» NOTRE INSULAIRE de Bolabola, Œdidée, qui ne » comprit pas d'abord la langue des Zélandois comme » Tupia, apprenant de nous que ce peuple n'a point de

ANN. 1773. Octobre.

» noix de cocos ni d'ignames, alla en chercher pour les » offrir au Chef; mais, quand nous l'assurâmes que le » climat n'étoit pas favorable à la culture des palmiers, il ne » lui présenta que les ignames; & il lui fit sentir en même » tems, par une harangue, tout le prix des cochons, des » volailles, des semences, &c. qu'il recevoit de nous. Après » que notre Compagnon de voyage eut bien parlé, le » Zélandois, par reconnoissance, nous laissa sa hache de » bataille toute neuve: la tête bien sculptée étoit ornée de » plumes rouges de parrot, & de poils blancs de chien.

» LES DEUX INDIENS, avant de partir, nous donnerent le » spectacle d'un heiva, ou d'une danse guerriere : ils frap- » perent du pied : ils brandirent leurs courtes massues, » leurs piques, &c. ils firent des contorsions de visage » effrayantes, ils tirerent la langue, & beuglerent d'une » maniere épouvantable. »

NOUS FORÇAMES de voiles au Sud, le vent s'étant fait O. S. O. L'après-midi, il fraîchit considérablement, & souffla par grains très-violens. Dans un de ces grains, nous perdîmes notre petit mât de perroquet, qui portoit la voile un peu trop longue. La crainte d'écarter la terre, me fit faire toute la diligence possible. Le 22, à sept heures du matin, nous revirâmes de bord, & côtoyâmes le rivage. Le Cap Turn-Again nous restoit alors vers le N. O. $\frac{1}{2}$ N. à six ou sept lieues. L'*Aventure* se trouvant fort loin sous le vent, nous supposâmes qu'elle n'avoit pas observé le signal, & qu'en continuant sa marche, elle s'étoit séparée de nous. Durant la nuit, que nous passâmes à la cape, le vent

22.

vent s'accrut au point de nous réduire à nos deux basses voiles; il tourna aussi du S. O. au S. S. O. & fut accompagné d'une pluie si forte, qu'elle inonda toutes les chambres. ANN. 1773. Octobre.

LE 23, à neuf heures du matin, le ciel s'éclaircit, & le vent devint assez maniable pour porter nos huniers, tous les ris pris. A sept heures, nous avions amené le Cap Turn-Again; & alors je revirai de bord, & je marchai au large. A midi, le même Cap nous restoit un peu au Nord, à six ou sept milles de distance. La latitude observée fut de 41ᵈ 30′ Sud. Bientôt après le vent mollit, & il y eut presque calme; &, dans l'espérance qu'il seroit suivi d'une brise plus favorable, on hissa un autre petit mât de perroquet, on gréa les vergues du grand & du petit perroquet, & on largua tous les ris des huniers. L'événement ne répondit pas à nos vœux. Le vent cependant devint un peu plus favorable, c'est-à-dire, qu'il passa à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. ce qui nous permit de porter au Sud, avec toutes nos voiles, le long du rivage; mais bientôt sa violence s'accrut au point de nous obliger à ferler les voiles que nous venions de tendre, & à gouverner sous nos voiles basses & nos huniers tous les ris pris, & ce fut ainsi que nous passâmes la nuit. 23.
Au point du jour, le lendemain, le vent devenu maniable, nous fûmes de nouveau tentés de larguer les ris & de gréer nos vergues de perroquet, & ce fut encore un travail perdu; car, vers les neuf heures, nous fûmes de rechef réduits à nos basses voiles. Bientôt après, l'Aventure nous joignit; &, à midi, le Cap Palliser nous restoit à l'Ouest, à neuf ou dix lieues. Ce Cap est la pointe septentrionale d'Eaheinomauwée. Nous continuâmes de cingler au Sud 24.

Ann. 1773. Octobre.

jusqu'à minuit; que le vent mollit & passa au S. E. & trois heures après, il y eut calme. Nous larguâmes alors les ris, comptant que le premier vent nous seroit sûrement plus favorable. Nous nous trompions. Le vent parut ne s'être reposé un moment, que pour devenir plus furieux & nous assaillir avec plus d'impétuosité. A cinq heures du
25. matin, le 25, il souffla de la partie du N. O. & nous gouvernâmes sur le Cap Palliser, qui nous restoit alors au N. N. O. à huit ou neuf lieues de distance; mais se renforçant de plus en plus, nous prîmes les ris l'un après l'autre, jusqu'à ce que, soufflant avec une violence incroyable, nous fûmes enfin forcés de serrer toutes nos voiles, & d'aller à mâts & à cordes. La mer grossissoit à mesure que le vent devenoit plus orageux; de sorte qu'il falloit nous soutenir contre un vent en tourmente, & des vagues qui s'élevoient comme des montagnes. Après avoir été ainsi battu de la tempête pendant deux jours, nous arrivions à la vue du port; mais un ouragan terrible nous chassa au large. Ce dernier grain fut suivi de deux circonstances favorables, qui nous donnerent quelque consolation; c'est que nous pouvions très-bien nous soutenir au large, & que nous ne craignions pas de tomber sous le vent de la côte.

La tempête dura tout le jour sans interruption.

« Quoique nous fussions au-dessous d'une côte élevée » & remplie de montagnes, cependant les vagues s'éle» voient très-haut, & elles se prolongeoient à une grande » distance : la violence des raffales les dispersoit en va» peurs qui obscurcissoient, de toute part, la surface de la

ANN. 1773. Octobre.

» mer; &, comme le Soleil brilloit dans un ciel sans nuage, » l'écume blanche éblouissoit nos yeux. Nous roulions çà & » là à la merci des flots; nous embarquions souvent de » grosses lames, qui tomboient sur les ponts avec une vîtesse » prodigieuse, & détruisoient tout ce qu'elles rencontroient. » Les entorses continuelles qu'essuyoit le bâtiment, relâ- » choient les cordages & les manœuvres, & dérangeoient » d'ailleurs tout ce qui étoit dans le vaisseau, de maniere » que les yeux n'appercevoient qu'une scêne générale de » bouleversement & de confusion. Dans un de ces énormes » roulis, la caisse d'armes posée sur le gaillard d'arriere, » fut arrachée de sa place; &, sans le grillage de plat-bord, » elle seroit tombée à la mer sous le vent. L'un des Vo- » lontaires, M. Hood, qui se trouva devant elle, échap- » pa, par hasard, en se baissant, lorsqu'il la vit se détacher, » & il ne reçut aucune contusion, parce qu'il eut l'adresse » de se placer dans l'angle que fit la caisse avec le grillage. » Le désordre des élémens n'écarta pas de nous les oiseaux. » De tems en tems, un fauchet noir voltigeoit sur la » surface agitée de la mer, & rompoit la force des lames, » en s'exposant à leurs actions. L'aspect de l'Océan étoit » alors superbe & terrible : tantôt au sommet d'une grosse » vague, nous contemplions une vaste étendue, sillonnée » par un nombre infini de profonds canaux : d'autres fois la » vague se brisoit subitement sous nous, & nous plongeoit » dans une vallée profonde; tandis qu'une nouvelle mon- » tagne s'élevoit à nos côtés, & de sa tête écumeuse & chan- » celante, menaçoit de nous engloutir. La nuit amena de » nouvelles horreurs, sur-tout pour ceux qui n'étoient pas » accoutumés à la mer dès leur enfance. On ôta les vîtres

M 2

ANN. 1773. Octobre.

» de la chambre du Capitaine, & on mit des volets en place, pour prévenir l'embarquement des vagues lorſqu'on revireroit le vaiſſeau. Cette opération troubla, dans ſa retraite, un ſcorpion caché au fond d'une crevaſſe : il étoit probablement entré à bord, avec les fruits que nous avions pris ſur les Iſles. Notre ami Œdidée nous aſſura qu'il ne faiſoit point de mal, mais ſa figure ſeule inſpiroit la crainte (*a*). L'eau rempliſſoit les lits de tous les poſtes, & d'ailleurs le rugiſſement épouvantable des vagues, le craquement des couples & le roulis nous privoient du repos. Ce qui achevoit de détruire la tranquillité, nous entendions les voix des Matelots plus fortes que les vents ou que la mer en fureur, vomiſſant des imprécations affreuſes. Il eſt impoſſible d'imaginer quels juremens bizarres inventoit leur emportement. Accoutumés aux dangers dès le bas-âge, l'image de la mort n'arrêtoit point leurs blaſphêmes. Je ne connois rien de comparable à l'horrible énergie de leurs imprécations, ſi ce n'eſt celle d'Ernulphe dans *Triſtam Shandy*. »

LE SOIR, nous fîmes une bordée en arrière, pour rallier l'Aventure, que nous n'appercevions plus ſous le vent; &, après avoir couru juſqu'à la hauteur, où nous ſuppoſions qu'elle devoit être, nous revirâmes de bord, ſans en avoir connoiſſance : les lames, qui s'élevoient très-haut, obſcurciſſoient toujours l'horiſon, en ſe briſant, & nous ne voyions pas à un mille autour de nous. A minuit, le vent

(*a*) Voyez la Collection de M. Haweſworth.

diminua, &, l'inſtant d'après, nous fûmes en calme: le vent ayant enſuite reparu dans le S. O., nous revirâmes de bord, & ſous nos voiles baſſes & nos huniers, tous les ris pris, nous gouvernâmes vers la terre, dont la tempête nous avoit écartés. Le vent, qui ne tarda pas à fraîchir, ſe fixa au Sud; mais l'Aventure ſe trouvoit en arriere à quelque diſtance: je louvoyai pour l'attendre juſqu'à huit heures, qu'étant ralliée, nous fîmes voile enſemble au N. ¼ N. O. ½ O. pour le détroit.

ANN. 1773 26 Octobre.

« LES PINTADES, les fauchets noirs, & d'autres pe-
» terels, nous environnoient en groſſes troupes, & nous
» paſſâmes près d'une albatroſſe aſſiſe & endormie ſur
» l'eau. La tempête précédente l'avoit peut-être fati-
» guée. »

A MIDI, nous obſervâmes $42^{d}\ 24'$ de latitude Sud, eſtimant que le Cap Palliſer nous reſtoit au Nord, à la diſtance de dix-ſept lieues. Notre vent favorable ne fut pas d'une durée ſuffiſante: il diminua par degrés dans l'après-midi, juſqu'au calme. Il fut ſuivi d'une briſe aſſez fraîche qui s'éleva du Nord, ſur les dix heures, & nous portâmes à l'Oueſt.

A TROIS HEURES DU MATIN, comme nous nous trouvions à la hauteur du Cap Campbell, qui eſt au côté occidental du détroit, nous revirâmes de bord & gouvernâmes ſur le Cap Palliſer, avec nos baſſes voiles & nos huniers, tous les ris pris, par un beau tems & un vent très-frais du N. O. A midi, nous changeâmes de bordée, & gouvernâmes au 27.

Ann. 1773. Octobre. S. O., le Cap Pallifer nous reftant à l'Oueft, à quatre ou cinq lieues de diftance. L'après-midi, le vent fe renforça de maniere à nous réduire à nos baffes voiles ; & nous continuâmes de porter au S. O. jufqu'à minuit, que nous revirâmes, & nous prîmes tous les ris des huniers.

28. Le 28, à huit heures du matin, nous revirâmes de bord, & reportâmes au S. O. jufqu'à midi, que nous fûmes obligés de mettre à la cape fous la mifaine. Dans ce moment, la haute terre, au-deffus du Cap Campbell nous reftoit à l'Oueft à dix ou douze lieues. L'Aventure fe trouvoit à quatre à cinq milles fous le vent à nous. L'après-midi, le vent commençant à devenir moins impétueux, nous déployâmes la grande voile, prîmes tous les ris du grand hunier, & fîmes route au Nord, le vent ayant paffé à l'O. N. O., & à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. grand frais, accompagné de violentes raffales.

29. Le matin du 29, le vent devint plus maniable & paffa au S. O. joli frais. Nous nous hâtâmes d'en profiter, & fîmes route avec toutes nos voiles pour amener le Cap Pallifer, qui, à midi, nous reftoit à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ N., à la diftance d'environ fix lieues. « L'Officier de quart avoit apperçu le » matin plufieurs trombes. » Le vent fe maintint entre le S. O. & le Sud, jufqu'à cinq heures du foir, qu'il y eut calme. Nous étions alors éloignés d'environ trois lieues du Cap. A fept heures, une jolie brife fe leva du N. N. E., telle que nous la defirions ; nous croyions déjà pouvoir marquer, pour le lendemain, l'heure de notre entrée dans le détroit ; mais, à neuf heures, le vent, qui repaffa au N. O., fon ancien rumb, fouffla grand frais ; &, de conferve

avec l'Aventure, nous gouvernâmes au S. O., sous nos basses voiles & nos huniers, les ris pris. L'Aventure se maintint dans nos eaux jusqu'à minuit, qu'elle se trouvoit à deux ou trois milles en arriere : bientôt après, elle disparut ; &, au retour du jour, nous ne la découvrîmes point. Nous supposâmes qu'elle avoit reviré de bord, & porté au N. E., manœuvre qui nous la fit perdre de vue.

ANN. 1773. 30 Octobre.

NOUS CONTINUAMES de faire route à l'Ouest, par un vent de N. N. E., qui fraîchit au point de nous forcer de mettre à la cape sous nos deux basses voiles, après nous avoir déchiré le grand hunier, qui étoit tout neuf. A midi, le Cap Campbell nous restoit à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O., à la distance de sept ou huit lieues. Vers les trois heures de l'après-midi, le vent devint maniable & se fit plus Nord ; de sorte que nous parvînmes à rallier la terre sous les montagnes de neige, à quatre ou cinq lieues au vent des Lorgneurs (*Lookers on*) où il paroissoit y avoir une grande baie. Je regrettois le départ de l'Aventure ; car, si elle eût été avec nous, nous aurions abandonné le dessein d'aller dans le détroit, pour y faire du bois & de l'eau ; & nous eussions cherché plus au S. un mouillage propre à nous en fournir, le vent étant alors favorable pour ranger la côte. Mais notre séparation m'obligeoit à gagner le détroit, lieu du rendez-vous.

COMME nous approchions la terre, nous vîmes de la fumée en plusieurs endroits le long du rivage ; signe certain que la côte étoit habitée. Les sondes rapporterent de quarante-sept à vingt-cinq brasses ; quarante-sept à la distance de trois milles du rivage, & vingt-cinq lorsque nous en fûmes

Ann. 1773. Octobre. à un mille, où nous revirâmes de bord, portant le Cap à l'Eſt, ſous nos baſſes voiles, & nos huniers les ris pris, que la violence des vents nous obligea bientôt de ferler. Nous continuâmes de marcher à l'Eſt toute la nuit, dans l'eſpérence de découvrir l'Aventure avec le jour.

31. Comme nous ne l'appercevions point, nous revirâmes de bord, & mîmes à la cape ſous notre miſaine, & le foc de derriere; le vent ſoufflant par grains violents & continuels; mais nous ne demeurâmes pas long-tems dans cette ſituation : le vent devint plus maniable; &, comme il nous permit de porter nos deux baſſes voiles, nous gouvernâmes à l'Oueſt. A midi, les montagnes de neige nous reſtoient O. $\frac{1}{4}$ N. O., à douze ou quatorze lieues. Vers les ſix heures du ſoir, le vent calma; mais ſon repos ne fut que momentané; car, l'inſtant d'après, il recommença à ſouffler avec une nouvelle furie, & nous obligea de capayer ſous la voile d'étai d'artimon. Nous reſtâmes dans cet état juſqu'à minuit que la tourmente diminua peu-à-peu; &, deux heures après, il y eut calme.

1 Novembre. Le premier de Novembre, à quatre heures du matin, le calme fut ſuivi d'une briſe du Sud, qui, bientôt après, ſe renforça, & fut accompagné de brumes & de pluies, qui nous firent croire que les vents du N. O. nous avoient enfin abandonnés; car il faut obſerver que, tant qu'ils régnerent, le ciel fut preſque toujours ſans nuage. Nous ne manquâmes pas de profiter d'un vent ſi favorable & de déployer toutes nos voiles, faiſant route pour rallier le Cap Campbell; qui, à midi, nous reſtoit au N. à trois ou quatre lieues. A deux

deux heures nous doublâmes ce Cap, & entrâmes dans le détroit, un vent frais en pouppe. Nous croyions être sûrs d'arriver au port le lendemain au matin. Nos espérances furent encore une fois trompées. A huit heures, comme nous étions en travers de la baie sombre, notre bon vent fut remplacé par un vent du Nord, qui céda bientôt la place à ce vent si redoutable du N. O., qui ne tarda pas à souffler avec son impétuosité ordinaire. Je passai la nuit à louvoyer ; mais toutes mes bordées furent désavantageuses ; & le jusant nous fit perdre ce que nous avions gagné avec le flot. Le lendemain, j'allai accoster le rivage de d'Eaheinomauwée. Au lever du soleil, l'horizon étant extraordinairement clair, nous cherchions à découvrir l'Aventure ; n'en ayant point connoissance, nous jugeâmes qu'elle étoit entrée dans le détroit. En approchant du rivage dont on a parlé, nous découvrîmes, sur la côte orientale du Cap Téérawhite, un nouveau passage, que je n'avois pas remarqué en 1770. Fatigué de lutter contre les vents forcés du N. O., je résolus de gagner ce passage, s'il étoit praticable, ou de jeter l'ancre, dans la baie qui se trouve à l'entrée. Le flot étant en notre faveur, après avoir couru un bord au large, nous fîmes voile dans la baie, le long du rivage occidental, ayant de trente-cinq à quarante brasses d'eau, d'un fond par-tout propre à l'ancrage. A une heure, nous amenâmes l'entrée du passage, au moment que le jusant commençoit à reverser ; le vent étant aussi contre nous, il fallut laisser tomber l'ancre par douze brasses d'eau, fond de sable fin. Le plus oriental des rochers noirs, qui sont sous la rive gauche de l'entrée du passage, nous restoit au N. $\frac{1}{4}$ N. E. à la distance de quatre ou cinq lieues.

ANN. 1773. Novembre.

2.

Ann. 1773. Novembre.

« Les environs de cette baie font des montagnes noi-
» râtres & pelées, d'une grande élévation, prefqu'entièrement deftituées de bois & d'arbriffeaux, & qui s'avancent en longues pointes dans la mer. La baie elle-même, sembloit s'étendre fort avant entre les montagnes; & sa direction nous laiffoit en doute fi la terre, fur laquelle gît le Cap Tièrrawittée, n'eft pas une Ifle féparée d'Eaheinomauwée. Ce miférable pays étoit cependant habité. »

A peine fûmes-nous à l'ancre, que nous vîmes arriver trois pirogues, dont deux s'étoient détachées d'un côté du rivage, & une de l'autre. Il ne fallut pas faire aux Indiens de vives inftances, pour en attirer trois ou quatre à bord. Les clous furent de tout ce qu'on pût leur préfenter, ce qui leur fit le plus de plaifir. J'offris à l'un d'eux, deux coqs & deux poules; mais il les reçut avec une indifférence qui me fit croire qu'il n'en prendroit pas beaucoup de foin.

« Ils portoient des vêtemens très-fales & très-mauvais, auxquels ils donnoient le nom de *Boghée*, *Boghée*. La fumée qu'ils refpirent continuellement dans leurs petites cabanes, & un amas d'ordures, qu'ils n'avoient peut-être jamais lavé depuis leur naiffance, cache entièrement la couleur de leur teint & répand fur leur vifage un jaune noir. La faifon de l'hiver, qui alloit finir, les avoit probablement forcé à manger des poiffons pourris, ce qui, joint à l'huile rance, dont ils rempliffent leurs cheveux, les rendoit d'une puanteur fi infupportable, que nous les fentions & qu'ils nous dégoûtoient de très-loin.

ANN. 1773. Novembre.

» AU PREMIER MOMENT où ils n'auront rien pour satisfaire leur appetit, ils tueront sûrement les volailles qu'on leur a laissées. Si on peut espérer d'introduire des animaux domestiques à la Nouvelle-Zélande, il faut les déposer dans les baies peuplées au Nord, où les Habitans, qui paroissent plus civilisés, cultivent déjà différentes racines pour leur subsistance. »

DEUX HEURES après que nous fûmes mouillés, le vent ayant passé au N. E.; nous levâmes les ancres, qui n'étoient pas encore aux bossoirs, avant qu'il se rangeât au Sud. Nous sortîmes de la baie, à l'aide de ce vent, & nous fîmes route dans le détroit, sous autant de voiles, qu'il fut possible d'en porter, avec l'avantage ou plutôt le désavantage d'un vent toujours croissant, & déjà trop fort. Nous entrâmes dans le détroit à l'approche de la nuit. Après y avoir couru deux bordées, la plupart de nos voiles furent mises en pièces, & nous laissâmes tomber l'ancre par seize brasses d'eau, entre les roches noires & la rive du N. O.

LE LENDEMAIN matin, le vent mollit, & fut suivi d'un calme de quelques heures. La brise ayant ensuite soufflé du N. O. nous fîmes voile dans l'anse du vaisseau, d'où nous étions partis le 7 Juin, près de cinq mois auparavant; nous n'y trouvâmes point l'Aventure, comme nous l'avions espéré. 3.



## CHAPITRE V.

*Relâche dans le Détroit de la Reine Charlotte; Détail ſur ſes Habitans Antropophages ; divers incidens. Départ du Détroit. Tentatives pour rallier l'Aventure. Deſcription de la Côte.*

Ann. 1773. Novembre.

Notre premiere occupation, après avoir amarré, fut de dégréer toutes nos voiles ; il n'y en avoit pas une ſeule qui n'eût beſoin d'être réparée. Notre voilure & nos manœuvres avoient extrêmement ſouffert, avant de gagner le détroit.

Aussi-tôt que nous eûmes mouillé, nous reçûmes la viſite des Habitans, parmi leſquels j'en reconnus pluſieurs que j'avois vus en 1770, & particulièrement un vieillard, nommé Goubiah.

« Chacun, de ſon côté, renouvella les connoiſſances qu'il » avoit faites pendant la premiere relâche : nous les appel» lâmes par leurs noms, ce qui leur cauſa une grande joie : » ſans doute qu'ils crurent que nous nous intéreſſions à » eux, puiſque nous les portions dans notre penſée. Le tems » étoit beau & l'air chaud pour la ſaiſon ; mais ces Indiens » étoient tous couverts de ces manteaux déguenillés, dont » ils ſe vêtiſſent pendant l'hiver. Nous leur fîmes pluſieurs

» questions sur la santé de ceux de leurs compatriotes que » nous ne voyions pas, & que nous connoissions. »

Ann. 1773. Novembre.

L'APRÈS-MIDI, on descendit sur le rivage les futailles vides, afin de les raccommoder, les nettoyer & les remplir; & j'ordonnai qu'on dressât les tentes pour les Voiliers, les Tonneliers, & les autres Travailleurs qui devoient se tenir à terre. Le lendemain, on commença à calfater les côtés & les ponts du vaisseau, à examiner les agrêts, & à réparer les voiles, & en même-tems on coupoit du bois de chauffage, & on établissoit la forge, pour réparer les ferrures. On jeta aussi la seine, sans prendre de poisson; mais les Naturels y suppléerent, en nous en apportant une grande quantité, qu'ils échangerent contre des pièces d'étoffe d'O-Taïti, &c. 4.

« TEIRATU, le Chef qui avoit prononcé une longue ha- » rangue, le 4 Juin, étoit au nombre des Naturels qui vin- » rent nous voir. Il portoit alors de vieux habits, ou, pour » parler le langage des gens polis, il étoit en *déshabillé*; il » n'avoit plus ces nattes brodées en peau de chien; & ses » cheveux rattachés négligemment, au-lieu d'être peignés, » étoient couverts d'une huile puante. En un mot, d'Ora- » teur, de Chef d'une troupe de guerriers, il étoit devenu » un simple pêcheur. Nous eûmes peine à le reconnoître » sous ce déguisement: à la fin cependant on lui rendit » quelques honneurs, on le mena dans la grand-chambre, » & on lui donna des clous. Nos outils de fer & nos étoffes » de Taïti, lui parurent si précieuses, ainsi qu'à ceux qui » l'accompagnoient, qu'ils résolurent de s'établir près de » nous, afin de profiter les premiers des avantages que leur

Ann. 1773.
Novembre.

» offroit notre commerce, & peut-être de nous voler tout » ce qu'ils pourroient.

» Nous allames à terre le matin & l'après-midi, & nous » nous ouvrîmes un paſſage à travers un labyrinthe de lianes » entrelacées d'un arbre à l'autre. Œdidée, qui étoit avec » nous, erra, de ſon côté, au milieu de ces forêts touf- » fues, & il fut fort ſurpris d'y trouver un grand nombre » de différens oiſeaux, dont le chant étoit agréable & le » plumage très-joli. Une quantité prodigieuſe d'autres oi- » ſeaux ſuçoient les fleurs & quelquefois arrachoient la tige » des radis & des turneps dans un de nos jardins. Nous en » tuâmes pluſieurs, & Œdidée, qui, de ſa vie, n'avoit manié » des armes à feu, en tua auſſi un au premier coup. Les ſens » des peuples, qui ne ſont pas très-policés, ſont infiniment » meilleurs que les nôtres, affoiblis par mille accidens. » Nous fûmes ſur-tout bien convaincus de cette vérité à » Taïti: les Naturels nous montroient très-ſouvent de petits » oiſeaux dans l'épaiſſeur des arbres, ou des canards au » fond des roſeaux, & aucun de nous ne pouvoit les apper- » cevoir.

» Le tems, qui étoit chaud & agréable, facilita nos re- » cherches Zoologiques, de maniere que le ſoir nous rap- » portâmes beaucoup d'oiſeaux à bord. »

5. Le 5, j'ordonnai qu'on ouvrît les tonneaux, qui conte- noient la majeure partie de notre pain, & nous eûmes le chagrin d'en trouver beaucoup de gâté. Pour réparer cette perte, autant qu'il dépendoit de nous, tous les tonneaux

furent défoncés, & à mesure qu'on trioit ce biscuit, le Tonnelier mit au four celui qui étoit endommagé, afin de le faire revenir. Le matin, les Indiens enleverent d'une tente un sac d'habits, appartenant à un Matelot. Dès que j'en fus informé, j'allai les trouver dans l'anse voisine, je leur demandai les habits, & ils ne firent presque aucune difficulté de les rendre. Cette affaire s'étant bien terminée, & voyant que nous étions avec des filoux, je ne fus point fâché de cet accident, qui apprenoit aux gens de l'équipage à se tenir sur leur garde. Ann. 1773. Novembre.

Nous vîmes, parmi ces Habitans, la plus jeune des deux truies, que le Capitaine Furneaux avoit laissées à l'anse des Cannibales, dans notre dernier séjour. Elle boîtoit d'un pied de derriere; du reste elle étoit en bon état, & très-privée. Si nous comprîmes bien ces Insulaires, le verrat & l'autre truie n'avoient point été tués, & on les gardoit dans un endroit séparé.

« En les tenant ainsi à l'écart, & peut-être en se les partageant comme des dépouilles, ces Barbares empêchent la propagation de l'espèce. Trop occupés de leurs besoins journaliers, ils négligent les moyens qui pourroient seuls leur procurer une subsistance assurée, & ils s'opposent à toutes les tentatives qu'on veut faire pour les civiliser. »

Ils nous dirent aussi que les deux chèvres que nous avions déposées au haut du détroit, avoient été tuées par Goubiah, qu'ils traiterent de vieux coquin. Ainsi, tous nos efforts pour peupler cette terre d'animaux utiles, étoient rendus infruc-

Ann. 1773. Novembre.

tueux par ceux mêmes, qui devoient en retirer tout l'avantage. Nous allâmes examiner nos plantations, & comme ils avoient abandonné aux ſoins de la Nature, les ſemences qu'ils avoient reçu de nous, nous les retrouvâmes dans un état floriſſant, à l'exception des patates: la plupart des patates avoient été déterrées, celles qui étoient reſtées croiſſoient; mais il eſt probable qu'elles ne parviendront pas à maturité.

« Il paroît que l'hiver eſt fort doux dans cette partie » de la Nouvelle-Zélande, puiſqu'il ne gela pas aſſez pour » faire périr des plantes, qui meurent chez nous au mois » de Janvier & de Février. Les radis & les navets étoient » déjà en graines, les choux & les carottes, les oignons & » le perſil, en abondance & en bon ordre: les poix & les » féves étoient entièrement perdus, & ils paroiſſoient avoir » été détruits par les rats. Les plantes indigènes du pays » n'étoient pas ſi avancées. Les arbres & les arbriſſeaux » commençoient ſeulement à reverdir. Mais le lin, dont les » Naturels préparent leurs cordages, étoit en fleur, ainſi » que quelques autres eſpèces qui pouſſent de bonne-heure. » Après avoir cueilli du céleri & du cochléaria, & tué des » oiſeaux, nous retournâmes à bord. Je travaillai ſur-le-» champ à décrire & deſſiner tout ce qui étoit nouveau » pour nous, & en particulier le lin, (*phormium tenax*) » qui mérite d'être univerſellement connu. On en a fait » une gravure qui orne ce Voyage. »

6. Le lendemain, je me rendis à l'anſe qu'habitoient les Inſulaires, pour y jeter la ſeine. Je pris avec moi un verrat, une jeune

jeune truie, deux coqs & deux poules, que nous avions apportés des Isles. Je les donnai aux Zélandois, dans la persuasion qu'ils en prendroient soin, puisqu'ils conservoient, depuis six mois, la truie du Capitaine Furneaux; car je dois supposer qu'ils la prirent aussitôt après notre départ. Nous ne fûmes pas plus heureux avec la seine, que la premiere fois; mais nous achetâmes des Naturels une assez grande quantité de poisson. En faisant ce marché, je remarquai que les Indiens avoient beaucoup d'inclination à fouiller dans mes poches, & qu'ils retiroient d'une main le poisson qu'ils venoient de nous donner de l'autre. Un des Chefs entreprit de réprimer ce scandale; &, avec des yeux où se peignoit la colere, il fit semblant de vouloir écarter le peuple. Je louai sa conduite; &, en même-tems, je l'observai si bien, que je le surpris tirant un mouchoir de ma poche. Je le lui laissai mettre dans son sein, sans paroître m'en appercevoir. Je lui dis ensuite ce que j'avois perdu. Il feignit d'ignorer le vol & de montrer son innocence; & lorsque je redemandois le mouchoir, il le rendit en riant, & en jouant si bien son personnage, qu'il me fut impossible de me fâcher contre lui, de sorte que nous restâmes amis, & qu'il m'accompagna à bord pour y dîner. Vers ce même-tems, nous eûmes la visite de plusieurs Insulaires d'un autre district : ils arriverent sur quatre pirogues, chargées de poissons & d'autres articles qu'ils échangerent pour des pièces d'étoffe, &c. Ces nouveaux Insulaires prirent leurs quartiers dans une anse de notre voisinage : le lendemain, de très-bonne heure, ils décamperent avec six de nos petites pièces à l'eau, & ils furent suivis de tous ceux que nous avions trouvés ici à notre arrivée. La retraite précipitée de ces derniers, fut, sans doute, occasionnée par

Ann. 1773. Novembre. le vol que leurs compatriotes venoient de commettre. Ils laisserent derriere eux quelques-uns de leurs chiens, & le verrat que je leur avois donné le jour précédent, & que je fis reconduire à bord. Nos futailles furent la moindre perte que nous causa la retraite de ces Habitans; nous perdions davantage dans le poisson qu'ils nous fournissoient en abondance, & à très peu de frais.

« Ils avoient probablement enlevé les futailles pour » les cercles de fer: en nous fournissant du poisson encore » un jour, ils auroient reçu en fer travaillé pour leur usage, » trois ou quatre fois la valeur de celui qu'ils prirent; mais » on a déjà observé qu'ils ne font pas de réflexions, & qu'ils » aiment mieux un clou, que l'espérance, même assurée, » d'en avoir quatre. »

9. Le 9, le tems étoit beau, & le vent souffloit du N. E.: nous comptions voir bientôt arriver l'Aventure; mais les vents d'Ouest, qui reprirent l'après-midi, nous ôterent cette espérance.

10. Le jour suivant, les Habitans que nous regrettions, revinrent, & ils nous donnerent une quantité considérable de poissons pour deux haches.

« Le ciel étoit alors aussi inconstant & aussi orageux » que celui qui nous avoit tenu si long-tems à l'entrée du » havre. Il se passoit à peine un jour sans raffales, qui » descendoient avec impétuosité des montagnes, & sans de » grosses ondées de pluie qui retardoient tous nos travaux,

» L'air étoit communément froid & dur. La végétation » faifoit peu de progrès, & on ne trouvoit des oifeaux que » dans les vallées, à l'abri des coups de vent du Sud. Cette » efpèce de tems régne, fuivant toute apparence, pendant » l'hiver, & fort avant dans l'été, avec un plus grand degré » de froid ou de chaleur. Les Ifles très-éloignées d'un con- » tinent, ou du moins qui ne font pas fituées près d'un con- » tinent froid, femblent en général avoir une température » uniforme; ce qui provient peut-être de ce que la mer qui » les environne, eft par-tout la même. On voit par les Jour- » neaux Métérologiques, tenus au Port Egmont fur les Ifles » Falkland (*a*), que le plus grand froid & le plus grand » chaud qu'on y a obfervé, pendant une année, n'excèdent » pas 30$^{d}$ de l'échelle de Fahrenheit. Ce port gît par 51$^{d}$ » 2′ de latitude, & l'anfe du vaiffeau dans le Détroit de la » Reine Charlotte, par 41$^{d}$ 5′. Cette différence confidérable » de pofition rend le climat de la Nouvelle-Zélande infini- » ment plus doux que celui des Ifles Falkland; mais il ne peut » pas affecter l'hypothèfe générale, fur la température de » toutes les Ifles; & l'élévation immenfe des montagnes de » la Nouvelle-Zélande, dont quelques-unes font toujours » couvertes de neige, contribuent, fans doute, à refroidir » l'air, de maniere que le climat eft femblable à celui des » Ifles Falkland, qui ne font pas fi hautes.

ANN. 1773. Novembre.

» L'INCLÉMENCE de la faifon n'empêchoit pas les Naturels

(*a*) « Voyez le Journal des Vents, du Tems & des degrés de Chaleur » & du Froid, mefurés par le thermomètre à l'Ifle Falkland, du mois » de Février 1766 à celui de Janvier 1767, inferés dans la Collection des » Voyages dans la mer Atlantique du Sud, par M. Dalrymple.

Ann. 1773. Novembre.

» de voguer dans ce ſpacieux détroit. Towahangua, (dont » on a parlé ailleurs) notre ami, vint nous voir avec toute » ſa famille pendant ce mauvais tems. Il monta ſur-le-champ » à bord, ainſi que ſon fils, le petit Khoàa, & ſa fille Ko- » parrée. On les introduiſit chez le Capitaine, qui leur fit » pluſieurs préſens, & qui revêtit l'enfant d'une de ſes pro- » pres chemiſes. Cet enfant fut ſi tranſporté de joie, que » nos carreſſes ne purent pas le retenir dans la chambre : » ſa vanité voulut abſolument ſe montrer à ſes compatrio- » tes ſur le pont, & il ne ceſſa pas de nous importu- » ner, juſqu'à ce que nous l'eûmes laiſſé ſortir; mais il eſſuya » un malheur. Un vieil bouc, qui rodoit près de lui, & » effrayoit tous les nouveaux Zélandois, s'offenſa de la » figure groteſque du pauvre Khoàa, qui ſe perdoit dans » les amples plis de ſa chemiſe, & il lui marcha deſſus & » le foula aux pieds avec beaucoup de complaiſance. Il » ſembloit prendre plaiſir à lui donner de légers coups de » corne, & à l'étendre, tout de ſon long, pour bien ſalir » ſa chemiſe. Les efforts inutiles de l'enfant pour ſe rele- » ver, & ſes cris, provoquerent tellement le bouc, qu'il » alloit recommencer, ſi les Matelots n'étoient accourus. » Sa chemiſe étoit alors noire, & ſon viſage & ſes mains » couverts de boue. Dans cet état piteux, il regagna la » chambre du Capitaine. Il avoit l'air très-affligé, les yeux » remplis de larmes, & il paroiſſoit guéri de ſa vanité. Il » raconta ſes malheurs, en pleurant, à ſon pere; mais loin » d'exciter ſa pitié, le Sauvage, qui ſe mit en colere, le battit » pour le punir. Nous nettoyâmes ſa chemiſe, & nous » lui lavâmes tout le corps; ce qui n'étoit peut-être pas » arrivé depuis ſa naiſſance. Son pere cependant, craignant

» un pareil malheur, roula soigneusement la chemise, & » ôtant son propre habit, il en fit un paquet dans lequel il » plaça tous les présens que lui & son fils avoient reçus. » Ann. 1773. Novembre.

LE BEAU TEMS, de retour le 12, nous mit dans le cas d'achever le triage & la cuisson du biscuit ; il y en eut deux mille deux cens quatre-vingt-douze livres de perdu, & trois mille autres livres, que notre situation seule pouvoit nous faire manger. 12.

« NOUS PARTÎMES, dès le matin, le Docteur Sparrman, » mon Pere & moi, pour l'anse de l'Indien, que nous trou- » vâmes inhabitée. Un sentier fait par les Naturels, nous » conduisit à travers les forêts, assez avant sur les flancs » d'une montagne escarpée, qui sépare cette anse de celle » des Cormorans (*a*). Les Zélandois sembloient avoir pra- » tiqué ce chemin à cause des fougeres, qui croissent en » abondance vers le sommet de la montagne, & dont les » racines leur servent d'alimens. La partie la moins incli- » née du sentier, étoit taillée en escaliers, pavés de lates » ou d'ardoises, mais au-delà les lianes retarderent considé- » rablement notre marche. La forêt finit à mi-chemin, & » le reste de l'espace est couvert de différens arbrisseaux » & de fougeres, quoiqu'à le voir du vaisseau il paroisse nud » & stérile. Nous rencontrâmes, au sommet, des plantes qui » poussent dans les vallées & aux bords de la mer, à la baie » Dusky ; ce qui provient de la différence du climat, qui » est beaucoup plus rigoureux à cette extrémité méridionale

(*a*) Voyez la Carte du Détroit de Cook, dans la Collection d'Hawkesworth.

Ann. 1773, Novembre.

» de la Nouvelle-Zélande. Jusqu'au sommet, c'est par-tout » la même argille talqueuse, commune sur-toute l'Isle, ou » une pierre de talc, qui tombe en morceaux & se dissout » en lames quand elle est exposée au soleil & à l'air. Sa » couleur est blanche, grisâtre, & un peu teinte d'un sale » jaune rouge, peut-être à cause des particules de fer » qu'elle contient. Le côté Sud de la montagne est revêtu » de forêts presque jusqu'à la cime. La vue de-là est étendue » & fort agréable : on apperçoit à plein la baie orientale & » le Cap Terawitte, au-delà du détroit. Les montagnes » couvertes de neige, au Sud, s'élevent très-haut, & la » perspective de ce côté, a quelque chose de sauvage & du » désordre du cahos. Voulant laisser un petit monument de » notre expédition, nous fîmes du feu, & nous redescen- » dîmes par le sentier que nous avions suivi en montant. » Le lendemain au matin, nous allâmes à Long-Island, où » nous découvrîmes un certain nombre de plantes & d'oi- » seaux nouveaux pour nous. Les bois à l'Est retentissoient » du bruit des peterels cachés dans des trous sous terre, » qui coassoient comme des grenouilles, ou qui crioient » comme des poules ; & nous jugeâmes qu'ils étoient de » l'espèce plongeante dont j'ai parlé ailleurs. Il semble que » tous les peterels ont coutume de faire leur nid dans des » trous souterrains ; car nous en avons vu de l'espèce bleue, » ou argent, placés de la même maniere à la baie Dusky. »

13. Le 13, nous eûmes un tems fort agréable. Les Naturels nous apporterent de très-bonne heure, une provision de poissons, dont l'échange se fit comme à l'ordinaire. Mais leur principale branche de commerce étoit le talc verd, ou la

pierre qu'ils nomment *poenammoo*, & qui n'eſt pas d'une grande valeur ; cependant elle étoit ſi fort recherchée par nos gens, qu'il n'y avoit rien qu'ils ne donnaſſent pour en avoir quelque morceau.

ANN. 1773. Novembre.

« LES MATELOTS renouvelloient leurs premieres amours » avec les Zélandoiſes. L'une de celles qui prodiguoient » leurs charmes, avoit des traits aſſez réguliers, & quelque » choſe de doux & de tendre dans les yeux. Ses parens l'of- » froient chaque jour en mariage, à un des contre-maîtres, » chéri d'une maniere ſpéciale de cette Nation, parce qu'il » traitoit le peuple avec intérêt & affection, ce qui ne man- » que pas d'exciter l'attachement même des peuples ſau- » vages. Toghéerée, car c'eſt ainſi que s'appelloit cette fille, » fut auſſi fidele à ſon mari, que ſi c'eût été un Zélandois, » & elle repouſſoit impitoyablement les ſollicitations des » autres matelots, en diſant qu'elle étoit mariée (*tirra tàne*). » Quelque goût que l'Anglois eût pour ſa femme Zélan- » doiſe, il ne tenta jamais de l'amener à bord, prévoyant » qu'il ſeroit malhonnête de nous rapporter la vermine » qui rempliſſoit ſes habits & ſes cheveux. Il alloit donc la » voir à terre, & ſeulement pendant le jour ; il la réga- » loit de biſcuit pourri, que nous avions jetté comme » inutile ; mais qu'elle aimoit beaucoup. Œdidée, notre » Inſulaire de Bolabola étoit ſi accoutumé, dans ſa pa- » trie, à ſe livrer à tous les mouvemens de la Nature, » qu'il n'héſita pas à ſatisfaire ſes deſirs à la Nouvelle Zé- » lande, quoiqu'il vit très-bien que les femmes n'y valoient » pas celles de ſon pays. La force de l'inſtinct triomphoit » de ſa délicateſſe. Eh ! faut-il s'en étonner, puiſque des

ANN. 1773. Novembre. » Européens civilisés lui en donnoient l'exemple ? Sa con» duite envers les Zélandois mérite des éloges. Il découvrit » bientôt que leur existence actuelle est fort misérable, » en comparaison de celle des Insulaires des Isles du Tro» pique, & il témoigna souvent de la pitié, en faisant l'é» numération de tout ce qui leur manquoit. Il distribua des » racines d'ignames à ceux qui vinrent au vaisseau au Cap » Noir ; & il accompagna toujours le Capitaine, quand il » alloit planter ou semer un terrain dans ce havre. Il n'en» tendoit pas assez bien leur langage, comme Tupia, pour » converser aisément avec eux ; mais il le comprit dans » peu, mieux qu'aucun de nous, à cause de la grande » affinité qui est entre ce dialecte & le sien. Notre séjour » aux Isles du Tropique, avoit cependant rendu plus intelli» gible pour nous le dialecte de la Nouvelle-Zélande, & » nous voyions clairement qu'il ressemble beaucoup à celui » des Isles des Amis que nous venions de quitter. On peut » conjecturer de-là d'où un pays, situé aussi loin au Sud » que la Nouvelle-Zélande, a pu tirer son origine.

14. » LE 14, nous nous rendîmes, le Capitaine, mon Pere » & moi, à l'Observatoire à terre, avec les télescopes, » pour observer l'émersion d'un des satellites de Jupiter. » D'après un grand nombre d'observations faites à différens » tems, par notre savant & infatigable Astronome M. Wales, » la longitude du détroit de la Reine Charlotte est de 174$^{d}$ » 25′ Est du méridien de Gréenwich. »

15. LE 15, la matinée étant très-belle, nous allâmes descendre à la baie de l'Est, & nous montâmes sur les montagnes, qui

qui commandent la partie orientale du détroit, pour tâcher de découvrir l'Aventure. Nous fîmes, en pure perte, une course fatiguante; car, parvenus au sommet, l'horizon oriental se trouva tellement embrumé, que la vue ne s'étendoit pas à plus de deux milles. M. Forster, qui étoit avec nous, profita de cette promenade, pour joindre quelques nouvelles plantes à sa Collection. Je commençai dès-lors à désespérer de revoir l'Aventure; & il m'étoit impossible de concevoir ce qu'étoit devenu ce vaisseau. Jusqu'à présent, j'imaginois qu'il avoit gagné quelque port du détroit, quand le vent souffla du N. O., le jour que nous mouillâmes dans l'anse, & que nous y fîmes de l'eau. Cette conjecture paroissoit d'abord raisonnable; mais il n'étoit pas naturel de penser qu'elle pût être douze jours dans notre voisinage, sans qu'on la vît ou qu'on entendît ses signaux.

ANN. 1773. Novembre.

LA MONTAGNE, que nous venions de monter, est la même où, en 1770, je pris une seconde vue du détroit, & où nous élevâmes une tour de pierres, que les Naturels avoient renversée; ce fut, sans doute, parce qu'ils crurent y trouver quelque chose de caché. En descendant, nous rencontrâmes un grand nombre d'Habitans autour de notre bateau. Après quelques échanges, après leur avoir fait des présens, nous nous rembarquâmes pour retourner à bord; &, sur notre route, nous visitâmes d'autres Insulaires, qui se montrerent honnêtes & affables.

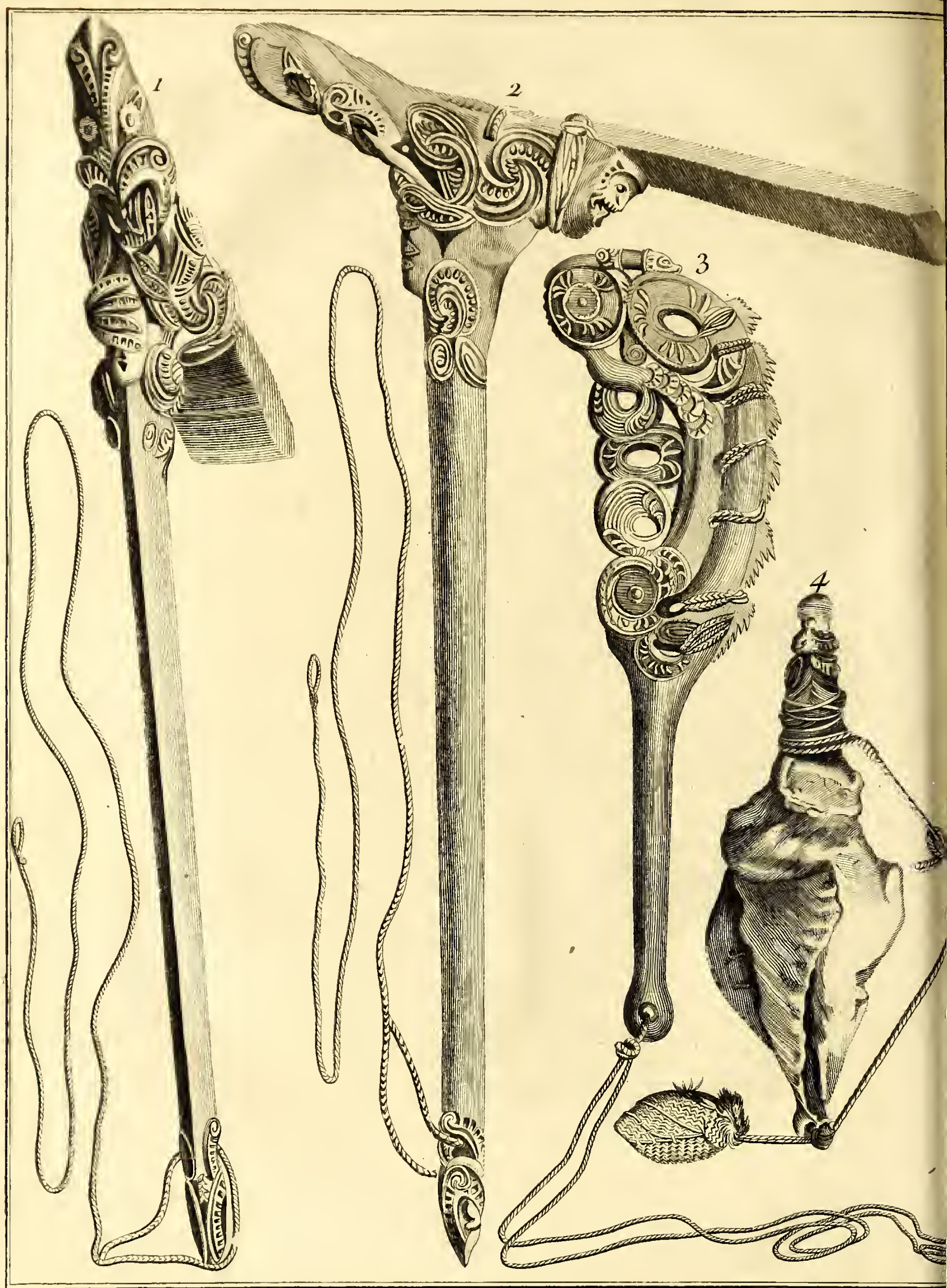
« LES NATURELS nous avoient vendu des filets, que
» nous essayâmes l'après-midi, & avec lesquels nous prîmes
» assez de poissons. Ils sont faits de feuilles fendues, séchées

Ann. 1773. Novembre.

» & battues, du lin dont on a parlé si souvent : il n'y a » aucune plante dont la transplantation promette tant » d'avantages à l'Europe. Le chanvre & le lin qu'en tirent » les Zélandois, avec leurs instrumens grossiers, est très- » fort, doux, luisant & blanc, & celui qui a été préparé » en Angleterre, après notre retour, a presque égalé le » lustre de la soie. Il croît sur toute espèce de sol ; &, comme » il est toujours de saison, on peut le couper jusqu'à la ra- » cine chaque année, & il n'exige presque aucun soin de » culture. »

LES INDIENS, que nous regardions comme nos Amis,
17. s'occuperent toute la journée du 17, à pêcher dans notre voisinage ; &, dès qu'ils avoient pris du poisson, ils nous l'apportoient ; de sorte que nous en eûmes plus qu'il n'en falloit pour notre consommation. « Nous employâmes la matinée » à abattre de très-grands arbres, dont nous voulions ras- » sembler les fleurs, mais tous nos efforts furent inutiles ; » à peine avions-nous coupé un de ces arbres, qu'il restoit » suspendu à mille liserons ou lianes, qui l'embarrassoient » tellement du pied jusqu'au sommet, qu'il n'étoit pas possi- » ble de l'en dégager.

21. » LE 21, au matin, deux pirogues, montées par des » femmes, vinrent de la côte : elles témoignerent beaucoup » de frayeur sur le sort de leurs maris, qui, à ce qu'elles » nous dirent, étoient allé combattre. D'après la direction » qu'elles sembloient indiquer, nous conclûmes que leurs » ennemis habitoient quelque poste dans la baie de l'A- » mirauté. » Nous ne songions qu'à nous préparer à




*Ouvrages des Insulaires de la N.lle Zélande.*

remettre en mer, ne pouvant nous résoudre à attendre l'Aventure, au-delà du tems marqué pour notre réunion. Ann. 1773. Novembre.

LES VENTS, qui regnerent entre le Sud & l'Oueſt, furent violens & accompagnés de pluies juſqu'au 22, que le tems parut enfin ſe rétablir, & nous promettre un ciel plus ſerein, & des jours plus agréables. Le matin, nous reçûmes la viſite de quatre ou cinq pirogues pleines d'Indiens, qui nous étoient peu connus. Ils avoient avec eux divers articles curieux, qu'ils échangerent pour des étoffes de Taïti, &c. Les échanges furent en notre faveur, juſqu'à l'arrivée d'un vieillard, que nous avions déjà vu, & dont les avis diminuerent, en un inſtant, les profits de notre commerce, de plus de mille pour cent. 22.

APRÈS le départ de ces Inſulaires, je pris deux verrats & deux truies, avec deux coqs & deux poules, que je débarquai au fond de la baie de l'Oueſt, & je les fis porter un peu avant dans le bois, où je les abandonnai avec aſſez de nourriture pour une douzaine de jours. En cela, mon objet étoit de les tenir au milieu de la forêt, & de les empêcher de deſcendre, pour chercher leur nourriture ſur le rivage, où ils auroient pu être découverts par les Naturels; cependant ils fréquentent peu cette partie de la contrée, car on n'y voit aucune eſpèce d'habitation. Nous laiſſâmes encore des coqs & des poules dans le bois de l'anſe du vaiſſeau. Mais ces volailles tomberont infailliblement entre les mains des Inſulaires, dont la vie vagabonde ne leur permettra pas de les élever, quand même ils voudroient s'en donner la peine. Nous n'avions point vu la truie que nous leur donnâmes; mais

Ann. 1773. Novembre.

ils nous assurerent qu'elle vivoit encore, aussi-bien que le verrat & la truie qu'ils avoient reçus du Capitaine Furneaux. Ainsi, on peut espérer que cette tentative sera plus heureuse que les autres. Il seroit malheureux si, avec toutes les précautions que j'ai prises, je ne parvenois point à peupler la contrée de ces utiles animaux. On nous dit aussi que les deux chèvres étoient encore vivantes, & qu'elles couroient dans les bois; mais j'ai bien de la peine à le croire. Je les aurois remplacées par deux autres, qui nous restoient, si nous n'avions pas eu le malheur de perdre le belier, aussi-tôt après notre arrivée ici : je n'ai pu comprendre par quel accident; car j'avois fait conduire ces deux bêtes dans une tente, où elles paroissoient prospérer; mais bientôt le belier fut attaqué d'une maladie, qui approchoit de la rage. Nous ne savions pas si cette maladie provenoit de ce qu'il avoit mangé; nous crûmes qu'elle étoit plutôt occasionnée par la piqure des orties, qui croissent en abondance dans les environs du débarquement; & en conséquence nous ne lui donnâmes pas les soins que nous aurions pu lui donner. Une nuit, que cet animal étoit couché près de la sentinelle, il fut saisi d'un de ces accès, & courut tête baissée se précipiter dans la mer; mais il revint bientôt, & parut plus tranquille. Quelques jours ensuite, dans un autre accès, il se mit à courir le long de la plage, & fut suivi de la chèvre, qui revint seule; car pour le belier, on ne le revit plus. Toutes nos recherches, pour le trouver dans le bois, furent en pure perte. Nous conjecturâmes que, s'étant précipité une seconde fois dans la mer, il s'y étoit noyé. Il eût été inutile de laisser la chèvre seule, n'ayant point de mâle; elle avoit mis bas quelques jours avant notre arrivée dans

le détroit; mais ses chevreaux étoient morts. Le lecteur peut voir, par ces détails, que j'ai fait tout ce qui étoit en mon pouvoir pour peupler cette contrée de moutons & de chèvres.

Ann. 1773. Novembre.

« EN RETOURNANT au vaisseau, nous rencontrâmes sept » ou huit pirogues qui arrivoient du Nord, & qui, sans » faire aucune attention à nous, allerent directement à » l'anse de l'Indien, tandis que les autres vinrent à bord, » avec une grande quantité de vêtemens & d'armes de » toute espèce, qu'ils nous vendirent. Dans cette seconde » relâche, nous ne les avions jamais vus avec de si beaux » vêtemens. Leurs cheveux étoient attachés au haut de la » tête, & leurs joues peintes en rouge. Nous ne doutâmes » plus alors qu'ils ne fussent allés combattre, ainsi que les » femmes nous l'avoient dit la veille, car ils se parent dans » ces occasions, le mieux qu'il leur est possible. Je crains » bien que notre présence n'ait ranimé de malheureux diffé- » rends entre les Tribus. Les Officiers de notre équipage, » peu satisfaits d'acheter les haches de pierre, les pattoo- » pattoos, les haches de bataille, les étoffes, les pierres ver- » tes, les hameçons, &c. qu'on nous apportoit, en deman- » doient sans cesse davantage, & nous leur montrions des » pièces d'étoffes si précieuses pour eux, que sûrement » elles excitoient leurs desirs. Il est vraisemblable que, dès » que ces fantaisies s'emparent de l'esprit des Zélandois, ils » pensent que le moyen le plus court de les satisfaire, est » d'aller dépouiller leurs voisins de ces richesses recher- » chées par les étrangers. La grande quantité d'armes, » d'ornemens & d'étoffes qu'ils étalerent alors, sembloit

Ann. 1773. Novembre.

» prouver qu'ils venoient d'exécuter l'infâme dessein dont je » parle, & sûrement ils n'en étoient pas venus à bout sans » verser du sang. »

Le soir, à mon retour à bord, je trouvai nos bons amis les Indiens, qui nous avoient apporté une quantité considérable de poissons. Quelques Officiers, qui les visiterent dans leurs maisons, y virent des os humains, & spécialement des os de cuisse, dont la chair avoit été ôtée tout récemment. Ce fait, & quelques autres circonstances nous firent croire que les Insulaires, que nous prenions le matin pour des étrangers, étoient de la même Tribu, & qu'ils nous avoient vendu les dépouilles de leurs ennemis.

Le vaisseau se trouvant en état de remettre en mer, & de soutenir les hautes latitudes méridionales, j'ordonnai d'abattre les tentes, & de tout rapporter à bord.

Le Maître d'équipage étant allé dans le bois avec des Travailleurs pour faire des balais, on trouva, dans une case, tout ce que les Indiens avoient reçu de nous, & plusieurs de leurs meubles. Il est probable que l'un d'eux veilloit sur ce dépôt; car, dès qu'on l'eut découvert, les Indiens parurent, & emporterent tout; mais, voyant qu'il manquoit quelque chose, ils accuserent nos gens de les avoir volés; &, le soir, ils me porterent leurs plaintes, montrant celui qu'ils dénonçoient comme coupable : on punit cet homme en leur présence, & ils s'en retournerent satisfaits, quoiqu'ils n'eussent rien recouvré de ce qu'ils venoient de perdre. Je ne fis que d'inutiles perquisitions pour savoir ce qu'étoient deve-

nues les choses qu'on leur avoit dérobées: il étoit cependant certain que le délit avoit été commis par quelqu'un du détachement si ce n'étoit pas l'homme même, que montrerent les Insulaires: j'ai toujours pensé devoir punir les moindres crimes que les gens de l'équipage osoient se permettre contre ces peuples sauvages. S'ils nous voloient avec impunité, ce n'étoit pas une raison suffisante, pour user de représailles à leur égard; puisque nous voyions qu'ils ne peuvent eux-mêmes justifier leur conduite: ils se trouverent lésés, & demanderent légalement justice. La meilleure méthode, selon moi, de vivre en bonne intelligence avec eux; c'est de leur montrer d'abord l'usage des armes à feu, pour les convaincre de la supériorité qu'elles donnent, & d'être ensuite toujours sur ses gardes. Alors le desir de leur propre sûreté les empêche de vous troubler, ou de se concerter pour former un plan d'attaque; & d'ailleurs, de l'honnêteté, un traitement doux & humain à leur égard, leur feront sentir qu'il n'est pas de leur intérêt d'agir hostilement.

ANN. 1773. Novembre.

TOUTE LA JOURNÉE DU 23, il y eut des vents légers du Nord, entremêlés de calmes, & nous ne pûmes pas remettre en mer, comme nous nous l'étions proposé. « On apperçut » le matin à notre aiguade, des Naturels qui mangeoient » des racines bouillies ou cuites avec des pierres chaudes; » & M. Witehouse, le premier Contre-maître, en apporta » à bord quelques-unes, qui avoient un goût un peu meil- » leur que celui du Turnep. Mon pere retourna à terre » avec lui, &, pour des bagatelles, il obtint plusieurs de ces » racines; mais il eut peine d'engager deux Naturels à l'ac- » compagner dans les bois, afin de trouver l'espèce de plante 23.

ANN. 1773. Novembre.

» à laquelle elles appartenoient. M. Witehouſe & mon Pere » firent un chemin conſidérable, ſans aucune eſpèce d'ar- » mes, ſe fiant à l'honnêteté de leurs guides, qui indique- » rent une eſpèce de fougere appellée *Mamaghoo*, en » diſant voilà la plante qui donne la racine comeſtible : ils » firent remarquer, en même-tems, la différence qu'il y a » entre cette fougere & une autre qu'ils nomment *Ponga*. La » premiere eſt remplie d'une pulpe tendre ou d'une moëlle » qui, lorſqu'elle eſt coupée, diſtille un ſuc rougeâtre d'une » nature gélatineuſe, preſque reſſemblant au ſagou : ce qui » eſt d'autant moins ſingulier, que l'arbre, qui donne le ſa- » gou, eſt une eſpèce de fougere. La racine nourriſſante du » Mamaghoo, ne doit cependant pas être confondu avec » une mauvaiſe racine de fougere, *acroſticum furcatum*. » Linn. que mangent les pauvres Zélandois. Cette derniere » a des branches inſipides, qui, après avoir été grillées quel- » que-tems ſur le feu, ſont battues ou briſées ſur une pierre » avec un morceau de bois reſſemblant beaucoup au mar- » teau, qui ſert à Taïti à fabriquer les étoffes, excepté qu'au » lieu d'être quarré, il eſt rond & point ſilloné. On ſuce » enſuite le peu de jus qu'il y a, & on jette le reſte. Le » Mamaghoo au contraire eſt très - bon à manger : ſeule- » ment il n'y en a pas pour toute l'année. En revenant des » bois, ils furent témoins d'un fait qui prouve la férocité de » mœurs de cette Nation ſauvage. Un petit garçon, d'en- » viron ſix ou ſept ans, demanda un morceau de pinguin » grillé, que ſa mere tenoit à la main ; comme elle ne le » lui accorda pas tout-de-ſuite, il prit une groſſe pierre » qu'il lui jetta à la tête. La femme ſe mit en colere, & » courut pour le châtier ; mais, dès qu'elle lui eut donné

» le premier

» le premier coup, ſon mari s'avança, la battit impitoyablement, la renverſa à terre, & la foula aux pieds, parce qu'elle avoit voulu punir un enfant dénaturé. Ceux de nos gens, qui rempliſſoient les futailles, dirent à mon Pere, qu'ils voyoient ſouvent de pareils exemples de cruauté, & ſur-tout des fils qui frappoient leur mere, tandis que les peres la guettoient, pour la battre eux-mêmes, ſi elle entreprenoit de ſe défendre ou de châtier ſon enfant. Le ſexe le plus foible eſt maltraité chez toutes les Nations ſauvages, & on n'y connoît d'autre loi que celle du plus fort. Les femmes ſont des ſerviteurs ou des eſclaves qui font tous les travaux, & ſur leſquels ſe déploie toute la ſévérité du mari. Il ſemble que les Zélandois portent cette tyrannie à l'excès : on apprend aux garçons, dès leur bas-âge, à mépriſer leurs meres.

» M. Cook, M. Wales & mon Pere, allerent, l'après-midi, à Motuaro, afin d'y examiner nos plantations, & d'y cueillir des légumes pour les vaiſſeaux. »

SUR CES ENTREFAITES, quelques Officiers deſcendirent au rivage pour s'amuſer avec les Habitans. Ils virent, au milieu de la plage, la tête & les entrailles d'un jeune homme, tué depuis peu, & le cœur enfilé à un bâton fourchu, arboré à l'avant d'une de leurs grandes pirogues. Un Officier acheta cette tête, qu'il apporta à bord, où un morceau de la chair fut grillé & mangé par un Indien, en préſence de tous les Officiers & de la plus grande partie de l'équipage. J'étois alors à terre, & je fus informé de cette circonſtance à mon retour à bord; j'y trouvai une foule d'Inſulaires, & la tête

Ann. 1773.
Novembre.

mutilée (car il y manquoit la mâchoire inférieure) sur le couronnement. Le crâne avoit été rompu du côté gauche, précisément au-dessous de la tempe; & les restes du visage annonçoient un jeune homme de moins de vingt ans.

La vue de cette tête sanglante, & les détails de l'affreuse scêne qui venoit de se passer, me frapperent d'horreur, & me remplirent d'indignation contre ces Cannibales. Mais, considérant que c'étoit un mal sans remède, la curiosité l'emporta sur la colere; &, voulant être le témoin d'un fait, que tant de gens révoquent en doute, j'ordonnai qu'on fît griller un morceau de cette chair, & qu'on le portât sur le gaillard d'arriere. Ce mets détestable ne leur fut pas plutôt offert, qu'un des Antropophages le mangea avec une avidité surprenante. A cet odieux spectacle, quelques personnes de l'équipage se trouverent mal. Œdidée, qui étoit venu avec moi à bord, en fut tellement affecté, qu'il devint immobile, & parut métamorphosé en une statue de l'horreur. Son agitation se peignit dans tous ses traits d'une maniere impossible à décrire. Revenu de cet état, il fondit en larmes, & continua de pleurer & de faire de vifs reproches aux Indiens, en les traitant d'hommes méprisables, & leur disant qu'il n'étoit ni ne seroit jamais leur ami. Il ne souffrit pas même qu'ils le touchassent. Il tint le même langage à celui qui avoit coupé le morceau de chair, & ne voulut point accepter le couteau qui avoit servi à cette opération. Telle fut l'indignation d'Œdidée contre cette abominable coutume.

Il me fut impossible de découvrir la cause

qui les avoit portés à cette expédition ; tout ce que je ſavois de certain, c'eſt qu'ils étoient allés à la baie de l'Amirauté, la ſeconde ouverture à l'Oueſt ; & que là, ils s'étoient battus contre leurs ennemis, dont pluſieurs reſterent ſur la place. Ils me diſoient en avoir tué cinquante, ce qui n'eſt guère probable, puiſqu'eux-mêmes ne formoient pas un corps plus nombreux. Je crois avoir compris clairement que le jeune homme tomba mort dans le combat, & qu'ils ne l'avoient pas fait priſonnier, pour le tuer de retour chez eux. Je n'ai point appris qu'ils en euſſent amené d'autres ; ce qui rend moins vraiſemblable encore qu'ils en euſſent tué un ſi grand nombre. Nous pouvions croire auſſi qu'ils n'étoient pas revenus ſans perte ; car nous vîmes une jeune femme ſe faire des cicatrices, ſelon la coutume du pays, quand ils perdent un ami ou un parent.

« COMME les plus petits détails, ſur ce fait, ſont inté-
» reſſans, j'ajouterai que M. Pickerſgill acheta la tête, pour
» un clou, & qu'elle eſt dépoſée maintenant à Londres,
» dans le Cabinet de M. John-Hunter, Membre de la
» Société Royale. Les Zélandois qui vinrent à bord, tandis
» que tout l'équipage examinoit cette tête, temoignerent
» un grand deſir de l'avoir, & ils nous firent remarquer,
» par des ſignes très-clairs, qu'elle étoit délicieuſe : nous ne
» jugeâmes pas à propos de la leur accorder ; mais nous
» conſentîmes à leur couper un petit morceau de la joue :
» ils furent fort ſatisfaits ; ils ne voulurent cependant pas le
» manger crud, & ils nous prierent de le cuire : on le grilla,
» & ils le mangerent en préſence de tout le monde,
» comme on l'a déja dit.

Ann. 1773. Novembre.

» La seconde expérience, dont le Capitaine voulut
» être témoin, produisit des effets bien différens sur les spec-
» tateurs; les uns, en dépit de l'horreur que nous inspire
» l'éducation contre la chair humaine, ne semblerent pas
» fort éloignés de partager ce mets, & ils essayerent de
» faire de l'esprit, en comparant les batailles des Zélandois
» à des chasses. D'autres, si furieux qu'ils desiroient qu'on
» massacrât tous ces Cannibales étoient prêts à devenir
» de détestables assassins, pour punir le crime imaginaire
» d'un peuple qu'ils n'avoient aucun droit de condamner:
» plusieurs vomirent, comme s'ils avoient pris de l'éme-
» tique: le reste déploroit la brutalité de la nature humaine.
» Œdidée ne put pas souffrir long-temps la vue de cette
» scène, il se retira dans la grand-chambre, & là, il se
» livra à tout l'accablement, & à tout le désordre de sa
» douleur. J'allai l'y voir, & je le trouvai entièrement
» baigné de larmes; il me parla beaucoup de l'affliction
» des parens infortunés de la victime qu'il avoit vu
» manger. Cette épreuve nous donna la meilleure opinion
» de son cœur. Son trouble dura plusieurs heures, &, dans
» la suite, il ne nous a jamais entretenu, sur cette matiere,
» sans émotion. »

Que les habitans de la Nouvelle-Zélande, soient antropophages, c'est un fait qu'il n'est plus permis de révoquer en doute. J'avois cité, dans mon premier Voyage, des détails assez démonstratifs de cette coutume; mais j'ai appris depuis qu'ils ont été décrédités par plusieurs personnes, qui, sans doute, n'ont jamais sérieusement réfléchi sur l'état naturel de l'homme sauvage, ou même de l'homme un peu

civilisé. Les nouveaux Zélandois ne sont plus dans la premiere barbarie. Leur conduite, envers nous, étoit courageuse & honnête; ils montroient de l'empressement à nous obliger dans toutes les occasions. Il y a, parmi eux, des Arts qui supposent beaucoup de jugement & une patience infatigable; & ils ont généralement moins de penchant pour le vol, que les autres Insulaires de la mer Pacifique. Je crois que ceux d'une même Tribu, ainsi que les Tribus qui sont en paix, se comportent honnêtement entr'eux, & vivent en bonne intelligence. La coutume de manger leurs ennemis tués dans un combat, (car je suis persuadé qu'ils n'en mangent point d'autres) est indubitablement de toute antiquité; & chacun sait que ce n'est pas une chose aisée, de faire renoncer une Nation à ses anciens usages, quelque atroces, & quelque sauvages qu'ils puissent être; particulièrement si cette Nation n'a aucun commerce avec d'autres peuples. Ce n'est qu'en se communiquant, que la plus grande partie du genre-humain s'est civilisé; & les habitans de la Nouvelle-Zélande sont privés de ces avantages par leur position. Le commerce des étrangers adouciroit leurs mœurs, & poliroit leur esprit farouche: ou même, s'ils étoient réunis sous une forme fixe de Gouvernement, ils auroient moins d'ennemis, & conséquemment cet usage, moins pratiqué, pourroit, avec le tems, se perdre dans l'oubli. Ils ont maintenant peu d'idées de cette premiere maxime de la Loi naturelle, *traite les autres comme tu voudrois l'être toi-même*; ils les traitent, comme ils s'attendent à en être traités. Si j'ai bonne mémoire, un des argumens qu'ils firent le plus valoir à Tupia, qui souvent leur adressoit de sanglans reproches sur cette horrible coutume, fut qu'il n'y a pas de mal à tuer & à

ANN. 1773.
Novembre.

ANN. 1773. Novembre.

manger un homme, qui en feroit autant lui-même; car, disent-ils, quel mal peut-il y avoir à manger des ennemis que nous avons tués dans une bataille ? Nos ennemis ne feroient-ils pas la même chose de nous ? Je les ai souvent vu prêter une extrême attention aux discours de Tupia; mais je n'ai jamais observé qu'ils fussent satisfaits de ses argumens, ni que toute sa rhétorique en persuadât un seul de l'injustice de cet usage, & quand Œdidée & quelques autres en montrerent de l'horreur, ils rioient de leur simplicité.

ENTRE différentes raisons alléguées sur l'origine de cette effroyable coutume, on a cité le défaut de nourriture animale; mais je ne sais pas si on peut déduire cette raison des faits & des circonstances, rapportés par les Voyageurs. Sur tous les endroits où j'ai abordé, la pêche est si abondante, que les Insulaires prennent toujours une quantité de poissons, plus que suffisante pour leur consommation & pour la nôtre. Ils élevent beaucoup de chiens, & l'on voit grand nombre d'oiseaux sauvages, qu'ils savent tuer très-adroitement. On ne peut donc alléguer ni la faim, ni le besoin d'aucune espèce d'alimens, pour une des causes de leur antropophagie. Mais quelle qu'en soit la raison, il est évident, je pense, qu'ils ont beaucoup de goût pour la chair humaine.

« COMME nous avons vu de nos propres yeux des » Zélandois manger de la chair humaine, il faut espérer » que désormais on ne le révoquera plus en doute. Au-lieu » de nier des faits évidens, il vaudroit mieux chercher à en » découvrir la cause. Les opinions des Auteurs sur l'origine » de l'Antropophagie, sont infiniment variées, & le savant » M. Paw les a rassemblées dernièrement dans ses *Recherches*

» *philoſophiques ſur les Américains*, vol. I. Le défaut
» d'alimens eſt le premier qu'il allègue ; M. Cook vient de
» le combattre, & j'ajouterai en outre, qu'on ne cite aucun
» pays de Cannibales, où la Nature ne produiſe pas aſſez
» de ſubſiſtance pour ſes habitans. L'Iſle Septentrionale de
» la Nouvelle-Zélande, ſur une côte de près de quatre
» cens lieues, contient à peine cent mille Inſulaires, ſuivant
» les calculs les plus probables. Ce nombre eſt peu conſi-
» dérable pour une ſi grande étendue de pays, même en
» ſuppoſant que les établiſſemens ne paſſent pas la côte de
» la mer: & il faut bien que la terre y produiſe aſſez d'ali-
» mens, puiſqu'ils en vendent aux étrangers qui y abordent.
» Il eſt vrai qu'avant la naiſſance des Arts, avant l'inven-
» tion des filets, & la culture des patates, les moyens de
» ſe nourrir étoient plus difficiles; mais alors le nombre
» des habitans étoit auſſi infiniment moindre. Je conviens
» cependant que les beſoins du corps portent ſouvent les
» hommes à des actions extraordinaires, car en 1772,
» pendant une famine qui déſola toute l'Allemagne, on
» prit, ſur les terres du Baron Boineburg en Heſſe, un Berger
» que la faim avoit obligé de tuer & de dévorer un petit
» garçon, & qui enſuite mangea de la chair humaine pen-
» dant pluſieurs mois. Il avoua qu'il trouvoit délicieuſe
» la chair des petits enfans; & les Zélandois, comme on
» l'a remarqué, ſont du même avis. Une vieille femme
» de la Province de Matogroſſo, au Bréſil, déclara au
» Gouverneur Portugais (*a*) qu'elle avoit mangé pluſieurs

(*a*) M. de Pinto, maintenant Ambaſſadeur de Portugal à la Cour d'Angleterre.

Ann. 1773.
Novembre.

» fois de la chair humaine, qu'elle l'aimoit beaucoup, & » qu'elle seroit charmée d'en manger encore, sur-tout si » c'étoit un quartier de petit garçon; mais, d'après de pareils » faits, il est absurde de supposer que des Nations entieres » tuent des hommes, pour avoir le plaisir de s'en régaler; » parce que ce goût est absolument incompatible avec » l'existence de la Société. Des causes légeres ont toujours » produit les événemens les plus remarquables dans le » monde, & les plus petites querelles ont jeté, entre les » peuples, des germes de haine & de ressentiment qui ne » finissent point. La vengeance est la plus forte des pas- » sions chez les Barbares, moins soumis que les peuples » civilisés au joug de la raison, & elle leur inspire un degré » de fureur, capable de tous les excès. Les peuples, qui » les premiers ont dévoré le corps de leurs ennemis, sem- » blent avoir voulu en anéantir jusqu'aux restes; trouvant » peu-à-peu cette viande saine & agréable, il ne faut pas » s'étonner que cette pratique soit devenue un usage toutes » les fois qu'ils tuoient des ennemis: puisque l'action de » manger de la chair humaine, quoique l'éducation puisse » nous inspirer un goût contraire, est certainement indif- » férente en elle-même. Elle n'est dangereuse que parce » qu'elle endurcit l'ame, & détruit les liens de la So- » ciété civile; voilà pourquoi cette coutume s'anéantit, » dès que la civilisation a fait quelques progrès. Si nous » sommes trop polis pour être Cannibales, il nous paroît » moins cruel & moins dénaturé d'entrer en campagne, » de nous massacrer par milliers, sans autre motif que » l'ambition d'un Prince, ou le caprice de sa maîtresse? » La répugnance que nous éprouvons à manger un

» homme

» homme mort, n'eſt-elle point l'effet d'un préjugé, » puiſque nous ne ſentons point de remords à le priver de » la vie? N'a-t-on pas vu des peuples civiliſés commettre, » parmi des Cannibales, des actions plus atroces que celle » de manger de la chair humaine? Un nouveau Zélandois » qui tue & mange ſon ennemi, eſt moins abominable qu'un » Eſpagnol qui, pour ſon amuſement, arrache un enfant » du ſein de ſa mere, & le jette, de ſang froid, à terre » pour en nourrir ſes chiens *(a)*.

Ann. 1773. Novembre.

» Neque hic lupis mos nec fuit leonibus.
» Nunquam niſi in diſpar feris. HORAT.

» ON A DÉJA REMARQUÉ que les Zélandois ne mangent » point leurs ennemis, à moins qu'ils ne les tuent dans des » batailles; ils n'égorgent jamais leurs parens pour ſe nourrir » de leur chair; ils ne les mangent pas s'ils meurent d'une » mort naturelle; ils ne leur donnent pas des mets ſuccu- » lens pour les mieux engraiſſer; & cependant on a aſſuré » tous ces faits, avec plus ou moins de vérité, des ſauvages » de l'Amérique; il eſt donc probable que cette coutume » s'anéantira par la ſuite des tems, & l'introduction des » animaux domeſtiques d'Europe, hâtera peut-être cette » époque, car une plus grande opulence les rendra plus » ſociables. La Religion ne ſemble pas être un obſtacle à cet » uſage cruel : autant que nous en pouvons juger, leurs » ſuperſtitions n'ont rien d'extraordinaire, & les ſacrifices

(a) L'Evêque Las-Caſas dit qu'il a vu des Soldats Eſpagnols commettre, en Amérique, ce crime atroce.

ANN. 1773. Novembre.

» humains, offerts aux Dieux, n'ont continué, après la » civilisation, que chez les Nations très-superstitieuses.

» TUPIA, le seul qui put faire une conversation suivie » avec les Zélandois, découvrit bientôt qu'ils reconnoissent » un Etre suprême; ils croient aussi à quelques Divinités » inférieures; leur systême de Polythéisme répond à » celui des Taïtiens : il doit être de très-ancienne date, & » tirer son origine de leurs Ancêtres communs. Nous n'a» vons pas observé, à la Nouvelle-Zélande, une seule cé» rémonie, qui parût avoir le moindre rapport à la Religion, » & je n'ai remarqué que deux choses, qui semblent en avoir » un éloigné. La premiere est le nom d'*Atuée*, (l'oiseau de la » divinité qu'ils donnent quelquefois à une espèce de *Bou-* » *vreuil*, *(a) Certhia cincinnata* ) on croiroit que ce nom » suppose la même vénération qu'on a pour les Hérons » & les Martins-Pêcheurs à Taïti, & aux Isles de la Société; » mais je ne puis pas dire, qu'ils nous aient témoigné le » moindre desir de conserver la vie de cet oiseau plutôt » que des autres. La seconde chose c'est l'amulette de pierre » verte qu'ils portent sur la poitrine, & qui est suspendue » à un collier; elle est de la grosseur de deux écus, » & sculptée de maniere qu'elle ressemble à une figure » humaine. Ils l'appellent *Etée-Ghée*, ce qui, sans doute, » équivaut à l'Etée Taïtien *(b)*: à Taïti & sur les Isles

(*a*) Nos Matelots l'appelloient le *Poë*, & son nom ordinaire à la Nouvelle-Zélande, est *Kogo*.

(*b*) Qu'on devroit prononcer *E-Tee-ée*.

» voiſines, Etée ſignifie une image de bois repréſentant une » figure humaine, érigée ſur un bâton dans les cimetie- » res en mémoire des morts, mais pour laquelle on n'a » aucun reſpect particulier. Il paroît qu'on fait uſage du » Téeghée de la Nouvelle-Zélande dans la même vue; » mais il n'eſt pas plus révéré, car quoiqu'ils ne vouluſſent » point la vendre pour des grains de verre; cependant ils » ne manquoient pas, dans le détroit de la Reine Char- » lotte, de nous la céder pour une demi-verge de drap » large ou de ſerge rouge. En outre, ils parent ſouvent » leur col de pluſieurs rangées de dents humaines, que nous » prîmes pour des trophées de leur valeur, puiſque c'étoient » les dents des ennemis qu'ils avoient tués. Nous n'avons » apperçu, parmi eux, ni Prêtres, ni Jongleurs d'aucune » eſpèce, ce qui explique pourquoi ils ſont ſi peu ſuper- » ſtitieux. Lorſqu'une ſociété a acquis les aiſances de la vie, » c'eſt alors qu'il y a des individus aſſez adroits pour raffiner » ſur les idées de Religion, afin de jouir de quelques avan- » tages particuliers, & les Zélandois ne ſont pas encore » dans ce cas. »

ANN. 1773. Novembre.

JE DOIS obſerver qu'Œdidée fut bientôt en état de converſer avec ces Indiens, comme il feroit, ſans doute, parvenu à s'entretenir avec ceux d'Amſterdam, ſi nous y euſſions fait un plus long ſéjour; car, dans les premiers jours, il ne comprenoit pas plus les nouveaux Zélandois, qu'il n'avoit entendu les habitans d'Amſterdam.

A QUATRE HEURES DU MATIN, le 24, nous démarrâmes, dans le deſſein de reprendre la mer; mais les vents du Nord 24.

Ann. 1773. Novembre.

& du Nord-Oueſt, qui ſouffloient dans l'anſe par raffales très-violentes, nous forcerent de nous remettre ſur nos amarres. Tandis que nous étions occupés à ces manœuvres, quelques-uns de nos anciens Amis ſe rendirent à bord, pour prendre congé de nous, & quitterent enſuite l'anſe avec toutes leurs richeſſes ; mais ceux qui avoient été de la derniere expédition demeurerent. Pluſieurs de nos gens, qui allerent à terre, virent le cœur, qui étoit encore attaché à la pirogue, & trouverent les inteſtins ſur la plage ; le foie & les poumons n'y étoient plus ; & probablement ils les avoient mangés, après avoir conſommé la carcaſſe.

« Dès que nous eûmes quitté la greve, les Naturels » s'y rendirent à l'inſtant ; &, voyant un tas de mauvais » biſcuit, que nous avions jeté comme gâté, ils ſe précipiterent deſſus, & le mangerent tout avec avidité, quoique » nos cochons euſſent refuſé d'y toucher : ſûrement ils n'y » furent pas portés par la faim, puiſqu'ils avoient en abondance du poiſſon frais, & qu'ils nous en vendoient, chaque jour, aſſez pour notre conſommation : c'eſt plutôt » parce que leur goût étoit différent du nôtre, & parce » que ce pain avoit le mérite d'être nouveau pour eux, qui » ſont accoutumés à ſe nourrir de poiſſon. On ſait que les » alimens pourris ne déplaiſent point aux peuples ſauvages (*a*). » Ils eurent ſoin de chercher auſſi, dans l'emplacement de » nos tentes, des clous, de vieilles guenilles, &c.

(*a*) Voyez l'Eſprit des Uſages des différens Peuples ; *L. I.* des Alimens & des Repas.

LE 25, de très-bonne heure, nous levâmes l'ancre; mais la brise étoit si foible en-dehors de l'anse, qu'elle ne nous conduisit qu'entre Motuara & l'Isle-Longue, où nous fûmes obligé de laisser tomber l'ancre: « Une chaloupe fut envoyée » dans nos jardins, pour y cueillir des choux; & mon Pere » profita de l'occasion pour faire ses dernieres recherches » sur la côte, & il eut le bonheur de trouver quelques plan- » tes que nous ne connoissions pas encore. » Bientôt la brise soufflant du Nord, nous appareillâmes une seconde fois, sortîmes du détroit, & fîmes route pour amener le Cap Téearawhitte.

PENDANT notre séjour dans le détroit, les Indiens nous approvisionnerent abondamment de poisson, & à très-bon prix. Outre les végétaux, que nous fournissoient nos jardins, nous trouvions encore par-tout une grande quantité de cresson & de céleri, qu'on préparoit, chaque jour, pour tous les gens de l'équipage, que, durant les trois mois précédens, ce mets avoit maintenus en santé: nous n'avions alors personne sur les quadres. Je crois devoir observer, pour les Navigateurs qui fréquenteront ces parages, qu'il nous restoit encore un peu du porc salé à Uliétéa, & qui étoit très-bon. Cette salaison se fit de la maniere suivante. Durant la fraîcheur du soir, on tuoit les cochons, on les dépouilloit, on les coupoit par morceaux, qu'on désossoit, & on en saloit la chair, tandis qu'elle étoit encore chaude. Le lendemain, on lui donnoit une seconde couche de sel, & on la mettoit dans des tonneaux, avec une quantité suffisante d'une forte saumure. Il faut avoir soin que la viande soit bien recouverte par la saumure, autrement elle ne tarderoit pas à se gâter.

Ann. 1773.
Novembre.

Le matin, avant de faire voile, j'écrivis un billet, où je marquai le tems de notre derniere arrivée dans le détroit, le jour de notre départ, la route que je me proposois de tenir, & quelques autres instructions que je jugeai nécessaires, pour le Capitaine Furneaux, en cas qu'il vînt relâcher ici; & je mis ce papier dans une bouteille que j'enterrai au pied d'un arbre, au milieu du jardin qui est au fond de l'anse, de maniere qu'il pût être trouvé par cet Officier, ou par quelqu'autre Européen. Néanmoins je ne pouvois gueres espérer qu'il tombât entre les mains de la personne pour qui je l'écrivois; il étoit difficile de croire que l'Aventure fût dans quelque port de la Nouvelle-Zélande, sans que, dans cet intervalle, nous n'en eussions eu des nouvelles. Mais je ne pus me résoudre à quitter la côte, avant de faire de nouvelles recherches pour découvrir ce bâtiment. Ce fut dans cette vue que je cinglai vers le Cap Teerawhitte, & qu'ensuite je contournai la côte de pointe en pointe, jusqu'au Cap Pallifer, tirant des coups de canon de demi-heure en demi-heure; mais tous nos soins furent infructueux. A huit heures, nous mîmes en panne pour passer la nuit, le Cap Pallifer nous restant au S. E. $\frac{1}{4}$ E. à trois lieues, & dans cette position nous avions cinquante brasses d'eau.

J'eus alors une occasion de faire les remarques suivantes, sur la partie de la côte qui est entre les Caps Téerawhitte & Pallifer. La baie, sur le côté occidental du dernier Cap ne paroît point courir si avant dans les terres, au Nord, que je l'avois d'abord pensé; l'erreur venoit de ce que la terre du fond de la baie est extrêmement basse. Cette baie cependant a pour le moins cinq lieues de profondeur,

& autant de largeur à ſon entrée. Quoiqu'elle paroiſſe expoſée aux vents du Sud & du S. O., il eſt probable qu'il y a au fond des endroits à l'abri même de ces vents.

LA BAIE ou entrée, ſur le côté oriental du Cap Téerawhitte, devant lequel nous mouillâmes, gît au Nord, un peu à l'Oueſt, & ſemble à l'abri de tous les vents. Le Cap du milieu, ou la pointe qui ſépare ces deux baies, s'éleve à une hauteur conſidérable, ſur-tout dans la partie du derriere; car, près de la mer, il y a une bordure de baſſe terre, en travers de laquelle on trouve quelques rochers pointus; mais ils ſont ſi près du rivage, qu'ils ne ſont point du tout dangereux. La navigation, de ce côté du détroit, eſt beaucoup plus sûre que l'autre, parce que les marées y ſont bien moins fortes. Le Cap Téerawhitte & le Cap Palliſer, giſſent dans la direction du N. 69$^d$ O., & S. 69$^d$ E., à dix lieues l'un de l'autre. Celui qui ſépare les deux baies, dont on a parlé ci-deſſus, eſt au-dedans, ou au Nord de cette direction. Toute la terre, près de la côte, entre ces Caps & aux environs, eſt extrêmement ſtérile, vraiſemblablement parce qu'elle eſt ſi expoſée aux vents froids du Sud. Du Cap Téerawhitte aux deux Freres, ſitués en travers du Cap Koamaroo, la route eſt preſque N. O. $\frac{1}{4}$ N. & la diſtance de ſeize milles. Entre le Cap Téerawhitte & l'Iſle d'entrée, il y a, au Nord, une Iſle aſſez près de la côte. Je jugeai que c'eſt une Iſle, quand je la vis lors de mon premier voyage; mais, comme je n'en étois pas sûr, je laiſſai ce point indécis dans une carte du détroit; & voilà pourquoi j'en parle maintenant, ainſi que des baies mentionnées ci-deſſus.

LE FOND DE CETTE BAIE, paroît très-convenable pour

Ann. 1773. Novembre.

» un établissement Européen. Il y a une grande étendue de » terre, qu'il seroit aisé de cultiver & de défendre. On y » trouve une quantité prodigieuse de bois; &, suivant toute » apparence, il y a une riviere considérable. Enfin le pays » ne semble pas très-peuplé; de sorte qu'il seroit peu dan- » gereux d'avoir des querelles avec les Naturels, ce qui est » sur-tout à redouter dans les divers cantons de la Nou- » velle-Zélande. Le lin (*Phormium tenax*), dont les Na- » turels font leurs vêtemens, leurs nattes, leurs cordages, » leurs filets, est luisant, élastique, & fort de maniere qu'il » pourroit devenir un article de commerce aux Indes, où » l'on manque de cordages & de cannevas. Dans les siécles » futurs, lorsque les Puissances de l'Europe auront perdu » leurs Colonies d'Amérique, on pensera peut-être à faire » de nouveaux établissemens dans des régions plus éloignées; » & si jamais il est possible aux Européens d'avoir assez d'hu- » manité pour traiter en freres les Insulaires de la mer du » Sud, nous aurons des Colonies qui ne seront pas souillées » par le sang des Nations innocentes. »

26. Le 26, à la pointe du jour, je fis voile autour du Cap Palliser, en tirant des coups de canon, comme à l'ordinaire, à mesure que j'avançois le long de la côte. Je marchai ainsi jusqu'à trois ou quatre lieues, au N. du Cap. Le vent sautant alors au N. E., je portai sur le Cap Campbell de l'autre côté du détroit. Bientôt après, voyant de la fumée s'élever au N. E., à quelque distance dans l'intérieur des terres, je serrai le vent, & continuai à aller au plus près jusqu'à six heures du soir. La fumée avoit disparu, & nous ne vîmes aucun autre signe d'Habitans.

Tout

TOUT LE MONDE penſoit que l'Aventure ne pouvoit être ni échouée ſur la côte, ni dans aucun des havres. Je ne la cherchai plus, & je ne penſai plus à la revoir pendant le reſte du Voyage, car je n'avois fixé aucun rendez-vous, après la Nouvelle-Zélande. Cette ſéparation cependant ne me découragea point, & j'étois réſolu d'employer la ſaiſon ſuivante à reconnoître pleinement les parties auſtrales de la mer Pacifique. ANN. 1773. Novembre.

QUOIQU'A notre départ de la côte, il n'y eût point d'eſpoir de revoir nos Compagnons de voyage, j'eus la ſatisfaction de trouver qu'aucun homme de mon équipage n'étoit affligé, & perſonne ne croyoit que nos dangers s'accroîtroient, parce que nous ſerions ſeuls. En général, l'équipage cingla avec autant de courage, du côté du Pole Auſtral, que ſi une flotte eût marché de conſerve avec nous.

« NOUS ALLIONS commencer cette nouvelle campagne » en auſſi bonne ſanté, ſuivant les apparences, que lors de » notre départ d'Angleterre; mais peut-être que les fati- » gues & les travaux continuels, que nous venions d'eſſuyer, » avoient réellement affoiblis nos corps. Outre les dangers » & les difficultés inſéparables de cette navigation, nous » n'avions plus à bord d'animaux vivans, comme en quit- » tant le Cap de Bonne-Eſpérance; & le peu de proviſions » choiſies qu'on ſervoit aux Officiers, commençoient à » nous manquer, & nous n'étions pas mieux nourris que » les ſimples matelots. L'eſpoir de rencontrer de nouvelles » terres s'étoit évanoui. Juſqu'aux ſujets ordinaires de con- » verſation, tout étoit épuiſé. Cette campagne au Sud ne

ANN. 1773. Novembre.

» promettoit rien de nouveau à l'imagination ; & elle ne se » présentoit à notre esprit qu'environnée d'horreurs & de » périls. Nous venions de jouir de quelques beaux jours entre » les Tropiques ; les productions des Isles avoient couvert » nos tables de mets exquis, & le spectacle de différentes » Nations nous avoit procuré du plaisir ; mais ce moment » agréable alloit être remplacé par un long période de » brumes, de gelées, de jeûnes, & sur-tout par une en- » nuyeuse monotonie. L'Abbé Chappe, dans son Voyage, » à la Californie, observe que la seule variété a des charmes » pour le Voyageur qui passe d'un pays à un autre; & la Phi- » losophie exalte tellement son imagination, que, suivant » lui, *la vie qu'on mene en mer, n'est ennuyeuse & uni-* » *forme que pour ceux qui ne sont pas accoutumés à re-* » *garder autour d'eux, & qui voient la Nature avec indif-* » *férence.* Si l'Abbé Chappe avoit eu le bonheur de faire » un Voyage au Cercle Antarctique, sans ces milliers de » volailles grasses, qui entretenoient sa bonne humeur, » durant sa petite traversée de Cadix à la Vera-Crux, il » n'auroit peut-être pas parlé ainsi.

» JE QUITTAI les côtes de la Nouvelle-Zélande avec » des idées très-différentes de ce Voyageur ; mais j'étois » animé par l'espoir d'achever le tour du Monde, près du » Pole Austral, dans une latitude élevée. »



# CHAPITRE VI.

*Départ de la Nouvelle-Zélande. Route du Vaisseau dans la recherche d'un Continent. Récit des différens obstacles qu'a opposé la glace. Méthodes suivies pour reconnoître la mer Pacifique Australe.*

LE 26, à huit heures du soir, je pris mon point de départ du Cap Pallifer, & je gouvernai au Sud un peu à l'Eft, avec un vent favorable du N. O. & du S. O. Nous voyions chaque jour des paffes-pierres, des veaux marins, des poules du Port-Egmont, des albatroffes, des pintades, & d'autres peterels; &, le 2 Décembre, par 48d 23′ de latitude Sud, & 179d 16′ de longitude Oueft, nous apperçûmes plufieurs penguins au bec rouge, qui demeurerent autour de nous le lendemain. — ANN. 1773. 26 Novemb. — 2 Décembre.

LE 5, par 50d 17′ de latitude Sud, & 179d 40′ de longitude Eft, la déclinaifon de l'aimant fut de 18d 25′ Eft. 5.

LE LENDEMAIN, à huit heures & demie du foir, nous étions aux Antipodes de nos Amis de Londres, & par conféquent à la plus grande diftance poffible d'eux. 6.

« LE SOUVENIR de nos familles & de la douceur

Ann. 1773. Décembre. » de nos sociétés, arracha un soupir à ceux dont le cœur » sentoit les tendres liens de l'affection filiale ou paternelle. » Nous sommes les premiers Européens, & peut-être nous » sommes les seuls qui soyons parvenus à ce point. On dit » communément en Angleterre, que sir François Drake *a* » *passé sous l'arche du milieu du pont de Londres*. Mais » c'est une erreur, car il fit route le long de la côte d'A- » mérique; cette fausseté s'est probablement répandue, » parce qu'il a passé les *perioeci*, ou le 180° degré de lon- » gitude dans le même cercle de latitude Septentrionale, » sur la côte de la Californie. »

8. Le 8, par 55ᵈ 39′ de latitude, & 178ᵈ 53′ de longitude Ouest, nous cessâmes de voir les penguins & les veaux marins, & nous en conclûmes qu'ils s'étoient retirés vers les Parties méridionales de la Nouvelle-Zélande : nous avions alors un vent fort du N. O. & une grosse houle du S. O. Nous atteignîmes cette houle, dès que la pointe Sud de la Nouvelle-Zélande fut dans cette direction; mais, comme nous n'avions point eu de vent de ce rumb les six jours précédens, & qu'au contraire, il avoit soufflé de l'Est, du Nord & du N. O. j'en conclus qu'il ne peut pas y avoir de terre au Midi, sous le méridien de la Nouvelle-Zélande, à moins qu'elle ne soit très-loin au Sud. Les deux jours suivans, le ciel fut orageux avec de la pluie neigeuse & de la neige; les vents souffloient entre le Nord & le Sud-Ouest.

10. « Le 10, à midi, nous étions par 59ᵈ de latitude Sud, » sans avoir rencontré de glaces, quoique l'année pré- » cédente nous en eussions trouvé, le 10 Décembre, entre

» le 50 & le 51ᵉ degré de latitude. Il eſt difficile de rendre » raiſon de cette différence ; peut être l'hiver qui précéda » notre premiere campagne, avoit accumulé plus de glace, » que l'année ſuivante, ce qui eſt d'autant plus probable » que nous apprîmes au Cap, que l'hiver y fut plus froid » qu'à l'ordinaire. Une tempête violente briſa peut-être » la glace du pole, & la chaſſa au Nord juſqu'à l'en- » droit où elle frappa nos regards : peut-être auſſi que » cet effet fut produit par ces deux cauſes, & par pluſieurs » autres. »

ANN. 1773. Décembre.

L'ORAGE ſe calma le 11, & le ciel s'éclairciſſant, nous reconnûmes que nous étions par $61^d\ 15'$ de latitude Sud, & $173^d\ 41'$ de longitude Oueſt. Ce beau tems fut de peu de durée : le ſoir, le vent devint fort du S. O. & ſouffla par raffales accompagnées de groſſes ondées de neige, de grêle & de pluie neigeuſe. Le mercure, dans le thermomètre, tomba à $32^d$, par conſéquent le tems très-froid ſembloit indiquer que la glace n'étoit pas éloignée. 11.

LE LENDEMAIN, au matin, à quatre heures, par $62^d\ 10'$ de latitude Sud, & $172^d$ de longitude Oueſt, nous vîmes la premiere Iſle de glace, $11^d\ \frac{1}{2}'$ plus au Sud, que nous ne l'avions trouvée l'année auparavant, après notre départ du Cap de Bonne-Eſpérance. Nous apperçûmes en même-tems un peterel antarctique, quelques albatroſſes griſes, des pintades & des peterels bleus. Le vent tourna du S. O. par le N. O. au N. N. E. Le plus ſouvent il fut frais & accompagné de neige, & d'une brume épaiſſe ; en conſéquence, je gouvernai au S. E. & à l'E., en tenant toujours le vent ſur la 12.

Ann. 1773. Décembre.

perpendiculaire du vaiſſeau, afin de pouvoir retourner à-peu-près ſur la même route, ſi nous étions arrêtés par des obſtacles. Nous avions, depuis quelques jours, une groſſe mer du N. O. & du S. O., de façon qu' , probablement, il n'y a point de terre proche entre ces deux points.

« Le 13, le thermomètre ſe tint à 31$^{d}$, & nous cinglâmes à l'Eſt, avec une briſe fraîche, quoiqu'il tombât une quantité prodigieuſe de neige, qui rempliſſoit tellement l'athmoſphère, que nous ne voyions pas à dix verges devant nous. Œdidée avoit déjà témoigné ſa ſurpriſe, en obſervant les jours précédens de petites ondées de neige & de grêle: ce phénomène eſt abſolument inconnu dans ſon pays. Ces *pierres blanches*, qui ſe fondoient dans ſes mains, étoient miraculeuſes pour lui, & quoique nous eſſayaſſions de lui expliquer, que le froid contribuoit à leur formation, je crois que ſes idées, ſur cette matiere, n'étoient pas fort claires. Les flocons de neige, qui ne ceſſerent de tomber ce jour, le ſurprirent plus que tout ce qu'il avoit vu juſqu'alors : après avoir conſidéré long-tems ſes qualités ſingulieres, il nous dit qu'il l'appelleroit de la *pluie blanche*, quand il ſeroit de retour dans ſon Iſle. Il n'apperçut pas les premieres glaces, parce que nous les dépaſſâmes de trop bonne heure dans la matinée; mais, deux jours après, à environ 65$^{d}$ de latitude Sud, il fut frappé d'étonnement en regardant un des plus gros morceaux; & lorſqu'il découvrit, le lendemain, une immenſe plaine de glace, qui nous empêchoit de marcher plus loin au Sud, il témoigna un grand plaiſir, parce qu'il croyoit que c'étoit une terre. Nous lui dîmes qu'il ſe trompoit, & qu'il n'avoit que de

Ann. 1773.
Décembre.

» l'eau douce ſous les yeux ; mais nous ne pûmes le lui perſuader qu'en montrant la glace qui s'étoit formée dans les futailles ſur le pont. Il nous aſſura cependant, qu'à tout événement, il vouloit lui donner le nom de *terre - blanche*, afin de la diſtinguer de tout le reſte. Il avoit raſſemblé, à la Nouvelle-Zélande, un certain nombre de petites baguettes, dont il faiſoit ſoigneuſement un paquet, ce qui lui tenoit lieu de journal. A chaque Iſle qu'il avoit vu & viſité, après ſon départ des Iſles de la Société, il avoit ajouté une petite baguette, de ſorte que ſa collection montoit alors à neuf ou dix, dont il ſe rappelloit très-bien les noms, & la *terre-blanche*, ou *whennua-téa-téa* étoit la derniere. Il demandoit ſouvent à combien d'autres pays nous aborderions en allant en Angleterre ; &, d'après quelques noms que nous lui dîmes, il forma un paquet ſéparé, qu'il étudioit chaque jour avec autant de ſoin que le premier. L'ennui de cette partie de notre Voyage, le rendoit probablement ſi empreſſé d'en connoître la fin, & les proviſions ſalées, & la froideur du climat, contribuerent à le dégoûter. Son amuſement ordinaire étoit de détacher les plumes rouges des tabliers de danſe, qu'il avoit acheté à *Tonga-Tabboo*, & d'en faire un panache de huit ou dix. Il paſſoit le reſte de ſon tems à ſe promener ſur le pont, à parler avec les Officiers & les Bas-Officiers, & à ſe chauffer dans la chambre du Capitaine. Nous profitâmes de l'occaſion pour nous inſtruire davantage de ſa langue : nous corrigeâmes peu-à-peu le Vocabulaire que nous avions fait aux Iſles de la Société, & nous acquîmes ainſi, ſur ſon pays & ſur les Iſles voiſines, des connoiſſances, qui nous porterent à y faire

» diverſes recherches durant notre ſeconde relâche. »

ANN. 1773.
14 Décembr.

NOUS RENCONTRAMES pluſieurs grandes Iſles le 14, & à midi des glaces flottantes, à travers leſquelles je m'ouvris un paſſage, par 64$^{d}$ 55′ de latitude Sud, & 163$^{d}$ 20′ de longitude Oueſt. Nous voyions des albatroſſes griſes, des peterels bleus, des pintades & des hirondelles de mer. En avançant au S. E. $\frac{1}{4}$ E. avec un vent frais de l'Oueſt, le nombre des Iſles de glace s'accroiſſoit prodigieuſement autour de nous. Depuis midi, juſqu'à huit heures du ſoir, nous n'en vîmes que deux; mais, avant quatre heures du matin du
15. 15, nous en avions dépaſſé dix-ſept, outre beaucoup de glaces flottantes, au milieu deſquelles nous avions navigué. A ſix heures, je fus obligé de marcher au N. E. afin d'éviter une immenſe plaine au S. & au S. E. Les glaces, dans la plupart des endroits, y étoient empilées : en d'autres, on voyoit des coupures dans la plaine, & au-delà une mer nette. Je crus qu'il ſeroit dangereux de la traverſer, parce que le vent ne nous auroit pas permis de retourner par le chemin où nous aurions paſſé; d'ailleurs, comme il étoit fort & le tems extrêmement brumeux par intervalles, je fus contraint de ſortir promptement de ces glaces flottantes, qui ſont encore plus périlleuſes que les grandes Iſles. Cette glace n'étoit point telle qu'on en trouve ordinairement dans les baies ou rivieres, & près de la côte, mais pareille à celle qui ſe détache des Iſles, & qu'on peut appeller proprement les parois des groſſes pièces, ou les fragmens qui tombent quand les grandes Iſles commencent à s'écarter de l'endroit où elles ſe forment.

NOUS NE PORTAMES pas long-tems au N. E. avant d'être enfermés

ANN. 1773, Décembre.

enfermés : nous fûmes obligés de revirer & de faire force de voiles au S. O., ayant au Sud une plaine, ou des glaces flottantes, & au Nord plusieurs Isles d'une grosseur énorme. Après avoir marché deux heures sur ce bord, le vent tournant heureusement à l'Ouest, nous revirâmes pour forcer de voiles au Nord, & nous sortîmes bientôt des glaces flottantes, mais non pas sans recevoir des coups très-violens, des morceaux les plus gros, qu'avec tous nos soins nous ne pouvions pas éviter. En sortant d'un danger, nous rentrions dans un autre : le tems étoit brumeux, & plusieurs grandes Isles embarrassoient notre route, de sorte que nous avions à faire loff tout, pour en éviter une, & arriver tout plat, pour en éviter une autre. Nous fûmes sur le point de nous briser sur une de celles-ci, & si cela étoit arrivé, le vaisseau & tous les hommes de l'équipage, sans aucune exception, auroient péris. Ces obstacles, joints au peu de probabilité de trouver terre plus loin au Sud, & à l'impossibilité de la reconnoître à cause de la glace, supposant qu'on en découvrît une, me déterminerent à remettre le cap au Nord. Lorsque nous revirâmes la derniere fois, nous étions par 159$^{d}$ 20′ de longitude Ouest, & 66$^{d}$ de latitude Sud. Nous vîmes plusieurs penguins sur les Isles de glace, & quelques peterels antarctiques dans l'air.

« MALGRÉ les périls continuels auxquels nous étions
» exposés, l'équipage étoit moins inquiet que je ne l'au-
» rois cru ; &, comme dans une bataille, le spectacle de la
» mort devient familier & souvent indifférent, ainsi nous
» nous trouvions, chaque jour, en danger de périr, & nous
» étions tranquilles, comme si les flots, les vents & les

ANN. 1773. Décembre.

» rochers de glace n'avoient pas pu nous faire de mal. » Ces glaces étoient de toute forte de forme, comme celles » que nous avions vu l'été précédent, & nous appercevions un grand nombre de pyramides, d'obélisques, & » de clochers d'Eglise, dont la hauteur n'étoit pas fort inférieure à celle que nous avions observée parmi les premieres Isles de glace en 1772 ; beaucoup d'autres aussi » leur ressembloient, en ce qu'elles étoient très-étendues » & parfaitement unies au sommet.

» La quantité d'oiseaux, que nous avions rencontré » jusqu'ici dans notre passage, auroit persuadé d'autres Navigateurs, que nous étions proche de terre; mais nous ne » formions là-dessus aucune espérance.

» Le tems, extrêmement humide & d'un froid désagréable, » fut funeste aux colombes & aux pigeons, que plusieurs de » nos gens avoient acheté sur les Isles de la Société, & sur celles » des Amis, ainsi qu'aux oiseaux chantans que nous avions » eu tant de peine à prendre en vie à la Nouvelle-Zélande. » J'avois, à mon départ de ce pays, cinq colombes, mais » elles moururent l'une après l'autre, avant le 16 de Décembre, parce qu'elles étoient plus exposées au froid dans nos » chambres, que dans les postes des Matelots. Le thermomètre ne s'y tenoit jamais qu'à 5 degrés plus haut, qu'en » plein air sur le pont. »

Nous continuames à marcher au Nord avec un vent frais de l'Ouest, accompagné de fortes ondées de neige, jusqu'à huit heures du soir : le vent diminua alors, le ciel

commença à s'éclaircir; &, à ſix heures du matin du 16, il y eut calme. Quatre heures après, il fut ſuivi d'une briſe du N. E. avec laquelle nous forçâmes de voiles au S. E. ayant une brume épaiſſe, des ondées de neige, & tous nos agrêts couverts de glace. Le ſoir, on eſſaya d'en prendre quelques morceaux, mais il fallut abandonner l'entrepriſe : la mer étoit trop groſſe, & les maſſes ſi larges, que la chaloupe couroit des dangers à en approcher. ANN. 1773. 16 Décemb.

LE LENDEMAIN, au matin, 17, on réuſſit mieux, car à midi, on en remplit pluſieurs bateaux : je fis voile alors à l'Eſt, avec une petite briſe du Nord, accompagnée de neige & de pluie neigeuſe, qui, en tombant, ſe geloit ſur les agrêts. Nous étions par $64^d$ $41'$ de latitude Sud, & $155^d$ $44'$ de longitude Oueſt. La glace, que nous prîmes, n'étoit pas des meilleures; formée principalement de neige glacée, elle étoit poreuſe, & elle avoit abſorbé beaucoup d'eau ſalée: cette ſaumure ſe diſſipoit, après avoir été quelque-tems ſur le pont, & on en tiroit une eau douce. Nous continuâmes à forcer de voiles à l'Eſt, avec un vent du Nord d'un froid perçant, une brume épaiſſe, de la neige, & de la pluie neigeuſe, qui décoroit de glaçons nos agrêts. Nous rencontrions, à chaque heure, quelques-unes des grandes Iſles de glace, qui rendent la navigation ſi dangereuſe dans ces latitudes élevées. A ſept heures du ſoir, nous en trouvâmes un nouveau grouppe; nous manquâmes de nous briſer ſur une d'elles, & nous eûmes peine à ſortir du milieu des autres. Je retournai à l'Oueſt juſqu'à dix heures, mais la brume ſe diſſipa, & je repris ma route à l'Eſt. Le lendemain, à midi, nous étions par $64^d$ $49'$ de latitude S., & $149^d$ $19'$ 17. 18.

Ann. 1773. Décembre. de longitude O. Bientôt notre longitude, d'après la diſtance obſervée du ſoleil & de la lune, fut de 149^d 19′ O.; ſuivant la montre de M. Kendal de 148^d 36′, & ſuivant mon eſtime de 148^d 3′ : latitude 64^d 48′ Sud.

Le tems clair, & le vent qui tourna au N. O., m'inſpirerent le deſir de gouverner au Sud; j'y portai en effet le
20. cap juſqu'à ſept heures du matin du 20, que le vent paſſant au N. E. & le ciel ſe couvrant de nuages, je cinglai au S. E. L'après-midi, le vent fut fort, accompagné de brume épaiſſe, de neige, de pluie neigeuſe & de pluie, c'eſt-à-dire, du plus mauvais tems poſſible. Nos agrêts étoient ſi chargés de glace, que nous avions aſſez à faire d'abattre nos huniers, pour doubler les ris. A ſept heures du ſoir, par 147^d 46′ de longitude, je paſſai une ſeconde fois le cercle antarctique ou polaire, & je continuai de marcher au S. E. juſqu'à ſix
21. heures du lendemain matin: étant alors par 67^d 5′ de latitude S. nous rencontrâmes tout-à-coup un grouppe de très-groſſes Iſles de glace, & une grande quantité de morceaux flottans; &, comme la brume étoit extrêmement épaiſſe, nous eûmes toutes les peines du monde à en ſortir : je portai enſuite au N. O. juſqu'à midi : la brume étant un peu diſſipée, je remis le Cap au S. E. Les Iſles de glace que nous rencontrâmes le matin, étoient très-hautes & très-eſcarpées, & formoient à leurs ſommets divers pics, au-lieu que la plupart de celles que nous avions apperçu auparavant, étoient plates au haut & moins élevées : pluſieurs de celles-ci avoient cependant deux ou trois cens pieds d'élévation, & deux ou trois milles de circuit, avec des côtés perpendiculaires, qui inſpiroient la frayeur quand on les

regardoit. De tous les oiſeaux qui nous avoient accompagné, il ne reſtoit que les albatroſſes griſes, mais nous reçumes la viſite d'un petit nombre de peterels antarctiques.

LE 22, nous gouvernâmes E. S. E. avec un vent frais du Nord, qui ſouffloit par raffales : le perroquet d'artimon fut enlevé, mis en pièces, & rendu à jamais inutile. A ſix heures du matin, le vent tournant vers l'Oueſt, je marchai Eſt-Nord, étant par 67$^d$ 31′ de latitude, (la plus haute où nous fuſſions encore parvenus) & 142$^d$ 54′ de longitude Oueſt. 22.

NOUS CONTINUAMES notre route à l'E. $\frac{1}{4}$ N. E. juſqu'à midi du 23 : par 67$^d$ 12′ de latitude, & 138$^d$ de longitude, 23.
je gouvernai S. E. : nous voyons alors vingt-trois Iſles de glaces de deſſus le pont, & deux fois autant du haut des mâts, & cependant notre horizon ne s'étendoit pas à plus de deux ou trois milles. A quatre heures de l'après-midi, par 67$^d$ 20′ de latitude, & 137$^d$ 12′ de longitude, nous rencontrâmes une quantité ſi prodigieuſe de glaces en plaines, ou de glaces flottantes, qu'elles couvroient la mer dans toute l'étendue du Sud à l'Eſt, & elles étoient ſi épaiſſes & ſi ſerrées, qu'elles obſtruoient entièrement notre paſſage. Le vent étant aſſez modéré & la mer tranquille, je mis à la cape au bord intérieur de la glace, & je détachai deux chaloupes afin d'en ramaſſer quelques morceaux. Sur ces entrefaites, on en ſaiſit de larges pièces aux côtés du bâtiment, & on les prit à bord avec nos palans à croc : l'enlévement de la glace fut ſi pénible, à cauſe du froid, que les bateaux reſterent juſqu'à huit heures pour faire deux voyages : je portai enſuite à l'Oueſt ſous les huniers & les baſſes voiles, tous les ris pris.

Ann. 1773. Décembre.

avec un vent fort du Nord, accompagné de neige & de pluie neigeuse, qui, se gelant sur les agrêts en tombant, rendoit les cordages aussi durs que du fil d'archal, & les voiles comme des planches de bois ou des plateaux de métal. Les rouets étoient d'ailleurs si fortement gelés dans les poulies, qu'il falloit faire les derniers efforts pour abattre ou pour hisser un hunier; & le froid si vif, qu'à peine pouvoit-on le supporter : des glaces couvroient, en quelque sorte, toute la mer : il y avoit des coups de vent & une brume épaisse.

Dans une position si défavorable, il étoit naturel de penser à retourner au Nord, puisqu'il n'y avoit point de probabilité de trouver une terre dans ces parages, & qu'il ne paroissoit pas possible de s'avancer plus loin au Sud. J'aurois eu tort de m'avancer à l'Est dans cette latitude, non-seulement à cause de la glace, mais parce que j'aurois laissé au Nord, sans le reconnoître, un espace de mer de 24 degrés de latitude, où il pouvoit y avoir une grande terre.

Tandis qu'on ramassoit de la glace, nous prîmes deux peterels antarctiques; &, en les examinant, nous persistâmes à les croire de la Tribu des peterels. Ils sont, à-peu-près, de la grandeur d'un gros pigeon; les plumes de la tête, du dos, & une partie du côté supérieur des aîles, sont d'un brun léger; le ventre & le dessous des aîles blancs; les plumes de la queue, blanches aussi, mais brunes à la pointe : nous prîmes en même-tems un nouveau peterel plus petit que le premier, mais, comme les autres, d'un plumage gris sombre. Je remarquai que ces oiseaux avoient plus de plumes

que ceux que nous avions vus : tant la Nature a pris ſoin de les vêtir ſuivant le climat qu'ils habitent. Nous apperçûmes auſſi des albatroſſes, couleur de chocolat : nous n'avons trouvé que parmi les glaces ces oiſeaux ainſi que les peterels, dont on a parlé plus haut ; d'où on peut conjecturer avec raiſon, qu'il y a une terre au Sud. Nous découvrîmes un gros veau marin, qui joua autour de nous pendant quelques minutes. Un de nos Matelots, qui avoit été au Groënland, l'appella cheval de mer ; mais tous nos Meſſieurs, qui le virent, le prirent pour ce que j'ai dit. Depuis que nous avions rencontré des glaces, le thermomètre ſe tenoit de 33 à 34$^d$ à midi.

ANN. 1773. Décembre.

« PLUSIEURS PERSONNES étoient alors affligées de rhu- » matiſmes violens, de maux de tête ; d'autres avoient les » glandes enflées, & des fièvres de catharre, qu'on attri- » buoit à l'uſage de la glace. Mon Pere, qui ſe plaignoit » d'un rhume, depuis quelques jours, fut obligé de garder » le lit : ſa maladie ſembloit provenir de l'humidité de ſa » chambre, dans laquelle tout pourriſſoit : le froid y fut ſi » ſenſible ce jour, que le thermomètre ne s'y tint qu'à deux » degrés & demi plus haut que ſur le pont. »

LE 24, le vent diminua, tournant au N. O. & le ciel s'éclaircit par 67$^d$ de latitude, & 138$^d$ 15$'$ de longitude. Comme nous avancions au N. E. avec un bon vent du N. O. les Iſles de glace ſe multiplioient tellement autour de nous, qu'à midi nous étions environnés de près de cent, & en outre d'une immenſe quantité de petits morceaux. M'appercevant qu'il y alloit avoir calme, je conduiſis le vaiſſeau 24.

ANN. 1773. Décembre.

dans un parage, auſſi net qu'il me fut poſſible : la Réſolution cependant dériva avec la glace ; & , profitant de chaque léger ſouffle de vent, on l'empêcha de tomber ſur quelques-unes de ces Iſles flottantes. Nous paſſâmes ainſi le ſoir de Noël, à-peu-près de la même maniere que l'année précédente. Heureuſement il n'y avoit point de nuit, & le tems étoit clair; car, avec la brume des derniers jours, il auroit fallu un miracle, pour conſerver le vaiſſeau.

« LE CAPITAINE, ſuivant la coutume, invita les Officiers & les Maîtres à dîner, & l'un des Lieutenans régala » les Bas-Officiers. On donna aux Matelots une double » portion de poudding, & ils bûrent l'eau-de-vie de leur » ration, qu'ils avoient épargné quelques mois d'avance » pour le jour de Noël : ils eurent grand ſoin de s'enivrer. » La vue d'une quantité innombrable d'Iſles de glaces, au » milieu deſquelles nous dérivions à la merci du courant, » au danger de faire naufrage à chaque moment contre une » de ces maſſes, ne les empêcha pas de ſe livrer à leurs » amuſemens favoris. Tant qu'il leur reſta de l'eau-de-vie, » ils *firent Noël en bons Chrétiens*. La longue habitude » de la mer leur inſpire du mépris pour les périls; & la fatigue & l'inclémence du ciel, durciſſant leurs muſcles » & leurs nerfs, rendent inſenſible leur eſprit. On conçoit aiſément que des hommes, qui ne s'occupent pas » même de leur ſûreté, s'intéreſſent peu au bien-être des » autres. Aſſujettis à des ordres ſtricts, ils exercent une » autorité tyrannique ſur ceux que la fortune met en leur » pouvoir ; &, accoutumés à faire face à l'ennemi, ils ne » reſpirent que la guerre. Par la force de l'habitude, le

» meurtre

» meurtre est tellement devenu une passion de leur ame, » que, pendant notre Voyage, je les ai vu montrer, plu- » sieurs fois, un horrible empressement de tirer sur les In- » diens, pour le plus léger prétexte. En général, la vie » qu'ils menent les prive des consolations domestiques, & » de grossiers besoins remplacent, chez eux, des affections » délicates. Quoique membres d'une société civilisée, on » peut les regarder, en quelque sorte, comme un corps » d'hommes barbares, passionnés, vindicatifs; mais d'ail- » leurs braves, sinceres, & vrais les uns envers les autres.

» TANT que nous restâmes sous la Zone-Torride, nous » eûmes à peine une nuit: & je trouve, dans le Journal de » mon Pere, plusieurs articles écrits, quelques minutes » avant minuit, à la lueur du soleil. Cet astre étoit si peu » de tems au-dessous de l'horizon, qu'un crépuscule très- » fort ne cessa pas de nous éclairer. Ce phénomène frappa » d'étonnemenr Œdidée, qui vouloit à peine en croire ses » sens. Nous fîmes envain des efforts pour le lui expliquer: » & il nous assura que ses Compatriotes le traiteroient de » menteur, quand il leur parleroit de la pluie pétrifiée, & » du jour perpétuel. Les premiers Vénitiens, qui reconnu- » rent l'extrémité septentrionale du continent de l'Europe, ne » furent pas moins surpris de ce que le soleil ne quittoit point » l'horizon, & ils racontent qu'ils ne pouvoient distinguer » le jour de la nuit, que par l'instinct d'un oiseau de mer, » qui alloit se jucher sur la côte pendant quatre heures *(a)*;

(*a*) Piétro Quirino fit voile en Avril 1431, & fit naufrage à l'Isle de Roest ou de Rusten, sur la côte de Norwége, sous le Cercle-Polaire, en Janvier 1432. Voyez *Navigazioni*, &c. de *Ramusio*, 1574. *Vol. II.*

ANN. 1773. Décembre.

» comme nous étions probablement fort éloignés de terre ;
» cette indication nous manqua, & nous avons souvent
» observé un grand nombre d'oiseaux voltiger autour
» de nous, pendant toute la nuit, & en particulier de
» grosses troupes de différentes espèces, jusqu'à quatre
» heures. »

26. LE 26, au matin, toute la mer étoit couverte de glaces : dans l'étendue d'un horizon de quatre ou cinq milles, nous vîmes plus de deux cens grandes Isles, outre une quantité innombrable de petits morceaux.

« CETTE SCÈNE ressembloit aux débris d'un monde fra-
» cassé : au milieu de ce bouleversement, on entendoit, de
» toutes parts, les imprécations & les juremens des Matelots
» qui n'étoient pas encore sortis de leur ivresse. »

NOTRE LATITUDE, à midi, étoit de $66^{d}$ 15′; notre longitude $134^{d}$ 22′. Nous trouvâmes, par observation, que le vaisseau avoit dérivé environ vingt milles au N. E. ou à l'E. N. E. au-lieu qu'à en juger par les Isles de glace, il sembloit qu'il n'avoit point eu de dérive, ou du moins qu'il en avoit eu peu : d'où nous conclûmes que la glace dérivoit à-peu-près dans la même direction, & avec la même vîtesse. Une brise, qui s'éleva du O. S. O. à quatre heures, nous mit en état de gouverner au Nord, route par où il étoit plus probable que nous sortirions des dangers qui nous entouroient.

JE MARCHAI au Nord avec une bonne brise de l'Ouest ; accompagné d'un tems clair, jusqu'à quatre heures du

lendemain, au matin, 27 : rencontrant alors des glaces flottantes, je mis à la cape, & on en prit assez à bord pour remplir nos futailles vides. Je fis ensuite voile au N. O. avec une bonne brise du N. E. & un tems de gelée clair. Notre latitude étoit de $65^d$ $53'$ S. & la longitude de $132^d$ $42'$ O.; il n'y avoit pas la moitié autant de glaces qu'auparavant. ANN. 1773. 27 Décemb.

« MON PERE & douze autres personnes, furent attaquées » de nouveau de rhumatismes, & obligés de garder le lit. Le » scorbut ne se montroit pas encore sous un aspect effrayant; » mais tous ceux qui en avoient de légers symptomes, » (j'étois du nombre) bûrent, deux fois par jour, du moût » de bière frais, entièrement chaud, & s'abstinrent, autant » qu'il leur fut possible, de viandes salées. La langueur » générale, le visage pâle de presque tout le monde, sem» bloient nous menacer de suites plus funestes. Le Capitaine » Cook étoit très-maigre : il avoit une constipation con» tinuelle, & il perdit l'appetit. »

LE 28, à quatre heures du matin, le vent ayant tourné plus à l'E. & au S. E., devint frais & fut suivi d'ondées de neige. Notre route fut Nord jusqu'à midi du lendemain. Etant alors par $62^d$ $24'$ de latitude, & $134^d$ $39'$ de longitude, je gouvernai N. O. $\frac{1}{4}$ N. Quelques heures après, le ciel s'éclaircit, & le vent diminua & tourna plus au Sud. 28. 29.

LE 30, nous eûmes un petit vent de l'Ouest, un tems sombre & nébuleux, avec de la neige & de la pluie neigeuse par intervalles : nous vîmes plusieurs baleines jouer autour du bâtiment, mais très-peu d'oiseaux, des Isles de glace en abondance, & une houle du O. N. O. 30.

Ann. 1773. 31 Décemb.

Le 31, un petit vent souffla de l'Oueſt, & un tems beau & clair, nous fournit l'occaſion d'aërer les voiles de rechange, de nettoyer & de fumer les entreponts. A midi, notre latitude étoit de 59$^d$ 40′ S. & notre longitude 135$^d$ 11′ O. L'obſervation de ce jour donna lieu de conjecturer que nous avions un courant Sud; en effet, il eût été difficile d'expliquer pourquoi des maſſes ſi énormes de glace venoient du Sud. L'après-midi, il y eut un calme de quelques heures ſuivi d'une briſe de l'Eſt, qui nous mit en état de reprendre notre route au N. O. $\frac{1}{4}$ N.

Ann. 1774. 1 Janvier.

Le premier de Janvier, le vent ne reſta pas long-tems à l'Eſt, mais tournant par le Sud à l'Oueſt, il fut frais, & ſuivi d'ondées de neige. Le ſoir, par 58$^d$ 39′ de latitude Sud, nous dépaſſâmes deux Iſles de glace, & nous n'en revîmes enſuite que lorſque nous portâmes de nouveau au Sud.

2. Le 2, à cinq heures du matin, il y eut calme : nous étions à 58$^d$ 2′ de latitude, & 137$^d$ 12′ de longitude. Une briſe de l'Eſt ſuccéda au calme, & je gouvernai N. O. $\frac{1}{4}$ O. Je portai ainſi le Cap, parce que je voulois reconnoître un plus grand eſpace de mer, entre le point où j'étois, & notre route au Sud.

3. Le 3, à midi, par 56$^d$ 46′ de latitude, & 139$^d$ 45′ de longitude, le tems devint beau, & le vent tourna au S. O. Nous apperçûmes de petits plongeurs (comme nous les appellions) de la claſſe des peterels, que nous jugeâmes être de ceux qu'on voit ordinairement près de terre,

ſur-tout dans les baies & ſur la côte de la Nouvelle-Zélande. Je ne ſais que penſer de ces oiſeaux. S'il y en avoit eu davantage, je ſerois porté à croire, que nous n'étions pas alors très-éloignés de terre : car je n'en avois jamais vu à une auſſi grande diſtance des côtes. Ceux-ci avoient probablement été amenés ſi loin, par quelques bancs de poiſſon : en effet, il devoit y avoir de ces bancs autour de nous, puiſque nous étions environnés d'un grand nombre de peterels bleus, d'albatroſſes & d'autres oiſeaux, qu'on voit communément dans le grand Océan ; tous, ou preſque tous, nous quitterent avant la nuit : nous vîmes auſſi deux ou trois morceaux de goëmon, mais il étoit vieil & gâté.

Ann. 1774. Janvier.

A HUIT HEURES DU SOIR, par 56d de latitude S., & 140d 31′ de longitude O., le vent ſe fixant dans l'Oueſt, m'obligea de gouverner Nord-Eſt, & m'empêcha de reconnoître un eſpace à l'Oueſt de près de 40d de longitude, & de 20 de latitude. Si le vent avoit été favorable, je projettois de courir 15 ou 20 degrés de longitude, plus à l'Oueſt, dans le parallèle où nous étions, & de retourner enſuite à l'Eſt, par le cinquantieme parallèle. Cette route auroit tellement coupé l'eſpace mentionné ci-deſſus, qu'il n'auroit plus reſté de doute ſur la ſuppoſition d'une terre dans ces parages : nous avons peu de raiſons de penſer qu'il y en a une. Nous ſommes portés plutôt à croire le contraire ; car nous avons eu une groſſe houle creuſe, pendant pluſieurs jours, du O. & du N. O., quoique le vent ait ſoufflé d'une direction oppoſée la plus grande partie de ce tems ; preuve qu'entre ces deux rumbs nous n'étions couverts par aucune terre.

Ann. 1774. Janvier.

Plusieurs personnes de l'équipage avoient encore une fièvre légère, effet des rhumes. Heureuſement les remèdes les plus ſimples la diſſipoient, il ne falloit pour cela que quelques jours. Nous n'avions pas plus d'un ou deux hommes à-la-fois ſur la liſte des malades.

6. Nous marchames au N. E. $\frac{1}{4}$ N., juſqu'au 6 à midi. Nous étions alors par 52$^d$ de latitude S. & 135$^d$ 32′ de longitude Oueſt, & à environ deux cens lieues de notre route à Taïti, dans lequel eſpace, tout examiné, il n'eſt pas probable qu'il y ait une terre étendue; il eſt moins vraiſemblable encore qu'il y en ait une à l'Oueſt, puiſque nous avions eu & que nous avions encore de ce rumb de grandes lames monſtrueuſes: en conſéquence, je gouvernai N. E. avec un vent frais du O. S. O.

7. Le 7, à huit heures du matin, par 51$^d$ 49′ de latitude Sud, nous obſervâmes pluſieurs diſtances du Soleil & de la Lune, qui donnerent la longitude ſuivante:

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Par MM. Wales, | 133$^d$ | 24′ | 0 | |
| Gilbert, | 133$^d$ | 10′ | | |
| Clerke, | 133$^d$ | 0 | | |
| Smith, | 133$^d$ | 37′ | 25″. | |
| Moi, | 133$^d$ | 37′ | | |
| Moyen, | 133$^d$ | 21′ | 43″ | |
| Suivant la montre | 133$^d$ | 44′ | | Oueſt. |
| Mon eſtime, | 133$^d$ | 39′ | | |
| Déclinaiſon de l'Aimant, | 6$^d$ | 2′ | | Eſt. |
| Thermomètre, | 50$^d$ | | | |

LE LENDEMAIN, au matin, nous fîmes de nouvelles observations, & en tenant compte de la route du vaisseau, les résultats furent conformes aux observations précédentes. Je dois remarquer que notre longitude ne pourra jamais être fautive, tant que nous aurons un aussi bon guide que la montre de M. Kendal. A midi, je gouvernai E. N. E. $\frac{1}{2}$ E.; par 49$^d$ 7′ de latit. S. & 131$^d$ 2′ de longitude Ouest. ANN. 1774. 8 Janvier.

LE 9, par 48$^d$ 17′ de latitude S. & 127$^d$ 10′ de longitude Ouest, je mis le Cap à l'Est, avec un bon vent frais de l'Ouest, accompagné d'un tems clair & agréable & d'une grosse houle, qui venoit de la même direction que le vent. 9.

« L'ÉQUIPAGE commençoit à supporter ces climats froids, » avec d'autant plus de peine, qu'il n'y avoit pas d'espoir » de retourner en Angleterre cette année. D'abord les visa- » ges parurent annoncer du découragement; mais peu-à- » peu les matelots se résignerent à leur sort. Il faut avouer » cependant que nous étions tous affligés de ne pas savoir » où on vouloit nous conduire: & en effet le Capitaine ne » dit à qui que ce soit qu'elle étoit notre destination. »

LE MATIN du 10, comme nous avions peu de vent, on mit une chaloupe en mer, & plusieurs Officiers allerent tuer des oiseaux: ils rapporterent des peterels & d'autres qu'on voit ordinairement à toutes les distances possibles de terre. Nous n'appercevions rien d'ailleurs qui pût nous donner la moindre espérance d'en trouver aucune, & le lendemain à midi, par 45$^d$ 51′ de latitude S. & 122$^d$ 12′ de 10. 11.

Ann. 1774. Janvier. longitude Oueſt, & à un peu plus de deux cens lieues de la route que je ſuivis en allant à O-Taïti, en 1769, je changeai de route, & je gouvernai S. E. avec un vent frais du S. O $\frac{1}{4}$ O. Le ſoir, quand notre latitude étoit de 48$^d$ 22$'$ S. & notre longitude de 121$^d$ 29$'$ Oueſt, nous trouvâmes la déclinaiſon de l'aimant de 2$^d$ 34$'$ E.: nous n'en avons jamais eu de moindre en-dehors du tropique. Le ſoir du lendemain, elle fut

12. de 4$^d$ 30$'$ Eſt: & notre latitude 50$^d$ 5$'$ S. & 119 $\frac{1}{2}$ de longitude Oueſt.

13. Je marchai plus au Sud, juſqu'au ſoir du 13, que notre latitude fut de 53$^d$ 0$'$ S., & notre longitude 118$^d$ 3$'$ Oueſt. Le vent ſoufflant alors avec force du N. O., avec une brume épaiſſe & de la pluie, ce qui rendoit dangereuſe une navigation au large, j'allai au plus près au S. O., & je continuai cette route juſqu'à midi du lendemain.

14. «Le matin, une vague énorme frappa le vaiſſeau & inonda » les ponts. L'eau de la mer retomboit pardeſſus nos têtes » & éteignoit nos lumieres; de ſorte que nous croyions quel- » quefois être engloutis & tomber dans l'abîme. Tout étoit » à flot dans la chambre de mon Pere, & ſon lit abſolument » rempli d'eau. Son rhumatiſme le tourmentoit depuis plus » de quinze jours, avec tant de violence, qu'il ne pouvoit » ſe ſervir de ſes jambes, & ſes peines redoublerent ce matin. » Notre ſituation étoit alors fort triſte, même pour ceux » qui avoient conſervé leur ſanté, & inſupportable pour les » malades, à qui leurs membres perclus cauſoient des dou- » leurs exceſſives. L'aſpect de l'Océan étoit épouvantable; » & on eût dit qu'il ſe mettoit en colere de ce que de

» préſomptueux

» présomptueux mortels osoient marcher sur son sein. Tout » portoit l'empreinte de la tristesse, & un silence alarmant » régnoit autour de nous. Ceux mêmes qui étoient accou- » tumés à la mer, depuis leur enfance, avoient du dégoût » pour les nourritures salées : l'approche de l'heure du dîné » nous faisoit de la peine ; &, dès que l'odeur des alimens » atteignoit nos organes, il nous étoit impossible d'en » manger.

ANN. 1774. Janvier.

» CE VOYAGE ne peut être comparé à aucun autre, pour » la multitude des fatigues & des maux que nous avons » essuyés. Les Navigateurs, qui ont parcouru la mer du Sud » avant nous, naviguoient en-dedans du tropique, ou du » moins sous la zone-tempérée. Ils jouissoient presque tou- » jours d'un ciel doux & serein ; & ils marchoient à la vue » des terres qui leur fournissoient des rafraîchissemens. De » pareilles campagnes sont des parties de plaisirs, à côté » des nôtres. Les objets nouveaux & attrayans soulagent » l'esprit, égayent la conversation & raniment le corps : » mais les mêmes points de vue frappoient sans cesse nos » regards ; la glace, la brume, les tempêtes & la surface » ridée de la mer, formoient une scène lugubre, que n'é- » gayoient jamais les rayons du soleil : enfin le climat étoit » froid, & nous mangions des alimens détestables. En » un mot, il sembloit que tout notre être se desséchoit, & » nous devenions indifférens à tout ce qui anime la vie en » d'autres tems. Nous sacrifiions notre santé, nos sentimens, » nos jouissances, à la gloire de naviguer dans des parages » inconnus jusqu'alors. C'étoit en effet, comme dit Juvenal :

Proter vitam, vivendi perdere causas.

ANN. 1774. Janvier.

» LA SITUATION des matelots étoit aussi affligeante que » celle des Officiers, par une autre cause. Leur biscuit, qu'on » avoit trié à la Nouvelle-Zélande, cuit de nouveau, » & ensuite encaissé, étoit aussi gâté qu'auparavant; ce » qui provenoit de ce que, dans le triage, on en conserva de » mauvais, & de ce que les tonneaux n'avoient été ni assez » fumigés, ni assez séchés. Ils ne recevoient tous d'ailleurs » que les deux tiers de leur ration ordinaire; mais une » si petite quantité de biscuit, étant à peine suffisante » quand il est bon, étoit bien loin de l'être alors, qu'il y » en avoit la moitié de pourri. Ils ne se plaignoient point: » ce jour cependant le premier aide du Maître vint dire, » avec amertume, au Capitaine, que ni lui, ni ses cama- » rades n'avoient de quoi se rassasier; & il lui montra, en » même-tems des restes pourris & puans de son pain. » Ses remontrances eurent de l'effet, & tout l'équipage » reçut une ration ordinaire. M. Cook sembloit recouvrer » ses forces; mais ceux qui étoient attaqués de rhumatismes, » se trouvoient aussi indisposés que jamais. »

14. LE 14, nous étions par 56$^d$ 4′ de latitude S. & 122$^d$ 1′ de longitude Ouest. Le vent ayant tourné au Nord, & la brume continuant, je cinglai à l'Est, sous les basses voiles & les huniers, tous les ris pris. Mais nous ne pûmes pas long-tems porter ces voiles; car, avant huit heures du soir, le vent, qui devint une tempête, nous obligea de mettre
16. en panne, sous le perroquet d'artimon, jusqu'au matin du 16; le vent ayant alors beaucoup diminué & passé à l'Ouest, on hissa les basses voiles, & les huniers, tous les ris pris, & je marchai au Sud. Bientôt le ciel s'éclaircit; &, le soir,

notre latitude fut de $56^d$ 48′ S., & notre longitude $119^d$ 8′ Oueſt. ANN. 1774. Janvier.

NOUS CONTINUAMES à marcher au Sud, inclinant à l'Eſt, juſqu'au 18, que nous portâmes au S. O., avec un vent de S. E., étant par $61^d$ 9′ de latit. S. & $116^d$ 7′ de longitude Oueſt. A dix heures du ſoir, il y eut un calme, qui dura juſqu'à deux heures du lendemain au matin : une briſe ſe leva du Nord, devint bientôt un vent frais, & ſe fixa au N. E. j'en profitai pour gouverner Sud, juſqu'à midi du 20, par $62^d$ 34′ de latit. S., & $116^d$ 24′ de longit. Oueſt; il y eut un nouveau calme. 18. 19. 20.

DANS cette poſition, nous avions en vue deux Iſles de glace, dont l'une ſembloit auſſi large que la plus grande de celles que nous avions rencontrées juſqu'ici : elle n'avoit pas moins de deux cens pieds de hauteur, & elle ſe terminoit par un pic reſſemblant à la coupole de l'Egliſe de S. Paul. Comme une groſſe houle venoit de l'Oueſt, il n'étoit pas probable qu'il y eût une terre, entre nous & le méridien, de $133^d$ $\frac{1}{2}$, point de longitude où nous étions, ſous cette latitude, quand nous cinglâmes au Nord. Durant toute cette route, nous n'avions rien vu qui pût nous porter à croire que nous étions dans les environs d'une terre. A la vérité, nous avions apperçu ſouvent du goeſmon; mais je ſuis sûr que ce n'eſt pas un ſigne aſſuré de la proximité de terre, puiſqu'on rencontre du goeſmon ſur toutes les parties de l'Océan. Après un calme de quelques heures, nous eûmes un vent de S. E., mais il fut très-incertain & accompagné de groſſes ondées de neige : enfin il ſe fixa au S. $\frac{1}{4}$ S. E., & nous

Ann. 1774. Janvier. forçâmes de voiles à l'Eſt. Le vent fut frais, avec un froid perçant, de la neige & de la pluie neigeuſe.

22. Le 22, par 62ᵈ 5′ de latit. S. & 112ᵈ 24′ de longitude O., nous vîmes une Iſle de glace, un peterel antarctique, pluſieurs peterels bleus, & quelques autres oiſeaux connus; mais rien ne nous donnoit l'eſpoir de trouver terre.

23. Le 23, à midi, notre latit. fut 62ᵈ 22′ S., & notre longit. 110ᵈ 24′. L'après-midi, nous dépaſſâmes une Iſle de glace. Le vent, qui étoit frais, continua à tourner à l'Oueſt; & le
24. lendemain au matin, à huit heures, comme il ſouffloit du Nord de l'Oueſt, je gouvernai S. $\frac{1}{4}$ S. O. & S. S. O. Nous étions alors par 63ᵈ 20′ de latit. S., & 108ᵈ 7′ de long. Oueſt, & nous avions une groſſe houle du S. O. Je ſuivis la même
25. route, juſqu'à midi du lendemain 25, que je gouvernai droit au Sud: notre latitude étoit à ce moment de 65ᵈ 24′ S., & notre longitude de 109ᵈ 31′ Oueſt. Le vent venoit du Nord; le tems étoit doux & aſſez agréable, & nous n'appercevions pas un ſeul morceau de glace; ce qui nous parut un peu extraordinaire; car, un mois auparavant & à environ deux cens lieues à l'Eſt, nous fûmes, en quelque ſorte, enfermés par de grandes Iſles de glace, dans cette même latitude. Nous vîmes une pintade peterele, des peterels bleus, & un petit nombre d'albatroſſes brunes. Le ſoir, ſous le même méridien, & par 65ᵈ 44′ de latit. S., la déclinaiſon de l'ai-
26. mant fut de 19ᵈ 27′ Eſt; mais le lendemain, au matin, par 66ᵈ 20′ de latit. S. & la même longitude qu'on a énoncé plus haut, elle fut ſeulement de 18ᵈ 20′ Eſt: le moyen, entre ces deux termes, approche probablement davantage de la vérité.

Nous avions alors neuf petites Isles en vue; &, bientôt après, nous entrâmes, pour la troisieme fois, dans le Cercle Polaire Antarctique, par 109^d 31′ de longitude. A midi, voyant quelque chose qui ressembloit à une terre au S. E., on orienta les voiles à l'instant, & je portai dessus. Bientôt après, nous ne découvrîmes plus rien; mais je suivis la même route jusqu'à huit heures du lendemain, que nous fûmes bien assurés que c'étoit un brouillard ou de la brume: je remis le Cap au Sud, avec une jolie brise du N. E., accompagnée d'une brume épaisse de neige & de pluie neigeuse.

Ann. 1774. Janvier.

27.

LES ISLES DE GLACE devinrent alors plus fréquentes qu'auparavant, & par 69^d 38′ de latit. S., & 108^d 12′ de longit. O., nous rencontrâmes un banc de glaces flottantes. Comme nous commencions à avoir besoin d'eau, on mit deux chaloupes en mer, & on en prit des morceaux, qui donnerent environ dix tonneaux d'eau douce. Les matelots, qui travaillerent à cette opération, eurent froid; mais ils étoient accoutumés à ces fatigues. Je fis de petites bordées sur le parage où nous étions; car une brume épaisse nous empêchoit de voir à deux cens verges autour de nous; &, comme nous ne connoissions pas l'étendue des glaces flottantes, je n'osai pas gouverner au Sud, avant que le tems fût clair. Nous passâmes ainsi la nuit, ou plutôt cette partie des vingt-quatre heures qui répondoit à la nuit; car il n'y avoit d'autre obscurité que celle qu'occasionnoit les brouillards.

« A MINUIT, le thermomètre n'étoit qu'à 34^d; &, le len- 28.
» demain nous jouîmes du soleil le plus doux que nous eus-
» sions eu dans la zone-torride. Mon Pere alla, pour la

ANN. 1774. Janvier. » premiere fois ſur le pont, après avoir été retenu un mois » au lit.

» NOUS ESPÉRIONS avancer au Sud, auſſi loin que les Na» vigateurs étoient allés vers le Pole Boréal. On verra que » nous fûmes bientôt détrompés. »

29. A QUATRE HEURES DU MATIN du 29, la brume ſe diſſipa, & le jour devenant clair & ſerein, je gouvernai de nouveau au Sud, avec un joli vent du N. E. & du N. N. E. La déclinaiſon de l'aimant étoit de $22^d$ 41′ E., par $69^d$ 45′ de latit. S. & $108^d$ 5′ de longit. Oueſt; & l'après-midi, à la même longitude, & par $70^d$ 23′ de latit. S., elle fut de $24^d$ 81′ Eſt. Bientôt le ciel s'embruma, & l'air devint très-froid. Je continuai ma route au Sud, & nous laiſſâmes derriere nous un morceau de goeſmon, couvert de bernacles, qu'une albatroſſe brune mangeoit. A dix heures, nous dépaſſâmes une Iſle de glace, qui n'avoit pas moins de trois ou quatre milles de circonférence. On en voyoit pluſieurs autres à l'avant. Le tems devenant brumeux, je ſerrai le vent au Nord; mais, en moins de deux heures, le ciel s'éclaircit & je remis le Cap au Sud.

30. LE 30, à quatre heures du matin, nous obſervâmes que les nuages au-deſſus de l'horizon au Sud, étoient d'une blancheur de neige, extraordinairement brillante. Nous ſavions que cela annonçoit une plaine de glace : bientôt on la découvrit du haut des mâts; &, à huit heures, nous étions près de ſes bords : elle s'étendoit à l'Eſt & à l'Oueſt, fort au-delà de la portée de notre vue; &, la moitié de l'horizon

étoit éclairée par les rayons de lumiere qu'elle réfléchissoit jusqu'à une hauteur considérable. Je comptai distinctement en-dedans de la plaine, quatre-vingt-dix-sept collines de glace, outre celles qui étoient sur les bords, la plupart très-larges, & ressemblant à une chaîne de montagnes s'élevant les unes sur les autres, & se perdant dans les nuages. Le bord extérieur & septentrional de cette immense plaine, étoit composé de glaces flottantes ou brisées, empilées & serrées les unes contre les autres, de maniere qu'aucun corps ne pouvoit y pénétrer; cette bordure avoit environ un mille de large: parderriere, la glace solide ne formoit plus qu'une seule masse très-compacte. Excepté les collines, elle étoit un peu basse & plate; mais sa hauteur sembloit s'augmenter en allant vers le Sud; &, de ce côté, on n'en appercevoit pas l'extrémité. On n'a jamais vu, je pense, des montagnes comme celles-ci, dans les mers du Groënland, du moins je ne l'ai lu nulle part, & je ne l'ai point oui dire; de sorte qu'on ne doit pas établir une comparaison entre les glaces du Nord & celles de ces parages. Il faut convenir que ces montagnes prodigieuses ajoutent un si grand poids aux plaines qui les renferment, qu'il est bien différent de naviguer sur cette mer glacée ou sur celle du Groënland.

JE NE DIRAI PAS qu'il fût par-tout impossible d'avancer plus loin au Sud; mais la tentative auroit été dangereuse & téméraire; &, dans ma position, aucun Navigateur, je crois, n'y auroit pensé. A la vérité, c'étoit mon opinion, ainsi que celle de la plupart des Officiers, que cette glace s'étendoit jusqu'au Pole, ou que peut-être elle touchoit à quelque terre, à laquelle elle est fixée dès les tems les plus anciens; qu'au

ANN. 1774. Janvier.

Sud de ce parallele, se forment d'abord toutes les glaces que nous trouvions çà & là au Nord; qu'elles en sont ensuite détachées par des coups de vent, ou par d'autres causes, & jetées au Nord par les courans, que dans les latitudes élevées, nous avons toujours reconnu porter vers cette direction.

« ON REMARQUERA que nous eûmes les vents modérés » & souvent Est, dans ces hautes latitudes, comme on dit » qu'ils regnent dans la zone glaciale, du côté du Nord. Mon » Pere croyoit que tout le Pole Austral, jusqu'à la distance » de 20 degrés, plus ou moins, est couvert d'une glace solide, » & que le soleil en consume chaque année les bords, qui » se régénerent pendant l'hiver :

Stat glacies iners,
Menses per omnes. HORAT.

» mais je ne pense pas qu'une terre soit nécessaire pour ex» pliquer la formation de ces glaces. »

EN APPROCHANT, nous entendîmes des penguins, mais nous n'en vîmes point; & nous n'apperçûmes qu'un petit nombre d'autres oiseaux, qui nous donnassent lieu d'en conclure la proximité d'une terre. Je crois cependant qu'il doit y en avoir une au Sud de cette glace; &, dans ce cas, les oiseaux & les autres animaux ne peuvent habiter que sur la glace elle-même, dont elle doit être entièrement couverte. Comme j'avois l'ambition d'aller plus loin qu'aucun des premiers Navigateurs, & aussi loin qu'il est possible à un homme de s'avancer, je ne fus pas fâché de rencontrer cet obstacle, qui abrégeoit les dangers & la

fatigue inséparable de la navigation des parages du Pole Auſtral. Puiſque donc il ne me reſtoit aucun moyen de marcher un pouce plus avant au Sud, je revirai & je remis le Cap au Nord : nous étions alors par 71$^{d}$ 10′ de latit. S. & 106$^{d}$ 54′ de longitude Oueſt. ANN. 1774. Janvier.

HEUREUSEMENT, le tems étant clair, quand nous rencontrâmes cette glace, nous la découvrîmes aſſez-tôt ; car, dès que j'eus reviré, une brume épaiſſe nous enveloppa. Le vent étoit à l'Eſt & ſouffloit frais ; de ſorte que je pus retourner une ſeconde fois ſur un eſpace, que nous avions mal examiné. A midi, le mercure, dans le thermomètre, ſe tint à 32$^{d}$ $\frac{1}{2}$, & l'air fut extrêmement froid. Une brume épaiſſe continua avec des ondées de neige ; & nos agrêts eurent une couverture de glace de près d'un pouce d'épaiſſeur. L'après-midi du lendemain, la brume s'éclaircit par intervalles ; 31.
mais le ciel étoit ſombre & nébuleux, & l'air exceſſivement froid : cependant, dans notre horizon, il n'y avoit point de glace ſur la mer.

JE PORTAI au Nord, avec un vent d'Eſt, juſqu'à l'après-midi du premier de Février ; lorſque, rencontrant des glaces 1 Février.
flottantes, détachées d'une Iſle au-deſſus du vent, je mis deux chaloupes en mer ; &, après qu'on en eut pris des morceaux, je continuai ma route au Nord, & au N. E., avec de jolies briſes du S. E. accompagnées de beau tems, & quelquefois de neige & de pluie neigeuſe.

LE 4, nous étions par 65$^{d}$ 42′ de latitude S., & 99$^{d}$ 44′ 4.
de longitude. Le lendemain, la force & la poſition du vent

ANN. 1774. 6 Février.

varierent beaucoup, & il y eut de la neige & de la pluie neigeuse. Enfin, le 6, après un calme de quelques heures, nous atteignîmes une brise du Sud, qui, bientôt fraîchit, se fixa au O. S. O., & fut suivi de neige & de pluie neigeuse.

JE FORMAI alors la résolution de marcher au Nord, & de passer l'hiver suivant en-dedans du tropique, si je ne découvrois point de terre, avant d'y arriver. J'étois bien persuadé qu'il n'y a point de continent dans cette mer, à moins qu'il ne soit si loin au Sud, que les glaces le rendent inaccessible; & si j'en trouvois un dans l'Océan Atlantique Austral, il étoit nécessaire d'employer tout l'été à le reconnoître. D'un autre côté, en ne supposant point de terre, dans l'Océan Atlantique Austral, nous pouvions arriver au Cap en Avril, & finir ainsi l'expédition, du moins relativement à ce continent, premier objet du Voyage. Mais en quittant, à cette époque, la mer Pacifique du Sud, avec un bon vaisseau, envoyé expressément pour faire des découvertes, & un équipage en santé, des provisions & des munitions de toute espèce, j'aurois manqué de constance, & on auroit pu m'accuser de peu de jugement, puisque je supposois par-là que la mer Pacifique du Sud a été si bien reconnu, qu'il n'y a plus rien à découvrir. Je ne pensois pas ainsi: quoique j'eusse prouvé qu'il ne peut y avoir de continent que fort loin au Sud, il restoit encore de la place pour de très-grandes Isles dans des parages, qui n'avoient pas été entièrement examinés. Plusieurs de celles qu'on y a trouvées jadis, n'étoient d'ailleurs qu'imparfaitement reconnues, & leurs positions mal déterminées. Je croyois en outre qu'une campagne plus

longue au milieu de cette mer , avanceroit les progrès de la Navigation, de la Géographie, & peut-être de l'Histoire Naturelle, &c. J'avois plusieurs fois communiqué mes idées sur cette matiere au Capitaine Furneaux; mais, comme l'exécution de ces projets dépendoit de notre Navigation au Sud, qui pouvoit durer plus ou moins, suivant les circonstances, pour ne pas courir le risque de manquer au premier objet de l'expédition, je ne pris point de parti.

PUISQU'IL ne m'étoit encore rien arrivé, qui empêchât de remplir ces vues, je me proposois d'abord de rechercher la terre, qu'on dit avoir été découverte par Juan Fernandez, il y a environ un siécle, dans le 38$^{e}$ parallele; si je ne la retrouvois pas, de chercher l'Isle de Pâque ou la terre de Davis, dont on connoît si peu la position, que les tentatives faites dernièrement pour la trouver, n'ont pas réussi. Je projettois ensuite d'entrer dans le Tropique, & de m'avancer à l'Ouest, en relâchant sur les Isles que je rencontrerois, jusqu'à notre arrivée à O-Taïti, où il falloit m'arrêter pour apprendre des nouvelles de l'Aventure. Je pensois aussi à porter à l'Ouest jusqu'à la terre *Australe du S. Esprit*, découverte par Quiros, & que M. de Bougainville appelle les grandes Cyclades. Quiros dit que cette terre est considérable, ou qu'elle gît dans le voisinage de quelque terre étendue; &, comme M. de Bougainville n'a ni confirmé, ni réfuté ce dernier point, je crus qu'il valoit la peine d'être éclairci. De cette terre, mon dessein étoit de gouverner au Sud & de retourner à l'Est, entre le cinquante ou le soixantieme parallèle; me proposant, s'il étoit possible, de gagner le travers du Cap de Horn, au mois de Novembre suivant, tems où nous

ANN. 1774. Février. aurions devant nous la meilleure partie de l'été, pour reconnoître la portion Australe de l'Océan Atlantique. Quelque grande que fût cette entreprise, son exécution me sembloit possible ; &, quand je la communiquai aux Officiers, j'eus la satisfaction de voir qu'ils l'adopterent avec joie. Je ne rendrois pas justice à ces Messieurs, si je ne déclarois pas ici qu'ils ont toujours montré beaucoup d'empressement à exécuter toutes les mesures que je jugeois convenables de prendre. Il est à peine besoin de dire, que les matelots, de leur côté, donnerent des preuves d'obéissance & d'activité ; &, en cette occasion, ils furent si loin de desirer la fin du Voyage, qu'ils se réjouirent de le voir prolongé d'un an, & d'arriver bientôt dans un climat plus doux.

JE GOUVERNAI alors au Nord, inclinant à l'Est ; &, le soir, nous fûmes surpris par une furieuse tempête du O. S. O., accompagnée de neige & de pluie neigeuse. Elle s'éleva si subitement, qu'avant que nous pussions plier les voiles, deux vieux huniers, que nous avions envergués, furent mis en pièces, & le reste de la voilure fort endommagé. Le coup de vent dura, sans la moindre interruption, jusqu'au lende-
7. main matin qu'il commença à diminuer, mais il souffla
12. cependant très-frais jusqu'à midi du 12, qu'il y eut calme.

NOUS ÉTIONS, par 50$^{d}$ 14′ de latit. S. & 95$^{d}$ 18′ de longitude Ouest. « Le thermomètre avoit regagné le quarante-» huitieme degré. » Comme plusieurs oiseaux voltigeoient autour du bâtiment, je profitai du calme pour mettre une chaloupe en mer, & les chasseurs en tuerent quelques-uns, que
13. nous mangeâmes le lendemain. L'un étoit de l'espèce dont

on a si souvent parlé dans ce Journal, sous le nom de poule du Port-Egmont, de l'espèce du goesland, à-peu-près de la grosseur d'un corbeau, d'un plumage brun-foncé, excepté au-dessous de chaque aîle, où il a des plumes blanches. Les autres oiseaux étoient des albatrosses ou des fauchets. ANN. 1774. Février.

NOUS EUMES une brise du N. O., après un calme de quelques heures, & nous forçâmes de voile au S. O. pendant vingt-quatre heures; &, durant cette route, nous vîmes un morceau de bois, un paquet de goëmon & un peterel plongeur. Le vent ayant tourné plus à l'Ouest, je revirai, & je forçai de voiles au Nord, jusqu'à midi du 14; tems 14.
où nous étions par 49$^{d}$ 32' de latit. S. & 95$^{d}$ 11' de longit. Ouest. Nous eûmes des calmes & des brises légeres, qui se succéderent l'une à l'autre, jusqu'au lendemain.

LE 15, le vent fraîchit au O. N. O., & fut accompagné 15.
d'une brume épaisse, & d'une bruine les trois jours suivans. Durant cet intervalle, nous forçâmes de voiles au Nord, inclinant à l'Est, & je traversai la ligne de route que j'avois suivi en allant à Taïti, en 1769. Je projettai de me tenir un peu plus à l'Ouest; mais les vents forts qui soufflerent de ce rumb, m'en empêcherent.

« UN GRAND NOMBRE de personnes étoient toujours atta-
» quées de violens rhumatismes, qui les privoient de l'usage de
» leurs membres; mais le sang des malades étoit si foible, qu'ils
» avoient peu de fièvre. Quoique l'usage de la sour-krout eut
» empêché le scorbut de paroître pendant le froid; ce-
» pendant, comme elle est composée de choux, elle n'étoit

ANN. 1774. Février.

» pas assez nourrissante pour que nous puissions nous passer » de biscuit & de bœuf salé : mais le premier étant pourri, » & l'autre presque consumé par le sel, cette nourriture » ne rendoit pas au corps sa force & sa vigueur. Mon » Pere, qui avoit éprouvé des douleurs extrêmes durant » la plus grande partie de notre campagne au Sud-Est, eut » des maux de dents, les joues enflées, des maux de gosier, » & un mal-aise par tout le corps, jusqu'au milieu de » Février, qu'il parut sur le pont avec une maigreur » effrayante. Le chaud, qui lui étoit salutaire, fut funeste » au Capitaine Cook : sa maladie bilieuse sembloit avoir » disparu, mais il manquoit toujours d'appétit : le retour » au Nord lui procura une obstruction dangereuse, qu'il » voulut cacher à tout l'équipage : en s'efforçant de man- » ger comme les autres, il accrut le mal, au lieu de le » guérir. La douleur augmenta tellement, qu'il fut con- » traint de garder le lit, & de recourir à une médecine » qui, au-lieu de produire l'effet qu'on en espéroit, causa » un vomissement très-fort. Il eut bientôt un hoquet » alarmant, qui dura plus de vingt-quatre heures, & qui » nous fit désespérer de sa vie. On essaya tous les remèdes, » & tous les remèdes étoient inutiles. Il passa une semaine » entiere dans le danger le plus imminent. Notre domes- » tique tomba malade en même-tems que le Capitaine, » & nous manquâmes de le perdre. Mais, depuis cette » époque, il devint si foible, qu'il ne put nous être » d'aucun service, pendant notre route entre les Tro- » piques. »

18. LE 18, le vent tourna au S. O. & souffla très-frais, mais

accompagné d'un tems clair, qui nous donna occasion de déterminer notre longitude par plusieurs observations de lune que firent Messieurs Wales, Clarke, Gilbert & Smith. Le résultat moyen fût de 94$^{d}$ 19′ 30″ Ouest : la montre de M. Kendal indiquoit en même-tems 94$^{d}$ 46′ Ouest, & notre latitude étoit de 43$^{d}$ 53′ Sud. Le vent ne se tint pas long-tems au S. O. avant de retourner à l'Ouest, & au Ouest-Nord-Ouest.



COMME nous avançions au Nord, le changement de l'air nous affecta d'une maniere plus sensible. Le 20, à midi, nous étions par 39$^{d}$ 58′ de latitude S. & 94$^{d}$ 37′ de longitude O. Le ciel étoit clair & agréable, & je puis dire que ce fut le seul jour d'été que nous ayions eu depuis notre départ de la Nouvelle-Zélande. Le mercure dans le thermomètre s'éleva à 66$^{d}$. 20.

NOUS CONTINUAMES à gouverner au Nord, parce que le vent restoit dans l'ancien rumb; &, le lendemain, à midi, nous étions à 37$^{d}$ 54′ de latitude Sud; c'est-à-dire, dans le parallèle où l'on place l'Isle découverte par Juan Fernandez. Rien cependant n'annonçoit une terre dans notre voisinage. 21.

LE LENDEMAIN, à midi, notre latitude fut 36$^{d}$ 10′ S., & notre longitude 94$^{d}$ 56′ Ouest. Bientôt après, le vent tourna au S. S. E., & me mit en état de gouverner O. S. O. Je crus qu'en suivant cette direction, je trouverois plus probablement la terre que je cherchois, & cependant je n'avois aucune espérance de réussir; car une large houle creuse vénoit du même 22.

Ann. 1774. 25 Février.

rumb. Je suivis cependant cette route jusqu'au 25, que le vent ayant passé de nouveau à l'Ouest, j'abandonnai mes recherches, & je portai au Nord, afin d'atteindre la latitude de l'Isle de Pâque : nous étions alors par 37d 52', & 101d 10' Ouest de longitude. « La situation dangereuse » où se trouvoit le Capitaine, fut peut-être la raison pour » laquelle nous n'avançâmes pas plus loin au Sud. »

J'étois bien assuré que la terre découverte par Juan Fernandez, si jamais elle a existé, ne peut être qu'une petite Isle : car il y a peu d'espace pour une grande terre, ainsi qu'on le voit clairement par les routes du Capitaine Wallis, de M. de Bougainville, de l'Endéavour, & celle de la Résolution. Si l'on veut lire des détails sur la découverte dont il est ici question, on les trouve dans la Collection des Voyages à la mer du Sud par M. Dalrymple. Cet Ecrivain place la terre sous le méridien de 90d, où je crois qu'elle ne peut pas être, puisque M. de Bougainville semble avoir reconnu les parages sous ce méridien, & nous avions alors examiné la mer depuis le 94d jusqu'au 101d. Il n'est pas probable qu'elle gisse à l'Est de 90d ; parce que, dans ce cas, elle auroit été apperçue par les vaisseaux qui vont des parties Nord, aux parties méridionales de l'Amérique. M. Pingré, dans un petit Traité sur le Passage de Vénus, publié en 1768, donne des détails sur une terre qu'on dit avoir été découverte par les Espagnols, en 1714, à 38d de latitude, & à 550 lieues de la côte du Chili ; c'est-à-dire, à 110 ou 111d de longitude Ouest, & à un ou deux degrés de la route de l'Endéavour, de sorte qu'il est difficile que ce soit là sa position. En un mot, elle ne peut être

être qu'aux environs du 106 ou 108d du méridien Oueſt, & alors ce n'eſt qu'une petite Iſle, ainſi que je l'ai déjà obſervé.

Ann. 1774. Février.

COMME ma colique bilieuſe me retenoit toujours au lit, M. Cooper, le premier Officier ſous moi, avoit la conduite du vaiſſeau, & je fus fort ſatisfait de ſa petite adminiſtration. Les ſymptomes les plus dangereux de ma maladie, ne ſe diſſiperent qu'après bien des ſoins. M. Patten, Chirurgien de la Réſolution, me donna des preuves d'un habile Médecin, & d'une garde compatiſſante, & je reconnoîtrois mal ſes ſoins envers moi, ſi je ne lui témoignois pas ma reconnoiſſance d'une maniere publique. Quand je commençai à guérir, un chien appartenant à M. Forſter qui l'aimoit beaucoup, fut la victime de mon eſtomac délicat. Il n'y avoit aucune autre viande fraîche à bord, & j'eus du goût pour cette chair, ainſi que pour le bouillon qu'on en fit, lorſque je ne pouvois ſupporter aucune autre nourriture: ce mets, qui auroit rendu la plupart des Européens malades, me donna de la force & avança ma convaleſcence; tant il eſt vrai que la néceſſité ne connoît point de loi.

« LES SOINS EXTRÊMES de M. Patten manquerent de » le faire mourir. Comme il paſſa pluſieurs nuits ſans prendre de repos, & qu'il quittoit à peine le lit du Capitaine, afin de dormir une heure pendant le jour, nous » tremblâmes pour ſa vie, de laquelle dépendoit, en quelque ſorte, celle de preſque toutes les perſonnes de l'équipage. Il eut une maladie de bile, qui fut dangereuſe à

ANN. 1774. Février.

» cauſe de la foibleſſe de ſon eſtomac, & il eſt très-proba-
» ble, que ſi nous n'avions pas rencontré terre prompte-
» ment, il auroit été la victime de l'exactitude & de la
» conſtance avec laquelle il remplit ſes devoirs de Chi-
» rurgien. »

28. LE 28, par 33$^{d}$ 7′ de latitude S., & 102$^{d}$ 33′ de longitude O., nous commençâmes à voir des poiſſons volans, des oiſeaux d'œufs & des *nodies*, qui, à ce qu'on dit, ne vont pas à plus de 60 ou 80 lieues de terre, mais on n'eſt pas aſſuré de cela. Perſonne ne ſait à quelle diſtance s'écartent des côtes les oiſeaux de mer; pour moi, je ne crois point qu'il y en ait un ſeul ſur lequel on puiſſe compter, pour annoncer, avec certitude, le voiſinage de terre.

PAR 30$^{d}$ 30′ de latitude S., & 101$^{d}$ 45′ de longitude O., nous commençâmes à voir des frégates: par 29$^{d}$ 44′ de latitude, & 100$^{d}$ 45′ de longitude Oueſt, nous eûmes calme près de deux jours, &, pendant cet intervalle, la chaleur fut inſupportable; mais, ce qu'il faut remarquer, il y eut une très-groſſe houle du S. O.

« LE SCORBUT faiſoit de grands progrès, & j'en eus une
» forte atteinte. Des taches livides, des gencives gâtées,
» l'enflure de mes jambes, jointes à des douleurs violen-
» tes, m'affoiblirent extrêmement dans l'eſpace de peu
» de jours; & mon eſtomac étant dérangé, je ne pus pas
» prendre aſſez de moût pour diſſiper le mal. Beaucoup
» d'autres perſonnes, qui ſe traînoient péniblement ſur les
» ponts, étoient dans le même cas.

» DEPUIS TROIS JOURS le ciel étoit clair & ferein, & la chaleur de l'air rendoit le tems agréable ; mais nous étions impatiens d'arriver à un endroit où l'on pût trouver des rafraîchiffemens. » ANN. 1773. Février.

LE 6 de Mars, le calme fut fuivi d'un vent d'Eft, avec lequel je gouvernai N. O. jufqu'à midi du 8, lorfque par 27$^d$ 4' de latitude S., & 103$^d$ 58' de longitude O., je mis le Cap à l'O. Je rencontrois chaque jour un grand nombre d'oifeaux, tels que des frégates, des oifeaux du Tropique, & des oifeaux d'œuf, des *nodies*, des fauchets, &c. Nous paffâmes à côté de plufieurs morceaux d'éponge, & d'une petite feuille féche, reffemblant à une baie. Bientôt après un ferpent de mer, pareil, à tous égards, à celui que nous avions vus auparavant aux Ifles du Tropique, frappa nos regards. Nous apperçûmes auffi quantité de poiffons ; mais nous étions de fi mauvais pêcheurs, que nous prîmes feulement quatre albacores, qui furent très-agréables à l'équipage, & fur-tout à moi, qui fortois de maladie. « La moindre pefoit 23 livres ; nous n'avions pas mangé de poiffon frais depuis cent jours. » 6 & 8 Mars.



# CHAPITRE VII.

*Suite du Paſſage de la Nouvelle-Zélande à l'Iſle de Pâque ; Relâche & Incidens à l'Iſle de Pâque. Expédition pour découvrir l'intérieur du Pays. Deſcription de quelques-unes des Statues Giganteſques, les plus ſurprenantes qu'on y trouve.*

Ann. 1774. 11 Mars.

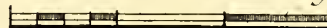
Le 11, à huit heures du matin, on vit du haut des mâts une terre dans l'Oueſt ; & à midi, on obſerva de deſſus le pont qu'elle s'étendoit du O. $\frac{3}{4}$ N. au O. $\frac{1}{4}$ S. O. à la diſtance d'environ douze lieues.

« Il est difficile de décrire la joie que reſſentit l'équi-
» page. Nous avions paſſé trois mois & demi ſans voir
» terre, & les tempêtes, les dangers, les changemens de
» climat, la mauvaiſe nourriture, & les fatigues de toute
» eſpèce, avoient affoibli tout le monde. Chacun reprenoit
» ſon courage & ſa gaieté : nous croyions être parvenus à
» la fin de nos maux, &, d'après la deſcription du Navi-
» gateur Hollandois, nous comptions trouver des volailles,
» & des fruits en abondance. »

Je ne doutai point que ce ne fût la terre de Davis ou




Echelle d'une Lieue Angl.



Benard

l'Isle de Pâque; car son aspect du point où nous étions, correspondoit parfaitement à ce qu'en dit Wafer: je m'attendois à découvrir l'Isle basse sabloneuse que rencontra Davis, ce qui auroit confirmé mon opinion; mais je fus trompé. A sept heures du soir, l'Isle nous restoit du N. 62$^{d}$ O. au N. 87$^{d}$ O. à au moins cinq lieues: dans cette position, une ligne de cent quarante brasses ne rapporta point de fond. Nous passâmes la nuit ayant alternativement des souffles de vent & des calmes. ANN. 1774. Mars.

« L'ISLE étoit alors d'un aspect noir & un peu désagréable. Nous nous amusâmes à prendre des goulus de » mer, dont plusieurs nageoient autour du vaisseau, & se » jetoient avidement sur l'hameçon, qui étoit amorcé » de porc ou de bœuf salé. »

LE LENDEMAIN, à dix heures du matin, il s'éleva une brise du O. S. O. & je forçai de voiles sur la terre; à l'aide de nos lunettes, nous découvrîmes des habitans & quelques-unes de ces statues colossales, dont parlent les Auteurs du Voyage de Roggewin (*a*). 12.

« A MESURE que nous avançions, la terre sembloit peu » fertile: il y avoit peu de verdure, & on y voyoit à peine » quelques buissons; mais, dans notre situation, le rocher » le plus stérile étoit un charmant spectacle. Ce qui attiroit » davantage nos regards, c'étoient les statues que l'équipage

(*a*) Voyez la Collection des Voyages de Dalrymple. *Vol. II.*

ANN. 1774. Mars.

» de Roggewin prit pour des idoles (a) ; mais nous » conjecturâmes, dès-lors, que ce ſont des monumens » érigés en l'honneur des morts, tels que les Taïtiens & les » autres Inſulaires de la mer du Sud en érigent près de » leurs cimetieres, & qu'ils appellent *E-tée.* »

A QUATRE HEURES, P. M. nous étions à une demi-lieue au S. S. E. & N. N. O. de la pointe N. E. de l'Iſle ; & en ſondant on trouva trente-cinq braſſes, fond de ſable brun. Je revirai, & je tâchai d'entrer dans une ouverture qui ſembloit une baie, ſur la côte occidentale de la pointe ou du côté S. E. ; mais la nuit nous ſurprit, avant d'en venir à bout, & je louvoyai ſous la terre juſqu'au lendemain, ayant des ſondes de ſoixante-quinze à cent dix braſſes, même fond que ci-deſſus.

« NOUS VIMES une plus grande quantité de feux aux » environs des colonnes dont on vient de parler ; les Hol- » landois, qui en obſerverent auſſi, les prirent pour des » ſacrifices aux idoles ; mais il eſt plus probable que les » Naturels les avoient allumés, afin d'y apprêter leurs » alimens.

» NOUS PASSAMES la ſoirée à remarquer l'exactitude avec » laquelle notre vaiſſeau trouvoit la longitude. Nous étions » arrivés directement à cette Iſle, quoique pluſieurs autres » Navigateurs, tels que Byron, Carteret, Wallis, &

(a) Voyez la Collection des Voyages de la mer du Sud, par M. Dalrymple.

» Bougainville l'eussent manqué, après avoir pris leur point » de départ d'une Isle aussi peu éloignée que celle de Juan » Fernandez : il paroît que le Capitaine Carteret s'égara » uniquement à cause d'une latitude fautive dans les Tables » Géographiques qu'il consulta. Nous admirions la cons- » truction ingénieuse de nos deux montres marines (a). » Malheureusement celle de M. Arnold s'arrêta immédia- » tement, après avoir quitté la Nouvelle-Zelande, au mois » de Juin 1773 ; mais celle de M. Kendall est allé parfai- » tement jusqu'à notre retour en Angleterre. Il semble ce- » pendant que, dans une longue route, il faut plus compter » sur les observations des distances de la lune au soleil & » aux étoiles, si elles sont faites avec de bons instrumens, » que sur les gardes-tems. La méthode de déduire la » longitude, d'après les distances du soleil & de la lune, ou » de la lune & des étoiles, une des découvertes les plus » précieuses qu'ait fait la navigation, doit immortaliser ses » premiers Inventeurs. Tobias Mayer, Professeur Allemand » à Gottingen, fut le premier qui entreprit la tâche labo- » rieuse de calculer des Tables pour cela ; & le Parlement » d'Angleterre a accordé une récompense à ses héritiers. » Depuis sa mort, de nouveaux calculs ont rendu sa » méthode si facile, que la longitude en mer ne sera peut- » être jamais déterminée avec plus de précision par aucun » autre moyen.

» LA LATITUDE de l'Isle de Pâque correspond, à une » minute ou deux près, avec celle qui est marquée dans

(a) Voyez ce qu'en dit le Capitaine Cook dans l'Introduction générale.

ANN. 1774. Mars. » le Journal manuſcrit de Roggewin (*a*), & ſa longitude » n'eſt fautive que d'un degré. La latitude que lui donnent » les Eſpagnols, eſt auſſi exacte ; mais ils ſe trompent ſur la » longitude d'environ trente lieues. »

13. LE 13, à huit heures du matin, le vent, qui avoit été variable la plus grande partie de la nuit, ſe fixa au S. E. & ſouffla par raffales accompagnées de pluie; mais bientôt le tems redevint beau. Comme le vent donnoit alors directement ſur la côte S. E. qui ne met pas autant à l'abri que je le crus au premier coup-d'œil, je reſolus de chercher un mouillage ſur les côtés Oueſt & N. O. de l'Iſle. Dans cette vue, j'arrivai vent arriere autour de la pointe méridionale, en travers de laquelle il y a deux petits iſlots ; l'un plus près de la pointe élevée & ſe terminant en pic, & l'autre bas & plat. Après avoir doublé la pointe & être parvenus devant une greve ſablonneuſe, nous trouvâmes les ſondes de trente à quarante braſſes, fond de ſable, à environ un mille de la côte.

« NOUS NE CESSIONS de regarder le rivage composé de » roches briſées, dont l'aſpect caverneux & la couleur noire » & ferrugineuſe, annonçoit des veſtiges d'un feu ſouterrain. Nous obſervâmes ſur-tout deux rochers : la forme » de l'un étoit ſinguliere, il reſſembloit à une colonne ou » obéliſque énorme, & tous les deux étoient remplis d'une

(*a*) Voyez les Vies des Gouverneurs de Batavia ; elle y eſt marquée à 27 degrés 4 minutes Sud de latitude, & 265 degrés 42 minutes Eſt de Teneriffe, ou à 110 degrés 45 minutes Oueſt de Londres.

» quantité

» quantité innombrable d'oiseaux de mer, dont les cris » discordans assourdissoient nos oreilles. A mesure que » nous avançions, le terrain s'inclinoit doucement vers la » mer. Sur la pente, nous découvrîmes plusieurs planta- » tions à l'aide de nos lunettes; en général cependant la sur- » face de l'Isle paroissoit très-déserte & très-séche. Mais nos » yeux, privés si long-tems du doux spectacle de la ver- » dure, se portoient, sans cesse, sur cette Isle, où nous » appercevions des Naturels presque nuds, qui descen- » doient précipitamment du haut des collines pour se » rendre à la greve. »

Bientôt une pirogue, montée par deux hommes, s'approcha de nous; ils apporterent des plantains, qu'ils monterent dans notre vaisseau à l'aide d'une corde, & ils retournerent ensuite à terre; ce qui nous donna une bonne opinion des Insulaires, & nous fit espérer de trouver ici les rafraîchissemens dont nous avions besoin.

« Dès que les Indiens furent près de nous, pour de- » mander une corde, ils prononcerent le même mot » que les Taïtiens. Ce fut un singulier spectacle que ce- » lui qu'offroit tout l'équipage, qui s'approcha afin de con- » templer les bananes qu'ils nous envoyerent. Chacun desi- » roit de manger de ces beaux fruits. Toutes les physiono- » mies respiroient la joie. Au moins cinquante d'entre-nous » s'efforcerent de commencer une conversation avec les » Naturels de la pirogue; &, comme tout le monde leur » parloit à-la-fois, ils ne pouvoient répondre à personne. » Le Capitaine Cook leur jetta des rubans, des médailles

ANN. 1774. Mars.

» & des grains de verre, pour les remercier de leurs préſens. » Ils parurent les admirer beaucoup, & ils les emporterent » ſur-le-champ à terre. En nous quittant, ils attacherent à » une ligne de pêche, qui pendoit à l'un des côtés du bâti- » ment, une petite pièce d'étoffe, de la même écorce que » celle des Taïtiens & peinte en jaune. D'après quelques » paroles qu'ils proférerent, nous conclûmes que leur langue » eſt un dialecte du Taïtien, qui eſt ainſi répandu juſqu'aux » deux extrémités de la mer du Sud; tout, d'ailleurs en » eux, confirmoit cette opinion, & annonçoit que les deux » peuples ont une origine commune. Ils étoient d'une ſtature » moyenne, mais un peu mince; leurs traits reſſembloient » à ceux des Taïtiens, mais ils étoient moins agréables; » l'un d'eux avoit une barbe d'environ un demi-pouce; » l'autre ne paroiſſoit pas âgé de plus de dix-ſept ans. Ils » étoient *tatoués* comme les Naturels des Iſles de la Société, » des Iſles des Amis & de la Nouvelle-Zélande; mais des » piquures couvroient tout leur corps parfaitement nud. Ce » qui nous frappa le plus, fut la groſſeur de leurs oreilles, » dont le bas, ſi alongé qu'il appuyoit preſque ſur l'épaule, » étoit percé d'un très-grand trou, où l'on mettoit aiſé- » ment quatre ou cinq doigts. Leur pirogue à balancier » compoſée de différentes petites pièces, qui n'avoient pas » plus de quatre ou cinq pouces de large, & deux ou trois » pieds de long, étoit d'environ dix ou douze pieds de lon- » gueur: chaque homme tenoit une pagaie, dont la pale » étoit auſſi de pluſieurs pièces. Tous ces faits ſont d'accord

(*a*) Voyez la Collection de M. Dalrymple, *Tome II.* ou l'Hiſtoire de l'expédition des trois Vaiſſeaux; *Tome I.* à la Haye, 1735.

» avec ce que dit le Voyage de Roggewin, imprimé à » Dort, en 1728 (*a*); il nous parut d'ailleurs que l'Isle man- » que de bois, quoiqu'on assure le contraire dans la Re- » lation du Sergent-Major, dont on a déjà fait mention (*b*). » ANN. 1774. Mars.

JE CONTINUAI à ranger la côte, & je découvris la pointe septentrionale de l'Isle, sans appercevoir un meilleur mouillage que celui que nous avions dépassé. Je revirai donc, afin de retourner au premier endroit.

SUR CES ENTREFAITES, j'envoyai le Maître dans une chaloupe, pour sonder le rivage. Il revint à cinq heures du soir; &, bientôt après, on jeta l'ancre, par trente-six brasses devant la greve sablonneuse, dont on a parlé plus haut. Comme le Maître s'avançoit vers la côte, avec une chaloupe, un des Naturels, qui s'approcha de lui à la nage, demanda instamment d'être amené au vaisseau, où il passa deux nuits & un jour. La premiere chose qu'il fit, après avoir monté à bord, fut de mesurer la longueur de notre bâtiment, depuis le couronnement jusqu'à l'arriere, & nous remarquâmes que, pour compter les brasses, il exprimoit les nombres par les mêmes termes que les Taïtiens: son langage étoit d'ailleurs inintelligible pour nous.

« DÈS que les Insulaires observerent notre chaloupe en » mer, ils se rassemblerent sur la côte, près de l'endroit » où nos gens sembloient vouloir aborder. Au milieu d'une » foule d'hommes, nous en vîmes de revêtus d'une brillante

(*a*) Voyez la Collection de M. Dalrymple.
(*b*) *Ibid. Vol. II.* ou Histoire, &c. *Vol. I.*

ANN. 1774. Mars.

» étoffe jaune, ou plutôt couleur d'orange, & nous les » prîmes pour des Chefs. Nos yeux débrouilloient aussi l'as- » pect des maisons, qui sembloient très-basses & longues, » plus élevées dans le milieu, & se terminant en pointe » vers les deux extrémités. Elles avoient la forme d'une » pirogue dont la quille ou le fond est tourné en haut. On » appercevoit une petite porte, si basse qu'il faut se baisser » pour y entrer.

» L'INDIEN, que le Maître amena à bord, avoit environ » cinq pieds huit pouces; & beaucoup de poils sur la poi- » trine & sur tout le corps. Son visage étoit brun; sa » barbe forte, mais courte, & noire comme les cheveux » de sa tête, courts aussi. Le *tatouage* de ses jambes offroit » des compartimens d'un goût que je n'ai remarqué nulle » part. Tout son vêtement consistoit en un ceinturon, » pendoit un réseau trop clair pour rien cacher à la vue. » d'où Un os plat, à peu-près de la forme d'une langue, & » d'environ cinq pouces de long, placé sur sa poitrine, te- » noit à un collier. Il nous dit que c'étoit un os de marsouin, » (*Eevée Toharra*) & il employa précisément les mêmes » mots qu'auroit employé un Taïtien; afin de se faire » mieux entendre, il lui donna aussi le nom d'*Eevée-* » *Eeka*, & nous reconnûmes que cela signifioit l'os d'un » poisson (*a*).

» M. GILBERT nous raconta que dès que l'Indien se fût assis

(*a*) Eeya à Taïti, & Eeké à la Nouvelle-Zélande, & aux Isles des Amis, signifient un poisson.

» dans la chaloupe, il se plaignit du froid, & qu'il fit des gestes » très-intelligibles; on lui donna une jaquette; on mit un » chapeau sur sa tête, & c'est dans cet équipage qu'il parut » sur le pont. Nous lui offrîmes des clous, des médailles, » des cordons de grains de verre, qu'il nous pria de lui » attacher autour du front. Il montra d'abord de la crainte » & de la défiance, & il demanda si nous le tuerions comme » un ennemi (*Matté-Toa*)? mais quand nous l'eûmes » assuré qu'on le traiteroit fort amicalement, il se crut en » sûreté, & au-lieu de témoigner de l'inquiétude, il ne » parla que de danser (*héeva*). Nous eûmes peine à le de- » viner au premier moment; mais, après lui avoir fait nom- » mer les différentes parties du corps, nous reconnûmes » bientôt que son langage approchoit de celui des Isles de » la Société. Lorsque nous prononcions un mot qu'il n'en- » tendoit pas, il le répétoit plusieurs fois, avec des regards » qui exprimoient fortement son ignorance. A l'approche » de la nuit, il dit qu'il vouloit aller dormir, & il se plai- » gnit encore du froid. Mon pere lui donna une étoffe de » Taïti, de l'espèce la plus épaisse; il s'en couvrit, en disant » qu'il la trouvoit assez chaude. On le mena ensuite à la » chambre du Maître; il s'y coucha sur une table, & » dormit tranquillement toute la nuit.

» ŒDIDÉE, qui avoit déjà montré de l'impatience d'al- » ler à terre, fut très-charmé de trouver que les Habitans » de cette Isle, parloient presque sa langue; il entre- » prit plusieurs fois de converser avec l'Insulaire qui étoit » à bord; mais il fut interrompu par les questions que » d'autres personnes du vaisseau proposoient à notre hôte.

Ann. 1774. Mars.

» Un grand nombre de colonnes noires, rangées le » long de la côte, frappoient nos yeux de toutes parts; » plusieurs étoient élevées sur des plates-formes, nous y » distinguions déjà quelque chose de ressemblant à une » tête, & à des épaules humaines vers la partie supérieure; » mais le bas paroissoit une roche grossiere & informe. » Souvent nous en comptions deux, quatre & cinq dans » un même grouppe. Nous découvrîmes peu de plan- » tations vers l'extrémité Nord-Est. La terre y est beau- » coup plus escarpée que dans le milieu, & nous obser- » vions qu'il n'y avoit pas, sur toute l'Isle, un arbre qui » surpassât la hauteur de dix pieds.

» On remarquera qu'ils ont aussi l'usage de se *tatouer*; » qu'ils fabriquent également des étoffes avec une écorce » d'arbre; que la forme & le travail de leurs massues, & » la maniere d'apprêter leurs alimens, sont les mêmes. » D'ailleurs le dialecte de l'Isle de Pâque, est pareil, à » beaucoup d'égards, à celui de la Nouvelle-Zélande, sur- » tout dans la dureté de la prononciation & l'emploi des » gutturales, & il a aussi quelque chose de celui de Taïti. » Le Gouvernement Monarchique confirme encore l'affi- » nité qui est entre les Habitans de l'Isle de Pâque & les » Insulaires des Tropiques: seulement l'étendue de préroga- » tive des Chefs varie, suivant le degré de fertilité des » Isles, & l'opulence & le luxe du peuple. »

Ayant mouillé trop près du bord de la greve, une brise fraîche, qui souffla de terre vers les trois heures du
14. lendemain matin, nous chassa au large; &, après qu'on eut

relevé l'ancre, je fis voile de nouveau pour regagner la côte. Tandis que le vaiſſeau exécutoit ces manœuvres, j'allai à terre, accompagné de quelques-uns de nos Meſſieurs, afin de connoître ce que l'Iſle pourroit nous fournir. Nous débarquâmes ſur un rivage ſablonneux, ou étoient aſſemblés cent ou cent cinquante Naturels, qui montroient tant d'envie de nous voir, que pluſieurs ſe jetterent à la nage, & vinrent à la rencontre de nos chaloupes. Je leur diſtribuai d'abord des bagatelles; &, par ſigne, je leur demandai enſuite à manger. A l'inſtant, ils nous offrirent des patates, des plantains ou des cannes à ſucre; & ils les échangerent contre des clous, des miroirs & des morceaux d'étoffe. Ann. 1774. Mars.

Ils nous prouverent bientôt qu'ils ſont d'habiles voleurs; & qu'ils trompent dans leurs échanges. Nous avions peine à garder nos chapeaux ſur nos têtes : ſur-tout il n'étoit preſque pas poſſible de conſerver quelque choſe dans nos poches, pas même ce que nous avions acheté ; car ils guettoient tous les momens de prendre ce que nous poſſédions ; de ſorte qu'après nous avoir vendu deux ou trois fois les mêmes fruits ou les mêmes outils, leur adreſſe venoit encore à bout de les remporter à terre.

En partant d'Angleterre, on m'apprit qu'un vaiſſeau Eſpagnol avoit viſité cette Iſle en 1769. Ce que nous voyions, nous en fourniſſoit des preuves : l'un d'eux avoit un chapeau bordé & trouſſé à l'Européenne ; un autre portoit un habit de Grégo, & un troiſieme un mouchoir de ſoie rouge. Ils ſembloient auſſi connoître l'uſage des fuſils, & paroiſſoient beaucoup redouter ces armes. Roggewin qui,

Ann. 1774. Mars.

ſi nous en croyons les Rédacteurs de ſon Voyage, leur en fit ſentir les terribles effets, leur inſpira ſans doute cette frayeur.

Près de la place de débarquement, on trouve auſſi quelques-unes de ces fameuſes ſtatues, ſur leſquelles je reviendrai dans un autre endroit. Le pays paroiſſoit ſtérile & ſans bois : il y a cependant pluſieurs plantations de patates, de plantains & de cannes à ſucre ; nous apperçûmes auſſi des volailles, & nous trouvâmes un puits d'eau ſaumâtre. Comme nous manquions de ces deux articles, & que les Naturels montroient de la diſpoſition à nous obliger, je réſolus de relâcher ici un jour ou deux. De retour à bord, je jettai l'ancre en conſéquence, par trente-deux braſſes, fond de beau ſable brun, à environ un mille de la côte la plus proche, la pointe Sud d'une petite baie, au fond de laquelle eſt la greve ſablonneuſe, dont j'ai fait mention, nous reſtant à l'E. S. E., à un mille & demi de diſtance. Les deux Iſlots de roche, qui giſſent en travers de la pointe méridionale de l'Iſle, étoient cachés derriere une pointe au Nord. Ils nous reſtoient S. $\frac{3}{4}$ O. à quatre milles & nous avions l'autre extrémité de l'Iſle au N. 25$^{d}$ E., à environ ſix milles : la greve eſt la meilleure marque à laquelle on puiſſe reconnoître ce mouillage, parce que c'eſt la ſeule qu'il y ait ſur ce côté de l'Iſle.

« Quoique mes jambes fuſſent très-enflées, & que je » puſſe à peine marcher, je deſcendis à terre avec le Capitaine, mon Pere, le Docteur Sparrman, &c. Des Naturels preſque tout nuds, nous reçurent ſur le rivage : » pluſieurs

» plusieurs avoient un ceinturon, d'où pendoit par-devant un morceau d'étoffe de six ou huit pouces de long, ou un rézeau. Un très-petit nombre portoient un manteau qui descendoit jusqu'au genou : l'étoffe ressembloit à celle de Taïti par la texture, & ils l'avoient piquée pour la rendre plus durable. La plupart de ces manteaux étoient peints en jaune, avec de la racine de terre-mérite. Nous n'apperçûmes que peu d'armes parmi eux, quelques-uns cependant avoient des lances ou des piques, armées à la pointe d'un morceau triangulaire, d'une lave noirâtre & transparente, (*pumex vitreus*. Linn.) qu'on appelle communément agate d'Islande. L'un d'eux tenoit une massue de combat, d'un morceau épais de bois d'environ trois pieds de long, sculptée à une extrémité, & d'autres avoient de courtes massues, exactement pareilles aux Patoo-Patoos de la Nouvelle-Zélande. En général, on reconnoissoit à leur figure toute la stérilité du pays : leur taille étoit inférieure à celle des Habitans des Isles de la Société & des Isles des Amis, & je ne vis pas un seul homme d'une haute stature. Leur corps étoit plus maigre, & leur visage plus mince que celui d'aucun autre peuple de la mer du Sud. Leur défaut de vêtemens, & leur empressement à obtenir nos marchandises, sans rien offrir en retour, sembloient être des preuves suffisantes de pauvreté. Chaque partie de leur corps, & le visage en particulier, étoient singulièrement *tatoués ;* les femmes, dont le nombre ne surpassoit pas neuf ou dix, avoient aussi sur le visage des piqures qu'on eût pris pour des mouches tels qu'en mettent nos Dames. Peu satisfaits de leur teint brun-clair, elles s'étoient peintes

ANN. 1774. Mars.

» toute la face avec une craie rougeâtre, sur laquelle elles » appliquent, en outre, l'orange brillant de la racine de » terre-mérite, ou des rayures élégantes de blanc de co- » quilles. Leurs vêtemens paroissoient peu amples, com- » parés à ceux des Taïtiennes. Les traits des deux sexes » étoient minces; mais point sauvages, quoique le soleil, » auquel les expose leur pays stérile, ait resserré leur front, » & retiré, vers les yeux, les muscles du visage. Leur nez, » sans être trop large, est un peu plat entre les yeux; leurs » lévres sont fortes, quoiqu'elles n'aient pas l'épaisseur de » celles des nègres; leurs cheveux noirs & bouclés, mais » ils n'ont jamais plus de trois pouces de longueur; » leurs yeux d'un brun foncé & petits; le blanc s'y » apperçoit moins que chez les autres Peuples des » mers du Sud. J'ai déjà parlé de la longueur de leurs » oreilles, qu'ils alongent, en mettant dans le trou » des feuilles roulées de canne à sucre qui sont très- » élastiques.

» L'ACTION trop forte du soleil sur leur tête, les a » contraint d'imaginer différens moyens de s'en garantir. » La plupart des hommes portent un cercle d'environ deux » pouces d'épaisseur, tressé avec de l'herbe d'un bord à » l'autre, & couvert d'une grande quantité de ces longues » plumes noires, qui décorent le col des frégates: d'autres » ont d'énormes chapeaux de plumes de goiland brun, » presqu'aussi larges que les vastes perruques des Jurisconsultes Européens; & plusieurs enfin, un simple cerceau » de bois, entouré de plumes blanches de mouettes qui se » balancent dans l'air. Les femmes mettent un grand &

Ann. 1774. Mars.

» large chapeau d'une natte très-propre, qui forme une » pointe en avant, un faîte le long du sommet, & deux » gros lobes derriere chaque côté. M. Hodges a peint une » femme avec ce chapeau, & un homme qui a la tête » couverte d'une autre maniere. Il y en a deux gravures » dans ce Voyage, & elles expriment au naturel, la figure » des Insulaires de l'Isle de Pâque. Nous ne vîmes, parmi » eux, d'autres ornemens que des morceaux d'os en forme » de langue, dont j'ai déjà dit un mot, & des colliers ou » des pendans d'oreille de coquillage.

» Après avoir passé quelque tems sur la greve, parmi » les Naturels du pays, nous pénétrâmes dans l'intérieur » des terres. Toute la campagne étoit couverte de ro- » chers & de pierres de différentes grandeurs, qui, par » leur couleur noirâtre & leur aspect poreux, sembloient » avoir été exposés à un grand feu. Deux ou trois espèces » d'herbes ridées croissoient au milieu de ces pierres, ce » qui donnoit un air de vie à ce pays inanimé d'ailleurs. » A environ quinze verges de la place du débarquement, » nous vîmes une muraille perpendiculaire de pierres de » taille quarrées, d'environ un pied & demi, ou deux » pieds de long, & d'un pied de large : sa plus grande » hauteur étoit d'environ sept à huit pieds ; mais insensi- » blement elle diminuoit en pente des deux côtés, & toute » la longueur étoit d'environ vingt verges. Ce qu'il y a de » remarquable, ces pierres étoient jointes d'après les régles » les plus précises de l'art, & elles s'emboîtoient de ma- » nière à se tenir long-tems. Le grain cependant n'est pas » très-dur ; c'est une lave pierreuse, noirâtre, brune,

ANN. 1774. Mars.

» caverneuſe & caſſante. Le terrain s'éleve tellement du bord » de la mer, vers le centre de l'Iſle, qu'une ſeconde muraille parallele à la premiere, dont elle n'étoit éloignée » que de douze verges, n'avoit pas plus de deux ou trois » pieds de hauteur. Du terreau & des herbages remplïſſoient tout l'eſpace entre les deux murailles. Cinquante » verges plus loin, au Sud, nous trouvâmes un autre » canton élevé, dont la ſurface étoit pavée de pierres » quarrées, ſemblables à celles qui formoient les murailles; » & au milieu une colonne d'une ſeule pierre, repréſentoit » une figure humaine à mi-corps, d'environ deux pieds de » haut, & de plus de cinq de large. La groſſiéreté du travail » de cette figure, annonce l'enfance des Arts. Sur une » tête mal deſſinée, on apperçoit, à peine, les yeux, le » nez & la bouche : les oreilles exceſſivement longues, ſuivant la coutume du pays, ſont moins mal exécutées que » le reſte. Le col eſt petit & court, & on ne diſtingue preſque pas les épaules & les bras. Il y a au ſommet de la tête » un énorme cylindre de pierre, de plus de cinq pieds de » diamètre & de hauteur, placé tout droit. Ce chapiteau » qui approche de celui que des Divinités Egyptiennes, » portoient autrefois ſur leurs têtes, eſt d'une pierre différente du reſte de la colonne, & plus rougeâtre. La tête » & ce qui eſt au-deſſus, fait la moitié de toute la figure. » Nous n'avons pas remarqué que les Naturels rendent » aucun culte à ces colonnes; ils paroiſſent cependant » avoir pour elles de la vénération; car ils témoignoient » du mécontentement lorſque nous marchions ſur l'eſpace » pavée, ou ſur les piedeſtaux, ou que nous en examinions » les pierres.

» UN PETIT NOMBRE DE NATURELS nous accompagnerent plus loin en dedans du pays, près de quelques buissons, où nous espérions trouver de nouvelles plantes. Notre chemin fut très-rude sur des tas de pierres de volcan, qui rouloient sous nos pieds, & contre lesquelles nous nous blessions à chaque pas. Les Insulaires, accoutumés à ces embarras, sautoient agilement d'une pierre à l'autre, sans la moindre difficulté. Nous apperçûmes de gros rats, qui couroient devant nous, & qui paroissent être communs sur toutes les Isles de la mer du Sud. Les arbrisseaux qui attirerent notre attention, furent une très-petite plantation de mûrier à papier, dont la tige a de deux à quatre pieds de hauteur, & dont ils font ici leurs étoffes, ainsi qu'à Taïti. Cet arbuste est planté en allées, parmi de très-gros rochers, où les pluies ont amassé un peu de terreau. Nous découvrîmes aux environs des grouppes d'*Hibiscus populneus*, Linn. répandus aussi aux Isles de la Société, où les Insulaires l'emploient dans leur teinture jaune; & des *Mimosa*, le seul arbrisseau qui fournisse des massues & des pattoo-pattoos, & du bois assez gros pour raccommoder leurs pirogues.

ANN. 1774. Mars.

» A MESURE que nous avancions, la surface du pays devenoit plus stérile, & plus hérissée de roches, jetées çà & là, dans le désordre du cahos. Il paroît que le petit nombre d'habitans qui nous reçurent au débarquement, formoient le gros de la Nation; car nous n'en rencontrâmes pas d'autres dans notre promenade: nous n'apperçûmes même que dix ou douze cabanes, quoique notre vue embrassât une grande partie de l'Isle: l'une des

ANN. 1774. Mars.

» plus jolies étoit ſituée ſur un mondrain, à environ un » demi-mille de la mer, & nous y montâmes. Sa conſtruc- » tion annonçoit la pauvreté & la miſere de ſes propriétaires. » Des pierres d'environ un pied de longueur, de niveau » avec la ſurface du terrain & formant deux lignes courbes, » lui ſervoient de fondement; une diſtance de ſix pieds au » milieu, & ſeulement d'un pied aux extrémités, ſéparoit » les deux lignes courbes. Dans chacune de ces pierres de » fondement, je remarquai un ou deux trous, remplis par » un pieu. Les pieux du milieu avoient ſix pieds de haut, » mais les autres diminuoient par degrés juſqu'à deux pieds. » Les pieux convergeant tous au ſommet, étoient attachés » par des cordages, à des baux de traverſe, qui les te- » noient enſemble. Une eſpèce de couverture de petits » bâtons, revêtus d'une natte propre & de feuilles de » cannes de ſucre, portoit ſur chacune des rangées de pieux, » & formoit un faîte ou angle très-aigu au ſommet; ſur un » des côtés, il y avoit un trou d'environ dix-huit pouces » ou de deux pieds de haut, d'où ſortoit un long tuyau, » par où l'eau ſe déchargeoit. Je me traînai à quatre, pour » entrer dans cette ouverture : l'intérieur de la caſe étoit » abſolument vide, & je n'y vis pas même de l'herbe ſur » laquelle on pût ſe coucher. Je ne pus me tenir droit dans » aucune partie, excepté au point précis du milieu : tout » étoit ſombre & triſte. Les Naturels nous dirent que la » nuit ils occupent ces caſes : ils doivent y être entaſ- » ſés les uns ſur les autres, puiſqu'il y a ſi peu de » ces habitations; à moins que le bas-peuple ne cou- » che en plein air, & ne laiſſe ces miſérables huttes à » leurs Chefs.

» OUTRE les cabanes, nous obſervâmes pluſieurs amas de » pierre, formant de petits mondrains, dont l'un des côtés » abſolument perpendiculaire, a un trou qui va ſous terre. » L'eſpace en-dedans doit être très-petit, & cependant il » eſt probable que ces cavités ſervent d'aſyle au peuple » pendant la nuit. Peut-être qu'elles communiquent avec des » cavernes naturelles, telles qu'on en trouve parmi les cou- » rants de lave, des pays de volcan. De pareilles cavernes, » très-communes en Iſlande, ſont très-fameuſes pour avoir » tenu lieu de maiſons aux anciens habitans de la contrée. » M. Ferber, le premier Hiſtorien Minéralogique du » Véſuve, a remarqué un ſemblable creux ſouterrain, dans » une des laves modernes de cette montagne. Nous aurions » été bien-aiſe de déterminer ſi notre conjecture avoit quel- » que fondement ; mais les Naturels ne voulurent jamais » nous permettre d'y entrer.

» LA CABANE que j'examinai, étoit entourée d'une planta- » tion de cannes à ſucre & de bananiers, en fort bon état, vu » la qualité pierreuſe du terrain. Les bananiers croiſſoient tous » dans des trous d'un pied de profondeur, faits, à ce que » nous ſupposâmes, pour recueillir la pluie, & la conſerver » plus long-tems autour de la plante. Sur ce mauvais ter- » rain, les cannes à ſucre jettent cependant des tiges de » neuf ou dix pieds, qui renferment un jus très-doux. Un » ſeul Inſulaire, que nous trouvâmes le matin, nous offrit » de ce jus, quand nous lui demandâmes quelque choſe » à boire. Nous en conclûmes qu'il n'y a point d'eau ſur » leur Iſle ; mais, revenant à la place de débarquement, » nous rencontrâmes le Capitaine Cook, que les Naturels

ANN. 1774. Mars.

» avoient conduit très-près de la mer à une pointe taillée
» dans le rocher & rempli d'ordures : l'eau y étoit dégoû-
» tante ; & cependant les Indiens en burent avec beau-
» coup d'avidité. M. Cook, faisoit des échanges avec les
» Naturels, dont le nombre étoit diminué de la moitié ; les
» autres étoient probablement allés dîner : nous remarquâ-
» mes de nouveau que la quantité des femmes n'étoit pas
» du tout proportionnée à celle des hommes. Le matin, il
» n'y en avoit pas plus de douze ou quinze, & alors il n'en
» restoit que six ou sept. Elles n'étoient ni réservées, ni
» chastes ; &, pour un petit morceau d'étoffe, les matelots
» assouvissoient leur passion. Leurs traits avoient assez de
» douceur ; mais leurs grands chapeaux pointus leur don-
» noient l'air des prostituées de profession.

» NOUS FUMES de retour à bord avant midi : le vaisseau
» étoit à l'ancre, quoique nous l'eussions laissé sous voile.
» Les fruits & les racines que nous rapportions, furent à
» l'instant distribués aux malades, ainsi que des volailles
» toutes cuites, qui, ayant été apprêtées, comme sur les
» autres Isles de la mer du Sud, avoient la même saveur.
» Les patates d'un jaune d'or, aussi douces que des carottes,
» (ce qui fit qu'elles ne nous plurent pas à tous égale-
» ment,) étoient très-nourrissantes & très-anti-scorbutiques.
» La sécheresse du sol paroît concentrer les sucs de ces
» fruits, ainsi que de tous les autres végétaux de cette
» Isle. Ceux qui aimoient les bananes, trouverent les leurs
» excellentes ; & leurs cannes étoient plus sucrées que celles
» de Taïti. »

L'APRÈS-MIDI,

L'APRÈS-MIDI, on remplit des pièces d'eau, & nous ouvrîmes un petit commerce avec les Naturels du pays. Quelques-uns de nos Meſſieurs firent auſſi une excurſion dans l'intérieur de l'Iſle, pour voir ce qu'elle produiſoit ; & ils revinrent le ſoir, après avoir été volés.

« L'UN DES NATURELS, qui ſe trouverent à la place de » débarquement, ſembloit avoir de l'autorité ſur les autres, » & il conſentit de bon cœur à nous accompagner. Il » n'étoit pas auſſi timide que le reſte de ſes compatriotes ; » & il ſe promenoit hardiment avec nous, tandis que les » autres paroiſſoient alarmés du moindre de nos mouve- » mens. Cette frayeur cependant ne les empêchoit pas de » fouiller nos poches, & de voler tout ce qu'ils pouvoient. » Nous n'étions pas à terre depuis plus d'une demi-heure, » lorſqu'un d'eux, ſe gliſſant parderriere Œdidée, lui arra- » cha de deſſus la tête un chapeau noir, & s'enfuit très-vîte, » à travers des pierres raboteuſes, où il étoit impoſſible » de le ſuivre. Œdidée fut ſi étonné, qu'il parut en perdre » la parole ; &, quand il vint ſe plaindre, le voleur étoit » déjà fort loin. M. Hodges, aſſis ſur une petite émi- » nence, deſſinoit une vue, & un autre Naturel lui enleva » ſon chapeau de la même maniere. M. Wales étoit à ſes » côtés, tenant un fuſil ; mais il réfléchit, avec raiſon, qu'une » faute auſſi légere ne méritoit pas la mort.

» EN NOUS PROMENANT le long de la côte de la mer, » nous découvrîmes la même eſpèce de céleri qui abonde » ſur les greves de la Nouvelle-Zélande, & deux autres » petites plantes communes à cette contrée. Je ne puis pas

ANN. 1774. Mars.

» dire si ces plantes sont indigènes sur l'Isle, ou si » elles ont été produites par des semences qu'ont transporté le courant de la mer ou les oiseaux. Nous trouvâmes aussi une plantation d'ignames, (*dioscorea alata.* » Linn.) Les traits, les coutumes & la langue du peuple de » l'Isle de Pâques, ayant beaucoup d'affinité avec ce qu'on » observe aux Isles de la mer du Sud, nous espérions y » voir les animaux domestiques de Taïti, & de la Nouvelle-Zélande; mais, après les recherches les plus soigneuses, je » n'y ai remarqué que des volailles ordinaires, très-petites & » d'un plumage peu fourni; deux ou trois noddies, si apprivoisés, qu'ils se plaçoient sur les épaules des Naturels, » frapperent aussi nos regards; mais on ne peut pas en conclure qu'ils aient un grand nombre de ces oiseaux.

» AU COUCHER DU SOLEIL, nous quittâmes l'aiguade, » pour marcher vers l'anse où nous attendoit la chaloupe. » Comme nous passions sur le terrain où étoit la colonne dont » on a parlé, quelques Naturels, qui nous accompagnoient » encore, nous firent signe de descendre & de marcher dans » l'herbe, le long du piédestal; mais, voyant que nous ne nous » embarrassions pas de leurs gestes, ils ne firent aucune autre » tentative pour s'opposer à nous. Nous proposâmes diverses » questions sur la nature de ces pierres, à ceux qui paroissoient les plus intelligens; &, autant que nous comprîmes » leurs réponses, il nous parut que ce sont des monumens érigés à la mémoire de leurs Aréekées ou de leurs » Rois. Je pensai que les environs du piédestal, pouvoient » bien être un cimetiere, & en les examinant, j'y trouvai » des os humains, qui confirmerent mes conjectures. La

» longueur des os humains, montroit qu'ils avoient appar- ANN. 1774. Mars.
» tenu à des perſonnes d'une moyenne ſtature ; & un os de la
» cuiſſe, que je meſurai, répondoit à celui d'un homme de
» cinq pieds neuf pouces. A l'Oueſt de l'anſe, il y avoit trois
» colonnes, placées en ligne ſur une plate-forme ou piédeſtal
» très-large & très-élevé. Les Naturels donnoient à cette
» rangée le nom d'*Hangaroa*, & à la colonne ſeule, celui
» d'*Obéena*. Dix ou douze Indiens étoient aſſis à peu de
» diſtance de la derniere, autour d'un petit feu dans lequel
» ils grilloient des patates. Ils nous offrirent une partie de
» leurs ſoupers. Cette hoſpitalité nous ſurprit dans un pays
» ſi pauvre, & nous penſâmes aux Peuples civiliſés qui,
» en pareil cas, n'ont preſque plus de commiſération pour
» les beſoins de leurs ſemblables. Nous retournâmes alors à
» bord, avec une petite quantité de patates, & environ ſix
» ou ſept plantes communes, que nous avions raſſemblées.
» L'air de la côte fit un très-grand bien aux ſcorbutiques.
» J'étois parti le matin avec des jambes exceſſivement en-
» flées : à mon retour, l'enflure avoit diminué, & ma dou-
» leur s'étoit diſſipée. Je ne pouvois attribuer cette guériſon
» ſubite qu'à l'exercice que j'avois pris, & peut-être à ces
» émanations ſalutaires, qui, dit-on, ſuffiſent ſeuls, pour
» rendre la ſanté à ceux qui ont contracté le ſcorbut en
» mer. »

LE LENDEMAIN, dès le grand matin, j'envoyai les Lieu- 15.
tenans Pickerſgill & Edgcumbe, avec un détachement de ſoldats, & pluſieurs de nos Meſſieurs, pour reconnoître la contrée. Leur parti étoit composé de vingt-ſept perſonnes. Comme j'étois encore en convaleſcence, je manquois de

Ann. 1774. Mars.

force pour y aller moi-même, & je fus obligé de rester à la place de débarquement parmi les Naturels. Ils me vendirent des patates, qu'ils recueilloient dans une plantation voisine. Mais ce trafic, très-avantageux pour nous, fut bientôt arrêté, par l'arrivée du Propriétaire (du moins je supposai que cet homme l'étoit) de la plantation, qui en chassa tous ses compatriotes. Je conclus, qu'on l'avoit volé, & que le vol entr'eux est défendu. Ils pratiquoient d'ailleurs envers nous toutes les fraudes imaginables, & ordinairement avec succès. A peine avions-nous découvert une de leurs fripponneries qu'ils en inventoient une autre. A sept heures du soir, le détachement, que j'avois envoyé dans la campagne, revint après avoir parcouru la plus grande partie de l'Isle.

Nos Messieurs partirent du rivage à neuf heures du matin : un sentier les conduisit au côté S. E. de l'Isle, & ils furent suivis d'une foule nombreuse des Naturels, qui se précipitoient vers eux avec beaucoup d'empressement. Bientôt un homme d'un moyen âge, *tatoué* depuis les pieds jusqu'à la tête, & ayant un visage peint d'une sorte de piment blanc, parut avec une pique à la main, se promena à côté d'eux, & fit signe à ses compatriotes de se tenir éloignés & de ne pas incommoder les étrangers. Il arbora ensuite un morceau d'étoffe blanche sur sa pique, & se plaçant à leur tête, il les conduisit lui-même, en agitant ce pavillon de paix. Durant la plus grande partie de la route, le terrain sembloit stérile : c'étoit une argile noire, couverte par-tout de pierres : il y avoit cependant de vastes champs de patates, & des allées de plantains ; mais ils ne virent point de fruit sur aucun des arbres. Vers la partie la plus élevée de

l'extrémité méridionale de l'Isle, le sol (une belle terre rouge) paroissoit beaucoup meilleur ; l'herbe y étoit plus longue, & il n'y avoit pas de pierres comme dans les autres cantons ; mais on n'appercevoit ni plantations, ni cabanes.

SUR LE CÔTÉ EST, près de la mer, ils rencontrerent trois plates-formes, ou plutôt les ruines de trois plates-formes de maçonnerie. Il y avoit eu, sur chacune d'elles, quatre grandes statues ; trois étoient tombées, la chûte en avoit brisé ou mutilé deux ; de sorte qu'il n'en restoit plus qu'une debout, & une seconde couchée, mais entiere. M. Wales mesura celle-ci, & il la trouva de quinze pieds de longueur, & de six pieds de large au-dessus des épaules. Chaque statue portoit sur sa tête une grosse pierre cylindrique, d'une couleur rouge, parfaitement ronde : l'une de ces pierres, qui n'étoit pas la plus grande, avoit cinquante-deux pouces d'élévation, & soixante-six de diamètre. La partie supérieure de quelques cylindres étoit enlevée ; mais plusieurs étoient entiers.

DE CET ENDROIT ils suivirent la direction de la côte au N. E. : l'homme, qui leur servoit de guide, marchoit toujours le premier, agitant son pavillon. Ils trouverent le pays très-stérile, l'espace d'environ trois milles ; &, en quelques endroits, manquant de terreau, de maniere qu'il n'offroit qu'un rocher nud, qui sembloit être une mauvaise espèce de mine de fer. Au-delà ils parvinrent à la partie la plus fertile de l'Isle : ce canton étoit entre-mêlé de plantations de patates, de cannes à sucre & de plantains, moins hérissé de pierres, que ceux qu'ils venoient de passer, mais sans eau ;

Ann. 1774. Mars.

les Naturels leur en apporterent cependant à deux ou trois reprises différentes ; &, comme ils avoient soif, ils la burent, quoiqu'elle fût saumâtre & puante. Ils passerent aussi devant des huttes, dont les propriétaires vinrent à leur rencontre, & leur offrirent des patates grillées & des cannes à sucre ; &, se mettant à la tête du premier de nos Anglois, qui marchoient de file, pour profiter du sentier, ils leur en donnerent à chacun une. Ils observerent la même méthode dans la distribution de l'eau. Ils eurent soin que les plus altérés n'en bussent pas trop, de peur qu'il n'en restât point pour les derniers. Tandis que ces généreux Insulaires s'efforçoient d'appaiser la faim & la soif des Etrangers, d'autres tâchoient d'enlever tout ce qu'ils avoient reçu en présent. Pour prévenir des suites plus funestes, nos Messieurs furent obligés de tirer un fusil chargé à petit plomb, sur l'un d'eux qui eut l'audace d'arracher un de nos sacs. Le plomb l'atteignit au dos, il abandonna alors le sac, fit quelques pas en s'enfuyant, & ensuite tomba : mais il se releva bientôt & marcha. Nous n'avons pas su s'il étoit dangereusement blessé, ni ce qu'il devint. Comme ce malheur occasionna du délai, & rassembla les Naturels, l'homme qui jusqu'alors avoit conduit la bande, & un ou deux autres, coururent vers nos MM. ; mais au-lieu de s'arrêter quand ils en furent près, ils se mirent à courir autour de la bande, en répétant quelques mots d'une maniere amicale. Les Anglois ayant continué leur marche, le vieil guide arbora son pavillon, & dirigea la troupe comme auparavant, & aucun Naturel n'entreprit de commettre de vol.

Ils observerent, en passant, un grand nombre d'Indiens

raſſemblés ſur une colline, tenant des piques à la main ; mais qui ſe diſperſerent à l'appel de leur compatriote, excepté cinq ou ſix, l'un deſquels ſembloit être un Indien d'importance. C'étoit un homme robuſte & bien fait, d'une phyſionomie ouverte : il avoit le viſage peint, le corps *tatoué*, il portoit un hahou ou vêtement meilleur que celui des autres, & un grand chapeau de longues plumes noires ; il aborda nos MM. &, pour les ſaluer, il étendit ſes bras avec les deux mains fermées, il les éleva au-deſſus de ſa tête, il les ouvrit enſuite le plus qu'il lui fut poſſible, & les laiſſa retomber peu-à-peu ſur ſes côtés. Le porte-étendard donna ſon pavillon blanc à cet homme, qui paroiſſoit être le Chef de l'Iſle ; celui-ci le remit à un autre, qui le porta devant eux le reſte du jour.

Ann. 1774. Mars.

« AVANT l'arrivée de cet homme, les Naturels nous » avoient averti de l'approche de leur *Hé-rée*, ou *Ha-* » *réekée*, ou Roi. Comme les Naturels, en nous faiſant » des préſens, avoient prononcé le mot *Héeo (a)*, ce qui » ſignifie ami : nous allâmes lui offrir des dons, M. Pickerſ- » gill & moi, en prononçant *Héeo.* Nous demandâmes ſon » nom, & on nous dit qu'il s'appelloit Ko-Toheetaï ; nous » voulions ſavoir s'il étoit Chef ſeulement d'un canton ou » de tout le pays, & ſur cela il étendit ſon bras, comme » pour embraſſer l'Iſle entiere, & dire *Waihu.* Afin de » lui montrer que nous le comprenions, nous mîmes nos » mains ſur la poitrine ; nous l'appellâmes par ſon nom, » & nous ajoutâmes le titre de Roi de *Waihu*, ce qui lui

(a) *Hoa* aux Iſles de la Société eſt *Woa* à celle des Amis.

ANN. 1774. Mars.

» fit beaucoup de plaiſir. Alors il ſe mit à cauſer pendant » long-tems avec ſes Compatriotes. On ne remarqua pas » qu'aucun des Inſulaires eût pour lui des égards ou du » reſpect : dans une contrée ſi pauvre, le Chef ne peut guè- » res s'approprier des honneurs, ſans empiéter ſur les droits » naturels de ſes camarades, & ſans s'expoſer à des dangers. » Il parut mécontent de ce que nous deſirions continuer » notre marche, & il nous pria de retourner ſur nos pas, » en nous promettant de nous accompagner : mais, voyant » que nous étions déterminés à aller plus avant, il finit ſes » ſupplications, & il nous ſuivit. »

VERS l'extrémité orientale de l'Iſle, nos MM. rencontrerent un puits, dont l'eau étoit ſale, mais parfaitement douce, parce qu'il ſe trouvoit fort au-deſſus du niveau de la mer. Les Naturels ne vont jamais y boire ſans ſe laver enſuite ; & fuſſent-ils cent, le premier ſaute directement au milieu du creux, boit & ſe lave lui-même, ſans la moindre cérémonie ; un autre prend enſuite ſa place, & fait la même choſe.

ILS REMARQUERENT que cette partie de l'Iſle étoit remplie des ſtatues giganteſques dont on a parlé ſi ſouvent ; quelques-unes placées en grouppes ſur des plates-formes de maçonnerie, d'autres ſeules, enfoncées en terre, & à peu de profondeur : en général, ces dernieres ſont beaucoup plus groſſes que les autres. L'une d'elles qui étoit tombée, avoit près de vingt-ſept pieds de long, & plus de huit pieds au-deſſus de la poitrine ou des épaules, & cependant elle paroiſſoit bien moindre qu'une qu'ils virent debout : ſon ombre, un peu après deux heures, ſuffiſoit pour mettre à l'abri

l'abri des rayons du soleil, toute la troupe, composée de près de trente personnes.

ANN. 1774. Mars.

« LES INSULAIRES leur donnoient le nom général » de *Hanga* TEBOW; ils appliquent le terme d'Hanga » à chaque rangée : ils appelloient les statues en particulier » *Ko-(a) tomoaï*, *Ko-tomoéerée*, *Ko-hòo-oo*, *Morahiena*; » *Oomarèeva*, *Weenâboo*, *Weenapè*.

» NOUS NOUS ARRÊTAMES pour laisser à M. Hodges le » tems de dessiner quelques-uns de ces monumens : la » gravure, qui accompagne ce Voyage, est très-exacte. » Nous profitâmes aussi de l'occasion pour dîner. »

NOS MESSIEURS monterent ensuite sur une colline, d'où ils découvrirent toutes les côtes Est & Nord de l'Isle, où ils n'apperçurent ni baie ni crique, propre au débarquement d'une chaloupe, ni rien qui annonçât de l'eau douce. Celle qu'on leur offrit, étoit réellement salée, & cependant ce Peuple en boit beaucoup, tant la nécessité & la coutume ont de force. Ils furent obligés de retourner au puits dont on a parlé; &, après y avoir étanché leur soif, ils dirigerent leur marche vers le vaisseau, parce qu'il étoit quatre heures.

« NOUS TRAVERSAMES le faîte des collines qui se pro- » longent au milieu de l'Isle, par des chemins plus mauvais

(a) *Ko* est l'article comme à la Nouvelle-Zélande, & aux Isles des Amis.

Ann. 1774. Mars.

» & plus fatigans que jamais : le pays jonché de cendres volcaniques, étoit en friche tout autour de nous, » quoique plusieurs vestiges attestassent une ancienne culture. Je reconnus alors combien la longue durée de mon » rhumatisme m'avoit affoibli. Tous mes membres étoient » crispés, & je pouvois à peine achever le reste de la route, » quoiqu'en pareilles occasions, avant ma maladie, je fusse » infatigable. Les Naturels, voyant que nous prenions un » sentier difficile, nous quitterent tous, excepté un homme » & son petit garçon. Comme nos Officiers & leur suite » alloient trop loin, & qu'ils faisoient un détour pour » arriver au vaisseau, je me séparai d'eux, & avec le Docteur Sparrman, un Matelot, & deux Naturels, je pris » la route la plus courte. L'Insulaire, me voyant, très-foible, » m'offrit sa main, & mettant une dextérité étonnante dans » sa marche sur les cailloux qui bordoient le chemin, il me » soutint pendant un espace considérable. Le petit garçon » alloit devant, & écartoit les pierres qui obstruoient le » le passage. Après nous être reposé plusieurs fois, nous » atteignîmes enfin le sommet de la colline, d'où nous » vîmes la mer à l'Ouest, & le vaisseau à l'ancre. La colline » étoit couverte d'un arbrisseau de l'espèce des *mimosa*, qui » y croît jusqu'à la hauteur de huit ou neuf pieds : quelques-unes des tiges, penchées vers la racine, avoient à-peu-près l'épaisseur de la cuisse. Je trouvai encore un nouveau » puits, dont l'eau avoit un goût de pourriture, & l'odeur » de l'*hepar sulphuris* : nous en bûmes cependant malgré » sa mauvaise qualité. Le soleil se coucha bientôt, après » notre départ de ce puits : nous marchâmes plus de deux » heures absolument dans les ténèbres ; &, durant cet

» intervalle, mon Indien me fut très-utile ; mais, comme » j'avois trois milles d'avance, j'attendis M. Pickersgill & » sa troupe, & j'arrivai, avec lui, sain & sauf au bord de » la mer, après avoir fait au moins vingt-cinq milles par » des chemins détestables, où il n'y avoit pas un seul arbre » qui pût nous mettre à l'abri du soleil. Je donnai à mes » bons Conducteurs, tout ce que j'avois d'étoffes de Taïti, » & d'ouvrages de fer.

Ann. 1774. Mars.

» Je dois ajouter que la campagne étoit hérissée par- » tout de pierres irrégulières, caverneuses, spongieuses, » brunes, noires & rougeâtres, monumens incontestables » d'un volcan. En général, lorsqu'il n'y avoit pas beaucoup » de pierres dans les sentiers, ils étoient si étroits, que, » pour avancer, il falloit tourner les pieds en dedans : les » Naturels leur donnent aisément cette position. Cette » maniere de marcher étoit très-fatigante pour nous ; & » nous nous blessions ou nous tombions à chaque pas. Des » deux côtés le terrain étoit revêtu d'une herbe de la » Jamaïque (*paspalum*), qui croissoit en touffes, & si » glissante, que nous ne pouvions pas nous y soutenir.

» Ailleurs on trouvoit un tuf ferrugineux, des plaines » d'un seul rocher bien réuni, ou de lave noire fondue, » qui sembloit contenir du fer, sans terreau, ni herbe, ni » aucune plante.

» Nous remarquames quelques armes, & en particu- » lier des bâtons minces armés, à la pointe, d'une lave » noire & vîtrée, & enveloppée avec soin dans un petit

Ann. 1774. Mars.

» morceau d'étoffe. Je ne vis qu'un homme qui eût une » hache de bataille, reſſemblante à celle des Zélandois, » mais beaucoup plus courte : une tête étoit ſculptée de » chaque côté, & un petit morceau de verre noir, dont on » a déjà parlé plus haut, repréſentoit les yeux. »

Dans un petit creux, ſur la partie la plus élevée de l'Iſle, M. Pickerſgill rencontra des cylindres pareils à ceux qui couronnent les têtes des ſtatues. Ceux-ci ſembloient plus larges qu'aucun des autres; mais il étoit trop tard pour s'arrêter à les meſurer. M. Wales, qui m'a communiqué ces détails, penſe qu'il y a une carriere d'où on a originairement tiré ces pierres, & qu'il n'a pas été très-difficile de les rouler en bas de la colline, après qu'elles ont été taillées. Cette conjecture me paroît fort raiſonnable, & je crois que cela eſt arrivé ainſi.

Sur le penchant de la montagne, vers l'Oueſt, ils découvrirent un autre puits; l'eau, fortement minéraliſée, avoit, à la ſurface, une écume verte très-épaiſſe, & elle exhaloit une puanteur inſupportable. Nos Meſſieurs furent contraints d'en boire; mais bientôt ils en furent malades.

On ne vit que deux ou trois arbriſſeaux dans toute cette excurſion, ainſi que dans celle de la veille. La feuille & la graine de l'un d'eux (appellées par les Naturels *Torromédo*) reſſembloient beaucoup à la feuille & à la graine de la veſce ordinaire; mais la coſſe, par ſa groſſeur & ſa forme, approchoit plus de celle du tamarin. La graine a un goût amer déſagréable; & les Naturels, voyant nos Meſſieurs en

manger, leur firent ſigne de la cracher; ils y ſuppoſent, vraiſemblablement, quelque qualité pernicieuſe; le bois, d'une couleur rougeâtre, eſt aſſez dur & aſſez peſant, mais très-tortu, petit, court, & il ne ſurpaſſe pas ſix ou ſept pieds de hauteur. Au coin S. O. de l'Iſle, on découvrit un autre petit arbriſſeau, dont le bois eſt blanc & caſſant, & reſſemble d'ailleurs, par la feuille, au frêne : on apperçut en outre, en pluſieurs endroits, la plante dont les Taïtiens font leurs étoffes; mais elle étoit foible & d'une mauvaiſe venue, & elle avoit tout au plus deux pieds & demi d'élévation.

Ann. 1774. Mars.

ILS NE RENCONTRERENT POINT d'animal d'aucune eſpèce; ſeulement quelques oiſeaux frapperent leurs regards : à moins que les vaiſſeaux ne ſoient dans la plus grande détreſſe, rien ne doit les porter à relâcher ſur cette Iſle.

« ON A OUBLIÉ de dire que nous fûmes reçus au débarquement par deux cens Naturels aſſemblés, parmi leſquels je ne comptai que quatorze à quinze femmes, & très-peu d'enfans. Comme ces femmes prodiguoient leurs faveurs, je conjecturai que celles qui étoient mariées & qui étoient ſages, avoient été forcées par les hommes de ſe tenir à leurs habitations dans les parties éloignées de l'Iſle. On n'a peut-être jamais vu, dans aucune contrée, des Courtiſannes auſſi lubriques : les Matelots renoncerent à toute pudeur, & ils ne rougirent pas de ſe livrer à la débauche, ſans chercher à la couvrir autrement que par l'ombre des ſtatues giganteſques.

» NOUS NOUS DÉTACHAMES de la troupe, M. Patten, le

ANN. 1774. Mars.

» Lieutenant Clerke & moi, pour faire de petites prome-
» nades ſéparées, & nous ſouffrîmes beaucoup de la chaleur
» du ſoleil. Nous avions pris nos fuſils, dans l'eſpérance de
» tirer des oiſeaux ; mais nous fûmes trompés. Nous trou-
» vâmes, dans un champ cultivé, une eſpèce de *ſolanum*
» *nigrum*, qu'on emploie à Taïti & aux Iſles de la Société,
» comme vulnéraire, & qu'on cultive peut-être ici pour
» cela. L'herbe, qui pouſſe communément au milieu des
» pierres dans les terrains en friche, avoit été ſoigneuſement
» arrachée & étendue ſur toute la plantation, ainſi qu'on
» y étend la marne, peut-être pour préſerver la *ſolanna* des
» rayons brûlans du ſoleil ; ce qui ſemble prouver que les
» Naturels n'ignorent pas entièrement l'économie rurale.

» PASSANT près de quelques arbriſſeaux qui fermoient
» l'entrée de deux huttes, nous crûmes entendre des voix
» de femmes ; mais, prêtant une oreille attentive, nous
» n'entendîmes plus rien. Nous traverſâmes différens
» champs qui n'avoient aucune eſpèce d'enclos, quoiqu'en
» diſent les Rédacteurs du Voyage de Roggewin, qui
» paroiſſent avoir conſulté leur imagination, plutôt que la
» vérité.

» LA CHALEUR nous épuiſa, dans un tems où il
» nous reſtoit encore bien du chemin à faire, avant d'ar-
» river au bord de la mer. Nous rencontrâmes, par bonheur,
» un Naturel qui recueilloit des patates dans un champ.
» Nous lui dîmes que nous avions une grande ſoif ; &,
» quoiqu'il fût vieux, il ſe mit à courir à une vaſte plan-
» tation de cannes de ſucre, & il nous en apporta ſur ſon

» dos une charge des meilleures & des plus remplies de » jus. Après l'avoir récompensé de ses bons offices, nous » nous mîmes à sucer ce jus, qui étoit extrêmement ra- » fraîchissant.

» ARRIVÉS à la place du débarquement, où le Capi- » taine Cook faisoit divers échanges, nous vîmes des Na- » turels qui le trompoient, en lui vendant des paniers » remplis, en apparence, de bananes, tandis qu'au fond » il y avoit des pierres. Après les noix de cocos, auxquelles » ils donnoient la préférence, ils aimoient beaucoup les » étoffes de Taïti & d'Europe, qu'ils estimoient suivant » la grandeur des pièces; ils mettoient un prix inférieur » aux ouvrages de fer. Quand le marché étoit honnêtement » conclu, la plupart s'enfuyoient avec l'étoffe, la noix de » cocos, ou le clou qu'ils venoient d'acquérir, comme » s'ils eussent eu peur d'un dédit de notre part. Témoins » des basses friponneries qu'ils exerçoient, nous déplorions » leur sort. Quoique la rareté des étoffes force plusieurs » d'entr'eux à aller nuds, ils échangeoient le peu qu'ils » en avoient, contre celles de Taïti, & cependant nous » ne pouvions pas leur en donner une aussi grande quan- » tité. Le desir d'avoir de ces étoffes, les porta à vendre dif- » férentes choses dont probablement ils ne se feroient pas » défaits autement, & entr'autres des chapeaux, des colliers, » des pendans d'oreilles & de petites figures humaines de bois » de dix-huit pouces ou de deux pieds de long, étroites, & » d'un travail beaucoup plus net & beaucoup plus propre que » celui des statues. Les unes représentoient des hommes, & » les autres des femmes; les traits n'avoient rien d'agréable,

ANN. 1774. Mars.

» & l'enſemble de la figure étoit trop large; cependant on » y appercevoit le goût de la ſculpture. Le bois en eſt bien » poli, d'un grain ferme, & d'un brun ſombre, ainſi que » celui du caſuarina; mais, comme nous n'avions pas encore » vu cet arbre ſur l'Iſle, j'attendis avec empreſſément le » retour de nos autres Meſſieurs, comptant que peut-être » leurs découvertes nous donneroient des lumieres là-deſſus. » Œdidée étoit enchanté de ces petites figures, mieux tra- » vaillées que les Etées de ſon pays, & il en acheta plu- » ſieurs, qui, à ce qu'il nous dit, ſeroient d'un grand prix » à Taïti : pendant qu'il faiſoit ſa Collection, il en trouva » une qui repréſentoit la main d'une femme, ſculptée en » bois jaune & à-peu-près de grandeur naturelle. Les on- » gles s'étendoient au moins à trois quarts de pouce au-delà » de l'extrémité des doigts, qui étoient dans la poſition » qu'ils leur donnent à Taïti, quand ils danſent. Le bois eſt » d'une eſpèce odorante, & comme les Taïtiens, ils en » recueillent les petits coupeaux pour parfumer leur huile. » Nous n'avions pas rencontré cet arbre, ni obſervé l'uſage » de porter de longs ongles ſur cette Iſle, & nous ne conce- » vions pas d'où venoient ces morceaux de ſculpture aſſez » bien faits. Œdidée a dans la ſuite donné cette main à mon » Pere, qui l'a dépoſée au Muſæum à Londres: notre In- » dien raſſembloit auſſi des chapeaux à plumes, ſur-tout » de ceux qui avoient des plumes de frégates, parce que » ces oiſeaux rares à Taïti, y ſont fort eſtimés à cauſe de » leurs couleurs & luiſantes.

» NOUS FUMES témoins de la maniere dont le propriétaire » du champ chaſſa les voleurs qui fouillerent ſes pommes de

» terre,

» terre, dont on a parlé plus haut; les Naturels des Isles de la » Société nous dirent souvent qu'ils infligent des peines » capitales aux voleurs; mais nous n'en avons pas vu » d'exemple. A l'Isle de Pâque, nous n'avons jamais remar- » qué que le délit fût puni d'aucune maniere.

Ann. 1774. Mars.

» NOUS TROUVAMES A BORD plusieurs Insulaires, qui » étoient venus à la nage, quoique le vaisseau fût à trois » quarts de mille de la côte. Ils témoignerent l'admiration » la plus extraordinaire pour tout ce qu'ils voyoient : cha- » cun d'eux mesura avec les bras tendus la longueur du bâti- » ment de l'avant à l'arriere : des masses si énormes de bois » étonnoient d'autant plus ce peuple, que ses pirogues sont » faites de petits morceaux. Il y avoit, parmi eux, une » femme qui étoit aussi venue à la nage, & qui trafiqua de » ses charmes avec une grande impudence. Elle s'a- » dressa d'abord à plusieurs des Bas-Officiers, & ensuite aux » Matelots : elle égala réellement les fameux exploits de » Messaline (*a*). Enfin un de ses compatriotes l'emmena » dans une de ses pirogues, & pour prix de sa lasciveté, » elle emporta quelques guenilles & quelques morceaux » d'étoffe de Taïti. Une autre des femmes de l'Isle, qui » s'étoit rendue au vaisseau la veille, n'avoit pas été moins » libertine. L'ardeur insatiable de leurs desirs & le succès » de leurs agaceries, au milieu d'un équipage malade, nous » surprenoient également.

(*a*) Voyez Pline, Histoire Naturelle; *L. X, ch. 63*; Tacite, *ann. L. XI.* Juven. *Sat. VI, v. 129.*

——— Lassata viris, nec dùm satiata recessit.

ANN. 1774. Mars.

» JE FIS une autre promenade à terre après dîné, & je m'arrêtai quelque-tems avec une famille qui fouilloit des patates : j'allai dans une hutte, très-petite, & on me fit asseoir : il y avoit six ou sept personnes, dont une femme & deux petits garçons. On m'offrit des cannes de sucre, & je présentai à mes hôtes des étoffes de Taïti, dont, à l'instant, ils envelopperent leur tête. Ils ne témoignerent pas autant de curiosité que les Naturels des Isles de la Société, & ils retournerent bientôt à leur premiere occupation. Ils me donnerent plusieurs de leurs chapeaux à panache, pour des morceaux d'étoffe de la largeur d'un mouchoir.

» LES RÉDACTEURS du Voyage de Roggewin, semblent dire que les Hollandois tirerent fort librement sur les Insulaires, qui ne les offensoient point ; &, qu'après en avoir tué un nombre considérable, ils répandirent la terreur dans l'ame des autres. Notre arrivée ranima peut-être cette frayeur, transmise d'âge en âge ; ce qui les rendoit si timides & si bienveillans à notre égard ; mais, indépendamment de cette considération, il y a, dans leur caractere, une douceur, une commisération & une bonté naturelle, &, par conséquent, de l'hospitalité pour tous les Etrangers qui abordent sur leur misérable Isle. »



# CHAPITRE VIII.

*Description de l'Isle de Pâque, de ses Productions, de sa situation, de ses Habitans, de leurs Mœurs, & de leurs Usages. Conjectures sur leur Gouvernenent, leur Religion, & sur d'autres sujets. Description plus particuliere des Statues Gigantesques.*

JE VAIS parler plus en détail de cette Isle, qui est sûrement celle où relâcha l'Amiral Roggewin, en Avril 1722, quoique les descriptions de son Voyage ne soient plus d'accord avec l'état actuel du pays : c'est peut-être aussi celle que vit le Capitaine Davis en 1686 ; car, quand on l'apperçoit de l'Est, elle répond parfaitement à ce qu'en dit Wafer, ainsi que je l'ai déjà observé ; si ce ne l'est point, la terre qu'il découvrit ne peut pas être située loin de la côte d'Amérique, puisque cette latitude a été bien reconnue depuis le 80^e^ jusqu'au 100^e^ méridien. Le Capitaine Carteret la plaçoit beaucoup plus loin ; mais sa route semble avoir été un peu trop au Sud. Si j'avois trouvé de l'eau douce, je me proposois de passer quelques jours à chercher l'Isle Basse-Sablonneuse, que rencontra Davis, ce qui auroit terminé la question : mais, comme il me restoit un long chemin à faire, avant d'être sûr de remplir les futailles, & comme d'ailleurs j'avois

ANN. 1774. Mars.

Ann. 1774. Mars.

besoin de rafraîchissemens, je n'exécutai pas cette entreprise. Le plus petit délai pouvoit entraîner des conséquences fâcheuses pour l'équipage : les Matelots étoient déjà affectés, plus ou moins, du scorbut.

Aucune Nation ne doit prétendre à l'honneur de la découverte de cette Isle : car il n'y a pas de contrée qui soit d'une moindre ressource aux Marins. Il n'y a point de mouillage sûr ; point de bois à brûler, & point d'eau douce dont on puisse remplir ses futailles. La Nature a répandu ses faveurs avec bien de la réserve, sur ce coin de terre. Puisque rien n'y croît qu'à force de travail, on ne peut pas supposer que les Insulaires fassent des plantations au-delà de ce qui leur est nécessaire, & leur population étant peu considérable, ils sont incapables de fournir aux besoins des Navigateurs.

Elle produit des patates douces, des ignames, des racines de tata-oreddy, des plantains & des cannes de sucre : ces fruits sont assez bons & sur-tout les patates ; les meilleures que j'aie jamais mangé ; ils ont aussi des citrouilles, mais en si petit nombre, que rien n'étoit dans leur opinion si précieux que la coque d'une noix de cocos. On voit, parmi eux, des volailles apprivoisées, telles que des coqs & des poules, petits, mais d'une bonne saveur ; des rats qu'ils semblent manger ; car j'ai rencontré un homme qui en tenoit des morts à sa main ; il ne voulut pas me les donner, & me fit entendre qu'il se proposoit de s'en nourrir : à peine trouve-t-on quelques oiseaux de terre, & ceux de mer sont en petit nombre ; j'y ai compté des frégates, des oiseaux du tropique ;

des oiseaux d'œuf, des nodies, des hirondelles, &c. La côte ne paroît point abonder en poisson, du moins nous n'en avons pas pris un seul à l'hameçon ni à la ligne, & nous en avons apperçu bien peu parmi les Naturels.

L'ISLE DE PAQUE ou la Terre de Davis, gît par 27$^{d}$ 5′ 30″ de latitude S. & 109$^{d}$ 46′ 20″ de longitude Ouest. Sa circonférence est d'environ 10 ou 12 lieues; elle a une surface montueuse & pierreuse, & une côte ferme. Les collines sont si élevées qu'on les voit à 15 ou 16 lieues: en travers de l'extrémité méridionale, il y a deux Islots de roche gissant près du rivage: les pointes Nord & Est de l'Isle s'élevent directement de la mer à une hauteur considérable: entre ces deux pointes, sur la partie S. E. la côte forme une baie ouverte, dans laquelle, je crois, que les Hollandois mouillerent. Je jetai l'ancre, comme on l'a déjà dit, à l'Ouest de l'Isle, trois milles au Nord de la pointe méridionale; la greve sablonneuse restant E. S. E. Cette rade est très-bonne avec les vents d'Est; mais dangereuse avec ceux de l'Ouest, ainsi que l'autre, sur la côte S. E. doit être périlleuse par les vents d'Est.

D'APRÈS ces inconvéniens, ainsi que beaucoup d'autres, un Navigateur ne touchera jamais sur cette Isle, à moins qu'il n'y soit contraint, ou qu'il ne se détourne pas de sa route. Alors la relâche seroit avantageuse, car les Insulaires vendront avec empressement & à bon marché les rafraîchissemens qu'ils auront. Le petit nombre de ceux que nous achetâmes, nous fut utile; mais, dans ces parages, les vaisseaux doivent y avoir besoin d'eau, & on n'y en trouve point. Il

Ann. 1774. Mars.

fut impoſſible de conſommer celle que nous y prîmes, tant elle étoit ſalée ; elle avoit filtré à travers une greve pierreuſe, dans un puits de pierre. Les Naturels ont conſtruit ce puits pour cela, un peu au Sud de la greve ſablonneuſe, dont on a fait mention ſi ſouvent ; & l'eau y entre par le flux & le reflux, avec la marée. Nous en avons vu pluſieurs boire de l'eau de la mer.

« L'Isle eſt ſi ſtérile, qu'on n'y trouve pas plus de vingt » eſpèces différentes de plantes ; & la plus grande partie » ne croîtroit pas ſans culture *(a)*. L'eſpace qu'occupent » les plantations eſt peu conſidérable, en comparaiſon de » celui qui reſte en friche. Enfin le ſol eſt pierreux & par- » tout brûlé par le ſoleil.

» Quand on conſidere la miſere de ces Inſulaires, on eſt » étonné qu'ils vendent des proviſions, dont la culture a » dû leur coûter beaucoup de peine & de travail. La mau- » vaiſe qualité du ſol, la privation d'animaux domeſtiques, » de bateaux & d'uſtenſiles propres à la pêche, rendent » leur ſubſiſtance très-difficile & très-précaire. Mais le deſir » de poſſéder les joujous, & les curioſités que nous appor- » tions parmi eux, donnant à leurs deſirs une force irré- » ſiſtible les empêchoient de réfléchir ſur les beſoins preſ- » ſans, que bientôt ils éprouveroient. »

Les Habitans de cette Iſle ne ſemblent pas être plus

(*a*) Les Eſpagnols mettent les courges blanches au nombre des productions végétales de cette Iſle ; mais nous n'en avons remarqué aucune. Voyez la Lettre judicieuſe de M. Dalrymple au Docteur Hawkſworth.



Ben

HOMME DE L'ISLE DE PÂQUES.

de ſix ou ſept cens. Ils n'ont que peu de femmes parmi eux, ou bien ils ne leur permirent point, durant notre relâche, de ſe montrer. Nous n'avons cependant remarqué aucun indice de jalouſie chez les hommes, ou de crainte de paroître en public chez les femmes. On s'étendra davantage plus bas ſur cette matiere.

A JUGER du teint, des traits & de la langue des Inſulaires, ils ſemblent avoir tant d'affinité avec les Habitans des Iſles plus occidentales, que chacun leur attribuera une origine commune. Il eſt extraordinaire que la même Nation ſe ſoit répandue ſur toutes les Iſles, dans ce vaſte Océan, depuis la Nouvelle-Zélande, juſqu'à l'Iſle de Pâques; c'eſt-à-dire, ſur preſqu'un quart de la circonférence du globe. La plupart de ces Inſulaires ne ſe connoiſſent que par de vieilles traditions; & le laps du tems, a rendu ces Nations, en quelque ſorte, étrangeres; chacune a adopté des coutumes, des manieres particulieres, &c. Un Obſervateur intelligent y apperçoit cependant encore de la reſſemblance.

EN GÉNÉRAL, le peuple de cette Iſle eſt d'une race foible. Je n'ai pas vu un homme de ſix pieds *(a)*, & ces Inſulaires ſont bien loin d'être des géants, comme l'aſſure un des Auteurs du Voyage de Roggewin. Ils ſont vifs & actifs, d'une phyſionomie aſſez heureuſe, & d'un maintien qui n'eſt pas déſagréable: ils ont de l'amitié & de l'hoſpitalité pour les

(*a*) On ſe ſouviendra que le pied Anglois eſt moins long que le pied de France.

Ann. 1774. Mars.

Etrangers; mais ils ſont auſſi portés au vol que les Habitans des Iſles de la Société.

Les hommes ſont couverts, depuis les pieds juſqu'à la tête, de figures, toutes à-peu-près pareilles : ils leur donnent ſeulement une direction différente, ſuivant les caprices de leur imagination. Les femmes ſont peu *tatouées* : elles ſe peignent de rouge & de blanc, ainſi que les hommes. La premiere couleur ſe tire du Tamaris; mais je ne ſais pas de quoi eſt compoſée la ſeconde.

Ils se vêtissent d'une pièce d'étoffe piquée, longue de ſix pieds ſur quatre ou d'une natte : une ſeconde pièce enveloppée autour de leurs reins, & une troiſieme ſur leurs épaules, forment un habillement complet. Mais la plupart des hommes ſont, en quelque ſorte, nuds : ils ne portent qu'un tablier entre leurs jambes : chacune des extrémités de ce ce tablier s'attache à une corde ou ceinturon, qui eſt ſur leurs reins. Leur étoffe eſt faite de l'écorce d'une plante, comme celle des Iſles de la Société ; mais, parce qu'ils en ont peu, nous trouvâmes un grand débit de celles de Taïti, & même de toute ſorte de draps ou de toile.

En général, leurs cheveux ſont noirs : les femmes les portent longs, & quelquefois relevés au ſommet de la tête ; les hommes les coupent, ainſi que leurs barbes. « C'eſt » par propreté comme les Habitans de Tonga-Tabboo ; » mais heureuſement ils paroiſſent moins ſujets à la lépre. » Ils ornent leur front d'un bandeau rond garni de plumes; & ils ſe couvrent d'un bonnet de paille, ſemblable à ceux qu'on



Benard Direx.

FEMME DE L'ISLE DE PÂQUES.

qu'on voit en Ecosse. Je crois que les hommes sur-tout mettent le bandeau, & les femmes le bonnet. Les deux sexes ont de très-grands trous, ou plutôt des fentes dans leurs oreilles; souvent de près de trois pouces de longueur: ils en replient quelquefois la partie inférieure dans cette fente; & alors on diroit qu'une partie de l'oreille est coupée. Les principaux pendans sont du duvet blanc, des plumes & des anneaux composés d'une substance élastique roulée comme le ressort d'une montre: ils en remplissent l'intérieur du trou. Je jugeai que c'étoit pour donner plus d'étendue à la fente. Excepté des amulettes d'ossemens ou de coquillages, je ne me souviens pas de leur avoir vu d'autres parures.

Ann. 1774. Mars.

QUELQUES PACIFIQUES, quelques bons que semblent être ces Insulaires, ils ne manquent pas d'armes offensives, telles que des massues de bois courtes & des piques: ces piques sont des bâtons tortus d'environ six pieds de long, armés à une extrémité d'un morceau de caillou. Ils ont aussi une arme de bois, pareille au pattoo-patoo de la Nouvelle-Zélande. » Mais ils sont en trop petit nombre, & trop pauvres pour » être continuellement en guerre. Il n'est pas probable non » plus qu'ils aient des querelles avec les Isles voisines, puis» qu'on n'en connoît aucune assez proche pour cela, & les » Habitans de celle de Pâque, ne nous ont rien dit sur » cette matiere. »

ILS HABITENT de très-misérables cabanes basses, composées de bâtons, plantés en terre, à six ou huit pieds de distance les uns des autres, recourbés en haut, réunis au

ANN. 1774. Mars.

ſommet, & formant une eſpèce d'arche gothique. Les plus longs ſe placent au milieu, & les plus courts de chaque côté & à moins de diſtance. Le bâtiment eſt ainſi plus élevé, & plus large au milieu & plus bas & plus étroit vers chaque extrémité. A ces bâtons, ils en attachent d'autres horizontalement, & le tout eſt couvert de feuilles de cannes de ſucre. La porte, qui eſt au milieu d'un des côtés, a la forme d'un porche, & elle eſt ſi baſſe & ſi étroite, qu'un homme peut à peine y entrer en ſe traînant ſur ſes mains. La plus grande caſe que j'ai vue, avoit ſoixante pieds de long, huit ou neuf de haut au milieu, & trois ou quatre à chaque bout. Il y a des eſpèces de maiſons voûtées en pierre, & conſtruites en partie ſous terre; mais je n'ai jamais été dans une de celles-là.

JE N'AI VU aucun uſtenſile de ménage, ſi ce n'eſt un petit nombre de citrouilles. Ils préféroient les coques de noix de cocos à tout ce que nous pouvions leur donner. Ils apprêtent leurs alimens de la même maniere qu'à Taïti; c'eſt-à-dire, avec des pierres chaudes, dans un four ou creux fait en terre. Ils échauffent les pierres avec de l'herbe ou des têtes de cannes à ſucre & de plantains. Ils grillent, ſous des feux de paille, d'herbe ſéche, &c. les bananes. Nous avons compté ſouvent dix ou douze feux dans un même endroit: c'étoit communément le matin & le ſoir.

« NOUS N'AVONS REMARQUÉ aucun amuſement parmi » eux, & pas un ſeul inſtrument de muſique. Ils doivent » cependant ſe livrer à quelque plaiſir de ce genre, puiſ- » qu'un Inſulaire, nommé Maroo-wahai, qui coucha ſur » notre bord, parla beaucoup de danſer, dès que nous

» eûmes calmé ſes craintes ſur les dangers qu'il croyoit » courir. »



JE N'AI APPERÇU que trois ou quatre pirogues dans toute l'Iſle : elles étoient très-mauvaiſes & conſtruites de pluſieurs morceaux de bois, joints enſemble par un petit cordage. Elles ont environ dix-huit ou vingt pieds de long. L'avant & l'arrière ſont ſculptés ou un peu élevés ; elles ſont très-étroites, & elles ont des balanciers ; elles ne paroiſſent pas capables de porter plus de quatre perſonnes, & ainſi elles ne ſont point propres aux navigations éloignées. Quelques petits & quelques mauvais que ſoient ces bâtimens, je ne ſais d'où provient le bois dont on les a fait: car il y avoit, en particulier, une planche de ſix ou huit pieds de long, de quatorze de large à une extrémité, & de huit à l'autre ; & nous n'avons pas trouvé un ſeul arbre, qui puiſſe donner une planche de la moitié de cette groſſeur. En effet, il n'y avoit pas, dans toute la pirogue, une ſeconde pièce de la moitié de cette groſſeur.

ILS PEUVENT s'être procuré ce gros bois de deux manieres : ou les Eſpagnols l'y ont laiſſé, ou les flots l'ont apporté ſur la côte de l'Iſle d'une terre éloignée: peut-être auſſi qu'il y a aux environs une Iſle d'où ils l'ont tiré. A la vérité, nous n'avons vu aucun ſigne de terre ; & les Naturels du pays ne nous ont donné aucun éclairciſſement ſur cette matiere, quoique nous ayions employé pour cela toute ſorte d'expédiens. Nous ne réuſsîmes pas mieux en faiſant des recherches ſur le véritable nom de l'Iſle ; car, en comparant nos notes, nous en trouvâmes trois différens ; ſavoir,

Ff 2

Ann. 1774. Mars.

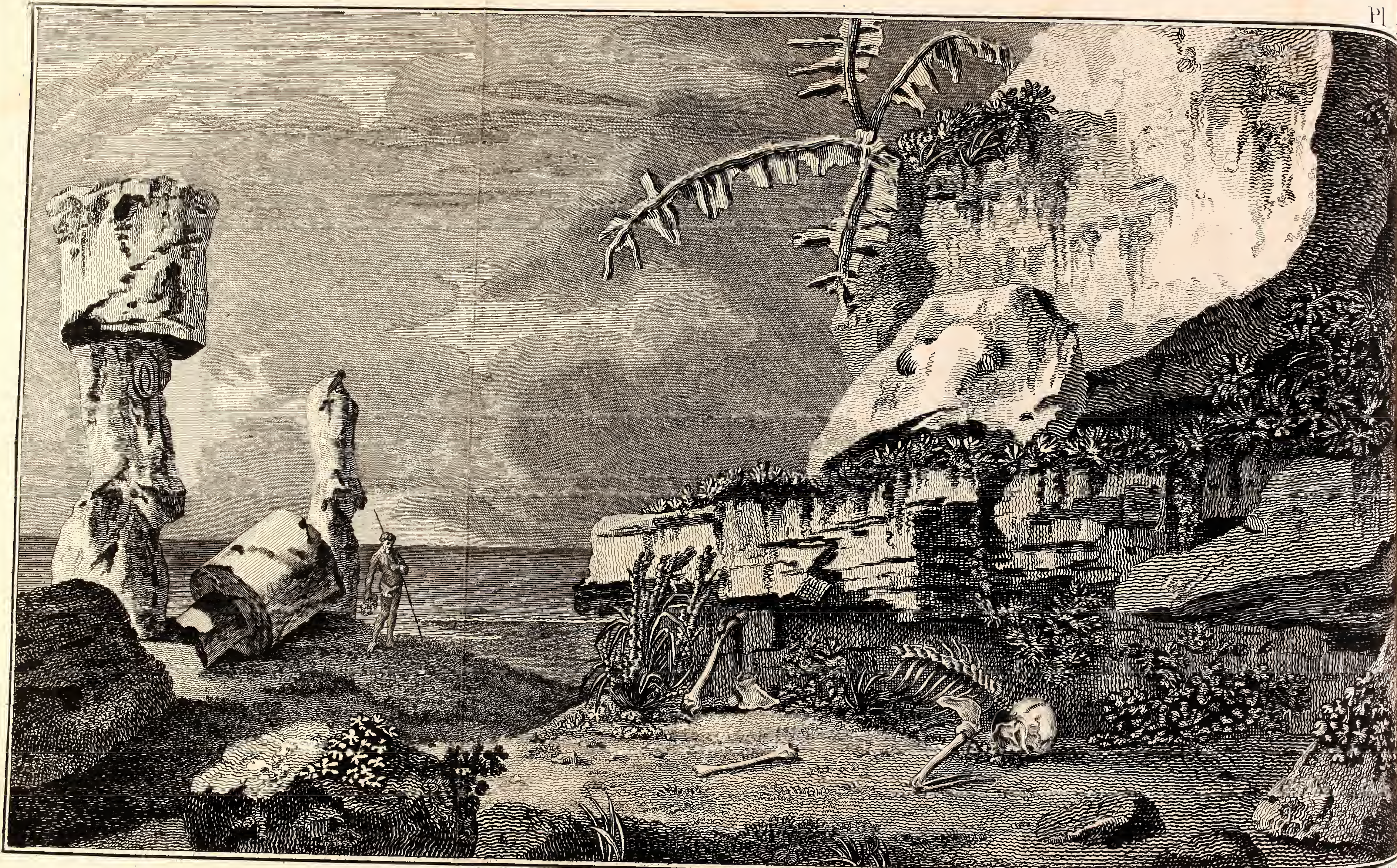
Tamareki, Whyhu & Téapy. Sans prétendre dire lequel des trois eſt le véritable, ou même ſi l'un d'eux eſt le nom propre, j'obſerverai ſeulement, qu'Œdidée, qui entendoit mieux que nous le langage du pays, quoiqu'il le comprît très-imparfaitement, nous dit avoir appris des Inſulaires que l'Iſle s'appelloit Téapy.

Il paroît, par la relation du Voyage de Roggewin, que leurs pirogues ne ſont pas meilleures aujourd'hui que de ſon tems : le défaut de matériaux, & non pas de génie, ſemble être la raiſon pourquoi ils n'ont pas fait de progrès dans cet Art. Nous avons remarqué des morceaux de ſculpture bien deſſinés, & bien exécutés.

Leurs plantations, diſpoſées agréablement en ligne droite, ne ſont enfermées par aucune haie : en effet, puiſqu'ils n'ont pas d'arbriſſeaux, ils ne pourroient les entourer que de pierres.

Je ne doute point que toutes ces plantations ne ſoient des propriétés particulieres, & qu'il n'y ait, comme à O-Taïti, des Chefs ( qu'ils appellent Aréekés ) auxquels ces plantations appartiennent ; mais je ne connois, en aucune maniere, le pouvoir ni l'autorité de ces Chefs, non plus que le Gouvernement de l'Iſle.

Je suis aussi ignorant ſur leur Religion. Je crois que les ſtatues giganteſques, dont on a ſi ſouvent parlé, ne paſſent pas pour des idoles dans l'eſprit des Inſulaires actuels, quoique cela ait pu être lors de la relâche de Roggewin : du



MONUMENS DANS L'ISLE DE PÂQUES.

moins je n'ai rien apperçu qui porte à le penser. Au contraire, je suppose que ce sont des cimetieres, destinés à certaines classes & à certaines familles. Quelques-uns de nos Messieurs ont vu, ainsi que moi, un squelette humain qu'on venoit de couvrir de pierres dans une de ces plates-formes. Ces plates-formes, en maçonnerie, ont quelquefois trente ou quarante pieds de long, douze ou seize de large, & de trois à douze d'élévation : la dimension dépend en partie de la nature du terrain, car elles sont ordinairement situées au bord de la greve qui fait face à la mer ; de sorte que cette façade peut être de dix ou douze pieds, ou davantage de hauteur, tandis que la hauteur des autres côtés, peut n'être pas de plus de trois ou quatre. Elles sont construites, du moins à l'extérieur, de pierres taillées fort larges, & la main d'œuvre n'est pas inférieure à celle du plus bel ouvrage de maçonnerie que nous ayions en Angleterre ; ils n'emploient aucune espèce de ciment ; cependant les joints sont très-serrés, & les pierres emmortaisés les unes dans les autres d'une maniere très-adroite. Les côtés ne sont pas perpendiculaires ; ils inclinent un peu vers l'intérieur, comme les parapets, &c. qu'on éleve en Europe : mais leurs soins, leurs peines & leur sagacité, n'ont pas pu préserver ces monumens curieux des ravages du tems, qui dévore tout.

LES STATUES, ou du moins la plupart, occupent ces plates-formes qui leur servent de base : elles sont, autant que nous avons pu en juger, à-peu-près à mi-corps, & le bas se termine par un tronc. L'exécution en est grossière, mais pas mauvaise. Les traits du visage, & en particulier le nez & le menton, ne sont point mal formés : mais

ANN. 1774. Mars.

les oreilles ont une longueur diſproportionnée ; & quant au corps, on a peine à y trouver de la reſſemblance avec celui d'un homme.

JE N'AI EXAMINÉ que deux ou trois de ces ſtatues, près de la place du débarquement : elles ſont d'une pierre griſe, la même, en apparence, que celle des plates-formes. Mais quelques-uns de nos Meſſieurs qui traverſerent l'Iſle, & qui en obſerverent beaucoup d'autres, penſoient que la pierre differe de toutes celles qu'ils ont vu dans le pays, & elle leur parut factice. Nous avons peine à concevoir comment ces Inſulaires, qui ne connoiſſent en aucune maniere les puiſſances de la mécanique, ont pu élever des maſſes ſi étonnantes, & enſuite placer, au-deſſus, les groſſes pierres cylindriques, dont on a fait mention plus haut. La ſeule méthode que j'imagine, eſt d'élever peu-à-peu l'extrémité ſupérieure, en la ſoutenant avec des pierres, à meſure qu'elle ſe hauſſe, & en bâtiſſant tout autour, juſqu'à ce qu'elle ſoit toute dreſſée : ils feroient ainſi une ſorte de colline ou d'échaffaudage, ſur lequel ils rouleroient le cylindre pour le placer ſur la tête de la ſtatue, & en ôter enſuite les pierres. Mais ſi la pierre eſt artificielle, les ſtatues peuvent avoir été miſe en place, dans leur poſition actuelle, & le cylindre poſé enſuite, en conſtruiſant tout autour une colline, comme on vient de le dire. De quelque maniere qu'on les ait élevées, il a fallu un tems immenſe; ce qui montre aſſez l'induſtrie & la perſévérance des Inſulaires, au ſiécle où on les a élevées; car les habitans actuels n'y ont certainement eu aucune part, puiſqu'ils ne réparent pas même les fondemens de celles qui tombent en ruines.

Ils leur donnent des noms différens, tels que *Gotomoara*, *Marapate*, *Kanaro*, *Goway-Toogoo*, *Matta-Matta*, &c. &c. qu'ils font précéder du mot *Moi*, & auxquels ils ajoutent quelquefois celui d'*Aréekée*. Le dernier signifie Chef, & le premier, lieu où l'on enterre, lieu où l'on dort, (du moins à ce que nous avons compris.) Ann. 1774. Mars.

« CES MONUMENS SINGULIERS, étant au-dessus des forces » actuelles de la Nation, sont vraisemblablement des restes » d'un tems plus fortuné. Sept cens Insulaires, privés » d'outils, d'habitations & de vêtemens, tout occupés du » soin de trouver des alimens & de pourvoir à leurs pre- » miers besoins, n'ont pas pu construire des plates-formes, » qui demanderoient des siécles de travail. En effet, nous » n'avons pas remarqué, dans nos excursions, un seul ins- » trument qui soit du moindre usage dans la maçonnerie » ou la sculpture. Je n'y ai jamais vu de carrieres récem- » ment exploitées, ni aucune ébauche de statue qui pût » passer pour l'ouvrage du tems présent. Il est donc très- » probable que jadis ce Peuple étoit plus nombreux, plus » riche & plus heureux, qu'alors il avoit du loisir pour » flatter la vanité de ses Princes, en perpétuant leurs noms » par des monumens durables. Les restes des plantations, » qu'on trouve sur le sommet des collines, donnent un » nouveau poids à cette conjecture. On ne peut pas déter- » miner par quels accidens divers une Nation si florissante, » a pu décheoir & retomber à l'état d'indigence où on la » trouve aujourd'hui. Mais il est aisé d'imaginer plusieurs » causes capables de produire cet effet; & la dévastation » causée par un volcan, suffiroit seule pour rassembler

ANN. 1774. Mars.

» toutes les miſeres ſur des Inſulaires reſſerrés dans un ſi » petit eſpace : cette Iſle, qui peut-être produiſit jadis un » volcan, puiſque tous les minéraux ſont purement volca- » niques, a, ſuivant toute apparence, été bouleverſée par » le feu. Les arbres, les plantes, tous les animaux domeſ- » tiques, & même une grande partie de la Nation, peuvent » avoir péri dans une de ces épouvantables convulſions de la » Nature ; & la faim & la miſere auront pourſuivi ceux qui » échapperent au feu. . . . . .

» TOUTES LES FEMMES que nous avons vues dans les différen- » tes parties de l'Iſle, ne montent pas à trente, quoique nous » l'ayions traverſée preſque d'un bout à l'autre, & il n'eſt point » du tout probable qu'elles ſe fuſſent retirées dans quelques » lieux cachés. Si réellement il n'y a pas plus de trente ou » quarante femmes pour ſix ou ſept cens hommes, la » Nation doit s'éteindre en très-peu de tems, à moins que » nos principes de phyſique ſur la pluralité des maris, ne » ſoient erronés. La plupart de ces femmes ne nous ont » pas donné lieu de croire qu'elles ne fréquentent qu'un » ſeul époux : au contraire, elles ſembloient auſſi débau- » chées que Meſſaline & Cléopâtre. Mais cette diſpro- » portion eſt un phénomène ſi ſingulier, qu'on a peine à » la croire, & je ne ſerois pas éloigné de penſer que réelle- » ment les deux ſexes ſont en nombre égal. Quoique per- » ſonne de notre équipage n'ait obſervé de vallées, ou » de retraites où les femmes aient pu ſe ſouſtraire à nos re- » gards pendant notre ſéjour ; le Lecteur ſe rappellera cepen- » dant les cavernes dont il a été queſtion plus haut, & dont » les Naturels nous refuſerent l'entrée. Les cavernes d'Iſlande

» font assez vastes pour contenir plusieurs milliers d'habi-
» tans, & il est probable que, dans une Isle également
» volcanique, telle que celle de Pâque, de pareilles ca-
» vernes pourroient servir d'asyle à un grand nombre de
» Naturels. Nous ne savons pas pourquoi les habitans de
» l'Isle de Pâque sont plus jaloux de leurs femmes que les
» Taïtiens. Leurs craintes, à notre égard, n'étoient pas
» mal fondées, car la conduite des Matelots est insolente
» & immodeste, par-tout où ils jouissent de quelque su-
» périorité sur les Peuples sauvages.

Ann. 1774. 24 Mars.

» Je dois dire que nous avons apperçu très-peu d'enfans,
» & si ce peuple jugeoit à propos de soustraire ses femmes à
» nos yeux, il n'y avoit aucune raison de cacher les enfans.
» Cette matiere reste ainsi dans l'obscurité, & si réellement
» le nombre des femmes n'est pas considérable, il doit avoir
» été diminué par quelque accident extraordinaire que les
» Naturels seuls peuvent révéler. Notre ignorance de la
» langue nous a privé de beaucoup d'éclaircissemens. »

Outre les nombreux monumens d'antiquité, qu'on ne trouve que près de la côte de la mer, il y a plusieurs petits tas de pierres empilées en différens endroits le long du rivage. Deux ou trois des pierres supérieures de chaque pile, étoient généralement blanches ; peut-être qu'elles le sont toujours ainsi quand le tas est complet. Sûrement ces tas ont quelque objet : il est probable qu'ils indiquent les endroits où des morts ont été enterrés, & qu'ils tiennent lieu des grandes statues.

ANN. 1774. Mars.

LES OUTILS de ce Peuple ſont très-mauvais ; & comme ceux de tous les autres Inſulaires de cette mer, compoſés de pierres, d'os & de coquillages, &c. ils attachent peu de prix au fer & aux ouvrages de ce métal ; ce qui eſt extraordinaire, car ils en connoiſſent l'uſage ; mais on peut dire que c'eſt parce qu'ils n'en ont pas un grand beſoin.

« ENFIN, en ſuppoſant que les volcans ont bouleverſé » depuis peu cette Iſle, ſes habitans doivent plus exciter de pitié qu'aucun autre pays moins civiliſé, puiſque, » connoiſſant les commodités, les aiſances & le luxe de la » vie, le ſouvenir de ces biens doit leur en rendre la perte » plus ſenſible. Œdidée déploroit ſouvent leur ſituation, & il » ſembloit prendre plus de part à leurs maux qu'à ceux des » Zélandois. Il ajouta un autre bâton au paquet qui com- » poſoit ſon Journal, & il grava dans ſa mémoire cette » obſervation ſur l'Iſle de Pâque, *Tata-Maïtaï, Whennua, » Eeno ;* le Peuple y eſt bon, mais l'Iſle eſt très-pauvre ; » au-lieu qu'à la Nouvelle-Zélande il faiſoit plus de re- » proches aux habitans qu'au pays. Ses ſentimens étoient » toujours humains, & ſes idées toujours juſtes : rien n'avoit » corrompu la bonté de ſon cœur, & la droiture de ſon » entendement. »



# CHAPITRE IX.

*Paſſage de l'Iſle de Pâque aux Iſles des Marquiſes. Evénemens ſurvenus tandis que le Vaiſſeau mouilloit dans la Baie de la Madre de Dios, & de la Réſolution ſur l'Iſle Sainte-Chriſtine.*

ANN. 1774. Mars.

EN QUITTANT l'Iſle de Pâque, je gouvernai N. O. $\frac{1}{4}$ N. & N. N. O. avec un bon vent d'Eſt: nous vîmes la côte juſqu'à la diſtance de quinze lieues. Je projettois de toucher aux Marquiſes, ſi je ne rencontrois aucune terre, avant d'y arriver. A peine fûmes-nous en mer, que je fus attaqué d'une ſeconde maladie bilieuſe, un peu moins violente que la premiere. Je crois que je m'étois trop fatigué à l'Iſle de Pâque.

« TOUS CEUX qui avoient fait de longues courſes à travers » l'Iſle, avoient le viſage brûlé par le ſoleil, & ils éprou- » voient des douleurs extrêmes à meſure que la peau ſe » levoit. Le ſéjour à terre & le peu de végétaux que nous » venions d'y prendre, avoient rétabli la ſanté des ſcorbuti- » ques; mais pluſieurs retomberent bientôt, & ſe plaignirent » de conſtipations & de maladies bilieuſes, qui ſont mor- » telles dans les climats chauds. Notre Chirurgien fut » obligé de garder le lit; & , ce qu'il y eut de plus malheu- » reux, les malades ne pouvoient pas manger les patates

Ann. 1774. Mars. » que nous avions embarquées à l'Isle de Pâque, parce » qu'elles étoient trop venteuses pour leurs estomacs foi- » bles. Les calmes sur-tout nuisirent beaucoup aux malades; » mais on les voyoit se ranimer à mesure que le vent deve- » noit frais. Nous appercevions, chaque jour, des oiseaux du » Tropique & des fauchets, & nous épouvantâmes plusieurs » bancs de poissons volans qui s'élancerent hors de l'eau. »

22. Le 22, par $19^d$ 20′ de latitude Sud & $114^d$ 49′ de longitude Ouest, je gouvernai Nord-Ouest. Depuis notre départ de l'Isle de Pâque, la déclinaison de l'aimant n'avoit pas été
26. de plus de $3^d$ 4′, & pas moins de $2^d$ 32′ Est; mais le 26, par $15^d$ 17′ de latitude Sud & $119^d$ 45′ de longitude Ouest, elle ne fut plus que $1^d$ 1′ Est; ensuite elle commença à augmenter.

29. Le 29, par $10^d$ 20′ de latitude & $123^d$ 58, de longitude Ouest, je portai au O. N. O. & le lendemain à l'Ouest; étant alors par $3^d$ 24′ de latitude, parallele que je jugeai celui des Marquises, où, comme je l'ai observé auparavant, je me proposois de toucher, afin de déterminer leur position, qui varie beaucoup dans les différentes cartes. Comme nous avions un bon vent alisé fixe, je fis dresser la forge & réparer diverses ferrures. On travailloit déjà, depuis quelque tems, à calfater les ponts, &c. &c.

En avançant à l'Ouest, nous reconnûmes que la dé-
3 Avril. clinaison augmentoit, mais lentement; car, le 3 Avril, elle n'étoit que de $4^d$ 40′ Est, par $9^d$ 32′ de latitude & $132^d$ 45′ de longitude, suivant une observation faite en même-tems.

« DEPUIS le 24, le ciel en général étoit ſerein & la » couleur de la mer d'un joli bleu plus ou moins foncé, » ſuivant celle du firmament. Les dauphins, les bonites » & les goulus ſe montroient de tems en tems, ainſi que » différens oiſeaux, qui ſe battoient avec les poiſſons volans. » La chaleur du ſoleil, tempérée par le mouvement rapide » de l'air, nous permettoit de faire ſur les ponts des pro- » menades fort agréables. Nous avions beſoin de ces beaux » jours pour ranimer nos eſprits défaillans : les végétaux de » l'Iſle de Pâque étoient déjà conſommés : il falloit manger » des viandes ſalées, marinées depuis trois ans, & dont les » ſucs étoient entièrement détruits, ou ſe contenter de biſ- » cuit, ſi l'eſtomac ne pouvoit pas digérer ces ſubſtances » groſſieres. Comme tout le monde deſiroit la terre, nous » conſultions, avec empreſſement, les livres qui traitoient » du Voyage de Mindana, & les termes vagues qui expri- » ment la diſtance des Marquiſes au Pérou, donnant une » libre carriere à nos conjectures, chaque jour produiſoit de » nouveaux calculs ſur leur longitude. Nous paſsâmes pen- » dant cinq jours conſécutifs ſur les différentes poſitions » que les Géographes ont donné à ces Iſles. Durant cette » route, nous jouîmes de quelques ſoirées charmantes ; & » le 3 au coucher du ſoleil, nous obſervâmes en particulier » que le firmament & les nuages étoient teints de diffé- » rentes couleurs vertes. Frézier avoit obſervé, avant nous, » cette couleur qui n'eſt point extraordinaire, ſi l'air eſt » chargé de vapeurs, comme cela arrive ſouvent entre les » Tropiques. Le même jour, nous prîmes un petit poiſſon » ſuceur, qui s'attacha à un poiſſon volant avec lequel nous » avions amorcé un hameçon ; preuve que ces animaux ne

ANN. 1774. 24 Mars.

ANN. 1774. Avril. » ſont pas toujours collés aux goulus, & nous apper-
» çûmes un gros poiſſon de l'eſpèce des raies, appellé
» diable de mer par quelques Auteurs ; il reſſembloit par-
» faitement à un autre, qui avoit frappé nos regards dans la
» mer Atlantique, le premier de Septembre 1772. Le
» nombre des hirondelles, des oiſeaux du Tropique & des
» frégates augmentoit autour de nous à meſure que nous
» marchions à l'Oueſt, & que nous approchions des Iſles que
» nous nous attendions à trouver. »

6. JE CONTINUAI à cingler à l'Oueſt juſqu'au 6, à quatre heures de l'après-midi, tems où, par $9^{d}\ 20'$ de latitude & $138^{d}\ 14'$ de longitude Oueſt, nous découvrîmes une Iſle qui nous reſtoit à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. à la diſtance d'environ trois lieues. Deux heures après, nous en vîmes une autre dans le S. O. $\frac{1}{4}$ S. qui ſembloit plus étendue que la premiere. J'arrivai ſur celle-ci, & je marchai à petites voiles toute la nuit, ayant un tems pluvieux, variable & des raffales ; ce qui eſt aſſez commun dans cette mer, quand on eſt près d'une
7. haute terre. Le lendemain, au matin, à ſix heures, la premiere Iſle nous reſtoit au N. O. ; la ſeconde au S. O. $\frac{1}{2}$ O. ; & une troiſieme à l'O. Je donnai ordre de gouverner entre les deux dernieres : bientôt après, nous en apperçûmes une quatrieme encore plus à l'Oueſt. Nous étions alors bien aſſurés que c'étoient les Marquiſes, découvertes par Mindana, en 1595. La premiere Iſle étoit une nouvelle découverte, & je la nommai Iſle de Hood, d'après le jeune Volontaire qui la montra le premier ; la ſeconde étoit celle de San-Pédro ; la troiſieme la Dominica ; & la quatrieme Sainte-Chriſtine.

« LA DOMINICA, la plus voisine de nous, paroissoit » montueuse, & hérissée & stérile à la pointe N. E.; » mais plus loin, au Nord, nous observâmes des vallées rem- » plies d'arbres, & par-ci par-là quelques huttes. Comme » la brume s'éclaircissoit, nous vîmes plusieurs roches escar- » pées, pareilles à des clochers, & des sommets creux » entassés au centre de l'Isle; ce qui prouve que les » volcans & les tremblemens de terre ont boulversé la » surface de ce pays. Toute la partie orientale offre une » coupe perpendiculaire fort élevée, & déchiquetée en » obélisques & en ravins. »

Ann. 1774. Avril.

NOUS RANGEAMES le côté S. E. sans trouver la moindre apparence de mouillage, jusqu'au canal qui le sépare de Sainte-Christine. Je traversai ce canal, portant sur la derniere Isle, & je longeai la côte au S. E. cherchant le port de Mindana. Nous dépassâmes plusieurs anses, qui sembloient offrir un ancrage; mais une grosse houle brisoit sur toutes les côtes. Quelques Pirogues se détacherent bientôt des rivages & nous suivirent.

« NOUS REMARQUIONS des cantons agréables sur les » deux terres, entre les fentes des montagnes; mais nous ne » découvrions point de plaines pareilles à celles qui embel- » lissent les Isles de la Société. Cependant la côte de Sainte- » Christine ranimoit notre courage, & nous inspiroit cette » gaieté que ressentent tous les Marins fatigués, à l'aspect » d'une campagne fertile. Les deux pointes de chaque anse, » que nous dépassâmes, enfermoient une vallée remplie de » forêts & de plantations d'une charmante verdure. Nous

ANN. 1774. Avril.

» voyions, de toute part, des Habitans courir en contem-
» plant notre vaisseau. »

PARVENUS devant le port que nous cherchions, j'essayai d'y entrer; mais comme le vent étoit debout, & qu'il souffloit par raffales violentes de cette haute terre, l'un des grains nous saisit au moment de la manœuvre, cassa un de nos mâts; &, avant d'avoir viré, nous manquâmes d'être brisés contre les rochers, sous le vent; ce qui m'obligea de porter au large & de forcer de voiles au-dessus du vent: je remis ensuite le cap vers la côte, & sans entreprendre de tourner, je mouillai à l'entrée de la baie par trente-quatre brasses d'eau, fond de beau sable. A l'instant, trente ou quarante Naturels du pays s'approcherent de nous sur dix ou douze pirogues; mais il fallut beaucoup d'adresse pour les engager à venir aux côtés du bâtiment. Enfin une hache & des clous de fiche déterminerent les Insulaires d'un des canots à s'avancer près des bouteilles: tous les autres imiterent ensuite cet exemple; &, ayant échangé des fruits à pain & du poisson contre de petits clous, &c. ils se retirerent à terre, après le coucher du soleil. Nous observâmes des amas de pierres à l'avant des pirogues, & chaque homme avoit une fronde entortillée autour de sa main.

« QUELQUES-UNES de leurs pirogues étoient doubles &
» portoient quinze hommes; d'autres au contraire, plus
» petites, en contenoient de trois à sept. Avant de monter
» sur notre bord, ils nous offrirent des plantes de poivre,
» (sans doute des symboles de paix) comme aux Isles de
» la Société & aux Isles des Amis: pour achever leur
» cérémonie,

» cérémonie, nous ne manquâmes pas de les attacher aux » hauts bans.

Ann. 1774. Avril.

» Ces Insulaires étoient bien faits, d'une jolie figure, » d'un teint jaunâtre ou tanné, & des piquures répandues » sur tout leur corps, les rendoient presque noirs. On par- » lera plus bas de leur vêtement, leur parure & leurs piro- » gues. Comme nous demandions sans cesse des cochons, » ils nous promirent de nous en amener; &, le soir, ils nous » en vendirent en effet un pour un couteau. Dès qu'il fut » nuit, les Naturels se retirerent, suivant la coutume uni- » verselle de tous les peuples de la mer du Sud, que la » nouveauté d'un objet aussi extraordinaire qu'un vaisseau » Européen, ne peut pas engager à veiller une nuit entiere. » Les vallées de notre havre étoient remplies d'arbres, & » tout y répondoit à la description qu'en ont faite les Espa- » gnols. Nous voyions plusieurs feux à travers les forêts, » fort loin du rivage, & nous conclûmes que le pays étoit » bien peuplé. Le lendemain, dès le point du jour, les » nuages se dissiperent, & nous découvrîmes à plain la » terre. Sur le côté méridional s'éleve un pic escarpé & inac- » cessible. Toute la partie Nord est une colline noire & » brûlée, qui forme une espèce de voûte le long de la côte, » & qui est revêtue au sommet de casuarinas; mais, au fond » du havre, se trouve une chaîne très-haute, plate à la » cime, & ressemblant à la montagne de la Table, au Cap » de Bonne-Espérance. Dans la partie la plus élevée de ses » bords, nous remarquâmes des rangées de pieux ou de » palissades, bien joints, comme des fortifications : c'est » peut-être ce que les Espagnols ont appellé des retran-

ANN. 1774. Avril. » chemens; en effet, ils reſſemblent beaucoup aux hippas » des Zélandois. »

8. DÈS le grand matin du 8, les Inſulaires nous firent une ſeconde viſite, en plus grand nombre que la veille : ils nous vendirent du fruit à pain, des plantains & un petit cochon pour des clous, des haches, &c. mais ils vouloient ſouvent garder nos marchandiſes, ſans rien donner en retour : je fus obligé de tirer un coup de fuſil pardeſſus la tête de l'un d'eux, qui nous avoit déjà trompé pluſieurs fois : ils ſe comporterent enſuite avec plus d'honnêteté, & bientôt après quelques-uns monterent à bord. Nous nous préparions alors à touer le vaiſſeau plus loin dans la baie, & j'allai ſur une chaloupe chercher un endroit convenable pour amarrer. Comme il y avoit trop de Naturels à bord, je dis aux Officiers : « Vous devez bien les guetter, ſans cette précau- » tion, ils commettront des vols. » A peine fus-je dans la chaloupe, qu'on me dit qu'ils avoient pris un des chandeliers de fer du paſſe-avant, & qu'ils l'emportoient en fuyant; j'ordonnai de faire feu ſur la pirogue juſqu'à ce que je pus l'atteindre avec la chaloupe ; mais je défendis de tuer. Les Naturels firent trop de bruit pour que je fuſſe entendu, & le malheureux voleur fut tué au troiſieme coup. Deux autres, qui l'accompagnoient, ſe jeterent à l'eau ; mais ils rentrerent ſur leur bord au moment où je m'en approchai. Ils avoient précipité le chandelier dans la mer. Un Indien, d'un âge mûr, vidoit le ſang & l'eau, en pouſſant de grands éclats de rire. L'autre, un jeune-homme d'environ quatorze ou quinze ans, jetoit ſur le mort un regard triſte & abattu : nous eûmes par la ſuite lieu de croire que c'étoit ſon fils.

« ILS TRAÎNERENT la pirogue sur la côte à travers la houle, » & porterent le mort dans les bois. Bientôt nous enten- » dîmes le son des tambours, & nous vîmes un nombre » considérable d'Habitans assemblés sur la greve, & armés » de piques & de massues : ils sembloient nous faire beau- » coup de menaces. On ne peut s'empêcher de regretter » la mort de ce malheureux Indien, tué si légerement. On » accuse de cruauté, & avec raison, les premiers Conqué- » rans de l'Amérique, parce qu'ils traitoient les Peuples de » ce continent comme des animaux, qu'il est permis de » tuer pour son amusement ; & combien d'Insulaires de la » mer du Sud ont péri par les armes des Européens dans » le dix-huitieme siécle ! Œdidée fondit en larmes quand il » vit un homme assassiner un autre homme pour une pa- » reille bagatelle : sa commisération doit faire rougir ces » Marins civilisés, qui parlent si souvent d'humanité, sans » que leurs cœurs soient plus compatissans. »

ANN. 1774. Avril.

CE MALHEUREUX ACCIDENT mit en fuite les Naturels. Je les suivis dans la baie, & je persuadai à ceux d'une pirogue de se ranger aux côtés de ma chaloupe. Je leur donnai des clous & d'autres choses; ce qui dissipa un peu leurs craintes. Après avoir examiné la baie & trouvé de l'eau douce, (c'est-à-dire ce dont nous avions le plus besoin) je retournai à bord, & on alla placer l'ancre de toue avec trois haussieres, afin de remorquer le vaisseau & virer à pic sur l'ancre d'affourche. Il semble que les Indiens, connoissant alors l'effet de nos armes à feu, ne devoient pas nous engager à leur tirer dessus une seconde fois; mais, dès que la chaloupe eut placé l'ancre, deux hommes, sur une pirogue, se détacherent

Ann. 1774. Avril.

de la côte, saisirent la corde de la bouée; & entreprirent de la traîner à terre, sans savoir à quoi elle tenoit. De peur qu'après avoir découvert leur méprise, ils n'enlevassent la bouée, on leur tira un coup de fusil. La balle n'alla point jusqu'à eux, & ils n'y firent pas la moindre attention; mais une seconde ayant passé pardessus leur tête, ils abandonnerent la bouée & s'enfuirent vers le rivage. Pendant notre relâche, nous n'eûmes pas occasion de tirer un autre coup de fusil: ce dernier les frappa peut-être plus que la mort de leur compatriote, parce qu'il leur montra que l'éloignement ne les mettoit pas en sûreté; c'est du moins ce que nous imaginâmes, en les voyant dans la suite fort effrayés à la vue de nos armes. Quelques vols qu'ils commissent, je résolus de ne plus les punir, parce que notre séjour, parmi eux, ne devoit pas être de longue durée. Le trouble & l'embarras qu'ils nous causerent nous retarderent si long-tems, qu'avant que nous fussions prêts à lever l'ancre, le vent s'accrut & souffla par raffales du dehors de la baie, de sorte qu'il fallut amarrer plus fortement. Les Naturels se hasarderent bientôt à revenir près de nous. Il y avoit, sur la premiere pirogue qui s'avança, un homme qui sembloit au-dessus du commun. Il s'approchoit lentement avec un cochon sur son épaule, & il prononçoit quelques mots que nous n'entendions pas. Dès qu'il fut aux côtés de la Résolution, je lui fis présent d'une hache & de plusieurs autres choses: en retour, il me donna son cochon, & je le déterminai enfin à entrer dans le couroir, où il resta peu de tems. Cet Indien fut si bien reçu, que ceux des autres pirogues imiterent son exemple, & les échanges se rétablirent à l'instant.

Ann. 1774. Avril.

Sur ces entrefaites, j'allai à terre avec un détachement, pour voir ce qu'on pouvoit y faire : les Naturels nous accueillirent d'une maniere très-amicale, &, comme s'il n'étoit rien arrivé ; ils nous vendirent des fruits & de petits cochons ; &, après avoir chargé la chaloupe d'eau, je retournai à bord.

« Je débarquai aussi avec le Docteur Sparrman, Œdidée & mon Pere, sous les rochers en forme de voûte. » Nous fûmes reçus par plus de cent Insulaires, armés de » piques & de massues, dont ils n'essayerent pas de faire le » moindre usage ; nous les priâmes de s'asseoir, & ils y con- » sentirent sur-le-champ. Leur prodiguant ensuite toutes les » marques possibles d'attachement & de bienveillance, » nous essayâmes de justifier ce qui étoit arrivé ; nous leur » dîmes que nous n'avions mis à mort un de leurs compa- » triotes, que parce qu'il venoit de nous voler ; que nous » desirions vivre en bonne intelligence avec eux ; que » nous voulions seulement faire de l'eau, du bois, &c., & » que nous leur donnerions des clous, des haches, &c. » Nos raisonnemens spécieux les séduisirent : ils sembloient » persuadés que le mort avoit mérité d'être tué, & ils » nous menerent le long de la greve à un ruisseau, où l'on » conduisit ensuite les futailles.

» Nous n'apperçumes aucune femme dans la foule : » elles s'étoient probablement retirées au fond des monta- » gnes à la premiere alarme ; mais quelques hommes, qui » paroissoient être les conducteurs, étoient mieux armés » & plus parés que les autres, qui n'avoient pour vêtemens

ANN. 1774. Avril.

» qu'un petit morceau d'étoffe autour des reins. Les piquures, » qui couvroient presque entièrement le corps de ceux » d'un moyen âge, empêchoient d'appercevoir l'élégance » de leurs formes; mais, parmi les jeunes gens qui n'étoient » pas encore *tatoués*, on distinguoit aisément leur beauté » si frappante qu'elle excitoit notre admiration. Nous met- » tions la plupart à côté des modèles fameux de l'anti- » quité :

Qualis aut nireus fuit, aut aquosâ
Raptus ab ida. HORAT.

» Le teint de ces jeunes Insulaires, n'étoit pas aussi brun que » celui des gens du peuple des Isles de la Société; mais les » hommes paroissoient infiniment plus noirs, ainsi qu'on » l'a déjà remarqué. Ces piquures étoient disposées avec la » plus grande régularité; & les marques d'une jambe, d'un » bras & d'une joue, &c. correspondoient exactement avec » celles de l'autre. Elles ne représentoient ni un animal, ni » une plante; mais elles consistoient en taches, en spirales, » barres, échiquiers & lignes, qui offroient un aspect très-bi- » garré. Leur physionomie agréable & ouverte, annonçoit » de la vivacité : ils avoient des yeux grands & noirs, des » cheveux noirs, bouclés & forts, si on en excepte un petit » nombre, qui les avoient couleur de sable. En général, » leur barbe étoit peu fournie, à cause des cicatrices laissées » par le *tatouage*. S'ils ne portoient point d'habits, en re- » vanche ils étoient chargés d'ornemens. Une espèce de » diadême, dont on fait la description plus bas, ou bien » un cercle de plumes de frégates, ou une frange de

» cordons de bourre de cocos, décoroit leur tête. L'oreille » étoit cachée par deux morceaux applatis de bois, d'une » forme ovale & d'environ trois pouces de long, & peints » en blanc avec de la chaux. Une eſpèce de hauſſe-col » de petits morceaux de bois léger, pareils au liége, & » joints enſemble avec de la gomme en forme circulaire, » pendoit ſur le col, ou plutôt ſur la poitrine des Chefs » des féves écarlates (*abrus precatorius*. Linn.) formoient » auſſi ſur cet hauſſe-col, un grand nombre de cordons » de deux ou trois pouces de longueur. Ceux qui ne jouiſ- » ſoient pas de cette noble parure, portoient du moins un » cordon, auquel étoit attaché un coquillage, poli & re- » préſentant une large dent. On voyoit encore autour de » leur ceinture, de leurs bras, de leurs genoux, & des » chevilles de leurs pieds, des touffes de cheveux. Ils ven- » doient pour peu de choſe leurs autres ornemens, excepté » ces derniers, auxquels ils mettoient un grand prix, quoi- » qu'ils fuſſent remplis de vermine. Il eſt probable qu'ils » conſervent ces touffes de cheveux, en mémoire de leurs » parens morts; ou bien ce ſont des dépouilles de leurs » ennemis, qu'ils gardent comme des trophées de leurs vic- » toires. Un gros clou, ou quelque choſe qui frappoit for- » tement leurs yeux, l'emportoit ordinairement ſur la ré- » pugnance qu'ils montroient à nous céder ces précieuſes » bagatelles.

ANN. 1774. Avril.

» APRÈS avoir fait ces obſervations ſur les Indiens, qui » nous environnoient, nous quittâmes le rivage, pour pé- » nétrer dans les bois, à quelque diſtance du Capitaine » Cook: je raſſemblai des plantes, dont nous avions déjà

Ann. 1774. Avril.

» vues la plupart aux Isles de la Société. Comme nous ne » voulions pas avancer beaucoup dans l'intérieur de l'Isle; » le premier jour, nos recherches ne s'étendirent pas au-» delà de la terre basse qui borde la greve, & qui est entiè-» rement inhabitée, nous trouvâmes cependant, parmi les » arbres, des compartimens quarrés, enfermés par de grosses » pierres, & d'une figure réguliere. Nous apprîmes ensuite » que c'étoient des fondemens de maisons. On peut con-» jecturer de-là que la mauvaise qualité du terrain a fait » abandonner ces places, ou qu'ils ne les occupent qu'en » certaines saisons. Tout ce canton étoit destitué de plan-» tations, & couvert de grands bois, dont plusieurs paroissent » bons pour la charpente. Les Naturels n'essayerent point » de nous arrêter, & nous dirigeâmes notre promenade » du côté qui nous plut. Une petite colline, revêtue d'une » longue herbe, qui montoit jusqu'à notre ceinture, se » projette en avant & sépare cette greve d'une autre qui » est au Sud. Sur le côté septentrional de cette colline, il y » a, à l'endroit qu'indiquent les Navigateurs Espagnols, une » belle source d'eau limpide, qui sort du rocher, forme » ensuite un petit bassin, & coule de-là dans la mer: près » de cette source, un ruisseau descend des hautes collines; » un second, plus considérable que le premier, se préci-» pite au milieu de la greve ( c'est-là que nous remplîmes » nos futailles ); & on en rencontre un troisieme du côté » du Nord. Cette Isle est bien arrosée, ce qui est fort utile » aux végétaux, ainsi qu'aux Habitans. Nous retournâmes » bientôt à la place du marché, emportant la collection » que nous avions faite, & nous causâmes avec les Naturels, » qui témoignoient si peu de défiance, qu'ils changeoient

» leurs

» leurs armes contre nos outils de fer. Ces armes étoient » toutes de bois de maſſue, ou de caſuarina (a); nous » n'achetâmes que de ſimples piques, d'environ huit » ou dix pieds de long, ou des maſſues, qui avoient com- » munément un gros nœud à une extrémité. » Ann. 1774. Avril.

Dès qu'on eut dîné, je renvoyai les bateaux à l'aiguade, ſous la protection d'une Garde: à leur débarquement, les Inſulaires s'enfuirent tous, excepté un homme qui ſembloit fort effrayé: un ou deux autres revinrent enſuite, & on n'en vit pas un plus grand nombre après midi. Nous ne pouvions concevoir la raiſon de cette frayeur ſubite.

« Je reſtai ſur la Réſolution, mais mon Pere accompagna » M. Cook, & il remonta une petite colline, juſqu'à une » mauvaiſe cabane; n'y trouvant point d'habitans, il mit » des clous ſur des fruits à pain, qu'il vit près de la hutte, » & il redeſcendit au rivage, avec quelques plantes.

» Il remarqua enſuite que le tems, qui avoit été très- » chaud à terre, étoit beaucoup plus froid à bord, où de » groſſes bouffées de vents, accompagnées quelquefois de » petites pluies, ſouffloient des montagnes. »

Le 9, dès le grand matin, les chaloupes allerent faire de l'eau, comme à l'ordinaire; & nos gens n'apperçurent les Naturels, qu'au moment de leur retour. Après 9.

(a) « Les Taïtiens lui donnent le nom de *Toa*, qui ſignifie *Guerre*, » parce qu'il fournit des inſtrumens de mort. »

Ann. 1774. Avril.

déjeûner, je débarquai avant la Garde, & les Naturels se précipiterent, autour de moi, en grande foule. Mais, dès que la Garde eût descendu à terre, j'eus toutes les peines du monde à les empêcher de s'enfuir : enfin leurs craintes se dissiperent, & ils nous vendirent des fruits & des cochons. Je pense qu'ils avoient pris la fuite la veille, parce qu'ils ne me voyoient pas à la tête du détachement ; &, sans ma présence, ils se feroient également retirés aujourd'hui.

Vers midi, un Chef, suivi de beaucoup de monde, se rendit à la place de notre débarquement. Je lui offris toutes les bagatelles que j'avois ; &, de son côté, il me donna quelques-uns des ornemens dont il étoit paré. Ces échanges finis, il parut qu'il régnoit de la bonne intelligence entre nous : ayant acheté assez de fruits pour en charger deux chaloupes, nous retournâmes dîner à bord, sans que le Chef voulût nous accompagner.

« Avant de partir plusieurs pirogues étoient arrivées » au vaisseau de la *Dominica*, tandis que d'autres de l'Isle » de Sainte-Christine remontoient le Détroit. Les Indiens, » qui étoient sur les premieres, paroissoient de la même » Nation que ceux que nous connoissions déjà, & ils nous » vendirent les mêmes fruits.

» Le Chef dont on vient de parler, portoit un manteau » d'écorce de mûrier, pareille à l'étoffe de Taïti, & il avoit » le diadême, le hausse-col, les pendans d'oreilles, & les » touffes de cheveux. On nous fit entendre que c'étoit le » Roi de toute l'Isle, quoiqu'on ne lui témoignât pas beau-

» coup de respect. Il nous avertit qu'il s'appelloit *Honoo* (*a*), » & qu'il étoit *He-ka-aï*, titre qui correspond sans doute » à l'Arée de Taïti, & à l'Arécké des Isles des Amis. Il » paroissoit intelligent & d'un bon caractere : sa figure » étoit d'ailleurs très-expressive : M. Hodges l'a peint » avec vérité, & on en trouve la Gravure dans ce Voyage. » Nous lui demandâmes le nom de son Isle & de celles des » environs, & il nous répondit, que Sainte-Christine se » nomme *Waitahoo*, la Dominica, *Heevaroa*, & Saint-» Pédro *Onateyo*. Œdidée, qui aimoit passionnément ce » peuple, parce qu'il ressembloit, par les mœurs, le langage » & la figure, à ses compatriotes, conversoit sans cesse avec » les Naturels, & il en achetoit un grand nombre d'or-» nemens. Il leur apprit différens usages de son pays, & » entr'autres, la méthode d'allumer du feu, en frottant » l'un contre l'autre des morceaux de bois secs de l'*Hibis-» cus Tiliaceus* : ils prêterent une oreille attentive à ses » instructions. Les Insulaires estimoient fort les plumes de » Tonga-Tabboo, ou de l'Isle d'Amsterdam, & ils les ache-» terent volontiers au prix de leurs parures de tête, ou » de tous leurs ornemens. Nous ne vîmes qu'une seule » femme âgée assise dans un cercle au milieu de ses com-» patriotes : elle étoit revêtue d'une pièce d'étoffe d'écorce, » comme les femmes des Isles de la Société : à sa figure, » on l'auroit prise pour une Taïtienne.

ANN. 1774. Avril.

(*a*) « Ce mot signifie une Tortue dans la langue de Taïti ; & il » est probable que ces Peuples empruntent leurs noms de » ceux des animaux, comme les Habitans de l'Amérique Septentrionale. » Le mot *O-too*, nom du Roi de Taïti, signifie aussi *Héron*.

ANN. 1774. Avril.

» NOUS FÎMES environ un mille & demi ſur le bord » méridional du ruiſſeau : après avoir traverſé un canton, » d'où nous découvrîmes en plein le Havre, nous entrâmes » dans un bois épais, composé principalement de *Rattas* » ou de noyers de Taïti *Inocarpus* (*a*), d'une groſſeur & » d'une hauteur conſidérables, & de beaux arbres à pain : » on trouve ces deux eſpèces dans les plaines de Taïti, où » la chaleur eſt moins violente que ſur ces Iſles. Nous arri- » vâmes enfin à une des habitations des Naturels : c'étoit » une miſérable cabane, en comparaiſon des maiſons éle- » vées des Iſles de la Société, placée ſur une plate-forme » élevée de pierres, qui n'étoient pas même aſſez unies & » aſſez égales, pour qu'on pût s'y aſſeoir ſans ſe briſer le » corps, quoiqu'elles fuſſent revêtues de nattes. Les Naturels » avoient érigé ſur cette baſe des canes de bambous, ſerrées » très-près les unes des autres, d'environ cinq ou ſix pieds » d'élévation, & pardeſſus leſquelles le toit formoit un faîte » au ſommet, composé de petits bâtons couverts de feuilles » d'arbre à pain & de rattas. Toute la hutte avoit environ » cinq pieds de long, & huit ou dix de large : l'uſage où » ils ſont de ſoutenir leurs habitations par des fondemens » de pierres, ſemble ſuppoſer que le pays eſt ſujet en certai- » nes ſaiſons de l'année, à de fortes pluies & à des inondations. » Nous y trouvâmes de grands auges de bois remplis de » morceaux de fruits à pain, mêlés avec de l'eau. Trois In- » diens, qui parurent près de la hutte, allerent nous cher- » cher de l'eau à un ruiſſeau qui couloit à environ cent

(*a*) Voyez Forſter, *Nova Genera Plantarum*.

» verges delà. Les ayant remercié de leur bonté par des » préfens, nous nous rendîmes à la greve, & nous re- » tournâmes enfuite à bord. Pour rejoindre notre chaloupe, » nous courûmes le plus grand rifque de périr en chavi- » rant : la houle, qui brifoit contre les rochers, nous cou- » vrit entièrement d'eau. Œdidée, qui étoit refté à terre, » nous voyant en danger, fe jeta à la mer, & fe rendit » près de nous à la nage, afin de ne pas nous expofer à un » nouveau péril, quand nous voudrions aller le répandre. »

L'APRÈS-MIDI, j'envoyai à terre les détachemens chargés de faire de l'eau & des échanges : la plupart des Naturels s'étoient retirés dans l'intérieur du pays. J'allai à l'anfe méridionale de la baie, où je me procurai cinq cochons & enfuite dans une maifon, qui, à ce qu'on nous dit, étoit à l'homme que nous avions tué. Ce devoit être un perfonnage confidérable, puifqu'il y avoit dans fa cabane & dans les environs, fix cochons appartenant alors à fon fils, qui s'enfuit à notre approche. Je defirois beaucoup de le voir, de lui faire un préfent, & par mes careffes de le convaincre que nous avions tué fon Pere, fans mauvais deffein contre la Nation. Il eût été inutile de laiffer quelque chofe dans l'habitation, parce que les autres l'auroient enlevé, d'autant plus fûrement que je n'aurois pas pu leur expliquer à qui je deftinois ce don. Ils obfervoient rarement une honnêteté rigoureufe en pareille occafion, & je venois d'en voir un exemple frappant. Un homme, qui montoit une pirogue, m'offrit un petit cochon pour un clou de fix pouces : je donnai ce clou à un Indien qui manœuvroit la pirogue, & qui le gardant pour lui-même, en préfenta un bien

Ann. 1774. Avril.

plus petit au maître du cochon : ils commencerent à se disputer, & j'attendis la fin de cette querelle; mais l'Indien, qui tenoit le grand clou, sembloit décidé à le garder, & je les quittai sans savoir comment se termina leur affaire. Le soir, nous retournâmes à bord avec des rafraîchissemens, nous avions assez bien employé notre journée.

« Le Docteur Sparrman passa avec moi l'après-dînée » à bord, à décrire & dessiner les plantes que nous avions » rassemblées le matin. Mais mon Pere accompagna le Capi- » taine à la greve méridionale, & il trouva, près de la mer, » plusieurs habitations, sans voir de femmes. C'étoit le » rivage où les Insulaires porterent le corps de l'homme » tué : on vient de dire qu'ils arriverent à une cabane qui » appartenoit au défunt : M. Cook demanda s'il n'avoit » ni femmes, ni fils, ni sœurs, ni parens, & on lui dit » qu'elles pleuroient le mort au sommet de la montagne; » d'où l'on peut soupçonner que les palissades ou enclos qu'on » voit le long du sommet des rochers, sont les cimetieres » des habitans. Le Capitaine fit des échanges en cet en- » droit, &, quoiqu'il fût entouré des parens de l'Insulaire » tué, on n'apperçut parmi eux, ni animosité, ni ressen- » timent. »

10. Le 10, dès le grand matin, les Insulaires vinrent en pirogues des cantons éloignés, & ils nous vendirent des cochons: de sorte que nous en avions alors assez pour en servir à tout l'équipage. En général, ils étoient si petits, que nous en consommions quarante ou cinquante dans un repas. Le détachement achetoit toujours à terre beaucoup de fruits.

Après dîné, je fis une petite expédition sur ma chaloupe, au Sud, le long de la côte, accompagné de quelques-uns de nos Messieurs : on nous vendit dix-huit cochons en différens endroits où je touchai ; & je crois que nous en aurions pu obtenir un plus grand nombre. Par-tout où je mis à terre, les Naturels furent très-obligeans à notre égard, & ils nous apporterent avec empressement ce que nous desirions.

ANN. 1774. Avril.

« JE DESCENDIS sur la côte avec le Docteur Sparrman : &, » en passant par notre marché, nous reconnûmes que le prix » de nos outils de fer étoit diminué d'au moins deux cens » pour cent depuis notre mouillage dans le havre. Les petits » clous, que les Insulaires avoient d'abord reçu avec em- » pressement, ne passoient plus, & ils n'estimoient pas » beaucoup les grands. Ils ne faisoient aucun cas des grains » de verre ; ils préféroient les rubans, les étoffes, & d'autres » bagatelles. Nous achetâmes de gros cochons pour des » pièces d'étoffe de mûrier, couvertes de plumes rouges, » que nous avions apportées de l'Isle d'Amsterdam ou de » Tonga-Tabboo.

» LE TEMS étoit extrêmement chaud, & les Naturels se » donnoient de l'air avec de grands éventails ; ils nous en » vendirent plusieurs formés d'une espèce d'écorce ou » d'herbe grossiere, très-bien tressée, & souvent blanchie de » chaux ; d'autres avoient de larges feuilles emplumées qui » leur tenoient lieu de parasol, &, en les examinant, je trou- » vai qu'elles appartenoient au *Corypha umbraculifera*, » espèce de palmier. Une des planches, qui orne ce Voyage,

Ann. 1774. Avril.

» représente ces éventails & les ornemens de tête de ce » Peuple.

» MALGRÉ la chaleur extrême, nous résolûmes de gravir » la montagne, espérant que nous serions récompensés » de nos peines par de nouvelles découvertes. J'avois sur- » tout envie d'examiner les palissades qui sont au sommet, » & sur lesquelles chacun formoit différentes conjectures. » M. Patten & deux autres de nos MM. nous accompagne- » rent. Après avoir traversé le joli ruisseau, où les Matelots » remplissoient les futailles, nous prîmes au côté septentrio- » nal un sentier, par où le plus grand nombre des Insu- » laires, qui s'étoient rendus près de nous, étoient arrivés » de l'intérieur du pays. La montée ne fut pas d'abord très- » fatigante : nous atteignîmes le haut de plusieurs collines » doucement inclinées, presque de niveau au sommet, » & contenant des plantations spacieuses de bananiers, » dans un ordre admirable. Ces cantons cultivés se dé- » couvroient tout-à-coup à nos regards, parce que nous » marchions à travers un bois d'arbres fruitiers serré & » touffu, & qui nous procuroit un ombrage rafraîchis- » sant, tout-à-fait agréable. Nous rencontrions çà & » là un cocotier solitaire, qui, loin d'élever avec fierté sa » tête majestueuse, se trouvoit abaissé & caché par des » arbres d'une espèce inférieure. En général, le palmier » aime un terrain bas, & ne croît pas bien sur les monta- » gnes; & voilà pourquoi il abonde sur des bancs de corail, » qui offrent à peine assez de sol pour y prendre racine. » Quelques Naturels nous suivoient, & plusieurs, qui » alloient à notre marché, passerent près de nous.

» A MESURE

Ann. 1774. Avril.

» A mesure que nous montions, nous laiſſions derriere » nous un grand nombre de maiſons, toutes conſtruites ſur » une baſe élevée de pierres, d'après le plan qu'on a déjà » décrit. Les unes paroiſſoient très-neuves & très-propres » en-dedans, mais je ne pus pas y diſtinguer ces lits dont » font mention les Eſpagnols, qui, ſans doute, veulent » parler ſeulement des différentes nattes répandues ſur le » plancher.

» Le terrain devenoit à chaque pas plus eſcarpé & plus » hériſſé de roches. Le ruiſſeau couloit ſouvent dans un » ravin profond, au bord duquel notre ſentier étoit un peu » dangereux; il nous fallut traverſer l'eau pluſieurs fois. Nous » remarquâmes toujours une plus grande quantité d'habita- » tions en approchant du ſommet. Nous prîmes du repos en » différens endroits, & par-tout des fruits & de l'eau nous » furent offerts par les Naturels, qui reſſemblent trop aux » Taïtiens, pour ne pas avoir, comme eux, de l'hoſpita- » lité. Nous n'en apperçûmes pas un ſeul de difforme ou » de mal fait; ils étoient tous forts, grands & extrêmement » agiles. Leur poſition contribue à leur activité, & l'exer- » cice qu'ils ſont obligés de prendre, conſerve probable- » ment l'élégance de leurs formes. A environ trois milles du » rivage, nous apperçûmes une jeune femme, qui ſortoit » d'une maiſon ſituée devant nous, & qui montoit en hâte » la colline. Elle étoit vêtue d'une étoffe de mûrier, qui » deſcendoit juſqu'à ſes genoux : ſes traits nous parurent » agréables; mais nous n'en jugeâmes que de loin, car elle » eut ſoin de ſe tenir à trente verges de nous. Les Natu- » rels nous firent alors des ſignes pour retourner ſur nos

ANN. 1774. Avril.

» pas; & ils témoignerent du mécontentement de ce que » nous continuions notre route. Comme nous voulions, le » Docteur Sparrman & moi, conserver les plantes que nous » avions rassemblées, nous revînmes effectivement en » arriere, tandis que M. Patten & les autres allerent en- » viron deux milles plus loin, sans rien découvrir de nou- » veau. La chaleur du jour, notre mauvaise santé & la » fatigue de la route, nous avoient épuisé: d'ailleurs rien » n'annonçoit que nous serions bientôt au sommet; on ne » l'appercevoit qu'à plus de trois milles de distance, au- » delà d'un espace infiniment plus escarpé que celui que » nous venions de parcourir.

» TOUS LES CANTONS, que nous vîmes, sont couverts d'un » riche terreau, parsemés de belles plantations & de bocages » de différens arbres fruitiers. Les rochers au-dessous, qui se » montrent principalement près des bords du ruisseau, ou » sur les côtés rompus du sentier, contiennent des pro- » ductions volcaniques ou diverses laves, dont quelques- » unes sont remplies de coquillages blancs & verdâtres. Par » leurs minéraux, ces Isles ressemblent donc aussi à celles » de la Société, qui paroissent avoir des montagnes brû- » lantes autour des cabanes; nous remarquâmes beaucoup » de cochons, de grosses volailles, & de tems en tems des » rats. Les arbres sont d'ailleurs pleins de petits oiseaux » de l'espèce de ceux de Taïti, mais moins nombreux & » moins variés. Enfin les Marquises ne different des Isles » de la Société, qu'en ce qu'elles n'ont pas les jolies plaines » qui environnent celles-ci, ou le récif de corail qui forme » leurs excellens havres.

Ann. 1774. Avril.

» Nous nous hatames de gagner le bord de la mer, » avant le départ des chaloupes : le vaiſſeau, à notre arrivée, » étoit environné de Naturels de différentes parties du pays : » l'alarme, que le meurtre de l'Indien avoit répandu parmi » eux, le premier jour, étoit alors oubliée, & ils vinrent » près de nous en très-grand nombre ; ils converſerent fami- » lièrement, & ils témoignerent une extrême joie de tout » ce qu'ils voyoient. Ils ſe ſouvenoient ſi peu du meurtre, » que pluſieurs nous volerent, auſſi ſouvent que l'oc- » caſion s'en préſenta ; mais, quand on les ſurprenoit, ils » ne manquoient jamais de rendre paiſiblement ce qu'ils » venoient de prendre. Ils danſerent beaucoup ſur les ponts » pour l'amuſement des Matelots, & la reſſemblance de » leurs danſes, avec celles des Taïtiens, nous frappa. Il » paroît que leur muſique eſt auſſi la même : ils ont des tam- » bours pareils, & Œdidée en acheta un.

» Je restai l'après-midi à bord, & je mis en ordre les » collections que nous avions faites. Le ſoir, M. Cook, quel- » ques Officiers, M. Hodges, le Docteur Sparrman & mon » Pere, revinrent au vaiſſeau, après avoir viſité deux anſes » au Sud du havre où nous mouillions. Ils les trouverent » très-ouvertes & expoſées à la mer, & ils coururent de » grands riſques en mettant à terre & en ſe rembarquant, » à cauſe de la houle prodigieuſe qui briſoit ſur le rivage. » Ils acheterent des cochons & d'autres rafraîchiſſemens. » Les Naturels leur parurent moins réſervés qu'aux envi- » rons de notre mouillage : ils rencontrerent un nombre » conſidérable de femmes, avec leſquelles les Matelots de » la chaloupe eurent bientôt fait connoiſſance, & pluſieurs

Ann. 1774. Avril.

» d'entr'elles furent auffi complaifantes que les Indiennes » des Ifles de la Société & des Amis, de la Nouvelle- » Zélande & de l'Ifle de Pâque. Elles étoient d'une ftature » inférieure à celle des hommes, mais bien proportionnées, » & les traits de quelques-unes approchoient du contour » agréable des Taïtiennes d'un rang diftingué. En général, » leur teint ne différoit pas de celui des gens du Peuple des » Ifles de la Société: il y en avoit de plus blanches que les » autres ; on ne remarqua fur leur corps aucune piquure, » quioque les hommes foient accoutumés à fe défigurer par » le *tatouage*. Une des plus belles fe laiffa peindre par » M. Hodges, & on en donne ici une gravure exacte d'après » fon deffin. Toutes portoient des étoffes de mûrier; mais » ces étoffes n'étoient ni auffi variées, ni en auffi grand » nombre qu'à Taïti: au-lieu de s'envelopper d'une foule de » pièces, comme les chefs voluptueux de cette Ifle, elles » n'avoient qu'un feul *ahow* ou manteau qui defcendoit des » épaules aux genoux.

» Après avoir paffé quelque tems à terre, nos Meffieurs » revinrent à leur chaloupe. Le Capitaine donna plufieurs » coups à un des Matelots, qui venoit de manquer à fon » devoir. Je ne rapporterois point cette circonftance minu- » tieufe, fi les Naturels n'avoient pas fait une obfervation » forte intéreffante. Dès qu'ils s'en apperçurent, ils fe montre- » rent l'un à l'autre M. Cook, & ils s'écrierent *tape a-hai* » *te tina*, il bat fon frere. Ils voyoient très-bien l'autorité » du Commandant fur l'équipage; mais ils nous regar- » doient tous comme freres. Je penfe qu'ils tranfpofoient, » parmi nous, les idées de fubordination qui régnent chez

» eux; ils se regardent probablement comme une famille » dont l'aîné est Chef ou Roi. N'étant pas encore par- » venus à ce degré de civilisation dont jouissent les Taïtiens, » ils ne connoissent gueres les différences de rang, & » leur constitution politique n'a pas acquis une forme mo- » narchique déterminée. La nature de leur pays, qui de- » mande plus de travail & de culture qu'aux Isles de la » Société, est la principale cause de cette différence; car, » puisqu'ils ne se procurent pas si aisément leur subsistance, » la population & le luxe doivent être moindres, & le » Peuple garde son égalité. Effectivement ils ne montrerent » ni respect, ni égards particuliers pour leur Roi *Honoo*, » qui vint nous voir le second jour, après notre arrivée. » Toute sa prééminence sembloit consister dans son habil- » lement, plus complet que celui de ses Indiens, qui, par » choix ou par indolence, vont nuds dans ce climat du » Tropique, où l'on n'a pas besoin de vêtemens. »

ANN. 1774. Avril.

11.

LE LENDEMAIN, au matin, j'allai au même endroit où nous avions été le soir de la veille, mais, sans pouvoir me procurer des cochons, comme je l'espérois : je ne vins pas à bout de deviner ce qu'ils demandoient en place, des clous qu'ils méprisoient alors; de sorte que je fus obligé de revenir avec trois ou quatre petits cochons, qui coûterent plus qu'une douzaine n'avoit coûté la veille. En arrivant à bord, j'appris que le même changement y étoit arrivé, ainsi qu'à la place de débarquement sur la côte : en voici la raison. Plusieurs de nos Messieurs ayant descendu la veille, céderent en échange différens articles que les Insulaires n'avoient pas encore vu, & qui leur causerent plus de plaisir que les

Ann. 1774 Avril.

clous & les inſtrumens de fer les plus utiles; mais ce qui acheva de ruiner notre marché, c'eſt que l'un d'eux donna pour un cochon une grande quantité de plumes rouges qu'il avoit priſes à Amſterdam. Perſonne, parmi nous, ne ſavoit que ces plumes euſſent une telle valeur; nous perdîmes ainſi l'eſpoir d'acheter beaucoup de rafraîchiſſemens de ce Peuple: cela arrivera toujours, lorſqu'en pareille occaſion on permettra à chacun de faire des échanges pour ce qui lui plaira.

« Nos acquisitions en Hiſtoire Naturelle étoient peu » nombreuſes, parce que ces Iſles reſſemblent trop à Taïti, » & que d'ailleurs nous y étions depuis trop peu de tems. » Nous n'avons pas formé une connoiſſance bien intime » avec les Naturels, qui ſont dignes de l'étude des Voyageurs » Philoſophes. Je regrettois en particulier de partir, » ſans examiner ces enclos qui ſont au ſommet des » montagnes, & qui, je crois, ont quelque rapport avec » leur religion. Les Eſpagnols font mention d'un Oracle (*a*), » qui, d'après leur deſcription, ſemble être un cimetiere de » l'eſpèce de ceux des Iſles de la Société. »

Comme cette Iſle ne devoit pas nous fournir ce dont nous avions beſoin, & ce que nous pouvions eſpérer de trouver à celles de la Société, & que d'ailleurs elle n'étoit pas commode pour y faire du bois & de l'eau, & donner au vaiſſeau le radoub néceſſaire, je réſolus d'appareiller, & de chercher une relâche plus avantageuſe. Nous étions

(*a*) Voyez la Collection de M. Dalrymple. *Vol. I.*

depuis dix-neuf semaines en mer, & nous avions vécu, tout ce tems, de provisions salées : cependant nous avions à peine un seul homme bien malade, & peu se plaignoient de légeres incommodités. Les anti-scorbutiques & les soins extrêmes du Chirurgien, contribuerent sans doute à notre santé. ANN. 1774. Avril.

« LES FRUITS & les viandes fraîches, que nous prîmes » aux Marquises, doivent être regardés comme le premier » restaurant que nous eussions eu dans cette longue cam- » pagne. Le peu de patates de l'Isle de Pâque avoient » arrêté le progrès rapide des différentes maladies répandues » à bord, sans pouvoir les empêcher de reparoître à l'ap- » proche de la zone torride, dont la chaleur violente mettoit » en fermentation notre sang putride & stagnant. Je crois » réellement que c'est à M. Patten, notre Chirurgien, que » l'Angleterre doit la vie de ceux qui firent la dangereuse » expédition dont on écrit l'Histoire. M. Cook, de son » côté, ne négligea rien de tout ce qui pouvoit assurer le » bien-être de l'équipage & le succès du Voyage. Quoiqu'il eût » reconnu le danger de s'exposer au soleil brûlant de l'Isle » de Pâque, il avoit mis une activité singuliere pour acheter » des provisions, & veiller sur ce qui se passoit à terre, & » sa santé ne s'en trouvoit pas mieux. Les efforts, que j'avois » faits en gravissant la montagne, nuisirent aussi à la mienne, » & me procurerent une maladie de bile dangereuse. »



# CHAPITRE X.

*Départ des Marquiſes. Situation, étendue, forme & aſpect des différentes Iſles. Deſcription des Habitans, de leurs Coutumes, Habillemens, Habitations, Alimens, Armes, & Pirogues. Recherches ſur leur Bonheur, & leur Population.*

Ann. 1774. 11 Avril. ON LEVA l'ancre à trois heures après-midi, & je portai ſur la Dominica, afin de reconnoître le côté occidental de cette Iſle; mais comme le ſoleil étoit couché, avant que j'y arrivaſſe, la nuit ſe paſſa à louvoyer entre les deux terres. Le
12. lendemain, au matin, nous vîmes à découvert la pointe S. O., d'où la côte court N. E.; il n'étoit pas probable que nous trouvaſſions un bon mouillage de ce côté, parce qu'il eſt expoſé aux vents d'Eſt: nous n'avions que peu de vent alors, & il étoit variable, & accompagné d'ondées de pluie. Enfin nous atteignîmes une briſe de l'E. N. E., avec laquelle nous cinglâmes au Sud. A cinq heures, P. M. la baie de la Réſolution nous reſtoit E. N. $\frac{1}{2}$ E., à la diſtance de cinq lieues, & l'Iſle de la Madelène au S. E., à environ neuf lieues. C'eſt la ſeule vue que j'ai priſe de cette Iſle. Delà je mis le cap au S. S. O. $\frac{1}{2}$ O. pour O-Taïti, dans le deſſein de rencontrer quelques-unes des Iſles que découvrirent les premiers Navigateurs, & ſur-tout les Hollandois, mais dont les poſitions ne ſont pas bien déterminées.

IL EST A PROPOS

.AN DES MARQUISES DE MENDOÇA

I. HOOD

*Echelle de Lieues.*

2 3 4 5 6 7 8 9 10

LA DOMINICA



*Route du Vaisseau Avril 1774.*

B. de la Refolution

S^TA. CHRISTINA

S^T. PEDRO

LA RESOLUTION OU PORT MADRE DE DIOS.

*Lat ..... 9°, 55., 30'. S.*

*Longit. 139. 08. 40. W.*

*Aiguade*

12 9 13 20 26 27 32 38



*Echelle d'un Mille Anglois*



LA MAGDALÆNA

*Benard Direx.*

IL EST A PROPOS de revenir aux Marquises, reconnues pour la premiere fois, comme je l'ai déjà observé, par l'Espagnol Mindana, qui leur a donné le nom général & le nom particulier qu'elles portent. Ce qu'on en dit dans la Collection des Voyages à la mer du Sud, de M. Dalrymple, n'est défectueux que sur la position. C'est la principale raison qui m'a engagé à y toucher ; il est d'autant plus utile de bien déterminer ce point, qu'il fixera, en grande partie, les gissemens de autres Isles de Mindana.

LES MARQUISES sont au nombre de cinq ; la Magdalena, Saint-Pédro, la Dominica, Sainte-Christine, & l'Isle de Hood : celle-ci, la plus septentrionale, gît par 9$^{d}$ 26′ de latit. S., & N. 13$^{d}$ O., à cinq lieues & demie de la pointe Est de la Dominica, qui est la plus grande de toutes les Isles, & qui s'étend à l'Est & à l'Ouest l'espace de six lieues. Elle a une largeur inégale, & environ quinze ou seize lieues de tour ; elle est remplie de collines escarpées, qui s'élevent en chaînes directement hors de la mer : ces chaînes sont séparées par des vallées profondes, revêtues de bois, ainsi que les côtés de quelques-unes des collines : son aspect est stérile, mais elle est habitée. Sa latitude est 9$^{d}$ 44′ 30″ S. Saint-Pédro, qui a environ trois lieues de tour, & qui est assez haut, gît au Sud, à quatre lieues & demie de l'extrémité orientale de la Dominica : nous ne savons pas s'il est désert. La Nature n'y a pas répandu ses largesses avec trop de profusion. Sainte-Christine gît sous le même parallele, trois ou quatre lieues plus à l'Ouest. Cette Isle, qui court Nord & Sud, a neuf milles de long dans cette direction, & environ sept lieues de circonférence. Une chaîne étroite de

Ann. 1774 Avril.

collines, d'une élévation considérable, se prolonge dans toute la longueur de l'Isle. D'autres chaînes sortent de la mer & se joignent à celle-ci, dont elles égalent la hauteur. Des vallées resserrées & profondes, fertiles, ornées d'arbres fruitiers, &c. & arrosées par de jolis ruisseaux d'une eau excellente, coupent ces montagnes. Nous n'avons vu que de loin la Magdalena : sa position doit être à-peu-près 10$^{d}$ 25′ de latitude & 138$^{d}$ 50′ de longitude. Ces Isles occupent l'espace d'un degré en latitude, & à-peu-près un demi-degré en longitude, savoir du 138$^{d}$ 47′ au 139$^{d}$ 13′ Ouest, longitude de l'extrémité occidentale de la Dominica.

Le port de Madre de Dios, que j'ai nommé Port de la *Résolution*, gît près du milieu du côté Ouest de Sainte-Christine, & sous la terre la plus élevée de l'Isle, par 9$^{d}$ 55′ 30″ de latitude, & 139$^{d}$ 8′ 40″ de longitude Ouest, & au N. 15′ O. de l'extrémité occidentale de la Dominica. La pointe Sud de la baie est un rocher escarpé d'une hauteur considérable, dont le sommet se termine en une colline à pic, où vous appercevez un sentier qui conduit, par le haut de la chaîne étroite, dessus la cime des collines. La pointe Nord n'est pas si élevée, & la pente est plus insensible : ces deux pointes sont à un mille l'une de l'autre dans la direction du N. $\frac{1}{4}$ N. E. & S. $\frac{1}{4}$ S. O. La baie, qui a près de trois quarts de mille de profondeur, & de trente-quatre à douze brasses d'eau, fond de sable propre, renferme deux anses sablonneuses, séparées l'une de l'autre par une pointe de rocher. Il y a dans chacune un ruisseau d'une eau très-bonne. L'anse septentrionale est la plus commode pour faire du bois & de l'eau. On y trouve la petite cascade, dont



Benard Direx.

VUE DE LA BAYE DE LA RESOLUTION DANS L'ISLE DES MARQUISES.

parle Quiros, Pilote de Mindana ; mais le village eſt au fond de la ſeconde anſe. Ce côté de l'Eſt offre pluſieurs autres anſes ou baies, & on peut ſe tromper, en prenant quelques-unes au Nord pour celle-ci ; c'eſt pourquoi le giſſement de l'extrémité Oueſt de la Dominica, eſt la meilleure direction qu'on puiſſe donner. ANN. 1774. Avril.

LES ARBRES, les plantes & les autres productions de ces Iſles, du moins autant que nous les connoiſſons, ſont à-peu-près les mêmes qu'à Taïti & aux Iſles de la Société. On peut s'y procurer des cochons, des volailles, des plantains, des ignames, quelques racines, & une petite quantité de fruits à pain & de noix de cocos. Nous achetâmes d'abord ces différens articles avec des clous. Les grains de verre, les miroirs & les bagatelles pareilles, ſi recherchées aux Iſles de la Société, n'ont aucun prix ici, & même les clous perdirent beaucoup de leur valeur, cemme on l'a déjà remarqué.

EN GÉNÉRAL, les habitans des Marquiſes ſont la plus belle race des habitans de cette mer. Ils paroiſſent ſurpaſſer toutes les autres Nations par la régularité de leur taille, & de leurs traits. Cependant la reſſemblance de leur langage à celui que parlent les Naturels de Taïti & des Iſles de la Société, prouvent qu'ils ont une même origine. Œdidée converſoit aſſez bien avec eux ; mais, quoique je ſuſſe un peu la langue de Taïti, je ne venois pas à bout de me faire entendre. « J'obſerverai qu'ils ne pouvoient pas prononcer R. »

LES HOMMES ſont *tatoués* de la tête aux pieds : ils

Ann. 1774. Avril.

portent différentes figures, arrangées suivant les caprices de leur imagination, plutôt que suivant la coutume. Ces piquures leur donnent un regard sombre; mais les femmes (qui en ont peu), les jeunes gens, & les jeunes enfans (qui n'en ont point du tout), ont le teint aussi blanc que celui de quelques Européens. La taille des hommes est ordinairement de cinq pieds dix pouces à six pieds; mais je n'en ai vu aucun d'aussi gras & aussi fort que les Earées de Taïti: d'un autre côté, je n'en ai point apperçu de maigres. Leurs dents sont moins bonnes, & leurs yeux moins vifs & moins animés que ceux des habitans des autres Nations. La couleur de leurs cheveux varie comme parmi nous: cependant je n'en ai point trouvé de rouge. Quelques-uns les portent longs; mais en général ils les ont courts, & ils laissent seulement, de chaque côté de la tête, deux touffes relevées par un nœud. Ils disposent, de différentes manieres, leur barbe, qui est communément longue. Les uns la partagent & l'attachent en deux touffes au-dessous du menton, d'autres la tressent, ceux-ci la laissent flotter, & ceux-là la coupent à une certaine hauteur.

Leur vêtement, le même qu'à Taïti, est composé également d'écorce d'arbres; mais ils n'ont pas une aussi grande quantité d'étoffes, & elles ne sont pas aussi bonnes. La plupart des hommes seroient entièrement nuds sans le *Morra* (comme on l'appelle à Taïti); c'est-à-dire, sans une bande de toile qui passe autour de la ceinture, & tombe entre les jambes. Ce simple vêtement suffit au climat, & satisfait la modestie. Les femmes sont vêtues d'une pièce d'étoffe, qui enveloppe leurs reins en forme de jupon,



Benard Direx.

FEMME DE L'ISLE S.$^{TE}$ CHRISTINE.




CHEF DE L'ISLE DE S.$^{TE}$ CHRISTINE.

defcend au-deffous du milieu de la jambe ; & un manteau flottant couvre leurs épaules. Leur principale parure de tête & leur premier ornement, eft une forte de large diadême artiftement fait des fibres de la gouffe d'une noix de cocos : il préfente au-devant une coquille de nacre de perle arrondie: & pardeffus cette premiere, une feconde plus petite, d'une très-belle écaille de tortue, trouée de différentes manieres curieufes : au centre de cette feconde, il y a un troifieme morceau rond de nacre de perle, à-peu-près de la grandeur d'un demi-écu ; & enfin un quatrieme morceau d'écaille de tortue, peint & de la grandeur d'un fcheling. Cet ornement pare ordinairement leur front ; mais quelques-uns le portent auffi de chaque côté ; alors il eft fait de plus petites pieces : tous ces diadêmes font embellis de plumes de la queue des coqs ou des oifeaux du Tropique, qui fe tiennent debout, de façon qu'elles forment un joli panaché. Ils mettent autour de leur col, un collier de bois léger, dont le côté fupérieur & antérieur eft couvert de petits poix rouges qui y font collés avec de la gomme : ils garniffent auffi leurs jambes de touffes de cheveux d'hommes attachés à un cordon : fouvent au-lieu de cheveux, ils emploient des plumes courtes ; mais on apperçoit rarement fur la même perfonne tous les ornemens dont on vient de parler.

LE CHEF, qui vint nous faire vifite, eft le feul que j'aie vu avec tout cet attirail ; leurs ornemens ordinaires font des colliers, des amulettes de coquillage, &c. : je n'ai remarqué aucun pendant d'oreille, quoiqu'ils euffent tous les oreilles percées.

LEURS HABITATIONS font placées dans les vallées, fur

Ann. 1774. Avril.

les côtés des collines, & près de leurs plantations : elles ſont conſtruites de la même maniere qu'à Taïti ; mais elles ſont beaucoup moins bonnes, & ſeulement couvertes de feuilles d'arbre à pain. La plupart ſont bâties ſur un pavé de pierres, quarré ou oblong, élevé un peu au-deſſus du niveau du terrain. Il y a auſſi de ſemblables pavés près de leurs maiſons, & ils vont s'y aſſeoir & s'y récréer.

« Je n'ai trouvé nulle part de fruits à pain auſſi gros & » auſſi délicieux que les leurs ; nous en achetâmes pluſieurs » parfaitement mûrs, qui étoient tendres comme des flans, » mais un peu trop ſucrés. Excepté la pomme *Spondias*, » ils mangent les mêmes fruits & les mêmes racines qu'à » Taïti ; ils ſe nourriſſent ſur-tout de végétaux, quoiqu'ils » aient des cochons & des volailles, & qu'ils prennent » quantité de poiſſons en certains tems ; ils ne boivent que » de l'eau, car les noix de Cocos ſont rares, du moins dans » les cantons que nous avons parcourus. Je crois cependant » que, puiſqu'ils ont la racine de poivre, & qu'ils s'en » ſervent comme d'un ſigne de paix, ainſi que les autres » Inſulaires, ils en tirent auſſi un breuvage enivrant. »

Ce Peuple eſt moins propre dans ſes repas que les Taïtiens ; leur cuiſine eſt ſale d'ailleurs : ils apprêtent le cochon & les volailles dans un four de pierres chaudes, comme aux Iſles de la Société ; mais ils grillent ſur le feu les fruits & les racines ; &, après en avoir ôté l'écorce ou la peau, ils les mettent avec de l'eau dans une huche, où j'ai vu les hommes & les cochons manger tous à-la-fois. Je les ai trouvé un jour délayant des fruits & des racines

au fond d'un vase chargé d'ordures, au moment où les cochons venoient de le quitter, sans le laver, sans même laver leurs mains, qui n'étoient pas moins sales; &, lorsque je leur témoignai que cela me causoit du dégoût, ils se moquerent de moi. Je ne sais si jamais il n'y a plus de propreté parmi eux. Les actions de quelques individus ne suffisent pas pour dire que toute une Nation suit une coutume générale. Ann. 1774. Avril.

« VOICI cependant un article sur lequel ils sont plus
» propres que les Taïtiens: aux Isles de la Société, les
» excrémens qui remplissent les chemins, blessent, tous les
» matins, le nez & les yeux; mais les habitans des Marquises
» sont accoutumés, comme les chats, à les cacher dans
» les entrailles de la terre. Les Taïtiens comptent sur le
» secours des rats, qui mangent avidement ces ordures;
» ils sont convaincus que leur usage est le plus propre du
» monde, car Tupia reprocha aux Européens leur préten-
» due délicatesse, quand il vit dans chaque maison de Ba-
» tavia un petit édifice destiné à Cloacine. »

J'IGNORE si les hommes & les femmes sont dans l'usage de manger séparément; je n'ai fait aucune remarque sur cela, & en tout j'ai vu peu de femmes.

ILS SEMBLENT avoir des asyles ou des forteresses au sommet des plus hautes collines; mais nous ne les avons apperçues qu'avec nos lunettes; parce que ne connoissant pas les dispositions des Naturels, qui (je crois) sont humaines &

ANN. 1774. Avril.

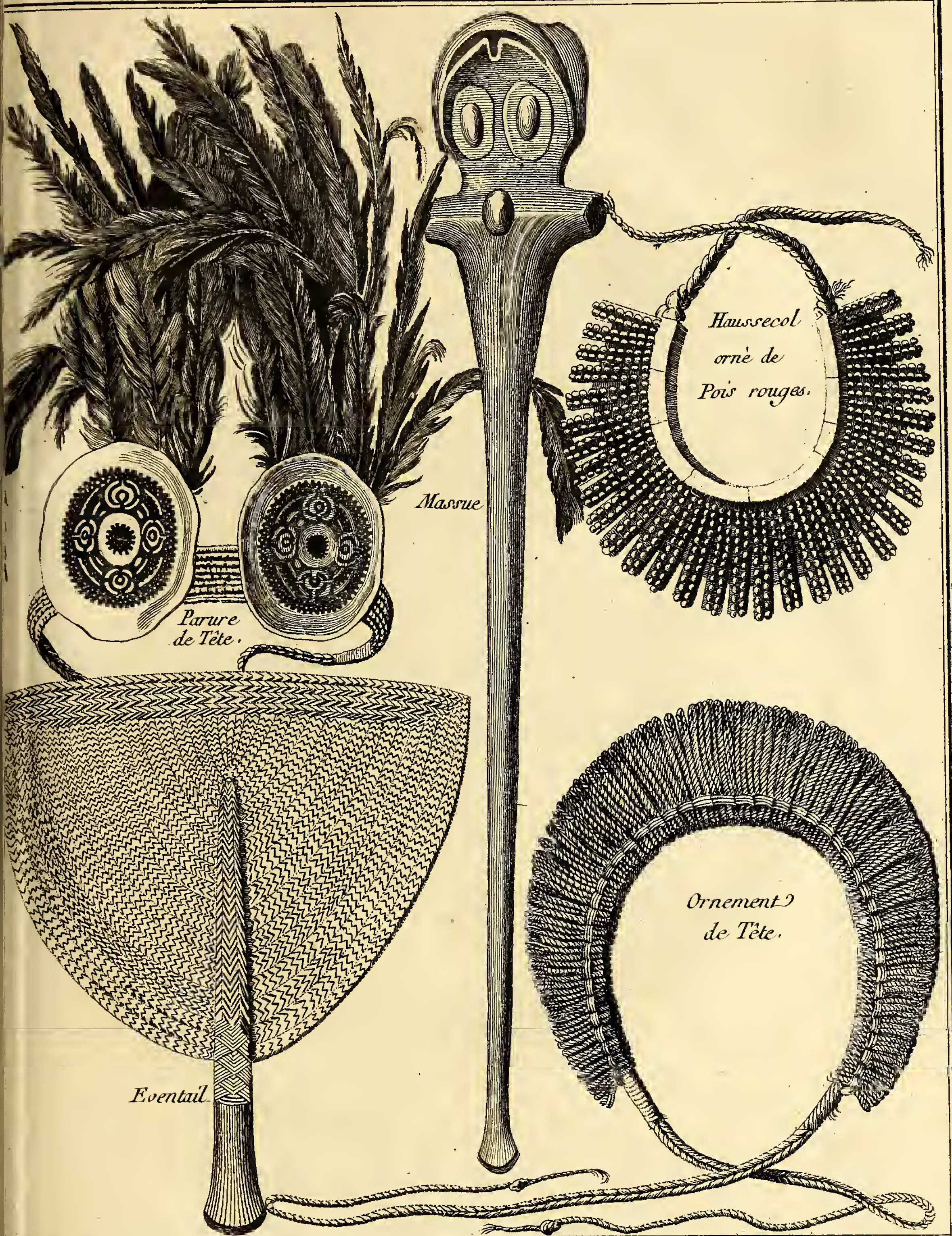
pacifiques, je n'ai permis à personne de l'équipage d'y aller.

LEURS MASSUES (1) & leurs piques ressemblent à celles de Taïti; elles sont un peu mieux faites: ils ont aussi des frondes, avec lesquels ils jettent fort loin des pierres; mais ils n'ont pas une extrême adresse pour toucher le but.

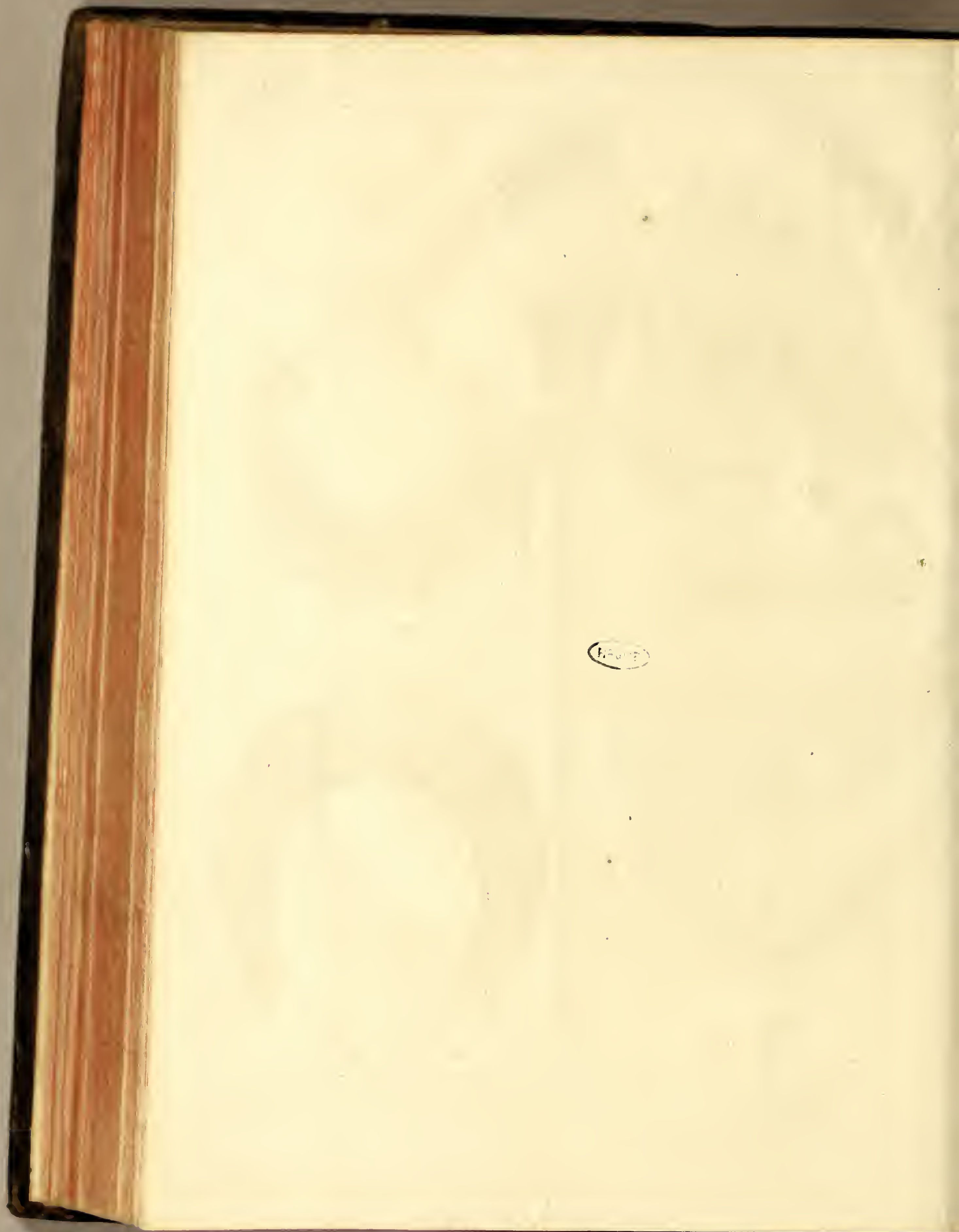
LEURS PIROGUES sont de bois, & de l'écorce d'un arbre mol, qui croît près de la mer en grande abondance, & qui est très-propre à cet usage : elles ont de 16 à 20 pieds de long, & environ 15 pouces de large; deux bouts solides forment l'avant & l'arriere; l'arriere s'éleve ou se courbe un peu, mais dans une direction irréguliere, & finit en pointe; l'avant se projette horizontalement, & offre une ressemblance grossiere d'un visage humain sculpté; elles se manœuvrent avec des pagayes, & plusieurs ont une sorte de voile latine de natte.

NOUS N'AVONS REMARQUÉ dans l'Isle d'autres quadrupèdes que les cochons; & les coqs & les poules sont les seuls animaux apprivoisés; cependant les bois paroissent remplis de petits oiseaux d'un très-joli plumage, & qui chantent bien. La crainte d'alarmer les Naturels nous a empêché d'en tuer autant que nous aurions pu le faire.

« LE NOMBRE des habitans des Marquises ne peut pas » être fort considérable, car ces Isles sont très-petites. *Waitahoo*, ou Sainte-Christine a environ 8 lieues de tour; *O-Heeva-Roa*




Ornemens et Armes de l'Isle des Marquises.



» *O-Heeva-Roa* (*a*), ou *Dominica*, 15; *Onateyo*, ou » *S. Pédro*, 3; & *Magdalena*, que nous vîmes ſeulement » de loin, 5, ſuivant ce que diſent les Eſpagnols. La Do- » minica, la plus grande des Marquiſes, eſt ſi eſcarpée & » ſi hériſſée de roches dans la plupart des cantons, que, » proportionnellement à ſon étendue, elle ne peut pas avoir » autant d'habitans que Sainte-Chriſtine. Les terrains propres » à la culture, ſont très-peuplés ſur ces iſles; mais, comme » elles ſont toutes remplies de montagnes & de landes » ſtériles, il eſt douteux que ce grouppe de terre contienne » 50 mille ames.

Ann. 1774. Avril.

» Les Espagnols qui les découvrirent, y trouverent un » Peuple doux & paiſible; ils eurent cependant un petit » différend à Magdalena, probablement à cauſe de quelque » mal-entendu, ou du caractere violent & impétueux de » ces Navigateurs. On a déjà parlé de l'accueil qu'ils nous » firent, & de leur rapport avec les Taïtiens. Les Habitans » des Marquiſes ne peuvent pas goûter les avantages que » procurent à ceux des Iſles de la Société, les fertiles plai- » nes qui bordent leurs côtes. Après avoir cultivé le terrain » néceſſaire à leur ſubſiſtance, il ne reſte plus d'eſpace » pour ces plantations étendues de mûrier, qui frappent » par-tout les yeux à Taïti; &, lors même qu'ils auroient » de l'emplacement, ils ne pourroient pas y employer le » tems qu'exige cette branche de culture. On ne remarque

(*a*) Il eſt à remarquer que ce nom ſe trouve dans la Liſte des Iſles que Tupia communiqua à l'Equipage de l'*Endéavour*. Les Inſulaires des Marquiſes, qui ne peuvent prononcer *R*, diſent toujours *O-héeva-oa*.

Ann. 1774. Avril.

» point aux Marquises l'opulence & le luxe, la profusion
» d'alimens, la quantité & la variété d'étoffes dont jouissent
» les Taïtiens; mais les Insulaires y ont le nécessaire : ils
» sont tous égaux, actifs, bien portans, & rien ne peut les
» priver de ce qui fait leur bonheur. Les Taïtiens ont plus
» d'aisance; ils sont peut-être plus habiles dans les Arts;
» & ils menent une vie plus raffinée; mais ils ont perdu
» leur égalité primitive, une partie vit des travaux de
» l'autre, & des maladies les punissent déjà de leurs excès. »

——— Scilicet improbæ
Crescunt divitiæ tamen,
Curtæ nescio quid semper abest rei. Horat.



# CHAPITRE XI.

*Description de plusieurs Isles découvertes dans la Traversée des Marquises à Taïti. Description d'une Revue navale.*

AVEC UN BON VENT D'EST, je gouvernai S. O. = S. O. $\frac{1}{4}$ O. & O. $\frac{1}{4}$ S. O. « Pour plus de sûreté, nous mettions » en panne chaque nuit, car nous étions très-proches de » l'Archipel des Isles basses, qui a toujours passé pour fort » dangereux. Les Navigateurs Hollandois en particulier en » donnent une idée défavorable ; Schouten l'appelle la » mauvaise mer, & Roggewin le labyrinthe: le dernier per- » dit un de ses vaisseaux, la galere africaine, sur une de ces » Isles, qu'il appelle Isle pernicieuse : cet accident, arrivé » de mémoire d'homme, est connu aux Isles de la Société, » & on en peut conclure que l'Isle pernicieuse n'est pas fort » éloignée de ce grouppe. » Ann. 1774. Avril.

LE 17, à 10 heures du matin, on vit une terre restant au O. $\frac{1}{2}$ N., que nous reconnûmes ensuite pour être une ceinture de petites Isles basses, réunies par un récif de corail. Je rangeai la côte N. O. à la distance d'un mille, jusqu'aux trois quarts de sa longueur, qui est de près de quatre lieues : nous arrivâmes ensuite à une crique ou goulet, qui sembloit ouvrir une communication dans le lac situé au milieu de l'Isle. Comme je voulois acquérir quelques connoissances sur les 17.

ANN. 1774. Avril.

productions de ces Isles, à moitié submergées, nous mîmes à la cape, & j'envoyai le Maître sonder : en dehors, il ne trouva point de fond.

« NOUS VOYIONS le terrain couvert d'espace en espace » de cocotiers d'un aspect agréable ; des arbres & des arbris» seaux en cachoient quelquefois les tiges, mais leur belle » tête s'élevoit toujours au-dessus des autres. Les intervalles, » entre ces cantons verdoyans, étoient si bas que les flots de » la mer se précipitoient pardessus, & atteignoient l'intérieur » de la lagune : la tranquillité de l'eau, resserrée par son banc » de rochers, & sa couleur de lait dans les endroits peu pro» fonds, contrastoient avec la surface bouclée des vagues » couleur de Beryl de l'Océan.

» LES ROCHERS nous parurent teints, en plusieurs en» droits, d'un bel écarlatte, comme les trouva le Commo» dore Byron ; des pirogues qui naviguoient sur le lac, des » tourbillons de fumée qui sortoient du milieu des grouppes » d'arbres, & des hommes armés de longues piques & de » massues, qui couroient le long du rivage, achevoient de » varier notre perspective. Nous remarquions aussi des » femmes qui se retirerent à l'extrémité la plus éloignée d'un » banc, portant des paquets sur leur dos ; preuve qu'elles » n'auguroient pas favorablement de notre apparition sur la » côte. Ces Insulaires ayant eu le malheur de vouloir » s'opposer aux chaloupes de M. Byron, perdirent quelques» uns de leurs Compatriotes, & furent chassés de leur ha» bitation, pendant tout un jour, par l'équipage du Dauphin, » qui mangea à discrétion leurs noix de cocos ; & il ne faut

» pas s'étonner s'ils faifoient déjà des préparatifs pour mettre
» leurs petites richeſſes en sûreté contre l'invaſion d'une race
» d'étrangers qu'ils regardoient comme leurs ennemis. »

ANN. 1774. Avril.

QUELQUES-UNS ſe raſſemblerent ſur le rivage. Le Maître me dit à ſon retour, qu'on ne pouvoit pas entrer dans le lac par la crique, large de 50 braſſes à l'entrée, & profonde de 30; que le fond étoit de roche par-tout, & que des bancs de corail entouroient les bords. Nous n'étions pas obligés de conduire le vaiſſeau à cet endroit : comme les Naturels nous avoient annoncé des diſpoſitions amicales, en venant paiſiblement ſur notre chaloupe, ou en prenant tout ce qu'on leur donnoit, j'envoyai deux bateaux bien armés à terre, ſous le commandement du Lieutenant Cooper, afin d'obtenir une entrevue, & de donner à M. Forſter une occaſion de faire des recherches d'Hiſtoire Naturelle. Je vis nos Meſſieurs débarquer ſans la moindre oppoſition de la part des Inſulaires, qui étoient ſur le rivage : bientôt après, j'apperçus 40 ou 50 hommes tous armés, qui s'avançoient pour joindre leurs Compatriotes, & nous nous tînmes très-proches de la côte, afin de pouvoir ſoutenir nos bateaux, en cas d'attaque : heureuſement il n'y eut aucune hoſtilité, les bateaux revinrent, & M. Cooper me dit qu'à ſon débarquement, un petit nombre de Naturels étoit venu à ſa rencontre ſur la greve, & qu'une groſſe troupe ſe rangea à la liſiere du bois, avec une pique à leur main : ils reçurent très-froidement nos préſens, ce qui prouve que notre débarquement leur cauſoit peu de plaiſir. A l'arrivée de leur renfort, il jugea à propos de ſe rembarquer, d'autant plus que le jour étoit déjà fort avancé, & j'avois donné ordre d'employer

ANN. 1774. Avril.

tous les moyens poſſibles pour éviter une eſcarmouche. Quand nos Matelots rentrerent ſur leurs bateaux, quelques Inſulaires vouloient les pouſſer au large, & d'autres les retenir; mais enfin ils les laiſſerent partir tranquillement. Le Lieutenant rapporta cinq cochons, qui paroiſſoient abonder dans l'Iſle; il ne vit de fruits que des noix de cocos, & il en acheta deux douzaines. L'un des Matelots eut un chien pour un ſeul plantain, ce qui nous fit croire qu'ils manquent de bananes.

CETTE ISLE, que les Naturels appellent Tiookéa, fut découverte & reconnue par le Commodore Byron: ſa forme eſt un peu ovale; elle a environ dix lieues de tour, & elle gît dans la direction de l'E. S. E. & du O. N. O. par 14d 27′ 30″ de latitude S. & 144d 56′ de longitude Oueſt. Les habitans & peut-être ceux de toutes les Iſles baſſes, ſont d'une couleur beaucoup plus brune, que ceux des Iſles plus élevées, & leur caractere ſemble plus farouche. Cette différence provient peut-être de leur poſition. La Nature n'y ayant pas répandu ſes faveurs avec autant de profuſion, que ſur les autres, les hommes y recourent ſur-tout à la mer pour leur ſubſiſtance: ils ſont par conſéquent plus expoſés au ſoleil & aux rigueurs du tems, & ils deviennent ainſi plus noirs, plus forts, & plus robuſtes; car certainement ils ont une origine commune. Nos gens n'obſerverent que des hommes vigoureux, bien faits, & qui avoient ſur leur corps la figure d'un poiſſon; emblême de ce qui occupe leur loiſir.

« JE VOULUS être de cette expédition; quoiqu'une

» maladie de bile me tourmentât toujours beaucoup. Les » Insulaires n'avoient d'autre vêtement, qu'un très-petit » morceau d'étoffe autour des reins. Leurs femmes ne » s'approcherent pas de nous; mais celles que nous vîmes de » loin, étoient du même teint que les hommes; elles por- » toient un morceau d'étoffe un peu plus large, en forme » de tablier. Les cheveux & la barbe des hommes étoient » ordinairement noirs & bouclés, & coupés quelquefois : » je remarquai des cheveux extrêmement jaunes à la pointe. » Dès que nous eûmes débarqué, ils nous embrasserent & » toucherent nos nez, suivant la coutume de la Nouvelle- » Zélande. Œdidée, qui nous accompagnoit, acheta plu- » sieurs chiens pour de petits clous, & d'autres pour des » bananes mûres, qui venoient des Marquises. Ce fruit » étoit fort estimé par les Habitans de l'Isle-Basse, qui » le reconnurent sur-le-champ. Il paroît donc qu'ils ont » des liaisons avec les Hautes-Isles, puisque les bananes ne » croissent jamais sur leurs bancs de corail déchaussés. » Les chiens n'y sont pas d'une race différente de ceux » des Isles de la Société; mais ils ont un joli poil long, de » couleur blanche. Œdidée étoit fort empressé d'en acheter, » parce que, dans son pays, on fait usage de ce poil pour » orner les cuirasses des Guerriers. Nous entreprîmes d'aller » directement dans le bocage, au-dessus duquel étoient » situées les habitations des Guerriers; mais les Naturels » s'y opposerent, & nous longeâmes la pointe, recueillant » diverses plantes, & en particulier du cochléaria, qui » étoit commun, & qui sembloit très-salubre. Les Insu- » laires nous apprirent qu'ils brisent cette plante, qu'ils la » mêlent avec des poissons à coquilles, & qu'ils la jettent

ANN. 1774. Avril.

» dans la mer, lorsqu'ils apperçoivent un banc de poissons.
» Cette amorce enivre les poissons pour quelque tems, &
» alors ils viennent sur la surface de l'eau, où on les prend
» aisément. Ils donnent à cette plante utile le nom d'*É-now*. On y trouve aussi une grande quantité de pourpier,
» ressemblant au pourpier ordinaire, & que les Naturels
» appellent *E-toorée*. Cette plante croît aux Isles de la
» Société, & sert de nourriture au Peuple. Plusieurs arbres
» de cette Isle se rencontrent aux Isles de la Société, &
» j'y ai remarqué des plantes que nous ne connoissions pas
» encore.

» LE SOL est extrêmement maigre; des bancs de corail,
» très-peu élevés au-dessus de la surface de l'eau, servent
» de fondement: ils sont revêtus d'un sable grossier blanc,
» mêlé de débris de corail & de coquillages, & d'une couche
» très-mince de terreau.

» EN FAISANT le tour de la pointe, nous arrivâmes der-
» riere les habitations, & nous découvrîmes une autre
» pointe, qui se projetoit dans la lagune, & formoit
» une espèce de baie, dont la côte est entièrement garnie
» d'arbrisseaux & de bocages. L'eau est très-basse entre les
» deux pointes: nous apperçûmes un grand corps de Natu-
» rels qui y passerent la mer, & qui traînoient leurs piques
» après eux. Gagnant à l'instant les buissons, nous vînmes
» à côté de quelques huttes, dont les Habitans étoient
» sur la greve: nous n'apperçûmes que des chiens, dans
» l'intérieur de ces huttes très-petites, basses & couvertes
» d'une espèce de claire-voie de branches de palmier. Les
» remises

» remises de leurs pirogues sont composées exactement des » mêmes matériaux, mais un peu plus larges: j'y trouvai des » pirogues très-courtes, mais fortes & épointées aux deux » bouts, avec une quille aiguë. En arrivant à la greve, nous » nous mêlâmes parmi les Naturels, qui furent fort étonnés » de nous voir sortir de leur village. ANN. 1774. Avril.

» SUR CES ENTREFAITES, Œdidée nous aidoit à causer » avec les Insulaires, qui nous dirent qu'ils ont un Chef, ou » un Aréekée. En tout, leur langue approche beaucoup du » dialecte de Taïti, excepté que leur prononciation est plus » grossiere & plus gutturale.

» LES HOMMES du renfort dont on a parlé plus haut, étoient » armés de longues massues, ou de pieux arrondis & courts, » & de piques longues de quatorze ou de neuf pieds, gar- » nies de queues dentelées de raies. Nous nous hâtâmes » alors de nous rembarquer; &, entre les divers mouve- » mens, d'hostilité, d'attaque & de ruse que nous remar- » quâmes, ils parurent contens de notre départ: quelques- » uns jeterent, près de nous, de petites pierres dans l'eau, » & tous sembloient fiers de nous avoir épouvantés. Ils » parlerent beaucoup, & très-haut, après que nous fûmes » en mer; & enfin ils s'assirent le long de la greve, à l'ombre » des arbres. Dès que nous fûmes à bord, le Capitaine fit » tirer pardessus leurs têtes, &, dans la mer, devant eux, » quatre ou cinq coups de canon, pour leur montrer quelle » étoit notre puissance. Les derniers boulets sur-tout, les » effrayerent tellement, qu'ils quitterent tous cette pointe

ANN. 1774. Avril.

» avec la plus grande précipitation. Ils ne nous vendirent pas » plus de trente noix de cocos & de cinq chiens.

» M. BYRON rencontra, ſur cette Iſle, des puits, qui » contenoient peu d'eau douce, mais qui cependant ſuffiſoient » à la conſommation des Inſulaires. Ce Navigateur décou- » vrit auſſi, dans les bocages, des cimetieres de pierre, qui » reſſemblent tout-à-fait aux maraïs des Taïtiens ; ils ſuſ- » pendoient également, aux branches d'arbres des envi- » rons, des offrandes animales ou végétales. Cette circonſ- » tance, la figure, les mœurs & la langue du Peuple, » donnent d'ailleurs lieu de croire qu'ils ont beaucoup de » rapport avec les Habitans plus fortunés des Iſles montueu- » ſes du voiſinage.

» LES VASTES LAGUNES, qui ſont en-dedans de ces Iſles » circulaires, ſont probablement des réſervoirs abondans » de poiſſons, qui leur fourniſſent une ſubſiſtance aſſurée. » La partie ſablonneuſe des bancs, eſt un lieu où les tor- » tues peuvent commodément dépoſer leurs œufs ; & il » paroît, par les débris que trouva l'équipage du Dauphin, » qu'ils ſavent prendre ces gros poiſſons, dont la chair doit » être un régal pour eux. Le peu de plantes qui croiſſent » autour eſt très-utile, & leur facilite des moyens de pêcher : » quelques arbres ſont ſi gros, que de leurs troncs on peut » faire des pirogues, &, avec leurs branches, des armes & » des outils. Le cocotier, la principale richeſſe de pluſieurs » Nations du Globe, eſt auſſi pour eux d'une utilité infinie. » Les noix qu'il porte donnent, quand elles ſont vertes,

» d'une pinte à une quarte de liqueur limpide, d'une dou-
» ceur agréable & d'une saveur particuliere : cette boisson,
» fraîche, est excellente pour éteindre la soif dans un climat
» chaud. Quand la noix a pris de l'accroissement, la moëlle,
» qui ressemble d'abord à de la crême, se forme ; elle de-
» vient ensuite ferme & huileuse comme une amande, &
» elle est très-nourrissante : on en exprime souvent l'huile,
» dont ils se peignent les cheveux & tout le corps. La coque
» dure fournit aux Naturels des coupes, & la bourre filan-
» dreuse qui l'enveloppe, des cordages fort élastiques, qui ne
» s'usent guères par le frottement ; &, en outre, différens
» meubles & outils : les longues feuilles ou branches à pana-
» ches, qui s'élancent du sommet de la tige, couvrent leurs
» maisons, & en les tressant on en fabrique des paniers :
» l'écorce intérieure donne une espèce de vêtement qui
» suffit dans ce climat ; &, lorsque la tige ne pousse plus de
» rejettons, on l'emploie encore à la construction des huttes,
» ou à la mâture d'une pirogue. Outre les poissons & les
» végétaux, ils ont aussi des chiens qui sont ictyophages, &
» que les Habitans des Isles de la Société trouvent bons à
» manger. Ainsi, sur ces misérables bancs de rochers, la
» Nature produit ce qui est nécessaire à la subsistance d'une
» race entiere d'hommes. On sait que le corail est l'ouvrage
» d'un ver, qui agrandit son habitation à mesure que la
» grosseur de son corps augmente. Ce petit animal, qui
» paroît si insensible qu'on le distingue à peine d'une plante,
» construit un édifice de roches, depuis un point du fond de
» la mer, que l'art humain ne peut pas mesurer, jusqu'à la
» surface des flots, & il prépare une base assurée à la rési-
» dence de l'homme.

Ann. 1774. Avril.

» Le nombre de ces Isles basses est très-grand, & on est » bien éloigné de les connoître toutes; il y en a dans toute » l'étendue de la mer Pacifique, entre les Tropiques. Elles » sont sur-tout très-communes l'espace de dix ou quinze » degrés à l'Est des Isles de la Société. Quiros, Schouten, » Roggewin, Byron, Wallis, Carteret, M. de Bougainville » & Cook sont tous tombés sur de nouvelles dans leur » route; &, ce qui est plus remarquable, ils les ont vu habi- » tées à deux cens quarante lieues à l'Est de Taïti. A chaque » nouvelle route, les vaisseaux rencontreront probablement » d'autres Isles de cette espèce, & sur-tout entre le seizieme » & dix-septieme degré de latitude Sud: aucun Navigateur » n'ayant encore reconnu ce parallèle du côté des Isles de » la Société. Il seroit digne des Philosophes de rechercher » pourquoi ces Isles sont si nombreuses & forment un si » grand Archipel au vent de celles de la Société, tandis » qu'elles sont dispersées au loin les unes des autres, au- » delà de ce grouppe d'Isles montueuses. Il est vrai qu'il y a » un autre Archipel de bancs de corail à l'Ouest; (je veux » parler des Isles des Amis) mais celles-ci sont très-diffé- » rentes & paroissent beaucoup plus vieilles; elles occupent » plus d'espace, & elles renferment assez de sol pour que » les productions végétales des hautes terres puissent y » croître. »

18. Le 18, à la pointe du jour, après avoir passé la nuit à faire de petites bordées, j'arrivai sur une autre Isle, que nous voyions à l'Ouest: à huit heures, nous rangeâmes la bande S. E. à un mille de la côte. Nous la trouvâmes pareille en tout à celle que nous venions de quitter. « Elle présente des bou-

» quets nombreux d'arbrisseaux & d'arbres, & elle est ornée » de beaucoup de palmiers. » Elle s'étend N. E. & S. O. l'espace de près de quatre lieues, & elle a de trois à cinq milles de large. Elle gît S. O. $\frac{1}{4}$ O. à la distance de deux lieues de l'extrémité occidentale de Tiookéa; & le milieu est par $14^d\ 37'$ de latit. Sud & $145^d\ 10'$ de longit. Ouest. Ces Isles doivent être les mêmes auxquelles le Commodore Byron a donné le nom d'Isles de George. Leur position en longitude, déterminée par des observations de lune, faites près de la côte, corrigée en outre par la différence de longitude, mesurée avec la montre marine jusqu'à Taïti, est de $3^d\ 54'$ plus à l'Est que ne le dit le Commodore. Je pense que cette correction peut s'appliquer à toutes les Isles qu'il a découvertes.

ANN. 1774. Avril.

APRÈS avoir dépassé ces Isles, je mis le cap S. S. O. $\frac{1}{2}$ O. & S. O. $\frac{1}{4}$ S., avec un bon vent d'Est: différens signes, & surtout une mer tranquille, nous annonçoient terre; &, le 19, 19.
à sept heures du matin, on en vit une à l'Ouest: j'arrivai dessus, & atteignis l'extrémité Sud-Est à neuf heures. C'étoit une autre de ces Isles submergées, ou à moitié inondées, si communes dans cette partie de l'Océan; c'est-à-dire, une ceinture de petites Isles, jointes ensemble par un récif de rocher de corail. En général, l'Océan est par-tout incommensurable en-dehors de la bordure: tout l'intérieur est couvert d'eau, & on m'a dit qu'il y a beaucoup de poissons & de tortues dont se nourrissent les Naturels. Ceux qui habitent les parties basses, donnent quelquefois des tortues aux Habitans des parties hautes, pour des étoffes, &c. Ces golfes seroient d'excellens havres, si les bâtimens

ANN. 1774. Avril.

pouvoient y aborder. Si on en croit les Habitans des autres Isles, on peut entrer dans quelques-uns. Les Européens n'ont pas fait, sur cela, des recherches assez exactes; le peu d'espérance d'y trouver de l'eau douce, a communément découragé toutes leurs tentatives. J'en ai vu un grand nombre, mais je n'y ai pas apperçu une seule passe.

« UNE FOULE D'INSULAIRES couroient le long du rivage » tenant des piques à la main. La lagune du milieu paroissoit très-spacieuse, & plusieurs pirogues y marchoient à la » voile. Il me paroît que les cantons les plus élevés & les » plus fertiles sur les rochers de corail, sont ordinairement » sous le vent, à l'abri de la violence de la houle. Mais il y » a rarement dans cette mer des tempêtes assez fortes pour » que l'habitation de ces Isles soit dangereuse; &, lorsque » le tems est beau, il doit être agréable de naviguer sur » les vagues tranquilles de la lagune, tandis qu'en dehors » l'Océan est agité d'une maniere désagréable. »

CETTE ISLE gît par 15$^{d}$ 26′ de latitude, & 146$^{d}$ 20′ de longitude : elle a huit lieues de long dans la direction du N. N. E. & du S. S. O. sa largeur est d'environ trois lieues. En approchant de l'extrémité méridionale, on découvrit, du haut des mâts, une autre Isle basse au S. E. à environ quatre ou cinq lieues; mais, comme elle étoit au-dessus du vent, je ne pus pas l'atteindre. Bientôt après une troisieme parut au S. O. $\frac{1}{4}$ S. je gouvernai dessus; &, à deux heures après midi, j'étois en travers de l'extrémité E. située par 15$^{d}$ 47′ de latitude S. & 146$^{d}$ 30′ de longitude Ouest. Elle s'étend O. N. O. & E. S. E.: sa longueur est de sept lieues

dans cette direction; mais elle n'en a pas plus de deux de largeur. Elle reſſemble à tous égards aux autres. Seulement il y a un peu moins d'iſlots, & la terre, ſur le récif, qui enferme le lac, eſt un peu moins ferme. En rangeant la côte Nord à la diſtance d'un demi-mille, nous vîmes des Inſulaires, des huttes, des pirogues & des eſpèces d'échafauds, conſtruits, à ce qu'il nous parut, pour faire ſécher du poiſſon. Les Naturels paroiſſoient de la même race qu'à Tiookéa, & ils étoient armés de longues piques comme eux. En ſerrant l'extrémité O. nous découvrîmes une quatrieme Iſle au N. N. E. Elle ſembloit baſſe comme les autres, & elle gît à l'Oueſt de la premiere Iſle, à la diſtance de ſix lieues. J'ai donné à ces quatre Iſles le nom de *Palliſer*, en honneur de mon digne ami Sir Hugues Palliſer, Contrôleur de la Marine. ANN. 1774. Avril.

« JE CROIS que la plus ſeptentrionale eſt l'Iſle pernicieuſe » ſur laquelle Roggewin perdit la galere l'*Africaine* : le » gouvernail de chaloupe que M. Byron *(a)* trouva ſur » Tiookéa, qui eſt à peu de diſtance de ces Iſles, ſemble » confirmer mon opinion. »

NE VOULANT PAS marcher plus loin dans l'obſcurité, je paſſai la nuit à faire de petites bordées ſous les huniers, & le 20, à la pointe du jour, nous doublâmes l'extrémité Oueſt de la troiſieme Iſle, & nous atteignîmes tout-de-ſuite 20. une groſſe houle qui venoit du Sud, ſigne certain que nous étions hors de ces Iſles baſſes; &, comme nous ne voyons plus de terre, je mis le cap S. O. $\frac{1}{2}$ S. pour Taïti, profitant d'un

(*a*) Voyez la Collection d'Hawkſworth, *Vol. I.*

Ann. 1774. Avril.

vent fort de l'Eſt, accompagné d'ondées de pluie. Malgré l'opinion de M. Forſter, on ne peut pas déterminer avec quelque degré de certitude, ſi le groupe d'Iſles, que nous venions de dépaſſer, fait partie de celles qu'ont découvert les Navigateurs Hollandois : car ils ne nous en ont pas tranſmis la poſition avec aſſez d'exactitude. Il eſt cependant néceſſaire d'obſerver que la partie de l'Océan, qui s'étend du 20e au 14e ou 12d de latitude, eſt ſi remplie de ces Iſles-Baſſes, qu'un Navigateur ne peut pas prendre trop de précautions dans ſa marche.

« Il n'est pas possible de décrire la joie que reſſentit » l'équipage, voyant qu'on portoit le cap ſur Taïti. Aſſurés » de la bienveillance des Inſulaires, nous regardions cette » Iſle, comme une ſeconde patrie. Nos malades comptoient » rétablir leur ſanté, en ſe promenant ou ſe repoſant à » l'ombre de ſes bocages frais, & en partageant les mets » délicieux des Naturels. Ceux qui étoient bien portans, » eſpéroient y acquérir une nouvelle vigueur, & faire une » proviſion de forces capables d'affronter les périls & les » fatigues qui nous attendoient. Le Capitaine étoit ſûr d'y » trouver aſſez de rafraîchiſſemens pour achever heureuſe- » ment ſon expédition : l'Aſtronome deſiroit beaucoup d'éta- » blir ſon obſervatoire à terre, afin de remettre en marche » le garde-tems qui s'étoit arrêté, après notre départ de la » Nouvelle-Zélande : nous n'étions pas moins empreſſés d'y » aborder, afin de compléter notre collection de Bota- » nique, que notre court ſéjour, pendant le premier hiver, » avoit rendu très-imparfaite.

» Œdidée

» ŒDIDÉE étoit peut-être plus empressé que nous tous de » voir Taïti, où il n'avoit jamais été, quoique plusieurs de » ses parens & de ses amis y fissent leur résidence. Comme » les Naturels des Isles de la Société, la regardent comme » la plus riche & la plus puissante ; comme nous lui avions » dit souvent la même chose, sa curiosité étoit encore plus » vive : d'ailleurs, ayant rassemblé un grand nombre de » curiosités, il comptoit qu'elles le rendroient un person- » nage important parmi ses Compatriotes, & il avoit acquis » tant de nouvelles idées, & visité des pays si lointains & si » inconnus, qu'il espéroit attirer les regards & l'attention » du sien. Il étoit ravi de penser que chacun le caresseroit, » qu'il vivroit dans l'intimité avec nous en présence des » Indiens ; qu'il leur apprendroit nos usages & nos manieres, » & pardessus tout qu'il s'amuseroit avec nos armes à feu. » Sans doute, il souhaitoit aussi de rendre service à ses Com- » pagnons de Voyage, qu'il aimoit d'un attachement sin- » cere, & dont il étoit généralement estimé. » ANN. 1774. Avril.

NOUS DÉCOUVRÎMES la haute terre de Taïti le 21, &, à midi, nous nous trouvions à environ treize lieues à l'Est de la Pointe-Vénus, sur laquelle je gouvernai : étant à-peu-près par son travers, au coucher du soleil, nous diminuâmes de voiles & louvoyâmes toute la nuit, qui fut raffaleuse & accompagnée de pluie. 21.

« CHACUN contemploit la Métropole des Isles du Tro- » pique ; &, quoique je fusse très-malade, je me traînai sur » le pont, pour jouir de la vue de cette terre, où j'espérois » trouver la fin de mes maux. Je m'éveillai dès le grand

Ann. 1774. Avril.

» matin, & je fus auſſi ſurpris de ce charmant coup-d'œil, » que ſi ç'eût été la premiere fois que je l'examinois. L'Iſle » étoit infiniment plus belle alors que huit mois auparavant. » Les forêts, ſur les montagnes, revêtues d'un nouveau » feuillage, ſembloient étaler avec complaiſance la variété » de leurs couleurs: j'appercevois des cantons agréables ſur » les collines inférieures, parées d'une robe de verdure. » Mais les plaines ſur-tout brilloient par l'éclat de leurs » couleurs: les teintes les plus vives embelliſſoient ces fer- » tiles bocages; en un mot, tout rappelloit à notre eſprit » l'Iſle enchantée de Calypſo.

Ille terrarum mihi præter omnes,
Angulus ridet. HORAT.

» L'IMAGINATION & les yeux revoloient ſans ceſſe vers » ce délicieux payſage; & ce qui accroiſſoit nos plaiſirs, en » longeant la côte, nous découvrîmes des lieux que nous » avions déja parcourus.

» QUAND les Inſulaires nous apperçurent, ils mirent » leurs pirogues en mer & nous apporterent des préſens de » fruit. Parmi les premiers, qui vinrent à bord, il y avoit » deux jeunes gens d'un certain rang, que nous fîmes entrer » dans la chambre du Capitaine, où on leur préſenta Œdidée. » La politeſſe de la Nation vouloit qu'ils lui offriſſent en » dons des vêtemens: & à l'inſtant ils ôterent les leurs, » qui étoient d'une étoffe fine, & ils les mirent ſur ſes » épaules. Pour les remercier, il leur montra tous ſes tréſors, » & il leur donna quelques plumes rouges auxquels ils » attachoient un grand prix. »

LE LENDEMAIN, au matin, à six heures, je mouillai dans la baie de Matavai par sept brasses. Dès que les Naturels en furent informés, plusieurs vinrent nous témoigner leur joie de nous revoir. Ann. 1774. 22 Avril.

COMME je relâchois dans cette place, principalement afin de donner à M. Wales, une occasion de connoître l'erreur de la montre par la longitude observée, & de déterminer de nouveau la marche des gardes-tems; la premiere chose qu'on fit, fut de débarquer ses instrumens & de dresser une tente pour la réception des soldats & de tous ceux qu'il faudroit envoyer à terre. Nous n'avions personne de dangereusement malade; les rafraîchissemens pris aux Marquises, avoient écarté le scorbut.

« TANDIS que le Capitaine, le Docteur Sparrman & » mon Pere allerent à terre, la maladie me retint à bord; » je m'amusai à faire des échanges par les fenêtres de ma » chambre : des Naturels me vendirent bientôt des fruits, » des mullets & des bonites, qu'ils apportoient en vie dans » une espèce d'auge, placée entre les deux corps d'une » double pirogue, & garnie, aux deux extrémités, d'un » ouvrage d'osier, par où l'eau entroit. Je me procurai des » poissons curieux; mais nos Messieurs ne rapporterent rien » de nouveau de leur excursion. Ils avoient trouvé tout le » pays plus brillant qu'à notre départ; une verdure éclatante, des arbres chargés de fruits, des ruisseaux qui » rouloient leurs ondes à plein lit, & un grand nombre de » nouvelles maisons construites. Œdidée, qui les accompagna à terre, ne revint pas le soir; il avoit rencontré

ANN. 1774. Avril.

» plusieurs de ses parens, & en particulier une sœur nommée Teïäa, une des plus jolies femmes de l'Isle, mariée » à un homme grand & bien fait, appellé Noona, personnage d'un certain rang & natif d'Uliétéa. Sa maison, très-» vaste, étoit située près de nos tentes, seulement à environ » cent verges au-delà de la riviere. Œdidée avoit quitté ses » vêtemens Européens avant d'aller à terre, & mis ceux que » ses Amis lui avoient donné. Il changea de costume avec » un degré d'empressement & de plaisir, qui montroit sa » prédilection pour les usages & les mœurs de son pays. Il » ne faut pas s'étonner qu'un Naturel des Isles de la Société » préfere la vie heureuse, les alimens sains, & les habits » simples de ses Compatriotes, à l'agitation perpétuelle, » aux mets dégoûtans, & à la parure gênante & bizarre » d'une troupe de Navigateurs Européens, puisqu'on voit » les Eskimaux retourner joyeusement dans leur affreux » pays, se nourrir de la peau & de l'huile rance de baleine, » après avoir mangé à Londres des viandes substantielles, » & joui de la pompe des vêtemens, & de la magnificence » de cette grande Capitale.

» ŒDIDÉE fut traité ainsi qu'il l'espéroit; tous les Taïtiens » qui le virent le regardoient comme un prodige : ils lui » offrirent les mets les plus exquis, plusieurs vêtemens » complets, & les nymphes de la contrée lui prodiguerent » leurs faveurs. Il aimoit le plaisir comme tous les enfans de » la Nature : privé de femmes pendant long-tems, & ayant » pris peut-être du goût pour la débauche, en fréquentant » les Matelots, il ne manqua pas d'en profiter, & il ne » revint plus guères à bord. Ce qui lui donnoit le plus de

» goût pour rester à terre, c'est qu'il pouvoit aisément y satis- ANN. 1774. Avril.
» faire tous ses desirs. D'ailleurs le vaisseau, sous un climat
» chaud, est un asyle peu commode pendant la nuit. Il y
» auroit été enfermé dans une chambre étroite & puante,
» au-lieu que sur la côte il respiroit un air pur, embaumé
» de parfums agréables, & rafraîchi par un vent de côte,
» exactement pareil au zéphir, dont parlent tant les Poëtes.
» Enfin l'heureux Œdidée goûta des jouissances dont nous
» sommes incapables de sentir le charme.

» DÈS le premier soir, les Matelots appellerent des
» femmes à bord, & les excès de débauches qui s'y pas-
» serent, sont incroyables. J'ai déjà remarqué que les Taï-
» tiennes qui se prostituent, sont toutes d'une classe com-
» mune, ou même de la derniere : j'ajouterai que c'étoient
» les mêmes qui avoient si souvent vendu leur pudeur, lors
» de la premiere relâche. Il est donc clair que ces filles de
» débauche forme une classe parmi leurs Compatriotes, &
» que l'impudicité est loin d'être universelle, comme on
» l'a assuré, & comme on l'a cru. O-maï dira peut-être, dans
» sa patrie, qu'il ne connoît pas la chasteté en Angleterre,
» parce qu'il n'a point trouvé de cruelles sur les trottoirs
» du Strand. »

LE 23, le tems fut pluvieux. Nos bons Amis, les Natu- 23.
rels, nous fournirent assez de fruits & de poissons, pour en
servir aux deux équipages.

« LE DOCTEUR SPARRMAN & mon Pere avoient été à terre
» tout le jour, & ils revinrent après le coucher du soleil.
» Ils avoient pénétré jusqu'au district d'O-Parre, à travers

ANN. 1774. Avril.

» la colline One-Trée. Ils y rencontrerent la mere de Too-
» tahah, & Happaï, le pere du Roi, & ils firent de petits
» préſens à l'un & à l'autre. Un Naturel leur rendit pluſieurs
» bons offices; il ſe précipita à la nage, & il alla chercher
» au fond d'un étang des canards ſauvages qu'ils venoient
» de tuer: ils marcherent enſuite juſqu'à ſa demeure, placée
» à au moins dix milles à l'Oueſt de la Pointe-Vénus. Il
» prépara pour eux des fruits; il fit une eſpèce d'excellent
» pudding en mêlant enſemble de la moëlle de noix de
» cocos & de la racine d'eddy émiettée: il cueilloit, ſur les
» arbres des environs de ſa hutte, des noix de cocos qu'il
» offroit à ſes hôtes au moment où il les détachoit du pal-
» mier. Après dîné, il leur préſenta un vêtement d'une
» étoffe fine, parfumée, & il les accompagna au vaiſſeau
» en apportant des fruits; il coucha à bord, & s'en alla le
» lendemain, enchanté des couteaux, des clous & des
» grains de verre qu'on lui donna. Le Docteur Sparrman
» & mon Pere virent, près de la maiſon du Roi, deux
» chèvres que le Capitaine Furneaux lui avoit laiſſé.

» JE ME HASARDAI à aller à nos tentes le matin; mais,
» après avoir fait environ trente pas, je fus obligé de m'aſ-
» ſeoir pour ne pas tomber en défaillance. Les belles pommes,
» que les Naturels mettoient en vente, paroiſſoient ſi bonnes,
» que je tranſgreſſai l'ordre poſitif du Médecin; &, dès que
» j'en eus mangé une, je retournai à bord. Tandis que je
» fus à terre, nos gens n'acheterent pas moins de cinquante
» groſſes bonites pour des clous de fiche & des couteaux,
» & aſſez de fruits pour en ſervir de fortes portions à tout
» l'équipage. A mon retour, je vis dans les fers un Taïtien,

» qui étoit déjà venu à bout de voler des clous. Plusieurs » de ses Compatriotes, d'un rang distingué, intercéderent » en sa faveur, & offrirent des bonites pour obtenir sa » liberté. On y consentit; mais on les avertit que désormais » les voleurs seroient punis impitoyablement.

Ann. 1774. Avril.

» LES FEMMES, qui avoient passé la premiere nuit à bord, » revinrent ce soir, accompagnées de plusieurs autres, de sorte » que chaque Matelot eut la sienne. La nuit fut très-belle » & la lune charmante; &, comme nous célébrions la Fête » de S. George, Patron de la Grande-Bretagne, ils mêlerent » les plaisirs de Vénus aux orgies de ces anniversaires. »

LE 24, le Roi O-Too & plusieurs autres Chefs, suivis d'un nombreux cortége, nous rendirent visite, & nous apporterent en présent dix ou douze gros cochons, outre des fruits : nous les accueillîmes le mieux qu'il nous fut possible. Je fus averti de l'arrivée du Prince, & son empressement me parut de bon augure. Sachant combien il étoit de mon intérêt de gagner son amitié, j'allai à sa rencontre près de nos tentes, & je le conduisis sur ma chaloupe, ainsi que ses Amis, à bord, où ils resterent à dîner. Ils partirent ensuite chargés de présens, & très-contens de notre réception. 24.

« LE ROI étoit accompagné de sa sœur Towraï & de » son frere, & il ne montroit plus cette défiance qu'il avoit » lors de notre premiere relâche. Il demanda sur-tout des » plumes de perroquet rouge, qu'il appelloit *oora*. Les petits » présens de ce plumage précieux qu'Œdidée fit à ses Amis,

ANN. 1774. Avril.

» donnerent sans doute occasion aux demandes du Prince: » cherchant à l'instant tout ce que nous avions rassemblé aux » Isles des Amis, nous en trouvâmes une quantité considé- » rable, que nous ne jugeâmes pas à propos de montrer tout » à-la-fois. J'ai déjà dit plus haut que quelques-unes de ces » plumes étoient collées sur une pièce d'étoffe, très-près les » unes des autres, & que plusieurs étoient répandues sur des » étoiles ciselées de trognon de noix de cocos: nos hôtes en » reçurent sept ou huit de la premiere espèce, & une ou deux » étoiles, & ils s'en allerent fort satisfaits. Ils mettent un prix » inestimable à ces plumes rouges, dont les Guerriers ornent » leurs vêtemens, & dont ils se servent, peut-être, dans les » grandes solemnités. »

25. LE LENDEMAIN, nous eûmes beaucoup de tonnerre, d'éclairs & de pluie, ce qui n'empêcha pas le Roi de me faire une seconde visite, & de m'apporter une grande quantité de rafraîchissemens pour avoir de nouvelles plumes rouges de parrot. Les principaux personnages des deux sexes s'efforcerent de gagner nos bonnes graces, en nous amenant des cochons, des fruits, & tout ce que produisoit l'Isle, afin d'obtenir aussi de ces plumes. Il fut heureux pour nous d'en avoir beaucoup, car notre fonds de marchandises étoit alors fort épuisé: de sorte que, sans elles, il m'eût été difficile d'approvisionner le vaisseau des rafraîchissemens néceſsaires.

« NOTRE AMI POTATOW, sa femme du moment, Whain-ce-» ow & Polatehera, sa premiere femme, vinrent aussi nous » voir: ils étoient attirés par l'éclat de nos plumes rouges, » & ils ne négligerent rien afin d'en avoir; ils donnerent

» les

» les plus gros cochons pour de petits morceaux d'étoffe
» garnis de ces plumes.

Ann. 1774. Avril.

» Le tonnerre du matin avoit été très-violent, & pour
» plus de sûreté, on plaça une chaîne de cuivre au haut du
» grand mât : à l'inftant où un des Matelots venoit de l'ôter
» du milieu des hautbans, & de jeter l'extrémité au-delà
» le platbord, un éclair terrible s'élança pardeffus le vaiffeau,
» & nous vîmes la flamme s'écouler le long de la chaîne; il
» fut fuivi d'un coup de tonnerre épouvantable, qui ébranla
» tout le bâtiment, au grand étonnement des Européens &
» des Taïtiens qui étoient à bord. Cette explofion ne nous
» caufa pas le moindre dommage, ce qui prouve l'utilité de
» la chaîne électrique, fi bien démontrée d'ailleurs, tandis
» que l'Endéavour étoit à Batavia (*a*). »

J'étois décidé à ne relâcher fur cette Ifle que jufqu'à ce que M. Wales eût fait l'obfervation dont j'ai parlé; je croyois que nous n'y aurions pas plus de fuccès que l'année précédente; mais la maniere dont on nous recevoit, & les excurfions que nous fîmes dans les plaines de Matavai & de d'O-parrée, me convainquirent de mon erreur : nous trouvâmes qu'on venoit de conftruire, & qu'on conftruifoit encore dans ces deux places une grande quantité de groffes pirogues & de maifons de toute efpèce; que le même Peuple, qui, huit mois auparavant, n'avoit pas d'afyle pour s'y mettre à l'abri, vivoit alors dans des habitations fpacieufes; plufieurs

(*a*) Voyez la Collection d'Hawkfworth; *Tome IV.* de la Traduction Françoife.

ANN. 1774. Avril.

gros cochons rodoient autour des cases, & on appercevoit d'ailleurs la prospérité d'un état naissant. « Nous avions déjà » tant de cochons, qu'il fallut faire une étable à terre, & » l'on se souvient qu'en 1773, c'étoit une faveur, lorsque le » Roi ou le Chef vouloit bien nous en céder un seul. »

D'APRÈS ces favorables circonstances, je jugeai que je ne gagnerois pas à me retirer sur une autre Isle; je résolus d'y faire un plus long séjour, & d'ordonner qu'on commençât le radoub du vaisseau, &c. En conséquence, on porta à terre les futailles vides & les voiles pour les réparer; on calfata le bâtiment, on raccommoda les agrêts: les hautes latitudes méridionales avoient rendu indispensables tous ces travaux.

26. LE MATIN du 26, j'allai à O-parrée avec quelques-uns de nos Officiers, & MM. Forster, pour faire à O-too une visite en forme. En approchant, nous observâmes un mouvement de quantité de grandes pirogues; mais nous fûmes surpris, à notre arrivée, d'en voir plus de 300 rangées en ordre, le long de la côte, toutes complétement équipées & armées, & sur le rivage un nombre considérable de Guerriers. Un armement si inattendu rassemblé autour de nous, dans l'espace d'une nuit, excita différentes conjectures: nous débarquâmes cependant au milieu de la flotte: nous fûmes reçus par une foule immense de Naturels; la plupart avoit des armes; mais les autres n'en avoient pas; le cri des derniers étoit *Tiyo no O-Too*, & celui des premiers *Tiyo no Towha*. Ce Chef, à ce que nous apprîmes par la suite, étoit Amiral, ou Commandant de la flotte & des troupes. Au

moment où je mis à terre, un autre Chef, nommé Tee, oncle du Roi, & un de ses Ministres, vint à ma rencontre. Je lui demandai des nouvelles d'O-too : Towha vint bientôt me recevoir avec beaucoup de courtoisie ; il me prit par une main, & Tee par l'autre, & sans savoir où je desirois aller, ils me traînerent ainsi à travers le Peuple, qui se sépara en deux haies, & qui, de toutes parts, poussoit vers moi les acclamations d'amitié *Tiyo no Tootee*. Une partie vouloit me conduire à O-too, & l'autre vouloit que je restasse près de Towha. Arrivé à la place d'audience, on étendit une natte sur laquelle on me fit asseoir : Tee me quitta ensuite, & il alla chercher le Roi. Towha m'engageoit à ne pas m'asseoir & à le suivre ; mais, comme je ne connoissois pas ce Chef, je n'y consentis point. Tee revint bientôt, & souhaitant me conduire vers le Prince, il prit ma main pour cela. Towha s'y opposa ; de sorte que les deux Taïtiens me tirant chacun à eux, me fatiguerent beaucoup, & je fus obligé de dire à Tee de permettre à l'Amiral de me mener vers sa flotte. Dès que nous fûmes devant le bâtiment Amiral, nous trouvâmes deux haies d'hommes armés, destinés, à ce que je pensai, à écarter les spectateurs, & à m'ouvrir un passage ; mais, comme j'étois résolu à ne pas y aller, je donnai pour excuse l'eau qui se trouvoit entre les Pirogues & moi. A l'instant un homme se jeta à mes pieds, & m'offrit de me porter. Je déclarai alors positivement que cela ne me plaisoit point. Towha me quitta, sans que je visse quel chemin il prit ; tout le monde refusa de me le dire.

ANN. 1774. Avril.

« CE TOWHA s'en alla très-froidement, & il paroît qu'il » étoit fâché : il avoit beaucoup d'autorité ; car, au

ANN. 1774. Avril.

» moment où il s'approcha de nous, les Gens du Peuple » s'écrierent : *Voici Towha*, & ils lui firent place avec un » degré de respect qui nous étonna. »

EN JETANT les yeux autour de moi, j'apperçus Tee, qui, je crois, ne m'avoit jamais perdu de vue; je lui demandai des nouvelles du Roi, & il m'apprit qu'il étoit allé dans le le pays *Mataou*, & il me conseilla de me retirer sur ma chaloupe. Nous suivîmes son Conseil, dès que nous fûmes rassemblés, car M. Edgcumbe étoit seul à mes côtés; les autres se trouvoient poussés & confondus dans la foule, comme nous l'avions été.

EN ENTRANT sur notre chaloupe, nous profitâmes du moment pour examiner cette grande flotte. Les bâtimens de guerre consistoient en 160 grosses doubles pirogues de 40 à 50 pieds de long, bien équipées, bien approvisionnées, & bien armées; mais je ne suis pas sûr qu'elles eussent leur complément de Guerriers & de Rameurs, ou plutôt je ne le crois pas. Les Chefs & tous ceux qui occupoient les plates-formes de combats étoient revêtus de leurs habits militaires; c'est-à-dire, d'une grande quantité d'étoffes, de turbans, de cuirasses & de casques. La longueur de quelques-uns de ces casques embarrassoit beaucoup ceux qui les portoient : tout leur équipage sembloit mal imaginé pour un jour de bataille, & plus propre à la représentation qu'au service. Quoi qu'il en soit, il donnoit sûrement de la grandeur à ce spectacle, & les Guerriers ne manquoient pas de se montrer sous le point de vue le plus avantageux.

« LE VÊTEMENT de ces Guerriers, dont on a déjà dit un

» mot, étoit très-bigarré ; il consistoit en trois grandes pièces
» d'etoffe, trouées au milieu, & posées les unes au-dessus des
» autres ; celle du dessous & la plus large, étoit blanche ; la
» seconde rouge, & la supérieure & la plus courte brune ;
» leurs boucliers ou cuirasses étoient d'osier, couverts de
» plumes & de dents de goulu. Nous vîmes quelques casques
» d'une grandeur énorme, car ils avoient près de cinq pieds de
» haut ; c'étoient de longs bonnets d'osier cylindriques ; la par-
» tie de l'avant étoit cachée par un demi-cercle plus serré, &
» qui devenoit plus large au sommet, & il se détachoit en-
» suite du cylindre de maniere à former une courbe : ce
» fronteau, de la longueur de quatre pieds, étoit revêtu par-
» tout de plumes luisantes, bleues & vertes d'une espèce de
» pigeon, & d'une jolie bordure de plumes blanches ; un
» nombre prodigieux de longues plumes de queuë des oiseaux
» du Tropique divergeoient de ses bords en rayons ; ce qui
» ressembloit à l'Auréole dont les Peintres ornent commu-
» nément les têtes des Anges & des Saints. Il falloit un grand
» turban d'étoffe, pour y placer cette parure incommode ;
» mais, comme les Guerriers veulent seulement éblouir les
» spectateurs, en la mettant, & qu'elle n'est peut-être d'au-
» cune utilité, ils l'ôterent bientôt, & ils la poserent sur la
» plate-forme. Les principaux Commandans se distinguoient
» d'ailleurs par de longues queuës rondes, composées de
» plumes vertes & jaunes, qui pendoient sur leur dos, &
» qui rappelloient à notre esprit les Bachas Turcs ; Towha
» l'Amiral en portoit cinq, à l'extrémité desquelles flottoient
» des cordons de bourre de cocos, entre-mêlés de plumes
» rouges ; il n'avoit point de casque, mais un turban,
» qui sieoit fort bien à son visage ; il paroissoit âgé de

Ann. 1774. Avril.

» 60 ans; mais il étoit extrêmement vigoureux, grand, & » d'une phyſionomie noble & prévenante. »

Des pavillons, des banderoles, &c. décoroient les pirogues, de ſorte qu'elles formoient un ſpectacle majeſtueux, que nous ne nous attendions pas à voir dans ces mers. Des maſſues, des piques & des pierres compoſoient leurs inſtrumens de guerre. Les bâtimens étoient rangés près les uns des autres, la proue tournée vers la côte; le vaiſſeau Amiral occupoit le centre: entre les bâtimens de guerre, il y avoit 170 doubles pirogues plus petites, qui toutes portoient un pavillon peu ſpacieux, & un mât & une voile, ce dont manquoient les pirogues de guerre. Nous les jugeâmes deſtinées aux tranſports, à l'avitaillement, &c., car ils ne laiſſent, dans les bâtimens de guerre, aucune eſpèce de proviſions. Je comptai qu'il n'y avoit pas moins de 7760 hommes ſur ces 330 bâtimens: ce nombre paroît d'autant plus incroyable, qu'on nous dit qu'elles appartenoient ſeulement aux diſtricts d'Attahourou & d'Ahopatéa. Dans ce calcul, je ſuppoſe que chaque pirogue de guerre contenoit 40 hommes, Guerriers, ou Rameurs, & que chacune des petites étoit montée par huit. Quelques-uns de nos MM. évaluerent à un nombre ſupérieur la quantité de monde qu'il y avoit ſur les pirogues de guerre; il eſt sûr que la plupart ſembloit avoir beſoin de plus de Pagayeurs que je n'en mets; mais je crois qu'elles n'avoient pas leur complet. Tupia m'apprit, dans mon premier voyage, que toute l'Iſle ne levoit que 6 ou 7 mille hommes: puiſque deux diſtricts fourniſſoient ce nombre de ſoldats, ſes calculs doivent avoir été ceux des anciens tems; ou bien il n'y comprenoit que les *Tatatous*, c'eſt-à-dire, les

Guerriers, ou les hommes adonnés aux armes dès leur enfance, & non pas les Rameurs, ni ceux qui étoient nécessaires à la manœuvre des autres pirogues: je crois qu'il parloit de la milice sur pied, & non pas de toutes les forces que l'Isle peut mettre en campagne au besoin. Cette matiere sera discutée plus au long dans un autre endroit.

Ann. 1774. Avril.

« LE SPECTACLE de cette flotte agrandissoit encore les idées » de puissance & de richesses que nous avions de cette Isle, » & tout l'équipage étoit dans l'étonnement: en pensant » aux outils que possédent ces Peuples, nous admirions la » patience & le travail qu'il leur a fallu pour abattre des » arbres énormes, couper & polir les planches, & enfin » porter ces lourds bâtimens à un si haut degré de perfection. » C'est avec une hache de pierre, un ciseau, un morceau de » corail & une peau de raie, qu'ils avoient produit ces » ouvrages.

» LES DEUX BATIMENS, qui composent les pirogues dou- » bles, étoient joints ensemble, par quinze ou dix-huit baux » de traverse, qui se projetent quelquefois fort au-delà des » deux bordages, & qui ont de douze à vingt-quatre pieds de » longueur, & environ trois pieds & demi de large: quand » ils sont si longs, ils font une plate-forme de cinquante, » soixante ou soixante-dix pieds de longueur. L'avant & » l'arriere sont élevés de plusieurs pieds hors de l'eau, & » sur-tout la poupe qui a de longs becs de différentes for- » mes, & de près de vingt pieds de haut. Une étoffe blan- » che étoit communément placée entre les deux becs de » chaque double pirogue; ce qui tenoit lieu de pavillon, &

Ann. 1774. Avril.

» le vent l'enfle comme une voile. D'autres portoient une » étoffe bariolée de rayures rouges, qui, à ce que nous » apprîmes dans la ſuite, ſert à reconnoître les diviſions » des divers Commandans. A l'avant, on voyoit une grande » colonne ſculptée, au ſommet de laquelle étoit la tête » d'un homme, ſouvent peinte en rouge avec de l'ocre. » Des panaches de plumes noires, auxquelles pendoient » d'autres banderoles de plumes, couvroient ordinaire- » ment ces colonnes. Le premier Voyage de Cook donne » la coupe & les dimenſions de ces pirogues.

» La plate-forme de combat eſt érigée vers l'avant de » la pirogue, & appuyée ſur des colonnes de quatre à ſix » pieds de haut, ornées de ſculpture : elle s'étend au-delà » de toute la largeur du bâtiment, & a de vingt à vingt- » quatre pieds de long & environ huit ou dix de large. Les » rameurs ſont aſſis dans la pirogue, ou au-deſſous de la » plate-forme de combat, entre les baux de traverſe & les » épars longitudinaux ; de ſorte que par-tout où ces bois » ſe croiſent, il y a place pour un homme dans l'eſpace » intermédiaire. Celles de dix-huit baux & de trois épars » de chaque côté, outre un épars longitudinal entre les » deux pirogues, n'ont par conſéquent pas moins de cent » quarante-quatre rameurs, & huit hommes pour les » gouverner, dont quatre ſont placés à l'avant & quatre à » l'arriere. La plus grande partie de ces pirogues, ne con- » tenoit pas alors tant de rameurs.

» Nous prîmes une chaloupe, & longeant l'arriere des » pirogues, juſqu'à l'extrémité de la file, nous remarquâmes

» dans

» dans chaque bâtiment, de gros tas de piques & de longues maſſues, ou de haches de bataille, dreſſées contre la plate-forme : chaque guerrier tenoit d'ailleurs, à la main, une pique ou une maſſue : il y avoit auſſi des amas de groſſes pierres, les ſeules armes miſſives que nous apperçûmes.



» NOUS OBSERVAMES, ſur quelques-unes des petites pirogues, des feuilles de bananes ; & les Naturels nous apprirent que c'étoit là où on dépoſoit les morts : ils donnoient à ces bâtimens le nom *E-vaa no t'Eatua, pirogues de la Divinité.* Le nombre infini d'Indiens, ainſi raſſemblés, nous frappoit du moins autant que l'aſpect brillant de cette marine. ».

APRÈS avoir bien examiné cette flotte, je deſirois beaucoup de revoir l'Amiral, afin d'aller, avec lui, à bord des pirogues de guerre. Nous demandâmes envain de ſes nouvelles. Je mis à terre pour m'informer où il étoit ; mais il y avoit tant de bruit & tant de foule, que perſonne ne fit attention à ce que je diſois. Enfin Tee arriva, & me chuchuta à l'oreille qu'O-Too étoit parti pour Matavaï ; il me conſeilla de retourner & de me rembarquer pour deſcendre dans un autre endroit. Je ſuivis ſon conſeil, qui excita dans notre eſprit différentes conjectures. Nous en conclûmes que Towha étoit un Chef puiſſant & mécontent, qui ſe diſpoſoit à faire la guerre à ſon Souverain ; car nous n'imaginions pas qu'O-Too pût avoir d'autre raiſon de quitter O-Parrée, comme il le fit.

A PEINE fûmes-nous hors d'O-Parrée, que toute la flotte ſe mit en mouvement du côté de l'Oueſt, d'où elle venoit.

Ann. 1774. Avril.

En arrivant à Matavai, nos Amis nous dirent qu'elle faisoit partie d'un armement destiné contre Eiméo, dont le Chef avoit secoué le joug de Taïti, & s'étoit rendu indépendant. On nous apprit encore qu'O-Too n'étoit pas à Matavai, & même qu'il n'y étoit point venu ; de sorte que nous ne concevions pas les raisons de sa fuite d'O-Parrée. Ceci nous engagea à y retourner une seconde fois l'après-midi : nous l'y retrouvâmes alors, & nous sûmes qu'il avoit évité de me voir, le matin, parce que quelques-uns de ses Sujets ayant volé plusieurs de mes vêtemens qu'on lavoit à terre, il craignoit que je n'en exigeasse la restitution. Il me demanda, à diverses reprises, si je n'étois pas fâché ; &, quand je l'assurai que non, & que les voleurs pouvoient garder mes effets, il parut satisfait. Towha prit l'alarme, en partie, pour le même sujet. Il pensa que le mécontentement m'empêchoit d'aller à bord de son bâtiment, & que je n'aimois pas voir dans mon voisinage tant de forces, dont je ne connoissois pas la destination. Ainsi, une méprise m'ôta l'occasion d'examiner, avec plus de soin, une partie des forces navales de cette Isle, & de m'instruire davantage de leurs manœuvres. Une pareille circonstance ne se présentera plus ; car la flotte étoit commandée par un Chef brave, intelligent & éclairé, qui auroit répondu à toutes mes questions ; &, comme nous aurions eu les objets sous les yeux, nous nous serions sûrement entendus les uns les autres. Malheureusement Œdidée ne nous accompagnoit pas ce matin ; & Tee, le seul homme sur qui nous pouvions compter, ne servoit qu'à nous embarrasser davantage.

« O-Too eut soin de nous conduire à ses habitations, à

» travers une campagne, qui ressembloit à un jardin ; des » arbres fruitiers chargés de feuillages, les fleurs odoriférantes des arbustes & les nappes limpides des ruisseaux, formoient devant nos yeux un spectacle mouvant de la plus » grande beauté. Toutes les maisons étoient propres & bien » tenues ; quelques-unes entourées de roseaux, & d'autres » ouvertes, comme celles du Peuple. Nous jouîmes plusieurs heures de la compagnie du Prince, de ses parens, » & des principaux personnages de sa suite, qui tous nous » témoignerent beaucoup d'attachement. La conversation, » sans être fort suivie, fut très-animée ; & les femmes, en » particulier, rirent & babillerent avec une extrême gaieté. » Je remarquai qu'elles s'amusoient souvent à jouer sur des » mots, & leurs traits d'esprit & leurs saillies, de bonne » humeur, nous divertirent quelquefois. Nous partagions » cordialement le bonheur qui semble naturel à cette Isle » fortunée, & nous ne pensâmes à nous rembarquer qu'après » le coucher du soleil. Le contentement & le calme des » Naturels, leur maniere de vivre simple, les délices du » paysage, l'agrément du climat, l'abondance, la salubrité & » le goût exquis de leurs fruits, tout jetoit nos cœurs dans » le ravissement. » Nous nous fîmes, O-Too & moi, des présens mutuels ; &, après avoir pris congé, nous retournâmes à bord.

ANN. 1774. Avril.



# CHAPITRE XII.

*Visite que nous sont O-Too, Towha, & plusieurs autres Chefs. Vol commis par un des Naturels; effets de ce vol, & Observations générales sur cette matiere.*

Ann. 1774. 27 Avril.

Le matin du 27, Towha m'envoya deux gros cochons & des fruits, par deux de ses domestiques, à qui il avoit donné ordre de ne rien recevoir; &, en effet, je leur offris des présens qu'ils ne voulurent point accepter. Bientôt j'allai à O-Parrée, où je trouvai ce Chef & le Roi; &, après avoir resté peu de tems à terre, je les ramenai dîner à bord, ainsi que Tarevatoo, frere cadet du Roi, & Tee: à l'approche du vaisseau, l'Amiral, qui n'en avoit jamais vu, témoigna une extrême surprise. On le conduisit dans l'intérieur du bâtiment, & il en examina toutes les parties avec une grande attention. O-Too faisoit les honneurs, & lui expliquoit tout; car alors il connoissoit bien la structure de la *Résolution*. Towha ayant dîné, mit un cochon dans les entreponts, & se retira, sans que je susse rien: il ne me laissa pas le tems de le remercier, par des libéralités, de ce présent, ni de celui qu'il m'avoit fait le matin: le Roi & sa suite partirent aussi bientôt. O-Too montroit du respect pour ce Chef: il desiroit que je lui en témoignasse de mon côté; & cependant il en avoit conçu de la jalousie, je ne sais pourquoi. Il nous

avoua franchement, la veille, que Towha n'étoit pas son ami. Ces deux Chefs me solliciterent, à bord, de les aider contre Tiarrabou, quoique la paix régnât alors entre les deux Royaumes, & on me dit que leurs forces réunies alloient marcher contre Eiméo. Je ne sais pas s'ils me firent cette proposition dans la vue de rompre avec leurs voisins & leurs alliés, en cas que je promisse du secours, ou seulement pour sonder mes dispositions; probablement ils auroient embrassé volontiers une occasion qui les mît en état de conquérir ce Royaume, & de le réunir au leur, comme il l'étoit autrefois. Quoi qu'il en soit, je n'entendis plus parler de ce projet, & je ne dis rien qui pût les y encourager.

Ann. 1774. Avril.

« Je fus frappé de l'extrême attention que portoit » Towha sur toutes les parties du bâtiment : il admiroit la » force & la grosseur des couples, des mâts & des cor- » dages, & il trouva nos manœuvres & nos machines si » supérieures à celles de son pays, qu'il nous demanda plu- » sieurs choses, & sur-tout des cables & des ancres. Il étoit » alors vêtu comme le reste du Peuple, & nud jusqu'à la » ceinture, à cause de la présence du Roi : j'eus peine à le » reconnoître ; il avoit beaucoup d'enbonpoint & un ventre » énorme, que les longs plis de ses robes militaires cachoient » la veille. Ses cheveux étoient gris-argent, & sa physio- » nomie la meilleure & la plus prévenante que j'aie jamais » vue sur ces Isles. Il mangea de bon cœur, ainsi qu'Otoo, » ce qu'on lui servit. Le Roi, qui se mettoit fort à son aise, » ne se gênoit pas plus que chez lui, & il prenoit plaisir à » instruire Towha de nos manieres. Il lui apprit à se servir » du couteau & de la fourchette, à manger du sel avec la

Ann. 1774. Avril. » viande & à boire du vin. Il badinoit ſur la couleur rouge » du vin, & au moment où il alloit l'avaler, il diſoit que » c'étoit du ſang. Towha ayant goûté d'une de nos liqueurs » compoſée d'eau-de-vie & d'eau, voulut goûter de l'eau- » de-vie ſeule, & l'appella *Evaï no Bretannée*, de l'eau de » la Bretagne, & il en but un verre ſans faire de grimaces. » Il fut très-joyeux, ainſi que Sa Majeſté, & ils montrerent, » l'un & l'autre, beaucoup de goût pour notre maniere de » vivre & d'apprêter les alimens. »

28. Le lendemain, Wahéatua, Roi de Tiarrabou, nous envoya un cochon : il demandoit en retour quelques plumes rouges que je remis, avec d'autres choſes, à ſon Député. Je ne ſortis pas du vaiſſeau ce jour ; mais MM. Forſter, le Docteur Sparrman, &c. partirent pour les montagnes où ils ſe propoſoient de paſſer la nuit.

« Dans la foule de pirogues, qui ne ceſſoient de nous » entourer, il y avoit toujours des Chefs de diſtricts, qui » nous apportoient des cochons, & ce qu'ils avoient de » plus précieux, pour les échanger contre des plumes » rouges auxquelles ils mettoient un prix extravagant. Ces » plumes produiſirent une grande révolution dans les liai- » ſons des femmes avec nos Matelots ; ceux qui avoient eu » ſoin de faire proviſion de cette marchandiſe précieuſe » aux Iſles des Amis, recevoient les careſſes des Taïtiennes » & choiſiſſoient, parmi elles, celles qui leur plaiſoient » davantage. Le fait ſuivant prouvera quelles tentations » irréſiſtibles ces plumes excitoient dans l'ame des Taï- » tiens. J'ai dit ailleurs que les femmes des Chefs ne

» permettoient aucune liberté aux Européens, & que si, » avant le mariage, les filles accordoient leurs faveurs, les » épouses ne souilloient point la couche nuptiale : cependant un Chef vint offrir sa femme à M. Cook, & la » Taïtienne, suivant l'ordre de son mari, essaya de séduire » le Capitaine, & pour cela elle exposa ses charmes avec » beaucoup d'impudence. Je fus fâché que cette proposition » vînt de la part de Potatow, dont le caractere étoit d'ailleurs sans tache ; mais, après nous avoir montré tant de » grandeur, il descendit à cet excès de bassesse. Sa conduite » nous inspira une indignation que nous ne pûmes pas nous » empêcher de lui témoigner, & nous lui fîmes de sanglans » reproches sur sa foiblesse. Heureusement les Matelots » avoient vendu aux Marquises une quantité considérable » de ces plumes rouges, avant de savoir le prix qu'elles » auroient ici. Si toutes ces richesses avoient été apportées » à Taïti, il est probable que la valeur des provisions se » seroit tellement accrue, que nous aurions obtenu moins » de rafraîchissemens que lors de notre premiere relâche. » Une seule plume formoit un présent d'une extrême valeur » & fort supérieur à un grain de verre & à un clou ; & » le plus petit morceau d'étoffe, revêtu de ces plumes, » produisoit la folle joie que ressentiroit un Européen qui » trouveroit le diamant du Grand-Mogol. Potatow nous » apporta son casque monstrueux de cinq pieds de haut, » & il l'échangea contre des plumes ; d'autres suivirent son » exemple, & chaque Matelot acheta des boucliers sans » nombre. Ce qui est plus étonnant, ils nous offrirent ces » habits singuliers, dont on parle dans le premier Voyage » de Cook, qu'ils refuserent absolument d'échanger en

ANN. 1774. Avril.

Ann. 1774. Avril.

» 1769. Ces vêtemens, composés de productions les plus » rares de l'Isle & de la mer qui l'environne, & travaillés » avec un soin & une adresse extrêmes, doivent être, » parmi eux, d'un prix considérable. Nous n'en achetâmes » pas moins de dix, qu'on a rapportés en Angleterre. Le » Capitaine Cook en a donné un au Musæum: & mon Pere » a eu l'honneur d'en présenter, à l'Université d'Oxford, » un second, qui est déposé aujourd'hui au Musæum Ash- » moléen. Cet ajustement remarquable consiste en une plan- » che légere d'une forme demi-ronde d'environ deux pieds » de long, & de quatre ou cinq pouces de large: la planche » est garnie de cinq coquilles de nacre de perle choisies, » attachées à des cordons de bourre de cocos, passées dans » les bords des coquilles, & dans plusieurs trous dont le » bois est percé: une autre coquille de la même espèce, » mais plus grande, festonée de plumes de pigeon, gris- » bleu, est placée à chaque extrémité de cette planche, » dont le bord concave est tourné en haut. Au milieu de » la partie concave, il y a deux coquilles qui forment » ensemble un cercle d'environ six pouces de diamètre, & » au sommet de ces coquilles, il y a un très-grand morceau » de nacre de perle oblong, s'élargissant un peu vers l'ex- » trémité supérieure, & de neuf ou dix pouces de hauteur. » De longues plumes blanches de la queue des oiseaux du » Tropique, forment autour un centre rayonnant. Du bord » convexe de la planche, pend un tissu de petits morceaux » de nacre de perle, qui, par l'étendue & la forme, res- » semble à un tablier: on y compte dix ou quinze rangs » de pièces d'environ un pouce & demi de long, & un » dixieme de pouce de large; chacune est trouée aux deux

» extrémités,

» extrémités, afin de pouvoir se poser sur d'autres rangs. » Les rangées sont parfaitement droites & parallèles ; les » supérieures coupées & extrêmement courtes, à cause du » demi-cercle de la planche. Les inférieures sont aussi com- » munément plus étroites, & aux extrémités de chacune » est suspendu un cordon, orné de coquillages, & quel- » quefois de grains de verre d'Europe. Du haut de la planche » flotte un gland ou une queue ronde de plumes vertes & » jaunes, sur chaque côté du tablier, ce qui est la partie la » plus brillante du vêtement. Toute cette parure tient à » une grosse corde attachée autour de la tête du pleureur. » L'ajustement tombe perpendiculairement devant lui ; le » tablier cache sa poitrine & son estomac ; la planche couvre » son col & ses épaules, & les deux premieres coquilles » masquent son visage. Une de ces coquilles est percée d'un » petit trou, à travers lequel celui qui les porte, regarde » pour se conduire. La coquille supérieure & les longues » plumes dont elle est entourée, s'étendent à au moins deux » pieds au-delà de la hauteur naturelle de l'homme.

ANN. 1774. Avril.

» LE RESTE de l'habit n'est pas moins remarquable. Le » pleureur met d'abord le vêtement ordinaire du pays, » c'est-à-dire, une natte ou une pièce d'étoffe trouée au » milieu : il place dessus une seconde pièce de la même » espèce, mais dont la partie de devant, qui retombe » presque jusqu'aux pieds, est garnie de boutons de coques » de noix de cocos. Une corde d'étoffe brune & blanche, » attache ce vêtement autour de la ceinture : un large » manteau de réseau, entouré de grandes plumes bleuâtres, » couvre tout le dos, & un turban d'étoffes brunes &

Ann. 1774. Avril.

» jaunes, retenues par de petites cordes brunes & blanches, » eſt placé ſur la tête. Un ample chaperon de rayures » d'étoffes parallèles, & alternativement brunes, jaunes & » blanches, deſcend du turban ſur le col & les épaules, » afin qu'on ne voie de la figure humaine que le moins » poſſible.

» Ordinairement le plus proche parent du mort, porte » cet habillement bizarre; il tient dans ſa main deux grandes » coquilles perlieres, avec leſquelles il produit un ſon con- » tinuel, & dans l'autre un bâton armé de dents de goulu » dont il bleſſe tous les Naturels qui s'approchent, par » haſard de lui (*a*). Je ne ſais pas quelle a été l'origine de » cette ſinguliere coutume, mais il me ſemble qu'elle eſt » deſtinée à inſpirer de l'horreur; & l'ajuſtement fan- » taſtique qu'on vient de décrire, ayant cette forme » effrayante & extraordinaire que les nourrices attribuent » aux eſprits & aux fantômes, je ſuis tenté de croire qu'il » y a quelque ſuperſtition cachée ſous ce rit funéraire. » Peut-être imaginent-ils que l'ame du mort exige un » tribut d'affliction & de larmes, & c'eſt pour cela qu'ils ap- » pliquent des coups de dents de goulu. Quoi qu'il en ſoit, » les Naturels ne nous ont donné aucune lumiere ſur ce » ſujet. Ils nous parloient fort en détail de la cérémonie » & du vêtement; mais il n'a pas été poſſible de nous » faire entendre, quand nous demandions la cauſe de » cet uſage. Œdidée découvrit ſeulement qu'à la mort » d'un homme, c'eſt une femme qui accomplit le rit

(*a*) Voyez le premier Voyage de Cook.

» funéraire ; mais que c'eſt un homme, à la mort d'une » femme.

ANN. 1774. Avril.

» EN ANGLETERRE, les habits de deuil de Taïti ont » excité tant de curioſité, qu'un Matelot en a vendu un » 25 guinées. Les Taïtiens, à cet égard, ne le cédent, en » rien, aux Nations civiliſées. Après que Œdidée eut ra- » conté tout ce qu'il ſavoit des pays qu'il avoit vus, les » Chefs nous demandoient, ſans ceſſe, des curioſités de » Tonga-Tabbo, Waïhoo, & Waïtahoo (*a*), plutôt que » des marchandiſes d'Angleterre. Les ajuſtemens de tête » en plumes des deux dernieres Iſles, & les paniers, les » maſſues & les étoffes peintes de la premiere, leur plai- » ſoient extrêmement ; ils acquéroient, avec empreſſement, » les nattes de Tonga-Tabbo, quoiqu'en général elles » fuſſent pareilles à celles qu'ils fabriquent. Nos Matelots » profiterent de cette fantaiſie pour les tromper ; ils leur ven- » doient, ſous le nom d'Amſterdam, des nattes achetées » aux Iſles de la Société. Ainſi, il y a une reſſemblance uni- » verſelle dans les goûts des hommes de tous les pays.

» CE RAPPORT nous parut encore plus frappant, en les » voyant écouter avidement les hiſtoires d'Œdidée, leur » compatriote. Ils le ſuivoient toujours en foule ; les vieil- » lards lui témoignoient beaucoup d'eſtime, & les princi- » paux perſonnages de l'Iſle, ſans en excepter la famille » Royale, recherchoient ſa compagnie. Outre le plaiſir de

(*a*) De l'Iſle d'Amſterdam, de l'Iſle de Pâque & de Sainte-Chriſtine.

Ann. 1774. Avril.

» l'entendre, ils obtenoient de lui des présens fort riches : il » passoit son tems si agréablement à terre, où il trouvoit, à » chaque pas, de nouveaux Amis, qu'il venoit rarement à » bord, à moins que ce ne fût pour y chercher quelques- » uns de ses trésors, ou pour montrer le bâtiment à ses » connoissances, & les présenter au Capitaine Cook & à » ses compagnons de voyage. Ce qu'il racontoit cependant » paroissoit quelquefois trop merveilleux, pour être cru, & » alors les Taïtiens nous demandoient s'il disoit la vé- » rité. La pluie changée en pierre, les rochers blancs & » les montagnes solides que nous convertissions en eau » douce, & le jour perpétuel du cercle antarctique, leur » sembloient sur-tout si inconcevables, que nous eûmes » peine à le leur persuader. Ils crurent plus aisément ce » qu'on leur raconta des Cannibales de la Nouvelle-Zé- » lande, quoique cet usage les remplit d'horreur.

» Œdidée, pendant l'excursion que fit mon Pere aux » collines, amena, sur la Résolution, une troupe de Natu- » rels, pour leur montrer la tête du Zélandois que M. Pic- » kersgill conservoit dans de l'esprit-de-vin. Après qu'on la » leur eut fait voir, de nouvelles foules accoururent bientôt, » afin de jouir d'un si étrange spectacle. Je fus présent » toutes les fois qu'on l'exposa devant eux ; &, ce qui m'é- » tonna, ils ont, dans leur langue, le terme de Te Taë-Aï, » *mangeurs d'hommes*, qu'ils prononcerent tous dès le » premier abord. En proposant des questions sur cette cir- » constance extraordinaire, parmi les Chefs & les Insulaires » les plus intelligens, ils me dirent qu'ils savent par tradi- » tion, que très-anciennement il y avoit sur leurs Isles des

» mangeurs d'hommes d'une taille très-robuſte, & qui cau- Ann. 1774. Avril.
» ſerent de grands ravages dans la contrée; mais que cette
» race abominable étoit éteinte depuis long-tems. O-Maï,
» avec qui j'ai cauſé, ſur ce ſujet, en Angleterre, m'a dit
» depuis la même choſe, & en termes encore plus forts.
» Faut-il en conclure qu'une troupe de Cannibales deſcen-
» dirent jadis dans cette Iſle, ou n'eſt-il pas évident plutôt,
» que les Taïtiens furent autrefois antropophages, avant
» d'arriver à ce degré de civiliſation qu'ont amené par la
» ſuite l'excellence de leur pays & de leur climat, & la pro-
» fuſion de végétaux & de nourritures animales dont ils
» jouiſſent? Plus on examine l'Hiſtoire des différentes Na-
» tions, & plus cet uſage ſemble univerſel. On voit encore
» à Taïti des reſtes d'antropophagie. Le Capitaine Cook y
» remarqua, en 1769 *(a)*, quinze mâchoires récentes, ſuſ-
» pendues à une maiſon.»

Le 29, dès le grand matin, O-Too, Towha & pluſieurs grands, nous apporterent, à bord, des proviſions & quelques-unes des curioſités les plus précieuſes de l'Iſle. De mon côté, je leur fis des dons qui leur cauſerent beaucoup de plaiſir: je profitai auſſi de l'occaſion, pour m'acquitter envers Towha des civilités que j'avois reçu de lui. 29.

La nuit auparavant, un des Naturels entreprenant de voler une futaille à l'Aiguade, fut pris en flagrant délit, envoyé à bord, & mis aux fers, & O-Too & les autres Chefs

(*a*) Voyez le premier Voyage de Cook.

ANN. 1774. Avril.

le virent dans cette situation. Après que je leur eus exposé son crime, O-Too demanda sa liberté; je la refusai, en disant que, puisque je punissois les hommes de mon équipage, quand ils commettoient la moindre offense envers ses sujets, il étoit juste aussi de châtier ce Taïtien, & que j'avois résolu de me charger moi-même de ce soin, parce que je savois qu'autrement son crime resteroit impuni. En conséquence, j'ordonnai qu'on conduisît le voleur à terre dans les tentes, & le suivant avec O-Too, Towha, &c. je fis mettre la Garde sous les armes, & attacher l'Indien à un poteau. O-Too, sa sœur, & plusieurs Naturels demanderent sa grace avec instance; Towha, sans proférer un seul mot, étoit fort attentif à tout ce qui passoit. J'adressai alors des plaintes au Roi sur la conduite de cet homme, & sur celle de son Peuple en général; je lui dis que nous ne leur prenions rien sans les payer; &, énumérant les différens articles que nous leur donnions en échange de leurs provisions, animaux, outils, étoffes, &c. j'insistai particulièrement sur ce qu'ils avoient tort de nous voler, puisque nous étions leurs Amis; j'ajoutai que le châtiment de cet homme seroit un moyen de sauver la vie à quelques-uns de ses Compatriotes, en les détournant de commettre de pareils crimes, pour lesquels ils seroient tués, tôt ou tard, à coups de fusil. Mes argumens, qu'il comprit, je crois, très-bien, parurent le persuader, & il me supplia seulement que l'homme ne fût pas *mattéerou* (mis à mort). Je commandai à la foule, qui étoit assez nombreuse, de se tenir à une distance convenable, &, en présence de l'assemblée, le voleur reçut 24 coups de fouet; il les supporta avec beaucoup de fermeté. Les Naturels, effrayés, s'enfuirent; mais Towha courant après eux, les rappella & les harangua plus d'une

demi-heure. Son discours étoit composé de petites sentences dont je n'entendis que quelques-unes; mais, à ce que j'appris, il récapitula une partie de ce que je venois de dire à O-Too; il exposa les avantages divers que nous leur avions procuré, & condamnant leur conduite passée, il leur recommanda d'en avoir une différente à l'avenir. La grace de ses gestes & l'attention de ses Auditeurs lui donnerent, dans notre esprit, le rang de grand Orateur.



O-Too ne dit pas un mot. Dès que Towha eut fini sa harangue, j'ordonnai aux soldats de marine de faire l'exercice, & de tirer des volées à balle; &, comme ils étoient très-prompts dans leurs manœuvres, il est plus aisé de concevoir que de décrire l'étonnement des Insulaires, sur-tout de ceux qui n'avoient rien vu de semblable auparavant.

LES CHEFS prirent ensuite congé, & se retirerent avec leur cortége, plus effrayés peut-être que charmés de ce qu'ils avoient vu.

« TOWHA revint l'après-midi avec sa femme, qui étoit » très-âgée, & qui sembloit avoir un aussi bon caractere que » son mari: ils montoient une grande double pirogue, garnie » d'un pavillon sur l'arriere, & conduite par huit Pagayeurs; ils » nous inviterent, M. Hodges & moi, à entrer dans leur » bâtiment, & nous les accompagnâmes à O-parrée. Pendant » la route, Towha nous fit différentes questions, & en par- » ticulier sur la nature & la constitution de notre patrie. Il » croyoit que M. Banks étoit au moins frere du Roi, & le » Capitaine Cook Grand-Amiral; il fut fort étonné, & il

Ann. 1774.
Avril.

» nous écouta avec une extrême attention, quand nous lui
» apprîmes qu'il se trompoit; mais, dès que nous lui dîmes
» que nous n'avions ni noix de cocos, ni arbres à pain, il parut
» avoir assez mauvaise opinion de notre pays, malgré les
» avantages que nous lui exposions d'ailleurs. En débarquant,
» il ordonna de servir un repas de poissons & de fruits : nous
» avions quitté la table pour partir; mais, ne voulant pas le
» blesser, nous nous assîmes & nous mangeâmes des mets
» excellens; nous comparions cet heureux pays au Paradis
» de Mahomet, où l'appétit n'est jamais rassasié. J'ai oublié
» de dire que voulant tout de suite manger avec nos mains,
» Towha nous arrêta, & nous pria d'attendre : & bientôt un
» homme de sa suite apporta un grand couteau de cuisine
» & des bâtons de bambou, qui devoient nous tenir lieu de
» fourchettes. Towha découpa les mets, & il nous donna à
» chacun un bambou, en disant qu'il mangeroit à la ma-
» niere angloise; au-lieu de porter son fruit à pain à sa bouche
» en gros morceaux, il le coupoit en petites parcelles, & il
» en prenoit une après chaque bouchée de poissons, pour
» montrer que, depuis le tems qu'il avoit dîné avec nous, il
» n'avoit pas oublié nos usages. La femme dîna à part, quand
» nous eûmes fini, suivant la coutume invariable du pays;
» après nous être promenés, &, après avoir causé avec eux
» jusqu'au coucher du soleil, nous nous embarquâmes
» sur leur pirogue, pour aller au district appellé *Ata-*
» *hooroo*, dont une partie appartenoit à Towha. Ils nous
» firent de tendres adieux, & promirent de revenir au vais-
» seau en peu de jours. Nous louâmes une double pirogue
» pour un clou, & nous fûmes de retour à bord avant la
» nuit. J'y trouvai le Docteur Sparrman & mon Pere qui
» arrivoient

» arrivoient des montagnes; Hoona, le petit Taïtien, plein » de vivacité & d'intelligence, dont j'ai parlé ailleurs, avoit » été leur conducteur. Ils parvinrent, le soir, à une hutte, » sur la seconde chaîne, après avoir traversé des vallées pro- » fondes, & gravi sur deux collines escarpées, que la pluie » avoit rendu très-glissantes: ils y rencontrerent un homme » avec sa femme & trois enfans; l'homme agrandissoit sa » cabane, en y posant de nouvelles branches d'arbres; mais » il quitta son ouvrage pour leur préparer à souper. Ils allu- » merent du feu, & veillerent & dormirent chacun à leur » tour: nous apperçûmes le feu du vaisseau, & ils enten- » dirent, à minuit, le son de la cloche d'équipage, quoi- » qu'ils fussent à plus d'une lieue. La nuit fut belle & fraîche; » mais leur hôte généreux; qui s'appelloit Tahéa, tourmenté » par un rhume violent, ne cessa de tousser. A la pointe du » jour, ils se mirent en marche vers le sommet des mon- » tagnes, & Tahéa les précédoit, portant des noix de cocos: » les difficultés s'accrurent à mesure qu'ils montoient; les » sentiers rasoient les bords étroits des collines, dont les » côtés étoient presque perpendiculaires, ce qui étoit plus » dangereux; les pluies de la veille avoient rendu les che- » mins fort glissans: à une hauteur fort considérable, ils » trouverent, sur l'escarpement des flancs, des arbrisseaux » & des bois épais, &, voulant cueillir des plantes, ils tom- » berent sur des précipices vraiment épouvantables; plus » loin, toute la chaîne étoit couverte d'une forêt, où ils » rassemblerent un grand nombre de plantes qu'ils n'avoient » jamais vues dans les vallées au-dessous. Ils furent assaillis » d'une grosse pluie, dès qu'ils eurent passé la chaîne; &

ANN. 1774. Avril.

» Tahéa leur dit, au milieu d'un canton très-dangereux ; » qu'il ne pouvoit pas aller plus loin. Le Docteur Sparrman » & mon Pere résolurent cependant de laisser parderriere » leurs sacs de plantes & de provisions ; &, armés d'un seul » fusil, ils s'avancerent jusqu'au sommet de la montagne, » qu'ils atteignirent une demi-heure après. A ce moment, » les nuages se dissiperent, & ils découvrirent Huaheine, » Tethuroa & Tabbuamanoo. On peut juger par-là quelle est » la hauteur des montagnes de Taïti, puisqu'Huaheine en est » éloignée de 40 lieues. Le coup-d'œil de la plaine fertile » qui étoit sous leurs pieds, & de la vallée de Matavaï, où » la riviere fait d'innombrables détours, étoit ravissant ; mais » des nuages épais les empêcherent de rien distinguer sur le » côté méridional de l'Isle : bientôt l'autre partie fut cachée » aussi, & enveloppée d'un brouillard qui mouilloit jusqu'à » la peau. En descendant, mon Pere eut le malheur de » tomber sur des roches, & il se meurtrit tellement la jambe, » que la douleur manqua de le jeter dans l'évanouissement ; » quand il entreprit de se remettre en mouvement, il s'ap- » perçut qu'il s'étoit fait une rupture, pour laquelle il porte » maintenant un bandage. Tahéa l'aida à descendre, & ils ga- » gnerent bord vers quatre heures de l'après-midi. Les collines » supérieures sont composées d'une espèce d'argile très- » dure & très-compacte. La végétation, à la cime des mon- » tagne, est abondante, & les forêts recelent des plantes » inconnues. Le Docteur Sparrman chercha le bois odorant » dont les Naturels parfument leur huile : Tahéa leur montra » plusieurs espèces qui en tiennent quelquefois lieu ; mais il » ne put pas, ou il ne voulut point leur indiquer celle-là.

» O-Maï m'a dit, qu'on ne compte pas, à Taïti, moins de quatorze plantes avec lesquelles on parfume; ce qui prouve combien ce Peuple aime les odeurs.

Ann. 1774. Avril.

» Le nombre des prostituées étoit fort augmenté sur notre bord, depuis que nous avions montré les plumes rouges; & , cette nuit, plusieurs roderent autour des ponts, cherchant des amoureux. Le porc frais les attiroit aussi; car, privées chez elles de ce mets exquis, elles tâchoient d'en obtenir de nous, & quand elles en venoient à bout, elles en consommoient une quantité incroyable; la digestion les exposoit ensuite à de grands embarras, & elles troubloient souvent les Matelots, qui vouloient dormir, après les fatigues de la journée: dans certaines occasions pressantes, elles desiroient être accompagnées de leurs amans; mais, comme ceux-ci n'y consentoient pas toujours, les entre-ponts se remplissoient d'ordures. Tous les soirs, ces femmes se divisoient en différentes troupes, qui dansoient sur les gaillards d'arriere & d'avant, & sur le grand pont; leur gaieté étoit tumultueuse, & approchoit quelquefois de l'extravagance; d'autres fois, l'originalité & la bizarrerie de leurs idées nous amusoient. Un de nos scorbutiques, à qui les nourritures végétales avoient rendu un peu de forces, excité par l'exemple de ses camarades, fit sa cour à une Taïtienne, la mena vers le soir dans son poste, & alluma une chandelle. L'Indienne regarda son amant en face, &, s'appercevant qu'il avoit perdu un œil, elle le prit par la main, & le conduisit sur le pont auprès d'une fille qui avoit éprouvé le même accident, & elle lui dit: *Celle-ci vous convient, mais pour moi, je n'aurai pas de privautés avec un borgne.* »

ANN. 1774. 30 Avril.

LE LENDEMAIN, au matin, j'eus occasion de voir les équipages de dix pirogues de guerre exécuter une partie de leurs manœuvres. Le trentieme jour du mois, elles étoient parties de la côte, avant que j'en fusse informé, de sorte que je n'assistai qu'à leur débarquement. Les Indiens avoient tout leur équippement de combat; les Guerriers portoient leurs armes & leurs vêtemens militaires, &c. J'observai qu'au moment où la pirogue touchoit à terre, les Rameurs sautoient dehors, & qu'à l'aide de ceux qui se trouvoient sur la côte, ils traînoient le bâtiment à un endroit convenable, & qu'ensuite chacun s'en alloit avec sa pagaye. Tout cela se fait avec tant de promptitude que, cinq minutes après leur débarquement, il ne semble pas qu'il se soit rien passé de pareil. Je pensai que ces bâtimens avoient peu de Pagayeurs; je n'en comptai que trente dans les plus grands, & seize ou dix-huit dans les autres. Les Guerriers, placés sur la plate-forme, excitoient les Rameurs à redoubler d'efforts. Quelques jeunes Gens, assis dans la sculpture de l'arriere, au-dessus de ceux qui gouvernoient, tenoient à la main des baguettes blanches: je ne sais pas pourquoi ils occupoient cette place, à moins qu'étant au-dessus de tous les autres, ce ne fût pour faire sentinelle, examiner & avertir de ce qui frapperoit leurs regards. Tarevatoo, le frere du Roi, me dit le premier que ces pirogues étoient en mer; &, sachant que M. Hodges traçoit des dessins de ce qu'il appercevoit de curieux, il me chargea tout-de-suite de l'envoyer chercher. Comme M. Hogdes étoit descendu à terre avec moi, on l'eut bientôt trouvé, & il eut occasion de rassembler des dessins particuliers pour son grand tableau de la flotte d'O-Parrée, qui en donnera une idée plus nette & plus juste que la description que j'en pourrois faire.

J'aſſiſtai au déshabillement des Guerriers, & je fus ſurpris de la quantité & de la peſanteur des étoffes qu'ils avoient ſur eux; je ne concevois pas comment ils pouvoient ſupporter ce fardeau dans une bataille. Une pièce d'une longueur immenſe enveloppoit leur tête en forme de turban ou de chapeau: peut-être qu'elle tient lieu de caſque, & qu'elle pare les coups; pluſieurs l'avoient garnie de branches ſéches de petits arbriſſeaux couvertes de plumes blanches. ANN. 1774. Avril.

DIFFÉRENS CHEFS m'envoyerent ou m'apporterent une grande quantité de proviſions, le premier de Mai. 1 Mai.

« MON PERE, remis de la fatigue de la derniere courſe » & de la meurtriſſure qu'il s'étoit faite, alla à terre, & » trouva O-Rettée, le Chef d'O-Hiddéa, diſtrict & havre » où mouilla M. de Bougainville. Ce Chef demanda au Capi- » taine Cook ſi, à ſon retour en Angleterre, il verroit M. de » Bougainville, qu'il appelloit Potavirrée; &, ayant eu une » réponſe négative, il propoſa la même queſtion à mon » Pere, qui lui dit que cela étoit poſſible, quoiqu'il ne vécût » pas dans le même Royaume. *Alors*, répliqua O-Rettée, » *dites-lui que je ſuis ſon Ami, & que je deſire de le revoir* » *à Taïti, & afin que vous vous ſouveniez de ma commiſſion,* » *je vous enverrai un cochon dès que je ſerai chez moi.* Il ſe » mit enſuite à raconter que ſon ami, M. de Bougainville, » avoit deux vaiſſeaux, &, ſur l'un d'eux, une femme laide: » il revint ſouvent à cette circonſtance; car il lui paroiſſoit » extraordinaire qu'une femme ſeule s'embarquât dans une » pareille expédition. Il parla auſſi de l'arrivée d'un vaiſſeau » Eſpagnol, que nous avions déjà appris durant notre » premiere relâche; mais il nous aſſura que lui & ſes

Ann. 1774. Mai.

» Compatriotes ne ſentoient pas beaucoup d'affection pour » ces Etrangers. O-Rettée avoit des cheveux blancs; » mais il étoit bien portant & vigoureux, comme tous » les vieillards de Taïti ſemblent l'être. Sa phyſionomie » annonçoit un caractere vif, gai & généreux. Il nous dit » qu'il avoit aſſiſté à pluſieurs batailles, & il nous montra les » cicatrices de différentes bleſſures, &, en particulier, un » coup de pierre, qui avoit laiſſé ſur ſa tempe une trace pro- » fonde. Il combattoit à côté de Tootahah, le jour où ce » brave Guerrier fut tué. »

2. Le 2, les domeſtiques de Towha vinrent me faire un préſent d'un cochon, & ils m'amenerent une pirogue chargée de fruits & de racines. Je reçus auſſi un ſemblable préſent d'O-Too, par les mains de Tarevatoo, qui reſta à dîner avec nous: j'allai enſuite à O-Parrée rendre viſite à O-Too, & je retournai à bord le ſoir.

« Le Docteur Sparrman remonta, avec moi, la vallée » de Matavaï, que les Naturels appellent Tooa-Ooroo. Ce » fut la premiere excurſion un peu longue que j'entrepris » depuis ma maladie; je fus enchanté du beau ſpectacle » qu'offroit la campagne, ranimée par la ſaiſon pluvieuſe, » & je fus étonné des améliorations que j'appercevois dans » tout le diſtrict. Par-tout de nouvelles plantations, fort » étendues, & en bon ordre, frappoient nos regards. Je » trouvois de nouvelles habitations conſtruites, &, en plu- » ſieurs endroits, les Naturels travailloient à de nouvelles » pirogues. Durant notre premiere relâche, la guerre, entre » les deux Péninſules, avoit été fatale à ce canton; mais

» alors on n'en appercevoit plus de traces : toute la contrée » annonçoit l'abondance ; des troupeaux de cochons rodoient autour de chaque cabane ; aucun Naturel n'essayoit, comme autrefois, de les soustraire à nos yeux. Je » remarquois, avec joie, un changement dans la conduite » des Insulaires : ils ne nous importunerent pas une fois, en » nous demandant des grains de verre & des clous ; & au-lieu de se faire presser pour nous vendre des provisions, » ils tâchoient, à l'envi, de l'emporter l'un sur l'autre, par » des actes de bienveillance & d'hospitalité. Nous ne passions devant aucune hutte, sans qu'on nous invitât d'entrer & d'y prendre des rafraîchissemens, & nous n'acceptâmes jamais leur invitation sans être touchés de leur » politesse naïve. A dix heures, nous atteignîmes l'habitation de l'Indien généreux, qui nous avoit si bien régalé, » lors de notre premier séjour dans l'Isle, quand nous revenions des collines très-fatigués *(a)*. Il nous donna des » noix de cocos, & nous promîmes de dîner avec lui à notre » retour de la vallée. Il n'y avoit point de maisons au-delà » de la sienne, parce que les montagnes, des deux côtés, » s'approchoient de très-près, & étoient excessivement escarpées. Environ un mille plus loin, la colline, sur le côté » oriental, offroit une coupe perpendiculaire de quarante » verges de hauteur, dont le dessus formant une inclinaison, » étoit revêtu d'arbrisseaux jusqu'à une élévation considérable. Une belle cascade tomboit, de cette partie festonée, » dans la riviere, & animoit la scène, qui d'ailleurs étoit » triste, sauvage, mais pittoresque. En avançant davantage,

(*a*) Voyez la fin du premier Volume.

Ann. 1774.
Mai.

» nous obſervâmes que pluſieurs angles de ce rocher perpendiculaire, ſe projetoient en ſaillies ; &, après avoir » marché dans l'eau, pour arriver au pied, nous le trouvâmes compoſé de colonnes réelles d'un baſalte, noir & » compacte, dont les Naturels font des outils : ces colonnes » étoient debout, paralleles & jointes l'une à l'autre ; leur » diamètre ne ſembloit pas excéder quinze ou ſeize pouces, » & on n'y remarquoit qu'un ou deux angles, qui fuſſent ſaillans. Comme tous les Naturaliſtes ſuppoſent » que le baſalte eſt une production de volcan, c'eſt une » nouvelle preuve que Taïti a éprouvé beaucoup de bouleverſemens par l'action des feux ſouterrains, où la Nature » travaille en grand aux opérations de chymie les plus » étonnantes. Au-delà de ces colonnes, les montagnes reſſerrent plus ou moins la vallée dans l'eſpace de deux » ou trois milles : ayant déjà été obligé de traverſer la riviere » près de cinquante fois, il nous fut difficile d'aller plus loin ; » nous arrivâmes enfin au même endroit où M. Banks fut » obligé de terminer ſon excurſion (*a*) ; nous fûmes également contraints de nous arrêter, &, fatigués de grimper » continuellement ſur des rochers & un terrain hériſſé de » pierres, nous retournâmes ſur nos pas. Chemin faiſant, je » cueillis quelques plantes, que nous n'avions pas encore » vues ; &, après une promenade de deux heures, nous » gagnâmes la demeure de notre généreux Ami. Ayant » mangé de bon cœur les végétaux qu'il nous ſervit, pour le » récompenſer, nous lui donnâmes des plumes rouges, qui lui

(*a*) Voyez la Collection d'Hawkſworth ; *Tome II. pag.* 430, de la Traduction Françoiſe.

» cauſerent

» causerent un grand plaisir, & des outils de fer, qui lui
» seront encore utiles, quand il aura perdu ou détruit les
» plumes. Sa fille, que nous avions vue dans notre premiere
» visite, étoit alors mariée à un Taïtien d'un canton éloi-
» gné : nos présens l'avoient rendu une riche héritiere. Le
» coucher du Soleil nous ramena à bord ; nous avions exa-
» miné, à loisir, la plaine de Matavaï, & joui de cette belle
» scène, sur laquelle une soirée délicieuse répandoit encore
» de nouveaux charmes. »

Ann. 1774. Mai.

En examinant, le 3, l'état de nos provisions de mer, on trouva le biscuit gâté : le triage que nous en avions fait, & l'exposition à l'air, n'avoient pas eu l'effet que nous en attendions ; il fallut porter à terre tout ce qui en restoit, l'aërer & le nettoyer de nouveau : on en jeta une grande quantité d'absolument pourrie. La moisissure de ce biscuit nous étonna ; car il étoit dans de bons tonneaux, & il occupoit l'endroit le plus sec de la cale ; nous jugeâmes qu'elle provenoit de la glace que nous avions prise si souvent à bord, en marchant au Sud, ce qui rendoit la cale humide & froide ; & enfin de la chaleur qui avoit suivie, quand nous étions au Nord. Quelqu'en fût la cause, la perte, pour nous, étoit la même ; elle nous réduisit à une petite ration, & même à manger du mauvais pain. 3.

« Je recommandai à M. Hogdes de visiter la cascade que
» j'avois trouvée dans la vallée, & il partit, dès le matin, avec
» plusieurs de nos Messieurs, pour la dessiner, ainsi que les
» colonnes de Basalte, qui sont au-dessous.

ANN. 1774. Mai.

» NOUS MANGEAMES d'un grand albécore (*Scomber Thinnus*, *Linn.*), ce qui nous enflamma à tous le visage, & » nous procura un violent mal de tête. La dyssenterie attaqua » quelques personnes, & un domestique, qui en avoit plus » mangé que les autres, eut des vomissemens & des évacuations affreux. Il est probable que ce poisson fut pris avec » quelque plante enivrante ; ce qui donna peut-être à sa » chair une qualité nuisible.

» NOUS APPRÎMES qu'Œdidée venoit d'épouser la fille de » Toperrée, Chef de Matavaï : l'un des Volontaires nous » dit qu'il avoit assisté à ce mariage, & qu'il avoit vu faire » un grand nombre de cérémonies; mais quand on le pria » de nous les raconter en détail, il répondit que, quoiqu'elles » fussent très-curieuses, il ne pouvoit s'en rappeller aucune, » & que d'ailleurs, s'il s'en souvenoit, il ne sauroit pas comment s'exprimer. De cette maniere, nous perdîmes l'occasion de faire des découvertes intéressantes sur les usages de » ces Insulaires : c'est dommage qu'un Observateur intelligent » n'ait pas été témoin de ce mariage. Œdidée amena son » épouse à bord; elle étoit très-jeune, d'une petite taille, & » sa beauté n'avoit rien de remarquable; mais très-versée dans » l'art de demander des présens; elle alloit sur chaque partie du vaisseau, rassemblant une grande quantité de grains » de verre, de clous, de chemises & de plumes rouges, que » chacun s'empressoit de lui donner, parce que nous aimions » tous son mari. Œdidée nous apprit qu'il desiroit beaucoup » de s'établir à Taïti, parce que ses Amis lui offroient des » terres, une maison, & des propriétés de toute espèce; il » étoit aggrégé à la famille d'un Arée, estimé par le Roi

» lui-même, & respecté de tous les Insulaires, & même un » de ses Amis lui avoit donné un Domestique, ou Toutow, » qui ne le quittoit jamais, qui exécutoit ponctuellement » ses ordres, & qui enfin, par sa soumission & son obéissance, » ressembloit à un esclave.

ANN. 1774. Mai.

» QUOIQU'ŒDIDÉE eût renoncé au projet de venir en » Angleterre, Hoono, ce jeune-homme intelligent, dont » on a parlé plusieurs fois, souhaitoit de visiter cette » contrée, & il pria instamment mon Pere, ainsi que plu- » sieurs autres de nos Messieurs, de le prendre à bord. Mon » Pere ayant proposé de se charger de tous les frais, le Ca- » pitaine Cook y consentit sur-le-champ, & on annonça au » jeune Taïtien qu'il devoit s'attendre à ne jamais revoir sa » patrie, parce que, peut-être, on n'enverroit pas un autre » vaisseau à Taïti. Hoono étoit trop empressé de partir pour » que cette difficulté l'arrêtât; il sacrifia l'espoir de retour- » ner dans son pays au plaisir de connoître le nôtre; mais, » le soir, M. Cook déclara qu'il ne vouloit point le recevoir » sur son vaisseau, & le jeune-homme fut obligé de rester à » Taïti. Comme nous nous proposions de lui apprendre l'art » du Charpentier & du Serrurier, il seroit retourné dans son » Isle avec des connoissances au moins aussi utiles qu'O-Maï, » qui, après un séjour de deux ans en Angleterre, sera en » état d'amuser ses Compatriotes avec la musique d'une » orgue portative, ou avec des marionnettes.

» NOUS EMPLOYAMES les jours suivans à visiter les plaines » de Matavaï & la vallée étendue d'Ahonnoo, qui est une » des plus fertiles, & en même tems des plus pittoresques » de toute l'Isle. »

ANN. 1774. 4 Mai. LE 4, il ne nous arriva rien qui soit digne d'être rapporté.

5. LE ROI & plusieurs grands personnages nous firent une visite, le 5, & nous apporterent, comme à l'ordinaire, des cochons & des fruits. L'après-midi, MM. Forster & le Docteur Sparrman partirent pour les montagnes, & ils revinrent

6. le lendemain au soir, ayant fait dans leur route quelques nouvelles découvertes.

« NOUS PASSAMES une seconde nuit dans la cabane de » Tahéa; mais nous ne crûmes pas qu'il fût nécessaire de » veiller chacun à notre tour. Notre hôte fut très-gai, & il » voulut absolument que nous l'appellassions *Medua* (pere), » & sa femme *O-patteà (a)* (mere).

» NOUS NOUS MÎMES à gravir la montagne dès le grand » matin, mais nous n'allâmes pas jusqu'au sommet; nous » rassemblâmes dans la forêt un grand nombre de nouvelles » plantes, & je tuai une mouette. Comme nous partîmes » avant le lever du soleil, Tahéa & son frere, qui nous ac- » compagnoient, prirent des hirondelles de mer, qui dor- » moient sur les buissons, le long du chemin : ils nous » dirent que plusieurs oiseaux aquatiques venoient se reposer » sur les montagnes, après avoir voltigé tout le jour sur la » mer pour chercher de la nourriture, & que l'oiseau du

(a) *Pattea* est proprement une expression enfantine, qui équivaut à notre *Mamma*, *Mamman*; les Taïtiens l'emploient dans le même sens que nous employons celle-ci.

» Tropique, en particulier, s'y cachoit. Les longues plumes » de sa queuë qu'il dépose toutes les années, se trouvent » communément à terre, & les Naturels les recherchent » avec empressement. Nous vîmes les nuages s'avancer par-» dessus le sommet, & descendre vers nous : afin de tenir » nos plantes séches, nous nous rendîmes en hâte au vaisseau, » où nous trouvâmes toute la Famille Royale, & dans la » foule Neehouraï, sœur aînée d'O-too, mariée à T'arree-» Derre, fils d'Ammo (*a*) T'arree-Watow, frere du Roi, » resta parmi nous, après que tous les autres furent partis, & » passa la nuit à bord. Pour l'amuser, on tira des feux d'ar-» tifice du haut des mâts, ce qui lui causa un extrême » plaisir. A souper, il nous fit l'énumération de tous ses parens, » & il nous raconta l'histoire de Taïti. O-Maï m'a confirmé, » en Angleterre, tous les détails qu'il me donna; il nous » apprit qu'Ammo, Happaï & Tootahah étoient trois freres, » & qu'Ammo, comme le plus vieil, avoit la souveraineté » de tout Taïti. Il épousa O-poréa (Obéréa,) Princesse du » sang royal, & il en eut T'arree-Derre, qui fut appellé, dès » le moment de sa naissance, Aree-Rahaï, ou Roi de Taïti. » Sous le regne d'Ammo, le Capitaine Wallis visita l'Isle, & » trouva Obéréa revêtue de l'autorité souveraine, environ » un an après son départ, une guerre relative entre O Ammo » & son vassal Wahéatua, Roi de la plus petite Péninsule. » Wahéatua débarqua à Paparra, où Ammo résidoit; &, » après avoir mis en déroute ses forces, & massacré une » grande partie de ses soldats, il brûla les plantations & les

Ann. 1774. Mai.

(*a*) Voyez la Collection de M. Hawksworth; *Tom. II, pag.* 407, de la Traduction Françoise.

Ann. 1774. Mai.

» cabanes, & emmena tous les cochons & toutes les volailles » qu'il put trouver. Ammo & Obéréa, avec toute leur suite, » dont O-Maï m'a dit qu'il faisoit partie, s'enfuirent dans les » montagnes, au mois de Décembre 1768. Le Conquérant » consentit enfin à la paix, à condition qu'Ammo se dépouil- » leroit du gouvernement, & que le droit de succession se- » roit ôté à son fils, & donné à O-Too, fils aîné de son frere » Happaï. La convention se termina de part & d'autre, & » Tootohàh, frere cadet d'Ammo, fut nommé Régent. » Cette révolution ressemble beaucoup à celles qui arrivent » souvent dans les Royaumes despotiques de l'Asie : il est » rare que le Conquérant ose gouverner le pays qu'il a sub- » jugué : ordinairement il le pille, & il y nomme un autre » Souverain qu'il choisit dans la famille regnante.

» Obéréa avoit de fréquentes querelles avec son mari, & » elle le battoit souvent. Ils se séparerent; le mari prit pour » maîtresse une jeune femme très-belle, & Obéréa, de son » côté, prodigua ses faveurs à Obadée & à d'autres amans. » Les infidélités d'Ammo semblent avoir été le fondement » de ces disputes : ces brouilleries, qui ne sont pas aussi com- » munes à Taïti qu'en Angleterre, arrivent cependant quel- » quefois, sur-tout si la femme commence à perdre ses » charmes, & exige toujours les mêmes soins. Voici un second » fait dont nous fûmes témoins. Polatehera, jadis femme » de Potatow, mais qui en étoit alors séparée, avoit pris en » sa place un jeune mari ou amant, dès qu'elle avoit vu son » premier époux s'attacher à une autre Taïtienne. Le jeune » homme aimoit une fille de son âge, & ils se donnoient » des rendez-vous sur notre vaisseau; &, comme ils ne

» cachoient pas bien leurs amours, on les découvrit. La fiere » Polatehera les surprit un matin, donna à sa rivale plusieurs » coups sur la tête, & fit à l'amant coupable une févere » réprimande.

Ann. 1774. Mai.

» Le Capitaine Cook trouva, en 1767, le gouvernement » de Taïti dans les mains de Tootahah : ce Prince, devenu » fort riche, par les présens qu'il avoit reçu des Anglois, » après le départ de l'Endéavour, persuada aux Chefs de » O-Taïti-Nue ou de la grande Péninsule de marcher contre » Wahéatua, qui avoit fait un si grand outrage à sa famille. » Ils équiperent une flotte, & se rendirent à Tiarrabou, où » Wahéatua se prépara à les recevoir; mais comme c'étoit » un vieillard (*a*) qui desiroit finir ses jours en paix, il assura » Tootahah par Députés qu'il étoit son ami, qu'il lui resteroit » toujours attaché, & il le conjura de retourner dans son » pays, sans attaquer ceux qui l'aimoient. Tootahah, dont » ces caresses ne changerent point la résolution, donna » ordre de livrer bataille : la perte fut à-peu-près égale des » deux côtés, & Tootahah se retira, afin d'attaquer l'enne- » mi par terre. Happaï & toute sa famille, désapprouvant » cette entreprise, resterent à O-parrée; mais Tootahah em- » mena O-Too, & se mit en route entre les deux Pénin- » sules; Wahéatua vint à sa rencontre; il y eut un com- » bat sanglant; Tootahah y périt, & son armée fut dis- » persée. Quelques Taïtiens nous dirent qu'il fut fait pri- » sonnier, & mis à mort ensuite; mais d'autres, & sur-tout » O-Maï nous assurerent qu'on le massacra dans le fort de

(*a*) Voyez la Relation du premier Voyage.

ANN. 1774. Mai.

» la mêlée. O-Too se retira en hâte au fond des montagnes » avec un petit nombre d'amis choisis, & Wahéatua, suivi » de ses forces victorieuses, marcha sur-le-champ à Matavaï » & à O-parrée. A son arrivée, Happaï s'enfuit; mais Wa- » héatua lui fit dire qu'il n'avoit aucun différend avec lui ni » avec sa famille, & qu'il avoit toujours souhaité la paix. » O-Too, après avoir traversé des chemins difficiles & des » précipices, arriva bientôt du sommet des montagnes; » joignit son Pere & tous ceux qui l'accompagnoient. Une » paix générale fut conclue : O-Too prit les rênes du gou- » vernement, & les améliorations que nous remarquions » depuis huit mois, semblent prouver qu'il travaille avec » intelligence au bien-être de ses sujets.

» Te-Arée-Watow nous apprit en outre que son Pere » avoit huit enfans; 1.° Tedua Neehouraï, âgée d'environ » trente ans, & mariée à T'arree Deeree, fils d'Ammo; » 2.° Tedua Towraï, âgée de vingt-sept ans, qui n'étoit pas » encore mariée, & qui sembloit avoir une aussi grande auto- » rité parmi les femmes, que le Roi son frere en avoit sur » toute l'Isle; 3.° O-Too, Arée Rahai, ou Roi de Taïti, qui » a environ vingt-six ans : Wahéatua est obligé de découvrir » ses épaules en sa présence, comme devant son légitime » Seigneur; 4.° Tedua-Tehamaï, morte jeune; 5.° T'earée » Watow, qui sembloit âgé d'environ seize ans; il nous dit » qu'il portoit un autre nom, que j'ai oublié; d'où je conclus » que celui que je viens d'énoncer étoit son titre; 6.° Tu- » buaiteraï, appellé aussi Mayorro, âgé de dix ou onze » ans; 7.° Errérétua, petite fille de sept ans; & 8.° Te- » paow, petit garçon de quatre ou cinq ans : un corps sain,

» sans

» ſans être corpulent, & une tête touffue, paroiſſoient caractériſer toute la famille; en général, leurs traits étoient agréables, mais leur teint un peu brun, ſi on en excepte celui de Neehouraï & d'O-Too : ils étoient fort chéris de la Nation, qui, en tout, aime paſſionnément ſes Chefs; leur conduite eſt en effet ſi affable & ſi amicale, qu'elle inſpire une bienveillance univerſelle. Tedua-Towraï accompagnoit ordinairement le Roi ſon frere, quand il venoit nous voir à bord, & elle ne croyoit pas s'abaiſſer, en vendant aux Matelots des fruits & différentes curioſités pour des plumes rouges. Se trouvant un jour dans la Grand'Chambre avec O-Too, le Capitaine Cook & mon Pere, elle regardoit des tas d'outils de fer & d'autres marchandiſes; M. Cook ayant été appellé ſur le pont, elle chuchota quelque choſe à ſon frere, qui, à l'inſtant, s'efforça de détourner l'attention de mon Pere, en lui propoſant diverſes queſtions. Mon Pere, qui s'apperçut de ſes deſſeins, fit ſemblant de ne pas regarder autour de lui, & la Princeſſe croyant ne pas être vue, cacha deux grands clous dans les plis de ſon vêtement. Quand M. Cook revint, mon Pere l'avertit de ce petit ſtratagême, mais ils jugerent qu'il valoit mieux n'en rien dire que l'ébruiter. On remarquera que toutes les fois qu'elle avoit témoigné du goût pour quelques-unes de nos richeſſes, on ne les lui avoit jamais refuſées; au contraire, nous lui en donnions plus qu'elle n'en demandoit. Il eſt donc extraordinaire qu'elle ait eu la tentation de voler une choſe qu'elle pouvoit acquérir honnêtement. Pluſieurs des femmes, qui étoient à bord, furent accuſées de conduire dans ſon lit des Towtows,

ANN. 1774. Mai.

ANN. 1774. Mai.

» ou des hommes d'un rang inférieur, sans que son frere » en sût rien. Dans un pays où l'on suit librement les mou- » vemens de la Nature, on ne peut pas attendre de la ré- » serve de ceux à qui leur rang permet encore plus qu'aux » autres de faire toutes leurs volontés. Les passions sont » les mêmes par-tout : le même instinct domine l'Esclave » & le Prince, & produit toujours le même effet dans tous » les pays. »

7. EN ALLANT à terre, le matin du 7, je trouvai O-Too dans nos tentes, & je lui demandai la permission de couper du bois de chauffage. Comme il ne me comprenoit pas trop bien, je le pris par la main, & je le menai près du rivage, au pied d'un arbre, & là, je lui expliquai plus clairement ce que je desirois : il y consentit ; je lui promis en même tems que je ne couperois aucun arbre fruitier. Il fut charmé de cette attention, & il la publia tout haut, à différentes reprises, aux Taïtiens qui étoient autour de nous. L'après-midi, il vint sur notre bord, avec toute la Famille Royale, c'est-à-dire, son pere, son frere & ses trois sœurs : ce fut proprement la visite de cérémonie de son pere. Il m'offrit en présent un habit complet de deuil; curiosité que nous estimions beaucoup : je lui donnai, en retour, ce qu'il desira, & ses desirs ne se bornerent pas à peu de chose : &, après avoir distribué des plumes rouges à toute la compagnie, je les remenai à terre dans ma chaloupe. O-Too fut si enchanté de notre accueil, qu'il me dit, en partant, que je pouvois couper autant d'arbres, & de l'espèce qu'il me plairoit.

8. PENDANT la nuit du 7 au 8, une des Sentinelles, à terre,

fit une faute qui troubla notre bonne intelligence. Elle s'endormit ou elle quitta son poste, & l'un des Naturels profita de l'occasion pour lui enlever son fusil. Tee, qu'O-Too avoit envoyé à bord pour cela, vint m'en donner les premieres nouvelles; il me prioit de me rendre près de lui, parce qu'il *Mataoued*. Nous ne savions pas assez leur langue pour entendre tout ce que racontoit Tee; mais nous jugeâmes tous qu'il étoit arrivé quelque chose qui alarmoit le Roi. Afin d'être mieux informé, j'allai moi-même à terre avec Tee & Tarevatoo, qui avoit couché sur notre bord. En débarquant, le Sergent, qui commandoit le détachement, m'apprit tout ce qui s'étoit passé: je trouvai les Naturels très-effrayés, & la plupart en fuite. Tarevatoo s'échappa aussi de mes côtés, & bientôt il ne resta, près de moi, que Tee. Je me mis en marche avec lui pour chercher O-Too, &, en avançant, je tâchai de calmer les craintes du Peuple, mais en même-tems j'insistai sur la reddition du fusil. Après avoir fait quelque chemin dans l'intérieur du pays, demandant à chacun où étoit O-Too, Tee s'arrêta tout-à-coup, & me conseilla de revenir sur mes pas, en me disant qu'O-Too s'étoit réfugié au milieu des montagnes, qu'il iroit le trouver seul, & qu'il lui diroit que j'étois toujours son ami: différens Taïtiens m'avoient demandé, plus de cinquante fois, si véritablement j'étois fâché contre leur Roi, si j'avois de la colere, &c. Tee promit, en outre, d'employer tous ses efforts pour rapporter le fusil. Je fus convaincu alors qu'il seroit inutile de m'avancer davantage; quoique je fusse seul, & sans armes, le Prince étoit si effrayé, qu'il n'osoit pas me voir: je profitai de l'avis de Tee, & je retournai à bord. J'envoyai ensuite Œdidée auprès d'O-Too, pour lui

ANN. 1774. Mai.

persuader que ses craintes manquoient de fondement; que je ne demandois rien autre que le fusil, & qu'il lui étoit facile de me l'accorder.

APRÈS le départ d'Œdidée, nous observâmes six grandes pirogues qui s'approchoient, du côté de la pointe Vénus. Quelques Matelots, que j'avois chargé d'épier la conduite des Habitans des environs, m'apprirent qu'elles étoient chargées de bagage, de fruits, de cochons, &c. Comme il y avoit lieu de soupçonner de vol quelques-uns de ceux qui montoient ces bâtimens, je résolus de les intercepter; &, m'embarquant pour cela sur une des chaloupes, j'ordonnai à une seconde de me suivre. L'une des pirogues, qui étoit un peu en avant des autres, vint droit au vaisseau; je m'approchai d'elle, & j'y trouvai deux ou trois femmes que je connoissois. Elles me dirent qu'elles portoient à bord de la Résolution quelque chose pour moi; &, en leur demandant des nouvelles d'O-Too, elles m'assurerent qu'il étoit alors dans nos tentes. Charmé de cette réponse, je donnai contre-ordre de ne pas saisir les pirogues, pensant que peut-être elles venoient à bord, ainsi que celle-ci que je laissai à peu de verges du vaisseau, & je me fis conduire à terre, afin de parler à O-Too; mais, à mon débarquement, j'appris qu'il n'y avoit pas été, & qu'on ne savoit pas ce qu'il étoit devenu. En regardant derriere moi, j'apperçus toutes les pirogues qui s'enfuyoient en hâte; celle que j'avois laissé aux côtés de la Résolution, s'enfuyoit aussi sans être allé à bord. Fâché d'avoir été ainsi trompé, je résolus de les poursuivre, & en passant près du vaisseau, je donnai ordre de détacher une autre chaloupe. Nous prîmes cinq de ces six

pirogues; mais la ruſe réuſſit à la premiere, car elle s'échappa. De retour à bord avec nos priſes, on me dit que les Indiens, qui m'avoient dupé, ſe tinrent à un des côtés du vaiſſeau ſans faire aucun effort pour y aborder; qu'ils laiſſerent leur pirogue derriere comme s'ils avoient voulu ſe ranger ſous l'arriere, ou de l'autre côté, & que, tout-à-coup, ils s'enfuirent à force de rames. Ainſi la pirogue, qui ne portoit que des femmes, devoit nous amuſer par des menſonges, tandis que les autres, chargées de bagage, de cochons & de fruits, comme on l'a dit, éviteroient de tomber entre nos mains.

Ann. 1774. Mai.

Sur une des pirogues que nous prîmes, il y avoit un Chef, ami de M. Forſter, qui juſques-là s'étant donné le titre d'Earée, ſe piquoit ſi quelqu'un avoit des doutes ſur ſa dignité, & trois femmes, ſon épouſe & ſa fille, & la mere de Toutaha. Je réſolus de retenir ces Taïtiennes en captivité, ainſi que les pirogues, & de dépêcher le Chef à O-Too, penſant qu'il auroit aſſez de crédit ſur lui pour en obtenir le fuſil, & ſur-tout puiſque nous avions des moyens de nous venger. Cependant il étoit très-peu diſpoſé à faire cette ambaſſade; il me donna différentes excuſes; il dit qu'il étoit d'un rang trop bas pour une commiſſion ſi honorable; il ajouta qu'il n'étoit point *Earée*, mais *Manahouna*, & que par conſéquent je pourrois envoyer un Député plus convenable; qu'un *Earée* devoit être chargé d'aller parler à un *Earée*, & comme il n'y avoit point d'*Earée* qu'O-too & moi, je ferois mieux de m'y rendre moi-même. Tous ſes argumens auroient été inutiles, ſi Tee & Œdidée, arrivés alors à bord, n'avoient pas donné un nouveau tour à l'affaire, en

ANN. 1774. Mai.

déclarant que le voleur du fuſil étoit de Tiarrabou, & qu'il étoit rentré dans ce Royaume; de maniere qu'O-Too ne pouvoit plus l'y ſaiſir. Je doutai de la vérité de leur récit, juſqu'à ce que, m'engageant à envoyer une chaloupe à Wahéatua, Roi de Tiarrabou, ils s'offrirent à faire la députation & à rapporter le fuſil. Je leur demandai pourquoi ils ne ſe chargeoient pas de la commiſſion ſans une chaloupe; ils dirent qu'autrement on ne rendroit pas l'arme à feu.

QUOIQUE l'hiſtoire qu'ils racontoient ne me ſatisfît pas entièrement, elle paroiſſoit cependant probable; & je jugeai qu'il valoit mieux oublier cette affaire, que de venger, ſur une Nation, un crime dont aucun de ſes membres n'étoit coupable. Je relâchai donc deux pirogues; les trois autres appartenoient à Maritata, Chef de Tiarrabou, qui l'avoit vu à nos tentes quelques jours auparavant, & puiſqu'on me proteſtoit qu'un de ſes Sujets avoit volé le fuſil, je voulois les retenir; mais comme Tee & Œdidée m'aſſurerent de l'innocence de Maritata & de ſes gens, je m'en deſſaiſis encore; je chargeai Tee de dire à O-Too que je ne ferois plus de recherches ſur le fuſil, perſuadé que ſes Sujets ne le retenoient pas: je le crus perdu pour jamais. Mais, ſur la brune, trois hommes, qui avoient pourſuivi le voleur, le rapporterent aux tentes, avec quelques autres choſes qu'on nous avoit volé ſans que nous le ſuſſions. J'ignore s'ils ſe donnerent cette peine d'eux-mêmes, ou ſi ce fût par ordre d'O-Too. Je les récompenſai, & je ceſſai toutes mes pourſuites ſur cet objet. Ces trois hommes, & quelques autres qui ſe trouverent préſens, me jurerent qu'un des Sujets de Maritata

avoit commis le vol, & alors je fus fâché d'avoir relâché si-tôt ses pirogues. Je crois, qu'en cela, Tee & Œdidée me tromperent volontairement. Ann. 1774. Mai.

QUAND on eut rapporté le fusil, &c. tous les Spectateurs & tous les Insulaires, qui vinrent nous voir ensuite, prétendirent qu'ils avoient eu quelque part à cette restitution, & ils demanderent une récompense ; mais personne ne joua si bien son rôle que Nuno, homme d'un certain âge, & que je connoissois depuis 1769. Il s'approcha de nous avec un air farouche, & la fureur peinte sur le visage ; il tenoit à sa main une grosse massue ; il s'escrimoit autour de lui, pour montrer comment il avoit seul tué le voleur ; & cependant nous savions tous qu'il n'étoit pas sorti de sa maison.

AINSI finit cette journée tumultueuse ; &, le lendemain, 9.
dès le grand matin, Tee, fidèle Ambassadeur d'O-Too, revint à bord, m'avertir qu'O-Too étoit allé à Oparrée, & qu'il desiroit que je lui envoyasse quelqu'un (je compris qu'il vouloit un Naturel), pour l'assurer que j'étois toujours son *Tayo*. Je lui demandai pourquoi il ne s'étoit pas acquitté lui-même de cette commission, puisque je l'en avois chargé. Il me fit des excuses ; mais je crois que réellement il n'avoit pas vu le Roi. En un mot, je crus devoir y aller moi-même, car tandis que le tems se passoit en messages, nous restions sans fruits ; les échanges étoient interrompus, & les Insulaires n'apportoient rien au marché. Je partis accompagné de quelques Officiers & de Tee ; je m'avançai jusqu'auprès d'Oparrée, où, après avoir attendu une heure & envoyé plusieurs messages, le Prince parut enfin. Assis,

Ann. 1774. Mai.

comme à l'ordinaire, à l'ombre des arbres ; & les premieres salutations finies, il me pria de *parou* (c'est-à-dire de parler.) Je commençai par lui dire, qu'il s'étoit alarmé sans raison, puisque je m'étois déclaré son Ami, & que je n'étois point fâché contre lui ni ses sujets, mais contre les habitans de Tiarrabou, auteurs du vol. Il me demanda alors, pourquoi j'avois tiré dessus les pirogues, & je répondis que cela s'étoit fait par hasard : j'ajoutai que ces bâtimens appartenoient à Maritata, l'un des Chefs de Tiarrabou, qu'un de ses sujets avoit volé le fusil & occasionné tout ce trouble, & que si je reprenois ces pirogues, je les mettrois en pièces, & toutes les autres de ce Royaume. Cette déclaration lui plut, ainsi que je l'espérois, parce qu'il avoit une aversion naturelle pour ses voisins. Tous les Spectateurs confirmerent ce que j'avançai, & firent peut-être plus d'impression que moi. Ainsi se rétablit la tranquillité : O-Too me promit que le lendemain, on nous fourniroit des fruits, &c. comme à l'ordinaire.

Nous retournames, avec lui, à sa résidence d'Oparrée, & là, nous examinâmes quelques-uns de ses chantiers (car ils méritoient bien d'être ainsi appellés) & de grandes pirogues ; les unes construites depuis peu, & d'autres qu'on achevoit : il y en avoit deux plus grandes, que je n'en aie jamais vues dans cette mer. Je me mis ensuite en route pour le vaisseau, toujours accompagné de Tee ; &, après qu'il eut dîné, il alla informer le vieil Happi, pere du Roi, que tout étoit raccommodé.

Ce vieil Chef occupoit alors les environs de Matavai,

&

&ce qui suivit nous fit croire qu'il n'étoit pas content; car, le même soir, il envoya chercher, sur notre bord, tous les Taïtiens, qui n'étoient pas en petit nombre, & il plaça des sentinelles en différens endroits de la côte, pour empêcher les Insulaires de s'embarquer. Ann. 1774. Mai.

Le lendemain, on ne nous apportoit point de provisions; & j'en demandai la cause: on me dit que Happi étoit *Mataoued*, affligé de ce contre-tems. Je ne voulus pas user d'aucunes représailles; je supposai que Tee ne l'avoit pas vu, ou que les ordres d'O-Too n'étoient pas encore parvenus à Matavai. Quelques fruits qu'on nous envoya d'O-parrée, & que nous apporterent nos Amis, servirent à la consommation de ce jour & du lendemain, & nous donnerent des espérances pour l'avenir. O-Too se rendit à nos tentes l'après-midi, & il amena, avec lui, beaucoup de provisions. J'allai l'y trouver, & je lui reprochai de ne pas permettre aux Insulaires de notre voisinage de nous vendre des fruits. J'insistai pour qu'il donnât à l'instant des ordres sur cela, & il y consentit, ou il en avoit déjà donné auparavant; car, bientôt après, on nous en apporta plus que nous ne pûmes en placer sur les vaisseaux. On ne doit pas s'étonner de cette abondance, puisque le peuple se tenoit tout prêt: quand on en accorda la permission, chacun s'empressa de nous en vendre, & je crois que la prohibition leur parut aussi dure qu'à nous. 10.

O-Too desirant de voir l'explosion des gros canons du vaisseau, j'en fis tirer douze du côté de la mer. Comme ce spectacle étoit absolument nouveau pour lui, il lui causa

ANN. 1774. Mai.

autant de peine que de plaisir. Le soir, nous l'amusâmes avec des feux d'artifices, qui le réjouirent beaucoup.

AINSI finirent tous nos différends, sur lesquels je vais faire quelques remarques. J'ai déjà observé que les Insulaires guettoient sans cesse les occasions de nous voler. Les Chefs les encourageoient, ou ils manquoient d'autorité pour les en empêcher. Mais il est plus probable qu'ils connivoient à ces vols, puisqu'ils aidoient toujours le coupable à se cacher. Les vols audacieux qu'ils commettoient étoient d'autant plus extraordinaires, qu'ils couroient souvent risque d'être fusillés, & si ce qu'on nous déroboit étoit de quelque valeur, ils savoient bien qu'on les obligeroit à le rendre. Dans ce dernier cas, le bruit s'en répandoit comme le vent sur tout le voisinage. Ils jugeoient, d'après nos démarches, du prix de ce qu'ils avoient dérobé; si c'étoit une bagatelle, ou une chose pareille à celles que nous leur donnions ordinairement, nous y faisions peu ou point attention; mais quand la chose volée étoit importante, tout le monde prenoit l'alarme & s'enfuyoit en hâte avec ses richesses. Le Chef alors étoit *Mataoued*, il ordonnoit de ne nous plus fournir de provisions, & il se retiroit dans un canton éloigné. Tout cela se faisoit si subitement, que leur fuite nous donnoit la premiere nouvelle d'un vol. Soit qu'on les obligeât ou qu'on ne les obligeât pas à une restitution, il falloit se réconcilier avec le Chef, avant qu'il fût permis aux sujets de nous rien vendre. Ils savoient très-bien que, sans leur consentement, nous ne pouvions rien acheter, & ils ne manquoient jamais d'observer strictement cette régle, sans considérer que toutes leurs pirogues de guerre, d'où dépend la force

de la Nation, leurs habitations, & même ces fruits qu'ils refusoient d'échanger, étoient en notre pouvoir. Il est difficile de deviner leur conduite, si nous avions usé de toutes nos forces. J'ai retenu, pendant un certain tems, quelques-unes de leurs pirogues, mais je n'ai jamais attenté à leur propriété. Parmi les expédiens divers qu'on me proposoit, j'ai toujours choisi celui qui paroissoit le plus équitable & le plus modéré. Un petit présent au Chef réussissoit à merveille, & mettoit souvent nos affaires sur un meilleur pied qu'auparavant, quoiqu'ils fussent les agresseurs, je n'en devenois pas plus févere: mon équipage ne manqua jamais ou presque jamais aux régles que je crus devoir lui imposer. M'y prenant d'une autre maniere, je me serois à la fin nui à moi-même; &, par la destruction de leurs richesses, je ne pouvois espérer que la vaine gloire de les obliger à faire les premieres ouvertures d'accommodement, & qui sait si mes violences auroient produit cet effet? La bonté de leur caractére, & la bienveillance de leur cœur, un traitement doux de notre part, & la crainte de nos armes à feu, nous rendoient promptement leur amitié. Si j'avois cessé de me comporter avec humanité à leur égard, j'aurois aigri leur caractere, & un usage trop fréquent de nos armes à feu, auroit excité leur vengeance, & leur auroit peut-être appris que ces armes ne sont pas si terribles qu'ils l'imaginoient. Ils sentoient très-bien la supériorité de leurs nombres, & personne ne connoît la force d'une multitude en fureur.

Ann. 1774. Mai.



# CHAPITRE XIII.

*Préparatifs pour quitter l'Isle. Seconde Revue navale. Différens autres Incidens. Description de l'Isle & de ses forces navales. Nombre de ses Habitans.*

ANN. 1774 11 Mai. LE MATIN, du 11, on nous apporta, de toute part, une grande quantité de fruits : Towha, l'Amiral, nous en envoya comme à l'ordinaire par ses domestiques, en leur défendant de rien accepter en retour ; il me fit prier aussi d'aller le voir à Attahourou, parce qu'étant malade, il ne pouvoit venir à bord. Ne pouvant pas alors entreprendre ce voyage, je lui renvoyai ses domestiques & Œdidée chargés de présens. Comme les réparations les plus essentielles du vaisseau étoient finies, je résolus de quitter Taïti dans peu de jours, &, en conséquence, on embarqua tout ce que nous avions à terre, afin que les Naturels vissent que nous étions sur le point de partir.

12. LE 12, la vieille Obéréa, qui passoit pour la Reine de l'Isle pendant la relâche du Dauphin en 1767, & que je n'avois pas vu depuis 1769, se rendit près de nous, & elle nous apporta des cochons & des fruits.

« ELLE NOUS DIT qu'elle venoit pour avoir des plumes

» rouges : elle sembloit âgée de quarante ou cinquante ans; » elle étoit grande, forte & pleine d'embonpoint, & ses » traits, qui paroissoient avoir été plus agréables, étoient » devenus un peu mâles. Sa physionomie conservoit quel- » que chose de son ancienne élévation, & elle avoit de la » liberté & de la noblesse dans son maintien : elle ne resta » pas long-tems à bord, probablement parce qu'elle sen- » toit qu'elle ne jouoit plus à nos yeux un aussi grand rôle » qu'en 1769, ou lors du Voyage du Capitaine Wallis. Après » avoir demandé des nouvelles de ses Amis de l'Endéavour, » elle retourna à terre sur la pirogue. O-Ammo vint » aussi sur notre bord, mais il excita encore moins d'atten- » tion qu'Obéréa; &, comme on le connoissoit peu, on ne » lui permit pas même d'entrer dans la chambre du Capi- » taine : il eut peine à vendre ses cochons, parce que nous en » avions tant à bord, qu'il ne nous restoit plus de place. »

Ann. 1774. Mai.

O-Too arriva, bientôt après, avec une nombreuse suite & beaucoup de provisions. Je mis une grande libéralité dans mes présens, pensant que je voyois peut-être, pour la derniere fois, ces bonnes gens, qui avoient si généreusement pourvu à nos besoins : le soir, on les amusa avec des feux d'artifice.

« Ils nous regardoient comme un Peuple fort extraor- » dinaire, qui avoit les feux & les étoiles à sa disposition, & » ils donnoient à nos feux d'artifice le nom d'*Heiva Bre- » tannée*, *la fête Angloise*. »

Le 13, les vents soufflerent de l'Est, & le tems fut beau. 13.

Ann. 1774. Mai.

Cependant l'appareillage n'étoit pas prêt, parce qu'O-Too m'avoit fait promettre de le revoir encore une fois, & je lui destinois un dernier présent. Œdidée n'étoit pas encore revenu d'Attahourou ; différens bruits couroient sur son compte ; les uns disoient qu'il étoit retourné à Matavaï ; d'autres qu'il ne reviendroit pas ; & plusieurs vouloient qu'il fût à O-Parrée. Afin de connoître la vérité, j'allai, le soir, à O-Parrée, & je l'y trouvai, ainsi que Towha, qui, malgré sa maladie, ayant résolu, de m'embrasser, avant mon départ, étoit en marche pour se rendre au vaisseau. Une enflure lui interdisoit entièrement l'usage d'un pied & d'une jambe. Comme le jour étoit fort avancé, nous fûmes obligé d'abréger notre visite ; &, après avoir parlé à O-Too, je retournai, avec Œdidée, à bord.

Ce jeune-homme desiroit véritablement de rester sur cette Isle ; car on l'avoit persuadé, ainsi que plusieurs autres, que nous ne reviendrions pas. Je l'avertis qu'il étoit le maître de demeurer ou de nous quitter à Uliétéa, ou de nous suivre en Angleterre, & je lui avouai que, s'il choisissoit le dernier parti, il ne rentreroit probablement jamais dans son pays ; que, dans ce cas, je prendrois soin de lui, & que je lui tiendrois lieu de Pere. Il jeta ses bras autour de mon col & pleura beaucoup, en disant que plusieurs de ses Compatriotes l'engageoient à demeurer à Taïti. Je lui conseillai d'aller à terre, de conférer avec ses Amis, & de venir me retrouver le lendemain. Il étoit très-aimé sur le vaisseau ; de sorte que chacun l'engageoit à s'embarquer pour la Grande Bretagne : on lui exposoit toutes les belles choses qu'il y verroit, & les richesses immenses dont il reviendroit chargé. Mais je jugeai

à propos de le détromper, parce que son desir de partir étoit fondé sur l'espérance du retour, & je ne voyois aucune occasion de le ramener dans sa patrie, à moins qu'on envoyât un vaisseau uniquement pour cela, & nous ne pouvions pas l'espérer. Il me parut très-injuste de prendre, à mon bord, un Habitant de ces Isles, sous des conditions que je ne serois pas le maître de remplir. D'ailleurs cet Indien nous étoit alors absolument inutile : plusieurs jeunes gens s'offrirent d'eux-mêmes à venir, à rester & à mourir à *Pretane*, ( nom qu'ils donnoient à notre pays, comme on l'a déjà dit. ) O-Too me pressa beaucoup d'en emmener un ou deux, qui acheteroient pour lui des plumes rouges à Amsterdam : il me protesta que s'ils ne revoyoient plus son Isle, il ne me voudroit point de mal. Quelques-uns de nos MM. souhaitoient aussi en prendre pour domestiques. Mais je résistai à toutes les sollicitations de cette espèce, parce que je savois, par expérience, qu'ils ne nous seroient d'aucune utilité pendant le Voyage, & mes vues ne s'étendoient pas plus loin. Ce qui me détermina, c'est que je me croyois obligé de veiller à leur bien-être pour le reste de leur vie ; &, en effet, je contractois des obligations à leur égard, puisqu'on ne pouvoit pas les tirer de leur patrie sans mon consentement. Ann. 1774. Mai.

LE LENDEMAIN, au matin, Œdidée se rendit à bord, & m'apprit qu'il se décidoit à rester dans l'Isle ; mais M. Forster le détermina à nous accompagner à Uliétéa. 14.

« IL PRÉSENTA au Capitaine Cook plusieurs Insulaires de
» Bolabola, dont l'un étoit son frere. Ils demandoient à être
» transportés aux Isles de la Société, & M. Cook y consentit
» de bon cœur.

Ann. 1774. Mai.

» Tout transporté de joie, il nous annonça, en » secret, qu'il avoit partagé la couche d'Obéréa la nuit » derniere : il regardoit cette faveur signalée, comme une » marque de distinction, & il nous montra plusieurs pièces » de l'étoffe la plus fine qu'elle lui avoit donnée. Obéréa, » malgré sa vieillesse, conservoit donc encore des desirs » très-vifs. »

Bientôt après, Towha, Poatatou, Oamo, Happi, Obéréa, & quelques autres de nos Amis, nous apporterent des fruits, &c. Pour monter Towha sur le vaisseau, « on laissa » tomber un fauteuil, soutenu par des cordes, & nous le » tirâmes en haut ; ce qui lui fit un grand plaisir, & ce » qui étonna beaucoup ses Compatriotes. » On l'assit ensuite sur une chaise, au milieu du gaillard : sa femme étoit avec lui. Parmi divers présens que je fis à ce Chef, il y avoit un pavillon Anglois, qui l'enchanta d'autant plus, que je lui en appris l'usage.

« Nous parlames de l'expédition projetée contre » Eiméo, & Towha continua de nous assurer qu'elle auroit » lieu immédiatement après notre départ. Malgré sa mala- » die, il étoit déterminé à commander la flotte en personne : » il nous dit que sa vie étoit peu importante, puisqu'il ne » pouvoit pas être long-tems utile à son pays ; quoique très- » infirme, il étoit fort gai ; tous ses sentimens annonçoient le » véritable héroïsme : il prit congé de nous avec une ten- » dresse & une cordialité extrêmes. »

Dès que nous eûmes renvoyé nos Amis, nous apperçûmes un grand



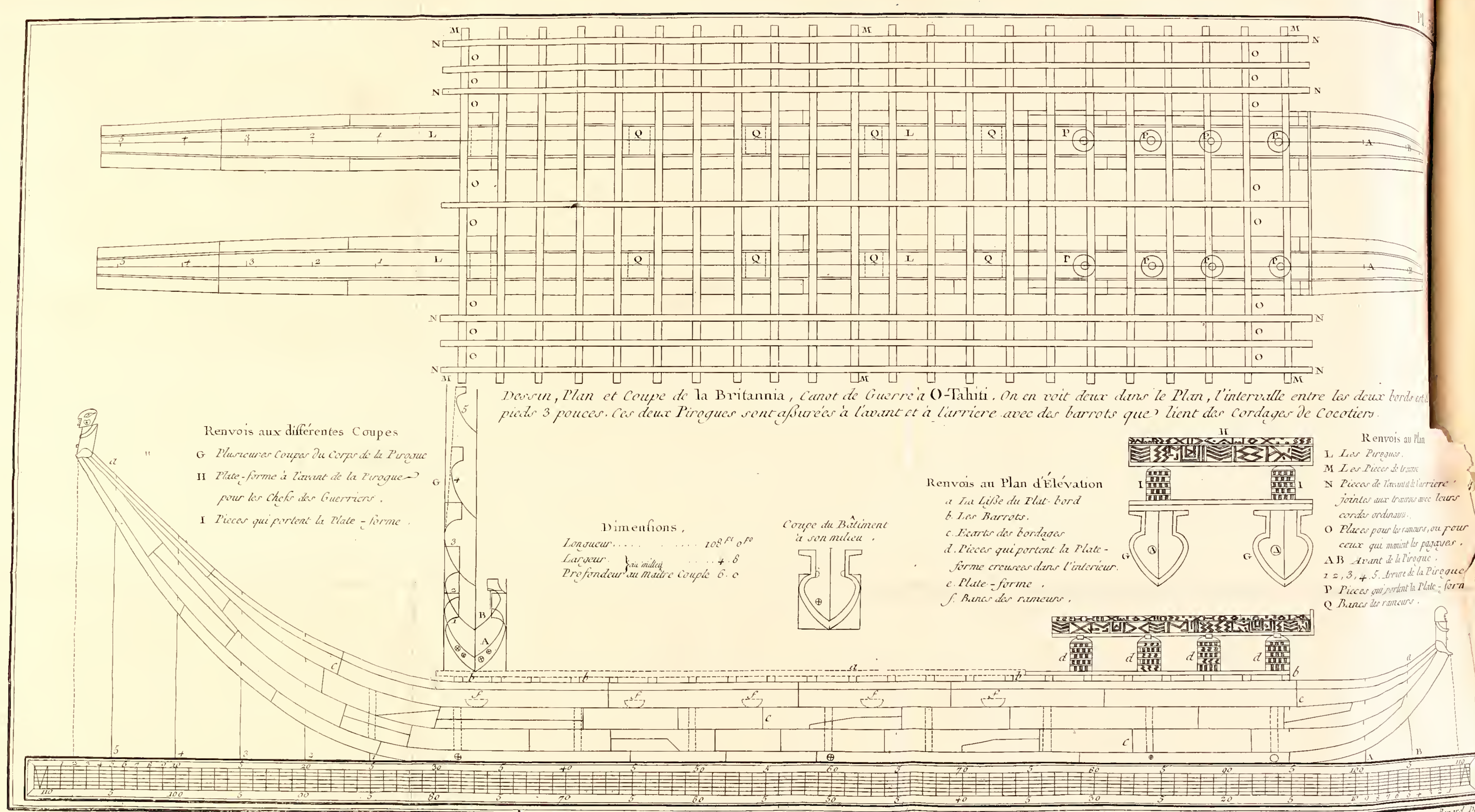
FLOTTE D'OTAHITI ASSEMBLÉE À OPAREE.

un grand nombre de pirogues de guerre, doublant la pointe d'O-Parrée. Voulant les examiner de plus près, je me rendis en hâte, sur la côte, avec quelques-uns de nos Messieurs : j'arrivai avant que les pirogues eussent débarqué, & j'eus occasion de voir de quelle maniere elles approchent du rivage : quand elles se trouverent devant l'endroit, où elles projetoient d'atterrer, elles se formerent en divisions, composées de trois ou quatre bâtimens ; ( peut-être qu'il y en avoit un peu plus dans chaque division, ) qui se suivoient de près, & ensuite chaque division, l'une après l'autre, pagaya, de toutes ses forces, vers le rivage : la manœuvre s'exécuta d'une maniere si adroite, qu'elles formerent, le long de la greve, une ligne qui n'avoit pas un pouce d'inflexion. Les Rameurs étoient excités par leurs Chefs, placés sur les plates-formes, & dirigés par un homme qui tenoit une baguette à la main, & qui occupoit l'avant de la pirogue du milieu. Ce Conducteur annonçoit aux Rameurs, par des paroles & par des gestes, quand ils devoient pagayer tous à-la-fois ; quand l'un des côtés devoit s'arrêter, &c. Les pagayes de gouvernail ne suffisoient pas pour la marche. La promptitude de tous leurs mouvemens prouvoit leur habileté dans la manœuvre. Après que M. Hodges eut dessiné la flotte, telle qu'elle étoit le long de la côte, nous mîmes à terre, & nous allâmes à bord de plusieurs de ces pirogues, afin de les mieux contempler. La flotte, composée de quarante voiles, & équippée de la même maniere que celle dont on a parlé plus haut, appartenoit au petit district de Tettaha, & elle venoit à O-Parrée passer, comme la premiere, la revue du Roi. Elle étoit suivie de quelques petites doubles pirogues, qu'ils appelloient *maraïs*, & qui avoient, à l'avant, une

ANN. 1774. Mai.

Ann. 1774. Mai.

eſpèce de double couchette couverte de feuilles vertes, chacune ſuffiſante pour contenir un homme. Ils nous dirent que c'eſt-là où l'on dépoſe les morts : je ſuppoſe qu'ils vouloient parler des Chefs, car autrement ils devroient perdre peu de monde dans les combats. O-Too, qui étoit préſent, eut la bonté d'ordonner, à ma priere, à quelques-unes des troupes, de faire leur exercice. Deux détachemens commencerent d'abord avec des maſſues; mais ce combat finit tout de ſuite : de ſorte que je n'eus pas le tems de faire des obſervations. Ils livrerent enſuite un combat ſingulier, & ils montrerent avec beaucoup de preſteſſe les différentes manieres de ſe battre; ils paroient fort adroitement les coups que leurs adverſaires eſſayoient de leur porter. Ils étoient armés de maſſues & de piques, qu'ils lançoient comme des darts. Ils faiſoient un ſaut en l'air, pour éviter les coups de maſſues qu'ils tâchoient de s'appliquer ſur les jambes, & afin d'éviter ceux qui menaçoient leur tête, ils ſe couchoient un peu & ſautoient de côté: ainſi, le coup portoit à terre. Ils paroient les coups de pique ou de dart, à l'aide d'une pique qu'ils tenoient droit devant eux, qu'ils inclinoient enſuite plus ou moins, ſuivant la partie du corps qu'attaquoit leur antagoniſte; en remuant un peu la main à droite ou à gauche, ils échappoient facilement, & d'une maniere aiſée, à toutes les bottes. Il me ſembla que, lorſqu'un combattant avoit paré les coups de l'autre, il ne profitoit pas de l'avantage qui s'offroit à lui. Par exemple, après avoir paré un dart, il ſe tenoit toujours ſur la défenſive, & il laiſſoit ſon antagoniſte en prendre un autre : il ne profitoit pas du tems pour le transpercer. Ces champions ne portoient aucun vêtement ſuperflu. Les Spectateurs leur enleverent une ou


Pl.
Dessin, Plan et Coupe de la Britannia, Canot de Guerre à O-Tahiti. On en voit deux dans le Plan, l'intervalle entre les deux bords est
pieds 3 pouces. Ces deux Pirogues sont assurées à l'avant et à l'arriere avec des barrots que lient des Cordages de Cocotiers.
Renvois aux différentes Coupes
G Plusieures Coupes du Corps de la Pirogue
H Plate-forme à l'avant de la Pirogue pour les Chefs des Guerriers.
I Pieces qui portent la Plate-forme.
Dimensions,
Longueur . . . . . . . . . 108 Pi. 0 Po.
Largeur } au milieu . . . 4. 8
Profondeur au Maître Couple 6. 0
Coupe du Bâtiment à son milieu.
Renvois au Plan d'Elévation
a La Lisse du Plat-bord
b. Les Barrots.
c. Ecarts des bordages
d. Pieces qui portent la Plate-forme creusees dans l'interieur.
e. Plate-forme.
f. Bancs des rameurs.
Renvois au Plan
L Les Pirogues.
M Les Pieces de traver
N Pieces de l'avant et de l'arriere jointes aux traverses avec leurs cordes ordinaires.
O Places pour les rameurs, ou pour ceux qui manient les pagayes.
A B Avant de la Pirogue.
1 2, 3, 4. 5. Armure de la Pirogue
P Pieces qui portent la Plate-forn
Q Bancs des rameurs.
Benard Dir.

deux pièces d'étoffes dont ils étoient couverts, & ils nous les donnerent. Dès que le combat eut fini, la flotte partit, sans suivre aucun ordre. Chaque bâtiment s'empressa de gagner le large le premier, & nous allâmes accompagner O-Too à un de ses chantiers, où on construisoit deux grandes *pahies ;* chacune avoit cent huit pieds de long. On étoit prêt à les lancer, & on vouloit en faire une double pirogue. Le Roi me demanda un grapin & une corde; j'y ajoutai un pavillon Anglois, (dont il connoissoit très-bien l'usage,) & je le priai de donner au *pahie* le nom de *Britannia*. Il y consentit, & elle reçut effectivement ce nom.

Ann. 1774. Mai.

« L'HOMME qui commandoit la manœuvre avec une ba-
» guette à la main, peut être comparé au Κελευςης des
» navires des anciens Grecs, & cette flotte de Taïti nous
» rappella souvent les forces navales qu'employoit cette
» Nation dans les premiers tems de son Histoire. Les Grecs
» étoient sans doute mieux armés, parce qu'ils se servoient
» les métaux; mais on voit, par les écrits d'Homere, qu'ils
» combattoient sans ordre, & que leurs armes étoient aussi
» simples que celles de Taïti. Les efforts réunis de la Grece
» contre Troye, ne furent guères plus considérables que
» l'armement d'O-Too contre l'Isle d'Eiméo, & il y a
» apparence que les *mille Carinae* si célébrées, n'étoient
» guères plus formidables qu'une flotte de grandes pirogues,
» qui exigent de cinquante à cent vingt hommes pour les
» manœuvrer. La navigation des Grecs ne surpassoit pas
» celle des Taïtiens d'aujourd'hui par son étendue, car elle
» se bornoit à de courtes traversées d'une Isle à l'autre; &
» comme les étoiles, pendant la nuit, dirigeoient les

Ann. 1774. Maî.

» Navigateurs, dans l'Archipel, elles guident aussi les Insulaires de la Mer Pacifique. Les Grecs avoient de la bravoure, & les blessures nombreuses des Chefs de Taïti, sont des preuves de leur courage & de leur intrépidité. Il paroît que, dans les batailles, leur imagination s'exalte jusqu'à la phrénésie, & que leur bravoure est toujours en accès. D'après les combats d'Homere, il est évident que l'héroïsme, qui produisoit les exploits que raconte le Poëte Grec, étoit exactement de la même nature. Qu'il nous soit permis de prolonger encore un peu cette comparaison. On nous peint les Héros d'Homere, comme des hommes d'une grosseur & d'une force plus que naturelles. Les Chefs de Taïti, comparés au bas-peuple, sont si supérieurs, par leur stature & l'élégance de leurs formes, qu'ils paroissent être d'une race différente *(a)*. Leurs estomacs, d'une dimension prodigieuse, exigent une quantité extraordinaire d'alimens. On remarque que les Héros du siége de Troye, & les Chefs de Taïti sont fameux, par la quantité d'alimens qu'ils consomment, & il paroît que les Grecs n'aimoient pas moins le porc que les Taïtiens d'aujourd'hui. On observe la même simplicité de mœurs dans les deux Nations, & leur caractere est également hospitalier, affectueux & humain. Il y a même de la ressemblance dans leur constitution politique. Les Chefs des districts de Taïti, sont des Princes puissans qui n'ont pas plus de respect pour O-Too, que les Grecs n'en

*(a)* Cette différence de taille a engagé M. de Bougainville à dire qu'il y a réellement deux races différentes. *Voyez* son Voyage autour du Monde.

» avoient pour Agamemnon, & on parle si peu du bas-peuple » dans l'Iliade, qu'on a lieu de supposer qu'il étoit d'aussi » peu d'importance que les Towtows de la Mer du Sud. » Enfin je pense que la ressemblance pourroit être poussée » plus loin; mais je n'ai voulu que l'indiquer sans abuser de » la patience des Lecteurs. Ce que j'ai dit, prouve assez que » les hommes, parvenus au même degré de civilisation, » se ressemblent les uns les autres plus que nous ne le » croyons, même aux deux extrémités du monde. Je se» rois fâché d'avoir fait ces courtes observations, si elles » engageoient un Ecrivain systématique à trouver une ori» gine commune aux Grecs & aux Habitans de la Mer du » Sud. La manie de rapprocher les Egyptiens & les Chi» nois, par exemple, a excité tant de disputes dans ces » derniers tems, que les vrais Savans desirent qu'elle ne » devienne pas une maladie contagieuse. »

TOWHA me donna un cochon & une tortue qui pesoit environ soixante livres. Il fit mettre l'un & l'autre, en secret, dans notre chaloupe, parce que ce don déplaisoit à quelques-uns de ses Grands, qui par-là étoient privés d'un régal. Il m'offrit aussi un gros goulu, qu'on tenoit prisonnier dans une crique; ( on lui avoit coupé quelques-unes de ses nageoires, pour qu'il ne pût pas s'échapper) mais le porc & le bon poisson, que nous venions de manger sur cette Isle, nous inspiroit du dédain pour un poisson si grossier. Le Roi & son premier Ministre, Tee, vinrent dîner avec nous à bord, & ils nous firent ensuite des adieux très-touchans. Le Prince ne cessa pas de me solliciter de retourner encore à Taïti; &, avant de sortir du vaisseau, il prit un

Ann. 1774. Mai.

jeune-homme par la main, & il me le présenta, en me priant de le mener à Amsterdam, où il l'envoyoit chercher des plumes rouges. Je lui dis que, sachant qu'il ne reviendroit point, il m'étoit impossible de l'embarquer ; mais que si jamais quelque vaisseau abordoit de la Grande-Bretagne à Taïti, je lui enverrois ou je lui apporterois des plumes rouges en abondance. Cette promesse parut le satisfaire ; le jeune-homme avoit grande envie de partir, & si je n'avois pas résolu de n'emmener aucun Insulaire (outre Œdidée s'il vouloit s'en venir), & si je n'avois pas refusé, la veille, à M. Forster la permission de prendre un petit domestique, j'y aurois consenti. O-Too demeura dans sa pirogue aux côtés du vaisseau, jusqu'à ce que nous fûmes sous voiles. Alors il pagaya vers la côte, & il fut salué de trois coups de canons.

« O-Too proposa à mon Pere & à M. Hodges de rester à » Taïti, & il lui promit très-sérieusement de les faire Arée » ou Chefs des riches cantons d'Oparrée & de Matavaï ; je » ne sais si cette invitation avoit des motifs d'intérêt, ou si » elle provenoit uniquement de la bonté de son cœur. » Nous quittâmes cet aimable Prince avec l'émotion & » la tristesse naturelle en pareilles occasions. »

Un des aides du Canonier fut si enchanté de la beauté de l'Isle & du caractere de ses habitans, qu'il forma le projet d'y rester. Sachant bien qu'il ne pouvoit pas l'exécuter tant que nous serions dans la baie, dès que nous en fûmes dehors, & qu'on eut rentré les chaloupes, & déployé les voiles, il se jetta à l'eau : il étoit bon nageur ; mais on le découvrit

bientôt : un bateau le pourſuivit ſur la chaloupe & le reprit. On obſerva à mi-chemin, entre la Réſolution & le rivage, une pirogue qui ſembloit nous ſuivre ; mais qui étoit deſtinée à le prendre à bord ; dès que les Taïtiens, qui la montoient apperçurent notre bateau, ils ſe tinrent éloignés ; notre déſerteur avoit concerté ſon plan avec eux, & O-Too qui en fut inſtruit, l'avoit encouragé.



« ILS ESPÉROIENT, avec raiſon, qu'un Européen leur » procureroit de grands avantages. »

EN CONSIDÉRANT la poſition de ce fuyard, il ne parut pas ſi coupable ; & le deſir qu'il avoit de reſter à Taïti me ſembla moins extraordinaire. Il étoit Irlandois de naiſſance, & il avoit ſervi dans la Marine Hollandoiſe. Je le pris à Batavia au retour de mon premier Voyage, & il ne m'avoit pas quitté depuis. Je ne lui connoiſſois ni Parens ni Amis, & rien ne l'engageoit à habiter un coin du monde plutôt qu'un autre. Toutes les Nations lui étoient indifférentes ; & où pouvoit-il goûter plus de bonheur que ſur une de ces Iſles ? Là, ſous le plus beau climat de la terre, il alloit jouir des beſoins & des aiſances de la vie, & achever des jours dans la tranquillité & l'abondance. Je crois que je lui aurois accordé mon conſentement s'il me l'avoit demandé, avant l'appareillage.

« LA RÉSOLUTION de ce Déſerteur étoit fort raiſonnable ; » quand il auroit eu des liaiſons de parenté ou d'amitié en » Angleterre, il ne pouvoit pas eſpérer d'y être auſſi heureux

Ann. 1774. Mai.

» que l'eſt le dernier des Taïtiens. A ſon retour dans la » Grande-Bretagne, au-lieu de ſe repoſer après une navi- » gation ſi longue & ſi pénible, il jugea avec raiſon qu'on » le conduiroit ſur un autre vaiſſeau, où il auroit à eſſuyer » les mêmes fatigues & les mêmes veilles. En ſuppoſant » qu'on lui permît de ſe repoſer quelques jours, il s'at- » tendoit à être ſaiſi au milieu de ſes plaiſirs, & à être » traîné de force à la défenſe de ſon pays, avec la perſpec- » tive d'être tué à la fleur de ſon âge, ou de reſter eſtropié; » s'il échappoit à ces malheurs, il devoit toujours gagner ſa » ſubſiſtance *à la ſueur de ſon front*; malédiction qu'on ne » reſſent pas à Taïti. Les travaux du bas-peuple, chez nous, » ſont continuels & ſouvent exceſſifs : avant de manger du » pain, il faut labourer la terre, recueillir, battre & moudre » le grain, il faut cultiver cent fois plus de productions que » n'en conſomme chaque individu, car on eſt obligé de » nourrir les animaux dont le ſecours eſt abſolument néceſ- » ſaire dans le labourage, pour acquérir la liberté de ſemer » la terre; d'acheter des vêtemens, indiſpenſables dans un » climat rigoureux; d'avoir des outils, &c. que d'ailleurs on » feroit aiſément de ſes propres mains, ſi l'agriculture ſeule » n'abſorboit pas toute l'attention. Le Commerçant, le Ma- » nufacturier & l'Artiſte doivent tous travailler avec une » égale aſſiduité, afin de fournir des marchandiſes au Fer- » mier qui leur donne du pain. Combien la vie molle des » Taïtiens eſt différente de celle-là! Deux ou trois arbres » à pain, qui croiſſent preſque ſans culture, & qui ſubſiſtent » plus qu'un homme, fourniſſent à chaque Particulier une » nourriture fraîche & abondante les trois quarts de l'année:

» ils en font

» ils en font fermenter, & ils en conservent pour les trois » autres mois; les plantes qui, à Taïti, demandent le plus » de soins, comme les choux & les racines d'Eddo, en » exigent beaucoup moins que nos choux & que les her- » bages de nos jardins. On plante un arbre à pain, en » détachant une de ses branches, qu'on fiche en terre; » la banane, dont la riche grappe semble un poids trop » pesant pour une tige herbacée, se reproduit du pied de » la racine; le palmier royal, qui est tout-à-la-fois l'orne- » ment de la plaine & d'une extrême utilité aux Habitans; » la pomme d'or, dont nous avons éprouvé les effets salu- » taires, & beaucoup d'autres fruits y viennent en si grande » abondance, & avec si peu de peine, que je pourrois les » appeller spontanés. La fabrique des étoffes est un passe- » tems agréable, & la construction des cabanes & des pi- » rogues, ainsi que la manufacture des outils & des armes, » sont des occupations amusantes, parce que les ouvriers » jouissent seuls du fruit de leurs travaux; ils passent donc » la plupart de leurs jours dans un cercle de jouissances » variées, au milieu d'un pays où la Nature a répandu des » paysages charmans, où la température de l'air est chaude, » mais rafraîchie sans cesse par une brise de mer, & où le » Ciel est presque toujours serein : ce climat & ses produc- » tions exquises contribuent à la force & à l'élégance de » leurs formes : ils sont tous bien proportionnés; & quelques- » uns auroient servi de modèle à Phidias ou à Praxitele; » leurs traits ont de la douceur, & leur visage ne porte » point l'empreinte des passions; leurs grands yeux, leurs » sourcils arqués, & leurs fronts élevés, donnent de la no- » blesse à leur tête, qu'ornent d'ailleurs une barbe fournie

ANN. 1774. Mai.

ANN. 1774. Mai.

» & de beaux cheveux (*a*); les femmes, compagnes de leur » félicité, sont très-intéressantes, comme on l'a dit tant de » fois. On trouve dans la vie de ces Insulaires l'uniformité » du bonheur : ils se levent avec le soleil, & ils vont se laver » à la riviere ou à la fontaine; ils passent le matin à travailler » ou à se promener, jusqu'à ce que la chaleur augmente : » ils se retirent alors dans leurs habitations, où ils se reposent » à l'ombre d'un arbre : là, ils s'amusent à lisser leurs che- » veux, ou à les parfumer d'huile odorante, ou ils jouent » de la flûte & chantent, ou enfin ils écoutent le ramage » des oiseaux. A midi, ils dînent; après leur repas, ils » reprennent leurs amusemens domestiques, & l'on re- » marque, durant cet intervalle, une affection mutuelle » répandue dans tous les cœurs. Nous avons souvent joui » de ce spectacle d'innocence & de bonheur; les saillies » gaies sans malice, les contes simples, la danse joyeuse, & » un souper frugal amenent le soir : on se lave une seconde » fois à la riviere, & on finit ainsi la journée sans inquié- » tude & sans peine.

» Il faut convenir que ces avantages, attrayans pour » les ames très-honnêtes, le sont bien davantage pour ceux » qui n'ont rien de plus à cœur que les jouissances char- » nelles; &, quand on ne supposeroit pas des vues bien » élevées au Matelot dont on a fait mention, il ne faut pas » s'étonner qu'une vie si douce l'ait séduit. Peut-être

(*a*) Les autres Navigateurs ont dit que les Taïtiens arrachent les poils de la lévre supérieure, de la poitrine, & des aisselles : mais cette coutume n'est pas générale; les Chefs, en particulier, & le Roi lui-même, conservent leurs moustaches.

» qu'accoutumé à l'activité, à l'agitation des passions; peut-ANN. 1774. Mai.
» être qu'habitué à porter ses pensées sur le passé & l'avenir ; » peut-être que connoissant une quantité innombrable d'ob» jets ignorés des Taïtiens, il auroit été bientôt fatigué » d'une tranquillité monotone, convenable seulement à un » Philosophe qui s'est dégoûté du monde, ou à un Peuple » dont les pensées sont simples & bornées, car les idées de » bonheur sont infiniment variées dans les différentes Na» tions & dans les individus, suivant les mœurs & les prin» cipes de chacun, & suivant le degré de civilisation où on » se trouve. »

DÈS qu'on eut ramené le Matelot sur le vaisseau, je le fis mettre aux fers pour quinze jours, & je gouvernai pour Huaheine, afin d'y voir nos Amis; mais, avant de quitter Taïti, il est à propos de parler de l'état actuel de cette Isle, d'autant plus qu'elle avoit beaucoup changé depuis huit mois.

J'AI DÉJA INDIQUÉ les améliorations qui nous avoient frappé dans les plaines de Matavaï & d'O-parrée ; nous en observâmes également sur tous les autres cantons. Nous ne concevions pas comment, dans un espace de huit mois, ils avoient pu construire tant de grandes pirogues & de maisons. Les outils de fer qu'ils avoient tiré de nous & des autres Nations qui ont relâché dernièrement à cette Isle, contribuent sans doute à ce progrès ; & ils ne manquent pas d'ouvriers, ainsi qu'on le verra bientôt.

LE NOMBRE des cochons excitoit notre étonnement : lors de notre premiere relâche, ils n'étoient probablement pas

Ann. 1774. Mai.

aussi rares que nous l'imaginâmes; mais parce qu'ils ne vouloient pas nous en vendre, ils les avoient soustrait à nos regards. Quoi qu'il en soit, nous en prîmes, cette fois, autant que nous en pûmes consommer, & même nous en embarquâmes quelques-uns.

Pendant le séjour que je fis à Taïti, l'année précédente, j'avois une opinion assez défavorable des talens d'O-Too. Les progrès que je remarquai dans l'Isle, depuis cette époque, me convainquirent de mon erreur, & c'est sûrement un homme de mérite. Il est vrai qu'il est entouré de Conseils judicieux, qui, je crois, ont une grande part au gouvernement; au fond, je ne sais pas jusqu'où s'étend son pouvoir, comme Roi, ni quelle autorité il a sur les Chefs. Tout paroissoit d'ailleurs avoir concouru à l'état florissant de l'Isle. Sans doute il y a des divisions parmi les Grands de cet Etat, ainsi que dans la plupart des autres pays : autrement, pourquoi le Roi nous disoit-il que Towha l'Amiral, & Potatow, deux principaux Chefs, n'étoient pas ses Amis? Nous le crûmes jaloux de la puissance considérable dont ils jouissoient; car, dans toutes les occasions, il sembloit rechercher leurs bonnes graces. Nous avons lieu de penser qu'ils venoient de lever le plus grand nombre de bâtimens & d'hommes que pouvoit fournir l'Isle, pour marcher contre Eiméo, & qu'ils alloient commander tous les deux cette expédition, qui, à ce qu'on nous dit, devoit commencer cinq jours après notre départ. Wahéatua, Roi de Tiarrabou, avoit promis d'envoyer une flotte qui se joindroit à celle d'O-Too, afin de l'aider à réduire à l'obéissance le Chef d'Eiméo. Il semble me souvenir qu'on nous apprit qu'un jeune Prince étoit un des

Commandans. On imagine qu'une Isle aussi petite qu'Eiméo, ne pouvant braver les forces réunies de ces deux Royaumes, entreprit de terminer la querelle par une négociation; mais on ne nous a rien dit de pareil, au contraire, on ne parloit que de combattre; Towha me protesta plus d'une fois qu'il y mourroit, ce qui prouve l'idée qu'il se formoit de cette guerre. Œdidée m'assura que la bataille se donneroit en mer, & dans ce cas, l'ennemi avoit une flotte à-peu-près égale à celle qui alloit l'attaquer; ce qui ne me paroît pas probable. Il y avoit d'autant plus d'apparence que les Insulaires d'Eiméo resteroient à terre sur la défensive, qu'ils suivirent ce plan cinq ou six ans auparavant, quand ils furent assaillis par les Habitans de Tiarrabou, qu'ils repoussèrent. Cinq Officiers-Généraux dirigeoient cette expédition, & O-Too étoit du nombre : s'il nous les ont nommés suivant le rang qu'ils occupoient, O-Too ne remplissoit que la troisieme place dans le commandement. Cela est assez vraisemblable, puisqu'étant jeune, il ne pouvoit pas avoir assez d'expérience pour commander en Chef dans une campagne qui exigeoit beaucoup d'habileté & de savoir.

J'AVOUE que j'aurois volontiers resté cinq jours de plus à Taïti, si j'avois été sûr que l'expédition auroit lieu; mais nous jugeâmes qu'ils desiroient notre départ, & qu'ils ne vouloient pas commencer leur campagne tant que nous serions parmi eux. On nous avoit dit, pendant tout notre séjour, qu'on ne se battroit que dans dix lunes; & ce ne fut que la veille de notre appareillage, qu'O-Too & Towha convinrent qu'ils alloient livrer bataille, cinq jours après que nous aurions mis à la voile; comme si cet espace de tems

Ann. 1774. Mai.

eût été néceſſaire pour achever leurs préparatifs. En effet, nous occupions une partie de leur tems & de leur attention. Je remarquois que, depuis pluſieurs jours, O-Too & les autres Chefs ne ſollicitoient plus nos ſecours : ayant été beaucoup importuné là-deſſus, je leur avois promis que ſi leur flotte partoit au moment de notre appareillage, je marcherois, avec eux, contre Eiméo ; mais ils ne me parlerent pas depuis ſur cet objet. En examinant cette affaire, ils avoient probablement conclu qu'ils ſeroient bien plus en ſûreté ſans moi ; ils ſavoient que je donnerois la victoire à qui je voudrois, & que peut-être je ne ferois que dépouiller les vainqueurs & les vaincus. Quelques fuſſent leurs raiſons, ils ſouhaitoient d'être débarraſſés de nous, avant de rien entreprendre. Ainſi, nous fûmes privés de voir l'équippement de toute la flotte ; nous aurions peut-être été témoins d'un combat de mer ; ce qui nous auroit inſtruit de leurs manœuvres.

Je n'ai jamais pu découvrir combien de vaiſſeaux composeroient cette expédition : je n'en ai vu que deux cens dix, outre de petites pirogues deſtinées à ſervir de bâtimens de tranſport, &c. & outre la flotte de Tiarrabou, ſur la force de laquelle on ne nous a rien dit. Je n'ai pas pu ſavoir non plus le nombre d'hommes néceſſaires pour équipper cette flotte : quand je le demandois, les Inſulaires répondoient, *warou, warou, warou*, Te Tata, c'eſt-à-dire, *beaucoup, beaucoup, beaucoup* d'hommes, comme ſi cette quantité eût ſurpaſſé toutes les évaluations de leur arithmétique. En comptant quarante hommes pour chaque piroque de guerre, & quatre pour chacune des autres, ſuppoſition qui paroît modérée,

le nombre sera de neuf mille. On est étonné de la force de cette armée, levée seulement dans quatre districts; & même celui de Matavaï ne fournissoit pas le quart de sa flotte. On vient de dire que ce calcul ne comprend point celle de Tiarrabou; & peut-être aussi que d'autres districts armoient alors de leur côté de nouvelles pirogues. Je crois cependant que toute l'Isle ne faisoit pas des préparatifs en cette occasion; car nous n'en avons remarqué aucun à O-Parrée. D'après ce que nous avons vu, & d'après ce que nous avons appris, je pense que le Chef, ou les Chefs de chaque canton, avoient la sur-intendance de l'équippement de la flotte de leur district; mais, l'équippement formé, toutes les pirogues passoient en revue devant le Roi de qui elles relevent en dernier lieu: de cette maniere, il connoît l'état de toutes ses forces, avant qu'elles entrent en campagne.

ON A DÉJA OBSERVÉ que cent soixante pirogues de guerre appartenoient à Attahourou & à Ahopata, quarante à Tettaha, & dix à Matavaï, qui n'y envoyoit pas le quart de ses forces. En admettant que chaque district de l'Isle (il y en a quarante-trois) arme le même nombre de pirogues que Tettaha, on trouvera que toute l'Isle peut équipper mille sept cens vingt pirogues de guerre, & soixante-huit mille hommes, à quarante hommes pour chaque bâtiment (*a*).

(*a*) « M. Forster fait un autre calcul; il dit, si chacun des quarante-» trois districts arme vingt pirogues de guerre, à trente-cinq hommes » chacune, il n'y auroit pas, dans toute la flotte, moins de trente » mille hommes, sans compter les bateaux de suite; &, si ces Guer-» riers formoient le quart de la population, l'Isle doit contenir au » moins cent vingt mille Habitans. » M. Forster ajoute: « Qu'il a » reconnu, dans la suite, que ce calcul n'étoit pas assez considérable. »

Ann. 1774. Mai.

Et, comme les Guerriers ne peuvent pas prendre plus d'un tiers de la population des deux fexes, y compris les enfans, toute l'Isle contient au moins deux cens quarante mille Habitans, nombre qui me parut incroyable au premier moment; mais quand je réfléchis à ces essaims de Taïtiens, qui frappoient nos regards par-tout où nous allions, je fus convaincu que cette évaluation n'est pas trop grande. Rien ne prouve mieux la fertilité & la richesse de ce pays, qui n'a pas quarante lieues de tour.

L'Isle ne formoit jadis qu'un Royaume : j'ignore depuis quand elle est divisée en deux États. Les Rois de Tiarrabou sont une branche de la famille de ceux de O-Poureonu : les deux Princes sont aujourd'hui proches parens; & je crois que le premier dépend, en quelque sorte, du second. O-Too est appellé *Earée de Hie* de toute l'Isle; & on nous a dit que Wahéatua, Roi de Tiarrabou, se découvroit devant lui, ainsi que le dernier de ses Sujets. Cet hommage est dû à O-Too comme *Earée de Hie* de l'Isle, à Tarevatou son frere, & à sa sœur cadette; à l'un, comme héritier; & à l'autre, comme héritier apparent : sa sœur aînée, étant mariée, n'a pas droit à cette vénération.

*Les Eowas* & les *Whannos* paroissoient quelquefois couverts devant le Roi; mais nous n'avons jamais pu savoir si c'étoit par politesse, ou s'ils y sont obligés, en vertu de leur place: ces hommes, les principaux personnages qui entourent le Roi & qui forment sa Cour, sont ordinairement

& peut-être

& peut-être toujours ses parens. Tee, dont j'ai parlé si souvent, étoit de ce nombre. On nous a dit que les *Eowas*, qui occupent le premier rang, servent par tour & par journée; ce qui nous les fit appeller les Gentilshommes de service : je ne puis pas assurer que nous ne nous trompions point en ceci. Tee quittoit rarement le Roi; en effet, sa présence étoit nécessaire, parce qu'il étoit plus en état de traiter les affaires qui se passoient entre nous & le Prince; on le chargeoit toujours de cette commission, & j'ai lieu de croire qu'il l'exécutoit à la satisfaction des deux Parties.

ANN. 1774. Mai.

IL EST FACHEUX que nous connoissions si superficiellement ce Gouvernement; car nous ne savons point par quelle liaison & par quel rapport, tant de classes, d'ordres, de fonctions & d'emplois différens, forment un corps politique. Je suis sûr cependant que c'est une espèce d'administration féodale; &, s'il est permis d'en juger, d'après ce que nous avons vu, elle a de la stabilité, & sa forme n'a rien de vicieux.

LES *EOWAS* & les *Whannos* mangent toujours avec le Roi : excepté les *Towtows*, je ne sache pas qu'aucun Insulaire soit excepté de ce privilége; mais il n'est point ici question des femmes, qui ne mangent jamais avec les hommes, de quelque rang qu'elles soient.

MALGRÉ cette espèce d'établissement monarchique, la personne ou la Cour d'O-Too n'avoit rien qui pût, aux yeux d'un Etranger, distinguer le Roi de ses Sujets : je ne l'ai jamais vu vêtu que d'une pièce commune d'étoffe,

Ann. 1774. Mai.

enveloppée autour de ses reins; de maniere qu'il sembloit fuir toute pompe inutile, & il mettoit plus de simplicité dans ses actions qu'aucun autre des *Earées*. Je l'ai observé pagayant, avec les autres Rameurs, quand il venoit au vaisseau, ou qu'il s'en retournoit, & même lorsque quelques-uns de ses *Toutous* assis, le regardoient & ne faisoient rien. Tous ses Sujets l'abordent & lui parlent librement, & sans la moindre cérémonie, par-tout où ils le rencontrent. J'ai remarqué que les Chefs de ces Isles sont plus aimés que craints par le Peuple. Ne peut-on pas en conclure qu'ils gouvernent avec douceur & avec équité?

On a dit que Wahéatua, Roi de Tiarrabou, est parent d'O-Too, qui l'est aussi des Chefs d'Eiméo, Tapammannoo, Huaheine, Uliétéa, O-Taha & Bolabola; car ils sont tous alliés à la famille Royale de Taïti. C'est un usage parmi les *Earées*, & les autres Insulaires d'un rang distingué, de ne jamais se marier avec les *Toutous*, ou dans des classes inférieures à la leur. Ce préjugé est probablement une des grandes causes qui produisent les Sociétés appellées Earéeoies *(a)*. Il est sûr que ces Sociétés empêchent beaucoup l'accroissement des classes supérieures, dont elles sont uniquement composées; car je n'ai jamais oui-dire qu'un *Toutou* fût *Earréoy*, ni qu'il pût sortir de la classe dans laquelle il est né.

---

(*a*) Voyez, dans la Relation du premier Voyage, des détails sur ces Sociétés singulieres, où un grand nombre d'hommes & de femmes se réunissent en corps, & mettent, dit-on, en commun, leurs épouses & leurs maris.

J'AI DÉJA EU OCCASION de parler de la paſſion extraordinaire des Taïtiens pour les plumes rouges; ils les nomment *oora*, & celles qu'ils appellent ooravine, & qui croiſſent ſur la tête d'un perroquet verd, ſont auſſi précieuſes à leurs yeux, que les diamans le ſont en Europe. Ils mettent un grand prix à toutes les plumes rouges; mais ils en mettent un particulier à celles-ci, & ils ſavent très-bien diſtinguer les unes des autres: pluſieurs de nos Matelots eſſayerent de les tromper, en teignant d'autres plumes, mais leur fourberie ne put pas réuſſir. Ils en forment des panaches de huit ou dix, & ils les attachent à l'extrémité d'une petite corde d'environ trois pouces de long, faite des groſſes fibres extérieures de la noix de cocos, & ſi bien torſe qu'elle eſt ferme comme un fil-d'archal, & ſert de queue au panache. Ils les emploient comme des ſymboles des Eatuas ou des Divinités, dans toutes leurs cérémonies religieuſes. Je les ai vu ſouvent tenir un de ces panaches, & quelquefois deux ou trois plumes ſeulement entre l'index & le pouce, & dire une priere, dont je ne comprenois pas un mot. Les Navigateurs qui aborderont déſormais à cette Iſle, doivent ſe pourvoir de plumes rouges: les mieux faites, & les plus petites, ſeront les meilleures: ils doivent auſſi y apporter une proviſion conſidérable de groſſes & de petites haches, de clous de fiche, de limes, de couteaux, de miroirs, de grains de verre, &c. Les draps de lit & les chemiſes auront du débit, ſur-tout parmi les femmes, comme l'expérience l'a appris à pluſieurs de nos Meſſieurs.

ANN. 1774.
Mai.

LES DEUX CHÈVRES que le Capitaine Furneaux donna au Roi O-Too, lors de notre derniere relâche, ſembloient

Ann. 1774. Mai.

devoir perpétuer leur race. La chèvre avoit déjà fait deux petits, devenus si gros que bientôt ils alloient engendrer; & elle étoit pleine pour la seconde fois. Les Taïtiens paroissoient aimer passionnément ces animaux, qui, étant fort bien nourris, s'accoutumoient au climat: on peut espérer que, dans quelques années, ces quadrupèdes se propageront jusques sur les Isles voisines, & qu'ainsi ils rempliront, peu-à-peu, toutes les terres de la Mer du Sud. Les moutons que nous y avions laissé étoient morts, excepté un, qui, à ce que nous comprîmes, vivoit encore. Nous y avons déposé en outre vingt chats, ainsi qu'à Uliétéa & à Huaheine.



# CHAPITRE XIV.

*Arrivée du Vaiſſeau à l'Iſle d'Huaheine. Récit d'une Expédition faite dans l'Iſle. Pluſieurs incidens ſurvenus pendant notre Relâche.*

« UN VENT FRAIS nous éloignoit de Taïti: nous regardions » toujours cette Iſle charmante, lorſqu'un autre ſpectacle » attira nos regards ſur les ponts. C'étoit une des plus belles » femmes de l'Iſle, qui avoit réſolu de venir avec nous à » Uliétéa, ſa patrie. Ses parens, qu'elle avoit quitté quelques » années auparavant pour s'enfuir avec ſon Amant, vivoient » encore, & ſa tendreſſe filiale la portoit à les revoir. Elle » ne craignoit point leur colère, au contraire, elle s'atten- » doit à en être bien reçue; en effet, ces Inſulaires par- » donnent aiſément les fautes de jeuneſſe. Comme O-Too » avoit défendu, expreſſément, à aucune de ſes ſujettes de » nous ſuivre, elle s'étoit cachée à bord durant la derniere » viſite de ce Prince; mais, ſe voyant alors en pleine mer, » elle ne craignit point de ſe montrer. Le frere d'Œdidée, » ſon domeſtique & deux autres Naturels de Bolabola, » nous accompagnerent auſſi: ils ſe fioient à des étrangers » qui avoient ramené ſi fidèlement un de leurs Compa- » triotes, & qui s'efforçoient de leur donner toutes ſortes » de marques d'amitié: leur compagnie anima notre con- » verſation & abrégea en quelque ſorte notre paſſage à

ANN. 1774. Mai.

Ann. 1774. Mai.

» Huaheine. La Taïtienne portoit l'habit complet d'un de » nos Officiers, & elle étoit si charmée de son nouveau » vêtement, qu'elle descendit à terre ainsi vêtue, dès qu'on » eut abordé. Elle dîna avec les Officiers sans le moindre » scrupule, & elle rit, des préjugés de ses Compatriotes, » avec toute la grace des femmes du monde. Si son édu- » cation avoit été soignée, elle auroit brillé par son esprit, » même en Europe, puisque son extrême vivacité, jointe » à des manieres très polies, la rendoit déjà supportable.

15. » Nous marchames toute la nuit, & le 15, au matin, » nous découvrîmes Huaheine. »

A une heure, après midi, je mouillai à l'entrée septentrionale du havre d'O-Wharre: les chaloupes mises en mer, remorquerent le vaisseau dans un lieu convenable; & on amarra avec une ancre de poste, & une ancre de toue, à moins d'une encablure de la côte. Durant les manœuvres, plusieurs Naturels vinrent nous faire une visite: le vieil Chef Orée, qui étoit à leur tête, m'offrit un cochon & d'autres présens, avec les cérémonies accoutumées.

« Ces Indiens nous demanderent des haches; mais » parce qu'il nous en restoit peu, nous les gardâmes pour » les grandes occasions. Le soir, il y eut un calme parfait, » & nous fûmes enchantés de voir & d'entendre les Insu- » laires, assis dans leurs maisons, le long de la côte autour » de leurs flambeaux, qui sont des noix huileuses, enfilés » à un mince bâton. »

16. Le lendemain, ils commencerent à nous apporter des

fruits. Je rendis la visite d'Orée, & je lui fis mes présens. Je lui donnai entr'autres choses des plumes rouges. Il en prit deux ou trois dans sa main droite, & les mettant ensuite entre l'index & le pouce, il dit une priere, à laquelle il me parut que les Spectateurs faisoient peu d'attention. On déposa bientôt après deux cochons dans ma chaloupe, & Orée & plusieurs de ses Amis vinrent dîner à bord avec nous. Après dîné, il m'exposa quels présens seroient plus agréables à lui & à ses amis; & il mit les haches & les clous au premier rang. En conséquence, je lui accordai ce qu'il demandoit: il voulut absolument distribuer mes dons aux autres, & il s'en acquitta à la satisfaction de tout le monde. Un jeune homme d'environ dix ou douze ans, son fils, ou son petit-fils, sembloit être le personnage le plus considérable, & il eut la plus grande part à ses libéralités.

ANN. 1774. Mai.

QUAND cette distribution fut finie, ils retournerent tous à terre.

« PORÉO LE JEUNE, Taïtien, qui s'étoit embarqué avec » nous huit mois auparavant, & qui s'étoit retiré à Uliétéa, » vint à bord dès le grand matin : il nous avoua qu'il étoit » resté parderriere, malgré lui, lors de notre départ; » qu'aimant une jolie fille, elle lui avoit donné un rendez- » vous, où il alla après avoir remis la poire à poudre du » Capitaine; qu'arrivé à l'endroit que lui fixoit sa belle » maîtresse, il fut attaqué par le pere de la fille & par » d'autres hommes, qui le dépouillerent de ses vêtemens » Européens, le battirent & le tinrent enfermé, jusqu'à ce » que nous fûmes sous voile; qu'il profita ensuite d'une

ANN. 1774. Mai.

» occasion pour passer à Huaheine, où l'hospitalité de ses » Amis avoit pourvu à sa subsistance, & qu'enfin il n'étoit » point dans la misere. On peut conclure de cette histoire » que les Habitans de ces Isles ne permettent pas toujours » à leurs enfans de suivre leurs propres inclinations; mais » quelques soient là-dessus leurs principes, le Pere de l'In- » dienne n'étoit point autorisé à prendre à Poréo ses habits.

» NOUS DESCENDÎMES, à terre, le plutôt qu'il nous fut » possible, & nous parvînmes aux lagunes que la mer forme » au Nord du havre: elles étoient environnées de marais, » remplis d'un grand nombre de plantes des Indes orien- » tales, & une vase visqueuse qu'à son apparence & à son » odeur fœtide, nous jugeâmes être de la même nature » que l'*hepar sulphuris*, en composoit les bords. Il y avoit » aux environs des troupes considérables de canards; mais » il étoit difficile d'en approcher, parce que nous enfonçions » dans la vase, dès que nous voulions y poser le pied. La » perspective de cette pièce d'eau est cependant très-agréable » & très-pittoresque; mais les émanations puantes passent » probablement pour mal-saines, car nous vîmes peu de ca- » banes autour de la bordure: du côté de la mer, ces lagunes » sont enfermées par un banc de corail étroit, couvert de » sable, un peu élevé, le long duquel nous trouvâmes » beaucoup de cocotiers: les marais vont delà en pente, » jusqu'à l'eau qui croupit. L'un des Naturels nous offrit » des noix de cocos, alors très-rares sur l'Isle. En revenant, » notre domestique, qui portoit un sac de plantes & un » second sac d'outils de fer, fut attaqué & terrassé par » cinq ou six Insulaires qui l'auroient dépouillé, si le

» Docteur

» Docteur Sparrman n'étoit accouru à son secours : les voleurs
» s'enfuirent avec une hache ; c'est la seconde fois que nos
» gens furent aussi audacieusement assaillis par les Indiens
» d'Huaheine, qui, en général, semblent plus licentieux
» sous le Gouvernement foible du vieil Orée, que ceux de
» Taïti ou des autres Isles de la Société.

ANN. 1774. Mai.

» CE VIEIL CHEF étoit plus indolent que lors de notre
» premiere relâche, & sa tête nous paroissoit fort affoiblie.
» Il avoit les yeux rouges & enflammés, & tout le corps
» écaillé & maigre. Il nous fut aisé d'expliquer ce chan-
» gement, quand nous apprîmes qu'il aimoit beaucoup la
» boisson enivrante qu'ils tirent du poivre, & qu'il en pre-
» noit de très-grandes quantités. Œdidée eut l'honneur de
» passer plusieurs nuits à boire avec lui, & il s'éveilloit
» communément le lendemain avec un violent mal de
» tête. »

LE 17, j'allai à terre, afin de me plaindre au Chef de l'outrage dont on a parlé tout-à-l'heure ; mais il n'étoit pas dans les environs de notre mouillage. L'après-midi, tandis que je me promenois sur la greve, une personne vint me dire qu'Orée desiroit de me voir. Je me mis en route avec le Député, & je fus conduis dans une grande maison, où le Chef & plusieurs Insulaires de distinction étoient rassemblés & tenoient, à ce que je crus, un conseil. Après que je fus assis, & qu'ils eurent achevé leur conversation, Orée fit une harangue, & un de ses Compatriotes y répondit : je n'y compris rien, sinon qu'il étoit question du vol commis la veille. Le Chef m'assura que lui, & tous ceux qui étoient 17.

Ann. 1774. Mai.

présens (c'étoient les principaux Chefs des environs) n'y avoient aucune part, & il m'engagea à tuer les coupables avec les canons. Je lui protestai que je n'accusois de ce crime, ni lui, ni les Insulaires qui l'entouroient; que je traiterois les voleurs, & tous les autres que je pourrois surprendre, comme il le desiroit. Je demandai ensuite où étoient ces brigands, & je priai qu'on me les amenât, afin de les châtier; mais il répondit qu'ils s'étoient enfuis dans les montagnes, & qu'il ne pouvoit pas les attraper. J'ignore s'il disoit la vérité. Je savois que des recherches sans violence, ne les engageroient pas à me livrer les criminels, & je ne voulois pas employer la force.

Le soir, quelques-uns de nos Messieurs assisterent à un Spectacle Dramatique. La pièce représentoit une fille qui s'enfuyoit avec nous de Taïti : le fait étoit vrai; & la jeune femme, dont il a été question plus haut, vit elle-même jouer ses propres aventures, ce qui lui causa tant de chagrin, que nos Messieurs eurent toutes les peines du monde de l'engager à rester jusqu'à la fin; elle versa beaucoup de larmes. La réception que lui firent ses Amis à son retour, formoit le dénouement, qui n'étoit guères favorable à la pauvre Taïtienne. Ces peuples, dans l'occasion, composent sur-le-champ de petites pièces qu'ils ajoutent aux grandes. N'est-il pas raisonnable de supposer, qu'ils punissoient cette fille par une satyre, afin de décourager celles qui voudroient imiter son exemple?

Le matin du 18 Orée vint à bord, & m'apporta des fruits; il resta à dîné, &, l'après-midi, il voulut voir tirer de gros

canons chargés à boulets. Il nous fit cette priere, parce qu'il avoit ouï dire à Œdidée, & à nos autres passagers Taïtiens, que nous avions eu cette complaisance sur leur Isle: il desiroit qu'on tirât contre les collines, mais je n'y consentis point, de peur que le boulet n'y arrivant pas, causât des malheurs; d'ailleurs il devoit mieux en voir l'effet dans l'eau. ANN. 1774. Mai.

QUELQUES-UNS des Bas-Officiers, à qui j'avois permis de courir la campagne pour leur amusement, emmenerent deux Naturels qui leur servirent de guide, & ils emporterent des sacs remplis de clous, de haches, &c. afin de faire des échanges sur leur chemin. Les deux guides usant d'adresse, s'enfuirent avec les deux sacs; voici comment ils s'y prirent. Les Officiers avoient deux fusils, afin de tuer des oiseaux, &, après une ondée de pluie, leurs guides en montrerent plusieurs qu'ils les engagerent à tirer. L'un des fusils ayant fait long feu plusieurs fois, & l'autre étant parti; au moment où les Taïtiens virent qu'ils n'avoient plus rien à craindre de ces armes à feu, ils s'enfuirent: nos Messieurs stupefaits, les regarderent, & aucun d'eux n'eut la présence d'esprit de courir après eux.

« NOUS FÎMES différentes excursions dans la campagne les deux derniers jours, & nous en rapportâmes » du corail, des coquillages & des hérissons que les Naturels rassemblerent pour nous sur la côte de la mer. Différens Chefs, qui vinrent revoir leurs anciennes connoissances, nous offrirent des cochons & des boucliers de guerre, » & ils eurent soin de ne pas s'en dessaisir, avant d'avoir vu » l'ami auquel ils destinoient ces présens.

Ann. 1774. Mai.

» Nous gravîmes aussi sur une colline, plantée par-tout » d'arbres à pain, de poivriers & de mûriers, d'ignames & » d'Eddoes. Les mûriers ou les arbres d'étoffe étoient cul- » tivés avec une attention particuliere ; l'intervalle entre » chaque pied étoit proprement sarclé ; de vieilles coquilles, » & du vieil corail brisé servoient de marne, & un sillon ou » canal profond entouroit la terre afin de la tenir à sec. Ils » avoient brûlé en plusieurs endroits des fougeres & des » arbrisseaux, pour y former de nouvelles plantations. Presque » au haut de la colline, nous trouvâmes une maison, où, une » vieille femme & sa fille, nous accueillirent avec hospita- » lité : nous leur donnâmes des grains de verre, des clous » & quelques plumes rouges : elles accepterent les plumes » uniquement comme des curiosités, car elles n'y met- » toient aucun prix. Les autres Insulaires d'Huaheine n'y » en attachoient pas davantage. Ils demanderent des ha- » ches en échange de leurs cochons, & de petits outils de » fer pour d'autres provisions ; &, comme nous avions assez » de porc, leurs propositions nous parurent désavantageu- » ses, quoiqu'elles fussent les mêmes que lors de notre pre- » miere relâche. Les plumes rouges n'ayant point ici de » valeur intrinséque, c'est une nouvelle preuve de l'opu- » lence & du luxe des Taïtiens, qui les achetent avec tant » d'empressement. Cette différence provient de l'extrême » fertilité de Taïti comparée à celle d'Huaheine, où la » plaine qui sert de ceinture aux collines, est si étroite & » si peu considérable, que les Naturels sont obligés de » cultiver les collines.

» Nous retrouvames au *Heiva*, de la veille, les Insu-

» laires qui avoient volé ſi adroitement les deux ſacs des » Officiers : ils avouerent leur faute, & promirent, ſi on » leur pardonnoit, d'apporter en équivalent des boucliers » de guerre. On conſentit à cette priere, & effectivement » le lendemain ils tinrent leur parole. Ann. 1774. Mai.

» A CHAQUE MOMENT ils eſſayoient de nous voler : on » en ſurprit un qui tâchoit de dérober une poire à poudre, » & on lui donna quelques coups pour le corriger. Les vê- » temens Européens de la Taïtienne que nous avions ame- » née, tenterent auſſi les Naturels ; pluſieurs l'aſſaillirent » dans une maiſon au moment où elle y penſoit le moins, » & ſe mirent à la déshabiller ; heureuſement quelques-uns » de nos Meſſieurs allerent à ſon ſecours & diſperſerent » les brigands : cet accident l'effraya ſi fort, que depuis elle » ne ſortit plus ſeule du vaiſſeau. »

LA MATINÉE du 19 fut pluvieuſe, & l'après-dînée belle. 19.

« NOUS FÎMES une promenade vers la longue paſſe » où le Docteur Sparrman avoit été volé huit mois aupa- » ravant. Il plut tellement, qu'il fallut nous réfugier dans » une petite hutte. Nous y trouvâmes une famille aimable, » qui nous offrit du fruit à pain frais & du poiſſon. Une » vieille femme, d'un rang un peu diſtingué, s'étoit réfu- » giée auſſi ſous le même toit avec un homme de ſa ſuite, » qui menoit un cochon. Nous partîmes enſemble, lorſque » la pluie eut ceſſé ; & la bonne femme, après nous avoir » préſenté ſon cochon, nous invita à ſa maiſon, ſituée à une

Ann. 1774. Mai. » diſtance conſidérable. Nous traverſâmes la colline, & deſ-
» cendîmes ſur les bords de la mer de l'autre côté de l'Iſle.
» Le chemin fut très-gliſſant, mais je recueillis des plantes
» nouvelles. Le ciel devint parfaitement beau, avant notre
» arrivée dans la plaine. Nous vîmes une baie & un banc
» étendu de corail, & un petit Iſlot qu'habitoient des trou-
» pes nombreuſes de canards ſauvages, de corlieux & de
» becaſſines : à la ſollicitation de notre bonne vieille, les
» Naturels nous préſenterent des rafraîchiſſemens ; ayant
» chaſſé quelque tems, nous repaſsâmes la colline dans une
» autre direction, & au-delà d'une belle vallée bien peu-
» plée, & couverte de toute ſorte de plantations, nous attei-
» gnîmes enfin l'habitation de la femme, qui étoit ſur le
» rivage. Nous y trouvâmes un vieillard, ſon mari, &
» beaucoup d'enfans, dont quelques-uns étoient d'un âge
» mûr. Elle nous régala de volailles, de fruit à pain, de noix
» de cocos, & elle nous renvoya enſuite ſur ſa pirogue au
» vaiſſeau, dont nous étions éloignés d'environ cinq milles
» par mer : la diſtance auroit été au moins deux fois plus
» grande, en faiſant le chemin par terre. Cette bonne In-
» dienne mit, dans les ſervices qu'elle nous rendit, un em-
» preſſement, que je n'avois jamais remarqué, quoique, ſur
» toutes les Iſles de la mer du Sud, on nous eût donné des
» preuves ſans nombre d'attachement & d'hoſpitalité. »

20. Le 20 dès le grand matin, trois Officiers partirent pour la chaſſe, un peu contre mon gré, parce que je ſavois que les Naturels guettant toutes les occaſions de voler ceux qui ſe détachoient en petites troupes, devenoient chaque jour plus audacieux. A trois heures de l'après-midi, on m'avertit

que nos chasseurs venoient d'être saisis & dépouillés de tout ce qu'ils possédoient. Je me rendis, sur-le-champ, à terre avec M. Forster, & l'équipage d'une chaloupe, & je m'emparai d'une grande maison, de ce qu'elle contenoit, & j'arrêtai deux Chefs qui s'y trouvoient: mais, comme je ne voulois pas répandre l'alarme dans les environs, je fis tout cela si paisiblement, que les Insulaires savoient à peine que nous étions descendus. Je restai autour de l'habitation, jusqu'à ce que j'appris que les Officiers étoient revenus sains & saufs, & qu'on leur avoit tout rendu : je quittai alors la maison, & j'y remis ce que nous en avions enlevé. Les Officiers eux-mêmes me raconterent ensuite à bord toute l'affaire. De petites insultes de leur part, exciterent les Taïtiens à saisir leurs fusils, ce qui amena une violente querelle; quelques Chefs s'en mêlerent, ôterent les Officiers du milieu de la foule, & leur firent restituer ce qu'on leur avoit pris.

Ann. 1774. Mai.

« Il faut dire que le second Lieutenant avoua que les » Anglois avoient été les agresseurs; l'un d'eux ayant tué » deux pigeons, voulut qu'un Naturel allât les chercher » dans l'eau : l'Indien qui avoit souvent eu cette complai- » sance, refusa cette fois de faire le service d'un chien : un » des Officiers le battit alors, jusqu'à ce qu'il obéit; & le » pauvre Insulaire se traîna dans la vase, avec beaucoup » d'agilité. Quand il eut ramassé les canards qui étoient à » une distance considérable de la côte; il s'enfuit à la nage, » & les emporta à l'autre bord de la lagune : il sentoit bien » que ces oiseaux pouvoient à peine payer sa peine. Comme » ceci piqua nos gens, l'un d'eux charga son fusil à balle; » il tira, & manqua heureusement l'Indien. Il se prépa-

ANN. 1774. Mai.

» roit à tirer un fecond coup, lorfque la foule qui l'en-
» touroit, voyant qu'on fe jouoit avec autant d'infolence
» de la vie d'un Naturel, tomba fur lui & faifit cette arme
» terrible dont les farouches étrangers abufoient fi cruelle-
» ment. L'Anglois appella fes camarades à fon fecours, &
» quoique l'un d'eux lachât fon fufil, chargé à plomb, dans
» les cuiffes d'un Infulaire, les Indiens furieux, les frapperent
» impitoyablement. Le domeftique d'Œdidée, jeune hom-
» me robufte d'une très-petite taille, accompagnoit nos
» Meffieurs, & il fe battit courageufement en leur faveur,
» mais il fut terraffé par le nombre. »

Ceci arriva à un endroit où l'on nous avoit dit auparavant, que des Taïtiens s'étoient réunis pour former une troupe de voleurs, dans le deffein de détrouffer tous ceux qui y pafferoient. Il paroît que le Chef ne put ni prévenir ni arrêter ces outrages multipliés. Je ne le vis pas ce foir, mais j'appris d'Œdidée qu'il vint fur le rivage un moment après mon rembarquement pour le vaiffeau, & qu'il étoit fi affligé de ce qui venoit de fe paffer, qu'il en verfa des larmes.

« Je ne dois pas oublier que nous débarquâmes dans
» une maifon, qui fembloit être une hôtellerie ou caravan-
» ferai deftiné aux voyageurs : il y avoit des perfonnes de
» différentes familles, avec lefquelles nous converfâmes
» d'abord paifiblement ; mais, à la nouvelle de l'accident
» arrivé à nos Officiers, la plupart s'enfuirent, & ceux qui
» refterent, donnerent des marques de crainte, & retour-
» nerent à bord ; nous vîmes les Naturels abandonner le
» pays des environs. »

Le 21,

Le 21, dès la pointe du jour, nous apperçûmes plus de soixante pirogues sous voiles, qui sortoient du Havre, & qui marchoient vers Uliétéa. En demandant la destination de cette flotte, on nous dit qu'elle étoit montée par des *Earéoys* (*a*), & qu'ils alloient faire une visite à leurs confreres des Isles voisines. On peut presque les comparer aux Francs-Maçons; on nous assura qu'ils se secourent les uns les autres quand ils sont dans le besoin; ils semblent pratiquer des usages, qu'ils ne veulent point, ou qu'ils ne peuvent pas expliquer. Œdidée nous apprit qu'il en étoit; Tupia en étoit aussi, & ni l'un ni l'autre n'ont consenti à me donner une idée nette de ces établissemens. Œdidée nie qu'on mette à mort les enfans qu'ils ont de leurs maîtresses, ainsi que Tupia & plusieurs Taïtiens nous l'avoient protesté. J'ai eu différentes conversations avec Omaï sur cette matiere, & il m'a confirmé tout ce qu'on raconte dans mon premier Voyage. Ann. 1774. 21 Mai.

Œdidée couchoit ordinairement à terre, & il vint me faire un message de la part d'Orée, qui desiroit que je débarquasse, suivi de vingt-deux hommes, pour aller châtier, avec lui, treize voleurs. Afin de se souvenir du nombre des Soldats que demandoit le Chef, le Député apporta vingt-deux morceaux de feuilles : c'est leur méthode de calculer. Dès que j'eus reçu cette députation extraordinaire, je me rendis auprès du Chef; je le priai de m'expliquer plus clairement son intention; & tout ce que j'en appris, fut que ces voleurs formant une troupe de bandits, réunis

(*a*) Des Membres de ces Sociétés de débauche, où toutes les femmes & tous les hommes sont en commun.

ANN. 1774. Mai.

en corps, se proposoient de nous saisir & de nous détrousser par-tout où ils nous trouveroient, & qu'ils avoient pris les armes pour cela : il m'invitoit à les punir. Je l'avertis que si je me mettois en marche, ils s'enfuiroient dans les montagnes: il m'apprit alors qu'ils étoient résolus à nous attaquer, & il me conseilla de les détruire eux & leurs maisons; mais il me pria d'épargner leurs voisins & les habitations des environs, ainsi que les pirogues & le Whennoa. Comme s'il avoit voulu s'assurer d'avance de ma bonne volonté en faveur des innocens, il me présenta un cochon, offrande de paix de la part du Whennoa; il étoit si petit, qu'on ne pouvoit guères le présenter que dans une cérémonie de cette espèce. Ce Chef intelligent voyoit bien, (ce que les autres Taïtiens n'imaginoient peut-être pas) que tout le voisinage dépendoit de nous; &, pour arrêter nos forces, il recourut à un expédient qui doit être sacré parmi eux. En retournant à bord, je pensai à sa proposition, qui me parut fort étonnante. Je me décidai cependant de m'y rendre, de peur que mon refus n'encourageât ces brigands à commettre de plus grands actes de violence; &, comme le bruit de leurs vols devoit bientôt se répandre à Uliétéa, où je me proposois de relâcher, mon indulgence auroit pu engager les Insulaires à nous traiter de la même maniere, ou plus mal encore.

« LE LECTEUR aura soin de remarquer que ces Indiens » avoient fort à se plaindre de l'injustice de nos Gens, & » qu'ils étoient armés par le ressentiment & la colere. » Je débarquai avec 48 hommes, y compris les Officiers, MM. Forster, le Docteur Sparrman & M. Hodges. Le Chef,

ſuivi de peu de monde, nous joignit bientôt, & nous marchâmes, en bon ordre, à la recherche des bandits. Durant la route, le cortége s'accrut à chaque pas.

ANN. 1774. Mai.

« ORÉE demanda bientôt à reſter derriere ; mais » M. Cook l'engagea, ainſi que quelques autres, à nous ſuivre ; & il ordonna à la foule de ne pas marcher plus avant, » ſous prétexte qu'au moment du combat, nous ne pour» rions plus diſtinguer nos Amis de nos Ennemis. »

ŒDIDÉE, qui étoit avec nous, commença à s'alarmer, obſervant que pluſieurs des Inſulaires qui nous accompagnoient, faiſoient partie de la troupe que nous allions attaquer, & il nous avertit qu'ils nous conduiſoient ſûrement à un endroit où leurs camarades nous tomberoient deſſus avec avantage. Je ne ſais pas ſi ſes craintes avoient quelque fondement; mais ce fut le ſeul en qui nous euſſions confiance, & nous réglâmes nos mouvemens d'après ſes avis. Quelques milles au-delà, nous apprîmes que les bandits, que nous pourſuivions, s'étoient enfuis dans les montagnes; je déclarai alors à Orée que je ne m'avancerois pas plus loin; car il nous falloit traverſer une vallée profonde, bordée, de chaque côté, de rochers eſcarpés, où un petit nombre d'hommes, avec des pierres, pouvoient couper notre retraite, s'ils avoient les projets qu'Œdidée perſiſtoit toujours à leur prêter. Pleinement réſolus de revenir ſur mes pas, nous fîmes volte-face, & nous apperçûmes, en divers endroits, des Inſulaires qui nous avoient ſuivi, deſcendant des flancs des collines, & tenant, dans leurs mains, des armes qu'ils quitterent à l'inſtant, & qu'ils cacherent ſous

ANN. 1774. Mai.

des buiſſons, quand ils ſe virent découverts. Ceci ſembloit prouver qu'Œdidée avoit eu raiſon de nous donner ſes conſeils; mais ſi le Peuple avoit de mauvaiſes intentions contre nous, je ne puis croire que le Chef les partageât. Pendant notre retraite, nous nous arrêtâmes à un endroit convenable pour nous rafraîchir. Je demandai aux Taïtiens des noix de cocos, & ils nous en donnerent ſur-le-champ. Je penſe qu'ils deſiroient fort que nous quittaſſions la côte; car ils étoient ſûrement effrayés, quoique nous n'euſſions rien fait qui fût capable de leur cauſer la moindre alarme. Deux Chefs nous apporterent chacun un cochon, un chien, & de petits plantains, ſymboles ordinaires de paix, & ils me les préſenterent un à un, en obſervant les cérémonies accoutumées. Un autre m'offrit un cochon, & il voulut le tranſporter lui-même au vaiſſeau. Nous continuâmes enſuite notre route, juſqu'à la place de débarquement, où on tira pluſieurs volées, pour convaincre les Naturels que nous pouvions former un feu continuel. Nous montâmes alors les chaloupes, & le Chef, nous ſuivant de près, amena une grande quantité de fruits ſur le vaiſſeau, où il reſta à dîner. En ſortant de table, les Inſulaires nous envoyerent de nouveaux fruits & deux cochons; de ſorte que cette petite excurſion nous procura plus de rafraîchiſſemens que nous n'en avions obtenu avec nos préſens. Ils furent certainement épouvantés, à la vue d'un détachement ſi fort, qui pénétroit l'intérieur de leur pays, & la puiſſance des armes à feu, ſembla les frapper plus que jamais: je crois qu'auparavant ils avoient une idée aſſez foible ou aſſez mépriſable des armes à feu en général; car ils n'avoient vu tirer que des oiſeaux par ceux de nos Gens qui ſe promenoient dans leurs champs, &

qui, n'étant pas bons tireurs, perdoient communément deux coups ſur trois; les fuſils d'ailleurs faiſoient ſouvent long feu, & on les chargeoit lentement. Ayant bien remarqué tout cela, ils en avoient conclu que les armes à feu ne ſont pas ſi terribles qu'on vouloit le leur faire croire. ANN. 1774. Mai.

« AINSI finit notre expédition guerriere, au grand contentement de quelques-uns d'entre nous, qui aimoient » trop les Indiens pour deſirer leur mort. D'autres, accoutumés aux ſcènes horribles de la guerre & du carnage, » montroient un déteſtable empreſſement d'éprouver leur » adreſſe, en tirant ſur des hommes, plutôt que ſur des » oiſeaux. Nous ne vîmes que peu de Naturels, autour du » vaiſſeau, l'après-midi. »

QUAND les Chefs prirent congé, le ſoir, ils promirent de nous envoyer beaucoup de proviſions : le lendemain, 21. nous reçûmes effectivement des fruits; mais les cochons étoient ce qui nous manquoient le plus, & on nous en apporta peu.

« UN CHEF, nommé Morurua, avoit choiſi mon Pere » comme ſon Ami, & où je fis, à lui, à ſa femme & à ſa » fille, des préſens, en retour de ceux qu'il apporta; mais » mes dons lui parurent ſi préférables aux ſiens, qu'il en fut » enchanté, & ſes yeux me témoignerent ſa gratitude avec » une éloquence particuliere. »

J'ALLAI à terre l'après-midi, & je trouvai Orée qui

ANN. 1774. Mai.

s'asseyoit pour commencer son dîné. Je ne sais pas pourquoi il prenoit son repas si tard. Plusieurs personnes se mirent à mâcher de la racine de poivre *(a)* : elles en exprimerent environ une pinte de jus, que le Chef but d'abord sans aucun mêlange : on m'en offrit une coupe, mais je la refusai ; car la maniere dont on venoit de le préparer, m'avoit donné du dégoût. Œdidée ne fut pas si délicat, & il accepta ce dont je ne voulus point. Le Chef lava ensuite sa bouche avec du lait de cocos, & il mangea beaucoup de *repe*, de plantains & de *mahée* ; & il finit son repas par avaler trois pintes de *popoie* ; substance composée de fruits à pain, de plantains, de mahée, &c. battus ensemble & délayés avec de l'eau, jusqu'à la consistance d'un flan.

Ceci se passoit au-dehors de sa maison, en plein air ; car alors on jouoit une pièce dans l'intérieur, ainsi qu'on en jouoit presque tous les jours aux environs ; mais ces spectacles étoient si mauvais, que je n'y allois pas. Je remarquai qu'après qu'ils eurent extrait le jus de la racine du poivre mâchée, un des domestiques du Chef recueillit & emporta soigneusement les fibres. Je lui demandai ce qu'il en vouloit faire, & il me répondit qu'il alloit y mettre de l'eau, & en exprimer un nouveau jus : ils en tirent ainsi ce qu'on peut appeller une petite piquette.

« Nous laissames les trois Amis d'Œdidée sur cette » Isle ; mais nous prîmes, à bord, un autre Insulaire qu'Orée

---

*(a)* On a donné, dans cette Traduction, le nom de Racine de Poivre à la Plante que l'original appelle *Peppere-Root*.

» envoyoit en députation à O-Poonée, Roi de Bolabola. Cet » Ambaſſadeur paroiſſoit très-ſtupide. Nous ne pûmes pas » cependant pénétrer le ſecret de ſa miſſion, qui d'ailleurs » nous intéreſſoit peu. » Ann. 1774. Avril.

Le 23, le vent ſouffla de l'Eſt, comme il avoit toujours ſoufflé depuis notre départ de Taïti. Le lendemain, dès le grand matin, nous démarrâmes, &, à ſix heures, nous mîmes en mer. Le bon vieil Chef fut le dernier Inſulaire qui quitta le vaiſſeau. En partant, je lui dis que nous ne nous reverrions plus; il ſe mit à pleurer, & il me répondit: « *Laiſſez* » *venir ici vos enfans, & nous les traiterons bien.* » Orée eſt d'un excellent caractere; mais la plupart de ſes Sujets, qui ne le valent point, ſemblent abuſer de ſon grand âge. Terrederi, ſon petit-fils & ſon héritier, eſt encore très-jeune. La maniere douce avec laquelle j'ai toujours traité le Peuple de cette Iſle, & l'imprudence de nos Meſſieurs, qui erroient dans la campagne, perſuadés que leurs armes à feu les rendoient invincibles, exciterent les Inſulaires à commettre des violences, que jamais les Taïtiens n'avoient oſé entreprendre. 23. 24.

Durant notre relâche, je me procurai du fruit à pain, des noix de cocos, &c. plus que nous ne pouvions en conſommer; mais pas aſſez de cochons pour en ſervir chaque jour à l'équipage : quoique ces animaux ne paruſſent point rares dans l'Iſle, il faut cependant convenir que la quantité que nous en prîmes, pendant la relâche précédente, doit les avoir beaucoup diminué, & avoir répandu dans l'Iſle un

Ann. 1774. Mai.

grand fonds de nos marchandises. D'ailleurs nous avions alors peu d'outils, de meubles, d'effets, &c. à leur donner en échange; le petit nombre de plumes rouges qui nous restoient, étoient de peu de valeur, comparées au prix que nous les vendions à Taïti. Je fus obligé de faire fabriquer, aux Forgerons, différentes espèces d'outils de fer, de clous, &c. afin d'etre en état de me pourvoir de rafraîchissemens aux autres Isles, & de maintenir mon influence & mon crédit parmi les Naturels.



CHAPITRE XV.

# CHAPITRE XV.

*Arrivée à Uliétéa. Réception qu'on nous fit. Divers incidens survenus pendant notre relâche. On nous apprend que deux Vaisseaux ont été à Huaheine. Préparatifs pour quitter Uliétéa; regret des Insulaires à cette occasion. Caractere d'Œdidée. Observations générales sur ces Isles.*

DÈS que nous eûmes débouqué le havre, je fis voile & je portai sur l'extrémité méridionale d'Uliétéa. Comme il y eut peu de vent l'après-midi, le soleil se coucha avant que j'atteignisse l'extrémité Ouest de l'Isle, où nous passâmes la nuit: un léger vent variable dura jusqu'à dix heures du lendemain, au matin, lorsque l'alisé d'Est prévalut, & je me hasardai à remonter le havre, après avoir détaché une chaloupe qui chercha un mouillage à l'entrée. Quand nous eûmes fait un petit nombre de bordées, nous arrivâmes devant le canal, & le vaisseau pénétra à toutes voiles le plus qu'il fut possible. On jeta ensuite l'ancre, & on plia les voiles: c'est la maniere d'entrer dans la plupart des havres qui sont sous le vent de ces Isles, car les chenaux, en général, sont trop étroits pour y manœuvrer. Nous étions mouillés alors entre les deux pointes du récif, qui forme l'entrée: chacune étoit éloignée de nous seulement de deux tiers

ANN. 1774. Mai.

24.

Ann. 1774. Mai.

d'encablure, & la mer brisoit dessus à une si grande hauteur & avec tant de violence, qu'elle auroit paru terrible à des Navigateurs moins accoutumés à ces parages. Les chaloupes ayant porté en mer les ancres & les machines de toue, le vaisseau fut remorqué, & nous jetâmes l'ancre la nuit. Pendant ce travail, le Chef Oréo, mon vieil ami, & plusieurs autres vinrent nous voir: ils ne manquerent pas de nous apporter des présens.

25. Le lendemain, le vaisseau fut remorqué de nouveau, & amarré dans un mouillage convenable, qui commandoit toutes les côtes qui nous entouroient. Sur ces entrefaites, j'allai à terre, avec les Officiers, rendre une visite au Chef, & lui offrir les présens accoutumés. En entrant dans sa maison, nous fûmes reçus par quatre ou cinq vieilles femmes, qui pleuroient & se lamentoient, & qui, en même tems, se découpoient la tête avec des instrumens de dents de goulu; le sang inondoit leurs visages & leurs épaules: ce qu'il y eut de plus fâcheux, il fallut essuyer les embrassemens de ces vieilles furies, dont la face nous couvrit de sang. Cette cérémonie (car c'en étoit une) finie, elles sortirent, se laverent, & revinrent bientôt aussi joyeuses que le reste de leurs Compatriotes. « Oréo parut enchanté de notre » retour. La présence d'Œdidée & de l'Ambassadeur » que nous amenions, affermit sans doute la bonne opi- » nion qu'il avoit de nous, & inspira de la confiance » à tout son Peuple. » Après avoir resté là peu de tems, le Chef & ses Amis, mirent un cochon & des fruits dans ma chaloupe, & ils vinrent dîner à bord avec nous.

« L'APRÈS-MIDI, nous nous promenâmes le long de la » crique, où étoit le vaisseau, autant que le permit la pluie. » La côte étoit bordée d'une quantité innombrable de » pirogues, & chaque maison ou cabane fourmilloit d'Ha- » bitans qui se préparoient à faire de bons dînés sur des » tas de provisions accumulées par-tout. On a déjà dit » qu'il y a une Société particuliere (appellée Arréoy), » d'hommes & de femmes, qui se rassemblent de tems- » en-tems, & voyagent sur toutes les Isles, en se livrant » aux plaisirs & à la débauche. Durant notre relâche à » Huaheine, nous avions vu soixante-dix pirogues mon- » tées par plus de sept cens Arréoys, qui partirent un matin » pour Uliétéa : nous apprîmes ici qu'ils passerent quelques » jours au côté oriental de cette Isle, & qu'ils étoient arrivés » sur la côte Ouest, seulement un jour ou deux avant nous; » nous remarquâmes que c'étoient tous des personnages de » quelque importance, & de la race des Chefs. Le *Ta-* » *touage* des uns offroit de larges figures, & Œdidée nous » assura que c'étoient les premiers de l'Ordre, & que plus ils » étoient couverts de piquures, & plus leur rang étoit élevé. » En général, ils étoient tous robustes & bien faits, & tous » Guerriers de profession. Œdidée avoit beaucoup de res- » pect pour cette Société, & il nous déclara qu'il en étoit. » Ceux qui la composent sont unis par les liens d'une amitié » réciproque, & ils exercent entr'eux l'hospitalite dans toute » son étendue : dès qu'un Arréoy en va voir un autre, » quoiqu'il ne le connoisse pas, il est sûr qu'on pourvoira » à ses besoins, & qu'on lui donnera ce qu'il voudra de- » mander : on le présente aux Membres de l'Ordre, qui se » disputent à qui le comblera de plus de caresses & de

Ann. 1774. Mai.

» présens; c'est pour cela qu'Œdidée jouit de tant de plaisirs » à Taïti. Les premiers Insulaires qui le virent à bord, » étoient Arréoys, & à l'instant ils lui offrirent leurs habits, » parce qu'il n'avoit que des vêtemens Européens. Il paroît » qu'une ou plusieurs personnes de chaque petite famille » de Chef entrent dans cette Communauté, dont la Loi » invariable & fondamentale est qu'aucun des Membres ne » peut avoir d'enfans. D'après le témoignage des Naturels » les plus éclairés, nous avons lieu de croire que, dans son » institution primitive, on exigeoit un célibat perpétuel; » mais, comme cette Loi blesse trop les mouvemens de la » Nature, qui sont d'une vivacité extraordinaire dans ce » climat, ils y manquerent bientôt: ils conservent cependant l'esprit de cette abstinence, en suffoquant tous les » enfans qui naissent parmi eux.

» Les Arréoys jouissent de différens priviléges & on a » pour eux une grande vénération aux Isles de la Société » & à Taïti; ils sont très-fiers de ne point avoir d'enfans. » Quand on dit, à Tupia, que le Roi d'Angleterre a une » nombreuse famille, il avoua qu'il se croyoit plus grand que » ce Prince, parce qu'il étoit Arréoy (*a*). Chez la plupart » des autres Peuples, le nom de Pere est honorable, & il » imprime le respect; mais un Arréoy Taïtien le prend » pour un terme de mépris & de reproche.

» Dans les grandes assemblées que tiennent les Arréoys, » & dans les voyages qu'ils font, ils se nourrissent des végé-

(*a*) Je tiens cette Anecdote du Capitaine Cook.

» taux les plus exquis; ils mangent beaucoup de porc, de » viande de chien, de poiſſons & de volailles, que les » Towtows, ou la claſſe inférieure du Peuple leur fourniſſent » libéralement. On leur prépare auſſi une boiſſon de racine » de poivre dont ils font une conſommation étonnante. Les » plaiſirs ſenſuels les accompagnent par-tout où ils vont; » ils ont de la muſique & des danſes, qu'on dit être très-laſ- » cives, ſur-tout la nuit, quand ils ne ſont vus de perſonne.

ANN. 1774. Mai.

» L'ISLE étant ſortie depuis long-tems de ſa barbarie pre- » miere, une Société ſi injurieuſe au reſte de la Nation ne » s'y ſeroit point perpétuée juſqu'à préſent, ſi elle n'offroit » pas des avantages conſidérables. Deux raiſons ſemblent » favoriſer l'exiſtence des Arréoys, & ces deux raiſons » tiennent l'une à l'autre; la premiere, la néceſſité d'entre- » tenir un corps de Guerriers pour défendre la contrée » contre l'invaſion & les déprédations de l'Ennemi : tous » les Arréoys ſont en effet ſoldats; mais comme l'amour » pouvoit les énerver, ou les aſſujettit peut-être d'abord à » un célibat qu'enſuite ils ont trouvé trop difficile; enfin, » par cet établiſſement, on a lieu de croire qu'ils veulent » empêcher la multiplication de la race des Chefs. Un » Taïtien intelligent, Légiſlateur de ſon pays, a pu prévoir » que le Peuple gémiroit à la longue ſous le joug de ces » petits tyrans, ſi on les laiſſoit pulluler en liberté. Le moyen » le plus court, d'aller au-devant de ce mal étoit d'obliger une » partie des Chefs à garder le célibat; mais, afin de vaincre leur » répugnance & les aſſujettir à un ſi grand ſacrifice, il falloit » leur offrir quelque compenſation : c'eſt peut-être de-là que » vient la haute eſtime de toute la Nation pour l'Ordre de

Ann. 1774. Mai.

» l'Arréoy : peut-être expliquera-t-on auſſi par-là l'autorité & la gourmandiſe des Membres, car les Guerriers » jouiſſent de pareils avantages dans toutes les Nations, » avant qu'ils deviennent de vils mercénaires de la tyrannie. » Dès que les Arréoys enfreignant leurs premieres Loix, » admirent les femmes parmi eux, il eſt aiſé de concevoir » qu'ils perdirent peu-à-peu l'eſprit de chaſteté qui animoit » leur Corps. Sûrement ce ſont aujourd'hui les Inſulaires » les plus voluptueux ; quoique je n'aie pas eu occaſion de » remarquer ce raffinement de débauche qu'on leur a reproché. On a dit que chaque femme eſt commune à tous » les hommes ; mais, en faiſant des queſtions ſur cette » matiere, il nous a paru que cette accuſation a peu de » fondement (*a*).

» Quelques Arréoys ſont mariés à une femme, de la » maniere qu'Œdidée avoit épouſé la fille de Toparrée (*b*) ; » mais d'autres ont une maîtreſſe paſſagere : la plupart connoiſſent ſans doute les proſtituées, communes ſur toutes » les Iſles. La diſſolution eſt beaucoup plus univerſelle dans » chaque pays policé de l'Europe, & je ne crois pas qu'on » puiſſe en conclure qu'il y exiſte une ſociété d'hommes

(*a*) On ne peut s'empêcher de remarquer ici, que M. Forſter accuſe un peu légerement d'inexactitude, la Relation du premier Voyage ; car, puiſqu'il convient que les Etrangers mêlent de la débauche à leurs aſſemblées ; qu'ils font mourir les enfans qui naiſſent parmi eux, feroit-il donc étonnant que chacune de leurs femmes fût commune à tous les hommes ?

(*b*) Voyez ce qu'on en a dit plus haut.

» & de femmes aussi débauchées qu'on le suppose les » Arréoys (*a*).

Ann. 1774. Mai.

» Quand on considere le caractere doux, généreux & » tendre des Taïtiens, on ne conçoit pas comment ils » peuvent massacrer leurs enfans; on est revolté de la barbarie » farouche du Pere, & sur-tout de la dureté impitoyable » de la Mere, qui étouffe la voix & l'instinct de la Nature; » mais la coutume éteint tous les sentimens & tous les » remords. Dès qu'on m'eut assuré que les Arréoys pra- » tiquent cet usage cruel, je reprochai à notre Ami Œdidée » de se vanter d'être d'un si détestable Corps; j'employai » sur cela tous les argumens possibles; je le convainquis enfin, » & il me promit de ne pas tuer ses enfans, & de quitter » la Société, dès qu'il obtiendroit le titre glorieux de Pere. » Il nous protesta que les Arréoys ont très-rarement des » enfans. Comme ils choisissent vraisemblablement leurs » femmes & leurs maîtresses parmi les prostituées, & comme » d'ailleurs ils portent la volupté à un point extrême, ils » n'ont pas beaucoup à craindre d'engendrer. Les réponses » d'Omaï, que j'ai consulté sur ce sujet, après mon retour » en Angleterre, m'ont fait encore plus de plaisir, car elles » diminuent la noirceur de ce crime, & lavent le gros de » la Nation du reproche qu'on pourroit lui faire d'y prendre » part; il m'a confirmé que les Loix immuables des Arréoys, » ordonnent de mettre à mort les enfans; que la préémi-

(*a*) On peut répondre à ce raisonnement que les passions factices des Peuples civilisés, s'opposent à cette communauté des femmes dont on a cependant vu des exemples, même dans les grandes Nations.

ANN. 1774. 1 Mai.

» nence & les avantages d'un Arréoy sont si précieux, qu'il » leur sacrifie la pitié, que la mere ne consent jamais à » cet horrible assassinat ; mais que son mari & les autres » Membres la persuadent de se dessaisir de l'enfant, & que, » lorsque les prieres ne suffisent pas, on emploie la force ; » il ajoutoit en outre que ce meurtre se commet tou- » jours en secret, de maniere que personne du Peuple, ni » même des Towtows & des domestiques de la maison ne » le voient ; que si quelqu'un en étoit témoin, les Meur- » triers seroient tués (*a*).

» Les Arréoys s'établirent dans notre voisinage ; ils pas- » serent plusieurs jours dans les fêtes & dans la joie, & nous » inviterent souvent à être de leurs festins.

26. » Le 26, après avoir erré dans le pays jusqu'au coucher » du soleil, nous retournâmes au vaisseau au moment où » Œdidée, la femme, & les autres Passagers Indiens venoient » de le quitter. Nous reçûmes la visite d'un grand nombre » de Naturels, & entr'autres de plusieurs femmes, qui res- » terent parmi les Matelots. Les Habitantes d'Huaheine » avoient été peu complaisantes pour eux, ils furent obligés » de se contenter de quelques étrangeres qui étoient en

(*a*) « Je dois remarquer qu'il y a presqu'autant de dépravation dans » nos contrées policées. Des misérables affichent publiquement, à » Londres, leurs talens, & offrent leurs services pour procurer l'avor- » tement. ( Voyez, sur cela, un Avertissement dans un Papier public, » *Morning post* N.° 1322, du Mercredi 15 Janvier 1777. ) On leur permet » de trafiquer impunément de la destruction des enfans qui sont dans le » ventre de leur mere. »

» visite

» visite sur cette Isle, & ils se livrerent ici au plaisir avec le » plus grand empressement. » ANN. 1774. Mai.

M. FORSTER, dans ses excursions de botanique, trouva l'hospitalité dans toutes les cabanes, & il vit un cimetiere de chiens que les Naturels appelloient *Marai no te oore (a)*; mais je crois que ce n'est pas parmi eux une coutume générale, puisque peu de chiens y meurent de mort naturelle: communément ils les tuent & ils les mangent, ou ils les offrent à leurs Dieux; c'étoit probablement un *Marai* ou Autel, où on avoit mis une offrande de cette espèce, où peut-être, quelque Insulaire avoit, par fantaisie, enterré son chien favori de cette maniere. Quoi qu'il en soit, je ne puis croire que ce soit un usage universel; &, quant à moi, je n'avois jamais rien vu jusqu'alors, ni rien entendu dire de pareil.

LE 27, dès le grand matin, Oréo, sa femme, son fils, sa fille, & plusieurs de ses Amis nous firent une visite, & ils nous apporterent une assez grande quantité de toutes sortes de rafraîchissemens : c'étoient, pour ainsi dire, les premiers que nous eussions obtenu. Ils resterent à dîner. 27.

« BOBA, Vice-Roi de l'Isle d'O-Taha, & Teïna, la belle » Danseuse dont M. Hodges avoit eu tant de peine à faire » le portrait *(b)*, étoit aussi avec Oréo. Boba étoit un jeune

(*a*) On a donné quelquefois, dans cette Traduction, le nom de *Morai*, à ces Temples ou Cimetieres; mais M. Forster les appelle toujours *Maraï*, & M. Cook, lui-même, les nomme de tems-en-tems *Marai*.

(*b*) Et dont on trouve une Gravure dans ce Voyage.

Ann. 1774. Mai.

» homme grand & bien fait, natif de Bolabola, & parent » de O-Poonée, Roi de cette Iſle, & Conquérant d'Uliétéa & de Taha. Œdidée nous a dit ſouvent qu'il eſt héritier préſomptif d'O-Poonée, dont il doit épouſer la ſeule fille, âgée de douze ans, & qu'on aſſure être fort belle. » Boba étoit Arréoy, & il entretenoit, comme maîtreſſe, la » charmante Teïna, qui étoit alors enceinte. Nous nous » entretînmes avec elle ſur l'uſage de tuer les enfans des » Arréoys; notre petit dialogue ſe fit dans les termes les plus » ſimples, parce que nous ne connoiſſions pas aſſez leur » langue pour exprimer des idées abſtraites. Toute notre » réthorique fut ainſi bientôt épuiſée, & elle produiſit peu » d'effet; ſeulement Teïna Maï nous dit que *notre Eatua* » *(notre Dieu), en Angleterre, ſeroit peut-être fâché de* » *la conduite des Arréoys; mais que le leur n'en étoit* » *pas mécontent. Elle ajouta que ſi nous voulions venir* » *de notre patrie chercher ſon enfant, elle le conſerveroit* » *peut-être en vie, pourvu toutefois que nous lui apportaſſions une hache, une chemiſe & des plumes rouges.* » Elle rit tellement, en nous adreſſant cette réponſe, que » nous ne crûmes pas qu'elle parlât ſérieuſement. Nous » aurions eſſayé envain de continuer la converſation, car » toutes ſortes d'objets différens détournoient ſon attention; » elle avoit déjà eu beaucoup de peine à nous écouter ſi » long-tems. »

Après-midi, nous les accompagnâmes à terre, où on joua pour nous une pièce appellée *Mididii Harramy*, ce qui ſignifie *l'Enfant vient*. Le dénouement fut l'accouchement d'une femme en travail : ils firent paroître tout-à-coup

ſur la ſcène un gros enfant, haut d'environ ſix pieds, qui courut autour du théâtre, traînant après lui un grand torchon de paille, ſuſpendu par une corde à ſon nombril.

Ann. 1774. Mai.

« L'HOMME, qui joua le rôle de la femme, fit tous les geſtes » que les Grecs alloient admirer dans les boſquets de Vénus » Ariadne, près d'Amathie, où on obſervoit la même céré- » monie, le ſecond jour du mois *Gorpioeus*, en mémoire » d'Ariadne, qui mourut en couches (*a*); ainſi, l'imagination » folle des hommes a inventé, dans tous les pays, les cou- » tumes les plus extravagantes.

» IL EST IMPOSSIBLE d'exprimer les éclats de rire des » Naturels, lorſqu'ils virent le nouveau-né courant ſur la » ſcène, & pourſuivi par des Danſeuſes qui eſſayoient de » l'attraper.

» LES FEMMES contemplerent, ſans rougir, toute la pièce; » qui n'étoit point du tout indécente pour elles, & elles » ne furent pas obligées, comme nos Dames d'Europe, de » regarder à travers leurs éventails.

» AU COMMENCEMENT, à la fin & dans les entr'actes, il » y eut des danſes & des pantomimes. Poyadua, fille » d'Oréo, déploya ſon agilité ordinaire, & nous l'applau- » dîmes de bon cœur; des hommes jouerent auſſi des » farces, dans les chanſons deſquelles nous reconnûmes le » nom du Capitaine Cook, de pluſieurs perſonnes de l'équi-

(*a*) Voyez Plutarque, Vie de Théſée.

Ann. 1774. Mai.

» page, & il nous parut qu'il étoit question d'un vol commis » par un de leurs Compatriotes. Une autre farce représenta » l'invasion des Insulaires de Bolabola, & pour cela ils se » battirent les uns les autres à coups de courroie ou de » fouets qui produisoient un bruit retentissant. »

J'eus occasion de voir une seconde fois la pièce de *l'Enfant vient*, & je remarquai qu'au moment où ils reçurent l'homme qui représentoit l'enfant, ils comprimerent & applatirent son nez; j'en conclus qu'ils compriment ainsi celui des enfans, à l'instant où ils naissent, & voilà peut-être pourquoi ils ont tous, en général, le nez plat. Cet endroit de la pièce nous fit quelque plaisir par sa nouveauté, & la maniere grotesque dont il fut joué. Comme nous rîmes beaucoup, il est probable qu'ils la jouerent si souvent dans la suite, pour nous mieux amuser; mais cette comédie, ainsi que les autres, ne pouvoient nous distraire qu'une fois, d'autant plus que faute de connoître leur langue, nous entendions peu les paroles.

28. Le 28 se passa à-peu-près de la même maniere que la veille, c'est-à-dire, que je régalai nos Amis, qui, à leur tour, tâcherent de nous divertir.

« Oréo, qui dîna à bord, but une bouteille de vin sans » paroître ivre. Il fut très-facétieux, comme à l'ordinaire. Il » parla sur-tout des pays que nous avions visités dernièrement, & dont Œdidée, son Compatriote, lui avoit fait la » description. Après qu'on lui eut résolu différentes questions qu'il proposa, il dit que, quoique nous eussions vu

» bien des pays, il nous citeroit une Isle que nous ne con- Ann. 1774. Mai.
» noissions pas encore. *Elle ne gît*, ajouta-t-il, *qu'à quel-*
» *ques jours de chemin ; elle est habitée par des Géans*
» *monstrueux, aussi hauts que le grand mât, & aussi gros*
» *à la ceinture que la tête du cabestan. Ces Peuples sont*
» *bons ; mais quand ils se fâchent contre quelqu'un, ils le*
» *prennent & le jettent dans la mer, comme si c'étoit une*
» *petite pierre. Si vous arrivez près de leurs côtes avec*
» *votre vaisseau, ils se rendront peut-être à gué à côté du*
» *bâtiment, & ils l'emporteront, sur leur dos, à terre.* Il
» mit dans son discours plusieurs autres circonstances badi-
» nes; &, pour donner plus de poids à ce qu'il avançoit,
» il finit, en nous disant que l'Isle s'appelloit *Mirro, Mirro*:
» nous jugeâmes que toute son histoire *(a)* étoit une ironie,
» contre cette partie de notre relation, qu'il ne croyoit
» point, & dont il ne pouvoit pas se former une idée. Nous
» admirâmes l'imagination & la gaieté d'esprit qui brilloit dans
» ce conte, & nous crûmes, avec M. de Bougainville, que
» l'abondance du pays, qui procure aux Insulaires du con-
» tentement & du plaisir *(b)*, leur donne en même-tems ce
» talent & ce caractere.

» LONGEANT la côte, au Sud, nous rencontrâmes un
» pays très-fertile & des Habitans hospitaliers. Nous par-
» vînmes à un grand bâtiment de pierre, appellé *Maraï no*
» *Parua*, cimetiere du Parua. Ce monument avoit soixante

(*a*) Cette Histoire étoit peut-être fondée sur une de leurs opinions mythologiques dont on parlera plus bas.

(*b*) Voyez le Voyage Autour du Monde, de M. de Bougainville.

Ann. 1774. Mai.

» verges de long & cinq de large : les murailles étoient
» formées de grandes pierres, & d'environ six ou huit pieds
» de haut. Je montai pardessus, & je trouvai l'intérieur cou-
» vert de petites pierres de corail.

» De-la, nous fîmes plusieurs milles jusqu'à une baie
» spacieuse, où trois petites Isles gissent en-dedans du récif.
» Le pays, autour de cette baie, étoit marécageux & rempli
» de canards. Après avoir passé quelque tems à en tirer,
» nous nous embarquâmes sur deux petites pirogues,
» & nous descendîmes sains & saufs sur un des Islots. Il
» y avoit quelques cocotiers & quelques arbrisseaux, mais
» point d'arbres fruitiers : nous ne vîmes qu'une seule hutte
» de Pêcheur, qui renfermoit des filets & d'autres meubles
» nécessaires à la pêche. Nous retournâmes bientôt sur la
» côte de la Grande-Terre, sans avoir trouvé de coquil-
» lages, quoique l'espoir d'en recueillir nous eût engagé à
» passer l'eau. »

29. Le lendemain, nous reconnûmes qu'on avoit volé des gouvernails, des grapins & des crocs dans nos chaloupes, placées près de la bouée, à environ soixante ou soixante-dix verges du vaisseau. Dès que j'appris cette nouvelle, j'allai en informer le Chef; mais il connoissoit le vol, par qui, & où il avoit été commis, &, sur-le-champ, il vint dans ma chaloupe, à la poursuite des Larrons. Après avoir marché assez loin, le long de la côte, vers l'extrémité méridionale de l'Isle, il nous fit débarquer aux environs de quelques maisons, où on nous rapporta bientôt tout ce qui avoit été pris, excepté le gouvernail de fer de la pinnasse, qu'on me

dit être un peu plus avant dans l'intérieur du pays. Je témoignai le desir d'aller le chercher; mais Oréo ne s'en soucia pas, & il se sauva adroitement, sans être apperçu, parderriere des arbres. Je savois que, sans lui, je ne pourrois rien faire. Le Peuple commença à s'alarmer, quand il me vit poursuivre mon chemin; & j'en conclus que les Spectateurs n'étoient pas les maîtres de me rendre le gouvernail. J'envoyai donc un Député au Chef, pour le prier de revenir. Il revint en effet; nous nous assîmes alors, & on nous servit quelques alimens: il croyoit peut-être que, comme je n'avois pas déjeûné, j'étois de mauvaise humeur, parce que j'avois faim. On m'apporta ensuite deux cochons, qu'on me pria d'accepter: je les reçus, & les craintes des Naturels se dissiperent. Je crus faire un bon marché d'acquérir ces deux excellens cochons, pour une chose qu'il n'étoit plus en mon pouvoir de recouvrer. La paix ainsi terminée, nous retournâmes à bord, & Oréo, & son fils, dînerent avec nous. Nous allâmes, après-midi, à terre, & on joua une pièce pour ceux d'entre nous qui voulurent perdre leur tems à y assister. Outre ces comédies, que le Chef faisoit représenter souvent, il y avoit, dans le voisinage, une troupe d'Acteurs ambulans, qui tenoient spectacle chaque jour; mais toutes les pièces étoient si ressemblantes, que nous en fûmes bientôt fatigués, d'autant plus que nous ne pouvions y rien appercevoir d'intéressant. On y parloit beaucoup de nous, de notre vaisseau & de notre pays; mais je ne sais pas comment. Il paroît que c'étoit un compliment qu'on nous adressoit, & ils retranchoient probablement cette partie de la pièce quand nous n'y étions pas. Je me rendois au théâtre d'Oréo, ordinairement vers la fin de la pièce, & j'allai deux fois à l'autre,

Ann. 1774. Mai.

pour donner quelque chose aux Acteurs. Il n'y avoit d'Actrice, au théâtre d'Oréo, que sa fille, jolie brune, à qui, dans ces occasions, ses nombreux Adorateurs faisoient beaucoup d'offrandes. Je crois que c'étoit une des principales raisons qui engageoit son Pere à nous divertir si souvent avec ces spectacles.

« Tandis que le Capitaine Cook fit des démarches pour recouvrer ce qu'on nous avoit volé, je descendis à terre d'un autre côté, & je vis un héeva ou danse qu'exécuterent deux petites filles : leur vêtement n'étoit pas aussi brillant que celui de Poyadua, & elles danserent beaucoup plus mal qu'elle. Le tamow, ou les cheveux tressés qui ornoient leurs têtes, n'étoient point disposés en forme de turban, mais formoient plusieurs longues touffes, qui produisoient un joli effet, & qui ressembloient, en quelque sorte, à la coëffure élevée de nos femmes.

» Je trouvai ensuite Poyadua qui dansoit; &, comme si elle avoit voulu surpasser toutes les autres actrices, elle étoit mieux parée qu'à l'ordinaire, & elle portoit plusieurs de nos bagatelles d'Europe. Son agilité surprenante, le mouvement gracieux de ses bras & l'agitation rapide de ses doigts, excitoient l'admiration de ses Compatriotes, & il faut convenir qu'elle méritoit tous les éloges que lui donnoient les Spectateurs. Les Naturels étoient sur-tout enchantés des contorsions extraordinaires de sa bouche, qui nous sembloient horribles, & qui fut la seule chose que nous critiquâmes.

» Tout




TYNAI-MAI, Jeune Femme de l'Isle d'Ulietea.

» TOUT, dans ces environs, respiroit la joie ; & l'as- Ann. 1774. Mai.
» semblée des Arréoys, occasionna, sans doute, des
» Spectacles plus fréquens : leur présence égayoit la con-
» trée, & chacun goûtoit alors des plaisirs tumultueux. Ils
» ôtoient souvent leurs vêtemens ; ils passoient leur tems
» dans une oisiveté voluptueuse ; ils parfumoient leurs che-
» veux d'huiles odorantes ; ils chantoient & jouoient de la
» flûte ; ils ne quittoient un divertissement que pour se livrer
» à un autre ; ils ressembloient si bien à ce Peuple fortuné
» qu'Ulysse trouva en Phéacie, que ces vers d'Homere leur
» conviennent parfaitement :

» La Parure, la Danse & les Chants, occupent tous nos
» momens.

» Nous passons le jour en Fêtes, & la nuit à faire l'Amour.

» NOTRE AMI Œdidée étoit peut-être le seul des Nobles
» qui ne partageoit point la joie & les divertissemens de
» ses Compatriotes. Il ne recevoit pas les marques distin-
» guées de faveur qu'on lui avoit prodiguées à Taïti ; car il
» paroît que, même sur les Isles de la mer du Sud, un
» homme n'est jamais moins estimé que dans son pays. Tous
» ses parens, qui ne formoient pas un petit nombre, atten-
» doient de lui des présens, comme une obligation de sa
» part ; à Taïti, au contraire, sa libéralité lui faisoit des Amis,
» & lui procuroit beaucoup d'avantages. Tant qu'il resta à
» ce généreux Indien quelques-unes des richesses qu'il avoit
» rassemblées, au péril de sa vie, pendant notre dange-
» reuse & triste campagne, on ne cessa point de lui en
» demander ; &, quoiqu'il donnât de bon cœur tout ce

Ann. 1774. Mai.

» qu'il avoit, ſes connoiſſances l'accuſoient d'avarice. Il fut » bientôt réduit à venir, à bord, nous ſupplier de lui accor- » der de nouveaux tréſors ; car il n'avoit plus que quelques » plumes rouges, & d'autres curioſités, qu'il deſtinoit à » O-Poonée, ſon parent, Roi de Bolabola.

» Ainsi méconnu, il deſiroit de retourner à Taïti, & » il nous dit qu'il vouloit s'y établir dès qu'il auroit vu » Poonée, & le reſte de ſa famille qui habitoit Bolabola. Il » nous auroit même ſuivi avec joie en Angleterre, ſi nous » lui avions donné la moindre eſpérance de revenir dans » la mer du Sud; mais le Capitaine Cook lui déclarant qu'on » n'y renverroit jamais de vaiſſeau, il aima mieux être privé » du plaiſir de voir la Grande-Bretagne, que de quitter les » lieux charmans où il eſt né. Quand on réfléchit ſur ce » qu'eſt devenu O-Maï, ſon Compatriote, on a lieu de » penſer que cette réſolution a été avantageuſe à ſon cœur » & à ſa morale. Il ne connoît point la ſplendeur d'une des » plus belles contrées de l'Europe; mais il n'a point d'idée » de ces vices abominables qui déshonorent nos brillantes » Capitales. »

30. Le 30, dès le grand matin, je partis avec les deux chaloupes, accompagné des deux MM. Forſter, d'Œdidée, du Chef, ſa femme, ſon fils & ſa fille, pour une habitation, ſituée à l'extrémité ſeptentrionale de l'Iſle, & qu'Œdidée diſoit être à lui. « Il nous avoit tant parlé de ſes poſſeſſions, » que quelques-uns des Officiers paroiſſoient en douter, » & il fut bien aiſe de prendre une occaſion de ſe juſti- » fier. » Il avoit promis de me donner des cochons & des

fruits en abondance; mais, en y arrivant, nous trouvâmes que le pauvre Œdidée n'y jouiſſoit d'aucune autorité, quelque droit qu'il pût avoir au *Whennoa*, que poſſédoit alors ſon frere, qui, bientôt après notre débarquement, me préſenta deux cochons, avec les cérémonies ordinaires. Je lui offris, en retour, un très-beau préſent, & Œdidée lui donna auſſi quelque choſe.

Ann. 1774. Mai.

CETTE CÉRÉMONIE finie, je fis tuer & apprêter un des cochons, & j'aſſiſtai moi-même à toute l'opération que je vais décrire. Trois hommes étranglerent d'abord l'animal: après l'avoir placé ſur ſon dos, deux poſerent ſur ſon goſier un bâton aſſez gros, & ils en preſſerent, de toutes leurs forces, les deux extrémités. Le troiſiéme, tenant ſes jambes de derriere, lui remplit le fondement d'herbes, pour empêcher l'air, à ce que j'imaginai, d'entrer ou de ſortir. Ils le tinrent, dans cette poſition, environ dix minutes, avant qu'il fût entièrement mort. Sur ces entrefaites, quelques Inſulaires échaufferent le four, qui étoit tout près; ils mirent le cochon ſur le braſier, & ils lui brûlerent ou flamberent le poil, & il en ſortit preſqu'auſſi net que s'il avoit été échaudé. Comme il étoit dépouillé de ſon poil d'un côté, on appliqua l'autre au feu. Cette opération finie, on le porta cependant au bord de la mer, où il fut raclé avec des pierres de ſable & du ſable; ce qui acheva de nettoyer la peau. Quand ils eurent bien enlevé le ſable & la boue, on rapporta le cochon au premier endroit, & on le poſa ſur des feuilles vertes très-propres, afin de l'ouvrir. On fendit d'abord la peau du ventre; on détacha la graiſſe, ou le lard, entre la peau & la chair, qu'on mit ſur une grande feuille verte; on ouvrit

ANN. 1774. Mai.

enſuite le ventre, & on ôta les entrailles, qu'on emporta dans un panier: je ne ſais pas ce qu'on en fit; mais je ſuis ſûr qu'elles ne furent pas jetées: on remplit auſſi une large feuille du ſang. Le cochon fut lavé avec de l'eau douce, en-dedans & en-dehors, & on mit dans ſon ventre des pierres chaudes & des feuilles vertes. Le four ſe trouva alors ſuffiſamment chaud; on en ôta le feu, & quelques-unes des pierres rouges; ils firent, avec les autres pierres, une eſpèce de pavé au fond du creux ou du four; &, après l'avoir couvert de feuilles, ils y placerent le cochon ſur ſon ventre. Le lard & la graiſſe ayant été lavés dans l'eau, on les mit dans un vaſe, fabriqué, à l'inſtant, de l'écorce verte d'un plantain, avec deux ou trois pierres chaudes, & on les plaça ſur un des deux côtés du cochon. Le ſang, renfermé dans une feuille, fut encore mis dans le four, & on le couvrit d'une pierre chaude, ainſi que le fruit à pain & les plantains: ils dépoſerent pardeſſus, des pierres, du ſable qu'ils ramaſſerent dans les environs, & ils acheverent l'opération, en couvrant bien le tout de terre. Tandis que le cochon cuiſoit, on garnit de feuilles vertes le plancher d'une grande remiſe de pirogues.

« PENDANT CES ENTREFAITES, je montai, avec le Docteur Sparrman & mon Pere, ſur les collines voiſines, & nous ne trouvâmes rien de nouveau, quoique nous nous fuſſions éloignés d'au moins ſept ou huit milles du vaiſſeau. »

APRÈS deux heures & dix minutes, on ouvrit le four, & on en ôta tout ce qui y étoit. Ceux des Naturels qui dînerent avec nous, s'aſſirent les uns à côté des autres à un bout de

la table; on plaça le cochon devant nous, & devant eux la graiſſe & le ſang, qu'ils mangerent principalement; ils dirent qu'ils étoient *mamity*, très-bons. Ann. 1774. Mai.

« Une foule de Towtows qui nous entouroient, jetoient » des regards avides ſur ce mets; mais on ne leur en donna » point; on en offrit quelques morceaux à la femme d'Oréo » & à ſa fille, qui les envelopperent ſoigneuſement pour » s'en régaler quand elles ſeroient ſeules. Quoique ce co- » chon eût été apprêté en entier & découpé par les hom- » mes, cela n'empêcha pas les femmes d'en accepter des » portions. D'autres fois cependant elles ne mangent que ce » qui a été apprêté par de petits garçons qu'on entretient » pour cela *(a)*; ou du moins, elles ne mangent pas des » mets apprêtés pour les hommes.

» D'autres peuples ne mangent pas avec les femmes: » pluſieurs de Nations Nègres, & même les Naturels du pays » de Labrador, ſuivent le même uſage. Dans les Tribus des » Africains & des Eskimaux, l'extrême mépris des hommes » pour le ſexe en eſt la cauſe; mais, comme les Taïtiennes » ſont traitées amicalement & avec eſtime, cette coutume » doit avoir une autre origine, & peut-être que des obſer- » vations exactes la découvriront dans la ſuite *(b)*.

---

(*a*) Voyez la Relation du premier Voyage de Cook.

(*b*) On peut voir dans l'Ouvrage, intitulé: *l'Eſprit des Uſages des différens Peuples*, *L. I*, une conjecture ſur l'origine de cet uſage, qui n'eſt pas préſenté très-exactement par M. Forſter: les Taïtiens n'ont pas ſeulement de la répugnance à manger avec les femmes, les hommes ſe fuient auſſi pour prendre leurs repas.

Ann. 1774. Mai.

» M. Cook avoit apporté quelques bouteilles d'eau-de-» vie ; en la mêlant avec de l'eau, j'en fis la liqueur qu'aiment » tant les Marins Anglois, & qu'ils appellent *grog*. Les » Arréoys, & d'autres Chefs, la trouverent forte & » presqu'aussi bonne que celle qu'ils tirent de la racine du » poivre, & ils en burent beaucoup : ils burent ensuite des » coups d'eau-de vie pure ; elle leur parut si excellente, » & ils y revinrent si souvent, qu'ils furent bientôt obligés » de se coucher pour dormir. »

Le cochon, qui fit notre dîné, pesoit environ trente livres : quelques parties des environs des côtes me semblerent un peu trop cuites, mais celles qui étoient plus charnues se trouverent parfaites ; & la peau, qu'on peut à peine avaler quand le porc a été apprêté à notre maniere, avoit un goût & une saveur supérieure, à tout ce que j'aie jamais mangé en ce genre. J'ajouterai que, durant ces différentes opérations, ils montrerent une propreté admirable. J'ai été très-détaillé sur ce sujet, parce que je ne me souviens pas qu'aucun de nous ait vu auparavant tous les préparatifs de leur cuisine, & ils ne sont pas décrits avec exactitude, dans la relation de mon premier Voyage.

Tandis qu'on préparoit le dîné, j'examinai le Whennoa d'Œdidée. Il y avoit peu de terrain, mais il étoit dans un canton agréable, & les maisons bien arrangées, formoient un très-joli village, ce qu'on voit rarement sur ces Isles. Après dîné, nous partîmes pour le vaisseau, avec l'autre cochon, & quelques plantains : nous avions espéré de nous procurer beaucoup de rafraîchissemens, mais nous fûmes bien trompés.

EN RETOURNANT au vaisseau, nous mîmes à terre au coin d'une maison, où nous apperçûmes quatre figures de bois, de deux pieds de long, rangées sur une tablette : elles avoient une pièce d'étoffe autour des reins, & sur leurs têtes une espèce de turban, garni de longues plumes de coq. Un Naturel, qui occupoit la cabane, nous dit que c'étoient *Eatua note Toutou, les Dieux des Serviteurs ou des Esclaves.* Cette assertion ne suffit peut-être pas pour conclure qu'ils les adorent, & qu'on ne permet point aux serviteurs & aux esclaves d'avoir les mêmes Dieux que les hommes d'un rang plus élevé. Je n'ai jamais oui dire que Tupia fît une pareille distinction, ni même que ses Compatriotes rendissent un culte à quelque chose de visible. D'ailleurs ce sont les premieres Divinités de bois que nous ayons rencontrées sur quelqu'une de ces Isles ; & même nous jugeâmes que c'étoient des Dieux, uniquement sur la parole d'un Insulaire, peut-être superstitieux, & que peut-être nous n'avons pas compris. Il faut convenir que les habitans de cette Isle, sont, en général, plus superstitieux qu'à Taïti. Dans la premiere visite que je fis au Chef, il me pria de ne permettre à personne de mon équipage de tuer des hérons, ni des pie-verds, oiseaux aussi sacrés chez eux, que les rouges-gorges, les hirondelles, &c. le sont parmi les vieilles femmes en Angleterre : Tupia, qui étoit Prêtre & qui connoissoit bien leur religion, leurs coutumes, & leurs traditions, ne montrât pourtant aucun égard pour eux. Je fais cette remarque, parce que plusieurs de nos Officiers pensoient que ces oiseaux étoient des *Eatuas* ou Dieux. A la vérité, nous adoptâmes cette opinion en 1769, & nous en aurions adopté d'autres plus absurdes, si Tupia ne nous avoit pas

ANN. 1774. Mai.

détrompé. Nous n'avons pas retrouvé un homme d'autant de pénétration & de connoiſſances que lui, & par conſéquent nous n'avons pu ajouter que des idées ſuperſtitieuſes à ce qu'il nous a dit de la Religion de ces contrées.

« NOUS ARRIVAMES, à cinq heures, à bord; comme le » jour étoit très-chaud nous retournâmes à terre, pour nous » baigner dans une belle fontaine, qui nous avoit ſervi » ſouvent au même uſage. Des arbres odorans courboient » leurs branchages ſur ſes ondes fraîches & limpides, qui ſe » trouvoient ainſi à l'abri du ſoleil. Ce bain nous fut très- » ſalutaire: les Naturels ne manquoient jamais de s'y rendre, » le matin & le ſoir, pour s'y laver également. Ces Iſles ſont » pleines de charmans réduits de l'eſpèce de celui-ci : ils » embelliſſent la contrée & contribuent, ſans doute, à la » ſanté des habitans. »

LES INSULAIRES, ſachant que nous mettrions bientôt à la
31. voile, nous apporterent, le 31, plus de fruits qu'à l'ordinaire. Parmi ceux qui vinrent à bord, il y avoit un jeune-homme de ſix pieds quatre pouces & $\frac{6}{10}$, & ſa ſœur plus jeune que lui, avoit cinq pieds dix pouces $\frac{1}{2}$. Nous achetâmes beaucoup de cochons & de fruits.

« NOUS FIMES, de notre côté, différentes excurſions ſur » les collines, où nous recueillîmes des plantes, que nous » ne connoiſſions pas encore. Ces collines reſſembloient » exactement à celles de Taïti, mais elles étoient un peu » plus baſſes. Nous trouvâmes une vallée très pittoreſque » environnée d'une forêt d'arbres & d'arbuſtes, & arroſée

» par

» par un joli ruisseau, qui tomboit en plusieurs cascades sur » des rochers brisés & sur des précipices. » Ann. 1774. Mai.

Le 2, dans l'après-midi, on nous dit que, trois jours auparavant, deux vaisseaux étoient arrivés à Huaheine; que l'un étoit commandé par M. Banks, & l'autre par le Capitaine Furneaux. L'homme qui annonça cette nouvelle, ajouta qu'il s'étoit enivré à bord de l'un des bâtimens, & il décrivit si bien la personne de M. Banks, & celle du Capitaine Furneaux, que je n'eus pas le moindre doute sur ce qu'il assuroit, & je pensai à envoyer ce même soir une chaloupe avec des ordres pour le Capitaine Furneaux, lorsqu'un Naturel, ami de M. Forster, qui vint nous voir, nia toute cette histoire, & protesta que c'étoit *Wa-warre*, un mensonge. Celui qui nous avoit informé de la prétendue arrivée de ces vaisseaux venoit de partir, de sorte que je ne pus pas les confronter, & les Spectateurs ne savoient rien sur cela que par oui-dire; je différai le départ de la chaloupe jusqu'à ce que je fusse mieux informé. Le soir, nous tirâmes des feux d'artifices, pour amuser les Insulaires, sur une des petites Isles situées à l'entrée du havre. 2 Juin.

J'avois résolu d'appareiller le lendemain; mais le bruit, vrai ou faux, de l'arrivée de ces deux bâtimens, me fit changer de dessein. Le Chef avoit promis d'amener à bord le Naturel qui en parla le premier; mais on ne put pas le trouver, & peut-être qu'il se cacha. Le matin, les opinions des Insulaires étoient partagées là-dessus; mais, l'après-midi, ils convinrent tous que c'étoit une fausseté. M. Clarke avoit été, dans la partie la plus éloignée de l'Isle, faire de 3.

Ann. 1774 Juin.

nouvelles recherches, il revint ſans rien apprendre de ſatiſfaiſant. En un mot, cette nouvelle me parut trop mal fondée pour dépêcher une chaloupe, ou pour différer mon départ plus long-tems.

« En repassant au Cap de Bonne-Eſpérance, nous apprîmes que le Capitaine Furneaux étoit parti d'Huaheine, long-tems avant le tems où on ſuppoſoit qu'il avoit relâché ſur cette Iſle. M. Banks n'avoit pas quitté l'Europe. On nous a dit depuis que M. Saint-Denys, Navigateur François, eſt allé dans la Mer du Sud avec deux vaiſſeaux au milieu de 1774, époque dont il eſt ici queſtion.

» Les Naturels, voyant que notre départ ne ſeroit plus différé, nous vendirent leurs fruits à bon marché. Comme notre proviſion de haches & de couteaux étoit épuiſée depuis long-tems, notre Armurier travailla à en faire de nouveaux, d'une forme très-mauvaiſe, & de très-peu de valeur, ſur-tout les couteaux, qui étoient de morceaux de cercle de fer. Les Naturels en furent ſatisfaits, & ils ne ſavoient pas diſtinguer à l'œil les bons des mauvais.

» Parmi les Naturels des Iſles de la Société, il y a un petit nombre d'hommes inſtruits des traditions nationales, & des idées de Mythologie & d'Aſtronomie répandues dans le pays. Œdidée, tandis que nous étions en mer, nous avoit ſouvent parlé d'eux, comme des plus ſavans de ſes Compatriotes, & il les nommoit *Tata-ó-Rerro*, terme qu'on peut rendre par celui de maître. Après beaucoup

» de recherches, nous trouvâmes dans le district d'Hamaméno un Chef nommé Tootavaï, qui portoit ce titre: nous regrettâmes de ne l'avoir pas connu plutôt; mais mon Pere résolut d'employer le tems qui lui restoit, à faire des recherches sur un sujet aussi intéressant que l'Histoire des Opinions Religieuses.

ANN. 1774. Juin.

» TOOTAVAÏ fut charmé de trouver une occasion de déployer ses connoissances: il étoit flatté de notre attention à l'écouter, & il parla sur le même objet avec plus de patience & plus long-tems, que nous ne l'attendions d'un Habitant de ces Isles, dominé par la vivacité & la légereté de son caractere. La religion de ces Insulaires paroît former un systême de polythéisme singulier. Quelques peuples absorbés par le soin de pourvoir à leur subsistance, ne s'élevent pas jusqu'à la Divinité; mais il y en a peu: ceux de Taïti & des Isles de la Société croient l'existence d'un Etre Suprême, créateur de toutes choses. Ces nations ont fait des recherches plus ou moins profondes sur les qualités de cet esprit universel & incompréhensible, & elles ont adopté des absurdités en se perdant là-dessus dans des réflexions inutiles. Les petits esprits que surchargeoit la vaste conception d'une perfection suprême, personnifierent bientôt les différens attributs de la Divinité. Les Dieux & les Déesses devinrent innombrables, & une erreur en enfanta mille autres. L'homme, dans le cours de l'éducation, apprit de son pere l'existence d'un Dieu, & l'instinct nourrit en lui cette idée. La population s'accrut, les distinctions de rang s'établirent, & on vit naître de nouvelles passions. Dans chaque société des

Ann. 1774.
Juin.

» individus profitant du penchant du peuple à adorer, s'efforcerent de captiver le jugement de la multitude, & défigurant les qualités du Tout-Puissant, éteignirent l'affection du genre-humain à l'égard de son bienfaicteur, & lui firent craindre sa colere. Il paroît que ceci est arrivé aux Isles de la Société comme ailleurs : les Habitans réverent des Divinités de toute espèce, & ce qu'il y a de plus singulier, chaque Isle a une Théogonie séparée. Le lecteur doit comparer ce que nous allons dire avec les observations sur cette matiere, insérées dans le premier Voyage du Capitaine Cook. *(a)*

» Tootavaï commença à nous apprendre que sur chaque Isle de ce groupe, ils donnent un nom différent au Dieu Suprême, Créateur de la terre & du ciel; &, voulant s'exprimer plus clairement, il ajouta que sur chaque Isle, on croit des Divinités différentes, parmi lesquelles il y en a une reconnue de toutes, qui tient le premier rang. Ainsi, à Taïti & Eiméo, l'Etre Suprême, c'est O-Rooahottoo; à Huaheine, c'est Tané; à Uliétéa, O-Roo; à O-Taha, Orra; à Bolabola, Taootoo; à Mowrua, O-Too; & à Tabbooa, Mannoo (l'Isle de Sir Charles Saunders) Taroa.

» Treize Divinités président sur la mer dont elles ont le gouvernement : savoir, 1.° Oorohaddoo. 2.° Tama-Ooee. 3.° Ta-Apée. 4.° O-Tooareeonoo. 5.° Tanàea. 6.° Tahoumeonna. 7.° Ota-Mauwe. 8.° Owhaï. 9.° O-Whatta. 10.° Tahooa. 11.° Te-Ootya. 12.° O-Mahoo-

(a) *Tom. II, pag. 517*, de la Traduction Françoise.

» roo. 13.° O-Whàddoo. Une Divinité différente de celle-là, Oo-Marrào, paſſe cependant pour avoir créé la mer. Il en eſt de même du ſoleil, créé par O-Mauwée, Dieu puiſſant, qui produit les tremblemens de terre. La Divinité qui réſide dans cet aſtre, & qui le gouverne, ſe nomme Tootoomo-Hororirrée : ils lui donnent une très-belle forme, & des cheveux qui lui deſcendent juſqu'aux pieds. Ils aſſurent que les morts vont partager ſon habitation, & que là ils mangent continuellement du fruit à pain & du porc, qui n'ont pas beſoin d'être préparés au feu. Ils croient que chaque homme a au-dedans de lui un être ſéparé appellé Tee, qui agit d'après l'impreſſion des ſens, & qui de ſes conceptions forme des penſées. (*a*) Cet être, qui reſſemble à l'ame, exiſte après la mort, & il habite les images de bois placées autour des cimetieres, auxquelles ils donnent le même nom de Tee. Ainſi, la croyance d'une vie à venir, & l'union de l'eſprit & de la matiere, ſont répandues juſque ſur les Iſles les plus éloignées. Nous n'avons pas pu découvrir s'ils admettent des récompenſes ou des châtimens dans l'autre monde; mais il eſt probable que ces idées ne ſont point étrangeres à une nation dont la civiliſation eſt auſſi avancée que celle de Taïti.

» LA LUNE, ſuivant eux, a été créée par une Divinité femelle, nommée O-Héenna, qui gouverne auſſi cette planete, & qui réſide dans les taches ou les brouillards noirs. Les femmes chantent un couplet qui ſemble être

(*a*) Les Naturels donnent aux penſées le nom de *Paroù no te Oboo*, ce qui ſignifie littéralement, *paroles dans le ventre.*

Ann. 1774. Juin.

» un acte d'adoration à cette Divinité; cet usage provient » peut-être de ce qu'elles pensent qu'elle a de l'influence » sur les infirmités périodiques de leur sexe.

*Te-Oowa no te Malama,*
*Te-Oowa te heenàrro.*

Le Brouillard en dedans de la Lune,
Ce Brouillard j'aime!

» On a lieu de supposer que, pour les Taïtiens, la Déesse » de la Lune n'est pas la chaste Diane des Anciens, mais plutôt l'Astarté des Phéniciens. Les étoiles ont été créées par » une Déesse appellée Tettoo-Matarou, & les vents sont » gouvernés par le Dieu Orrée-Orrée.

» Outre ces grandes Divinités, ils ont un nombre considérable de Dieux inférieurs, dont quelques-uns passent » pour être méchans, & pour tuer les hommes pendant » leur sommeil. Le Tahowa-Rohaï ou le Grand-Prêtre de » l'Isle, les adore publiquement dans les principaux Moraïs. On adresse aux Dieux bienfaisans des prieres qu'on » ne prononce pas à haute voix: nous ne remarquions ces » prieres qu'au mouvement des lèvres des Indiens. Le Prêtre leve les yeux au Ciel, & l'Eatua ou Dieu est supposé » descendre & converser avec lui, sans être apperçu du » peuple, & sans être entendu de qui que ce soit excepté » du Prêtre, qui, comme on voit, a soin de voiler la Religion de mysteres.

» On offre aux Dieux des cochons & des volailles rôties, & toute sorte de commestibles; mais on ne rend pas

» d'autre culte aux Divinités inférieures, & ſur-tout aux » eſprits malfaiſans. On croit que quelques-uns habitent » une certaine Iſle déſerte nommée Mannua, où on les voit » ſous la figure d'hommes grands & forts, qui ont des yeux » farouches, & qui dévorent ceux qui approchent de leur » côte. Ceci fait peut-être alluſion à l'antropophagie, qui » ſemble avoir exiſté jadis ſur ces Iſles, comme je l'ai obſervé » ailleurs.

ANN. 1774. Juin.

» IL Y A des plantes conſacrées particulièrement aux » Divinités. On trouve ſouvent près des Moraïs ou des » Temples le caſuarina, le palmier & le bananier, ainſi » qu'une eſpèce de *crataeva*, ſorte de poivre, l'*hibiſcus* » *populneus*, la *dracaena terminalis*, & le *calophyllum*, » qui tous paſſent pour des ſignes de paix & d'amitié. Des » oiſeaux, tels que le héron, le martin-pêcheur, & le coucou » ſont auſſi conſacrés à la Divinité; mais j'ai déjà obſervé » que tous les Inſulaires n'ont pas une égale vénération pour » eux; & il faut remarquer que différentes Iſles donnent » en cela la préférence à différens oiſeaux.

» LES PRÊTRES conſervent leurs places pendant leur vie, » & leur dignité eſt héréditaire. Le Grand Pontife de cha- » que Iſle eſt toujours un Arée, qui jouit du premier rang, » après celui du Roi. On les conſulte dans la plupart des » occaſions importantes : on leur donne ce qu'il y a de meil- » leur dans la contrée, car ils ont trouvé le moyen de ſe » rendre néceſſaires. Il y a auſſi, ſur chaque diſtrict, un » ou deux Docteurs, ou Tata-O-Rerro, comme Tootavaï, » qui ſavent la Théogonie & la Coſmogonie, & qui, à de

ANN. 1774. Juin.

» certains tems, inſtruiſent le peuple : les Indiens conſer-
» vent ainſi les connoiſſances qu'ils ont dans la Géographie
» & Aſtronomie, & ſur la diviſion du tems. Ils nomment
» quatorze mois lunaires dans l'ordre ſuivant. Le premier,
» O-pororo-Moòa; le ſecond, O-pororo-Moorée; le troi-
» ſieme, Moorehàh; le quatrieme, Oohée-Eiya; le cin-
» quieme, O-Whirre-Ammà; le ſixieme, Taowa, le ſeptie-
» me, Owhirre-Erre-Erre; le huitieme, O-Téarrée; le neu-
» vieme Ote-Taï; le dixieme, Wàrehoo; le onzieme, Wà-
» hou; le douzieme, Pipirrée, le treizieme E-Oonoonoo;
» le quatorzieme, Oomannoo. Les trois premiers mois col-
» lectivement s'appellent Oorroo, ou la ſaiſon du fruit à
» pain; mais nous ne ſavons pas encore par quel arrange-
» ment ils font de ces mois un cycle, ou une année com-
» plète. Il paroît que quelques-uns, ſur-tout le ſecond & le
» ſeptieme, ſont intercalaires; car leurs noms reſſemblent à
» ceux du premier & du cinquieme, & ils les inſerent dans
» les différentes années. Chacune des lunes eſt compoſée de
» 29 jours. Pendant les deux derniers, ils diſent que la lune
» eſt morte, parce qu'on ne la voit pas; il eſt donc clair,
» qu'ils commencent à compter de la premiere apparition
» de la Planete, & non du tems réel de la conjonction. Le
» vingt-cinquieme jour de la treizieme lune E-Oonoonoo,
» répondoit à notre troiſieme de Juin, jour où on nous
» apprit ces différens détails.

» LE NOM DE TAHOWA, que les Taïtiens donnent aux
» Prêtres, ne leur eſt pas particulier; ils le donnent auſſi
» aux perſonnes qui connoiſſent la propriété du petit nom-
» bre de plantes, qu'ils emploient comme les remèdes de
» différentes

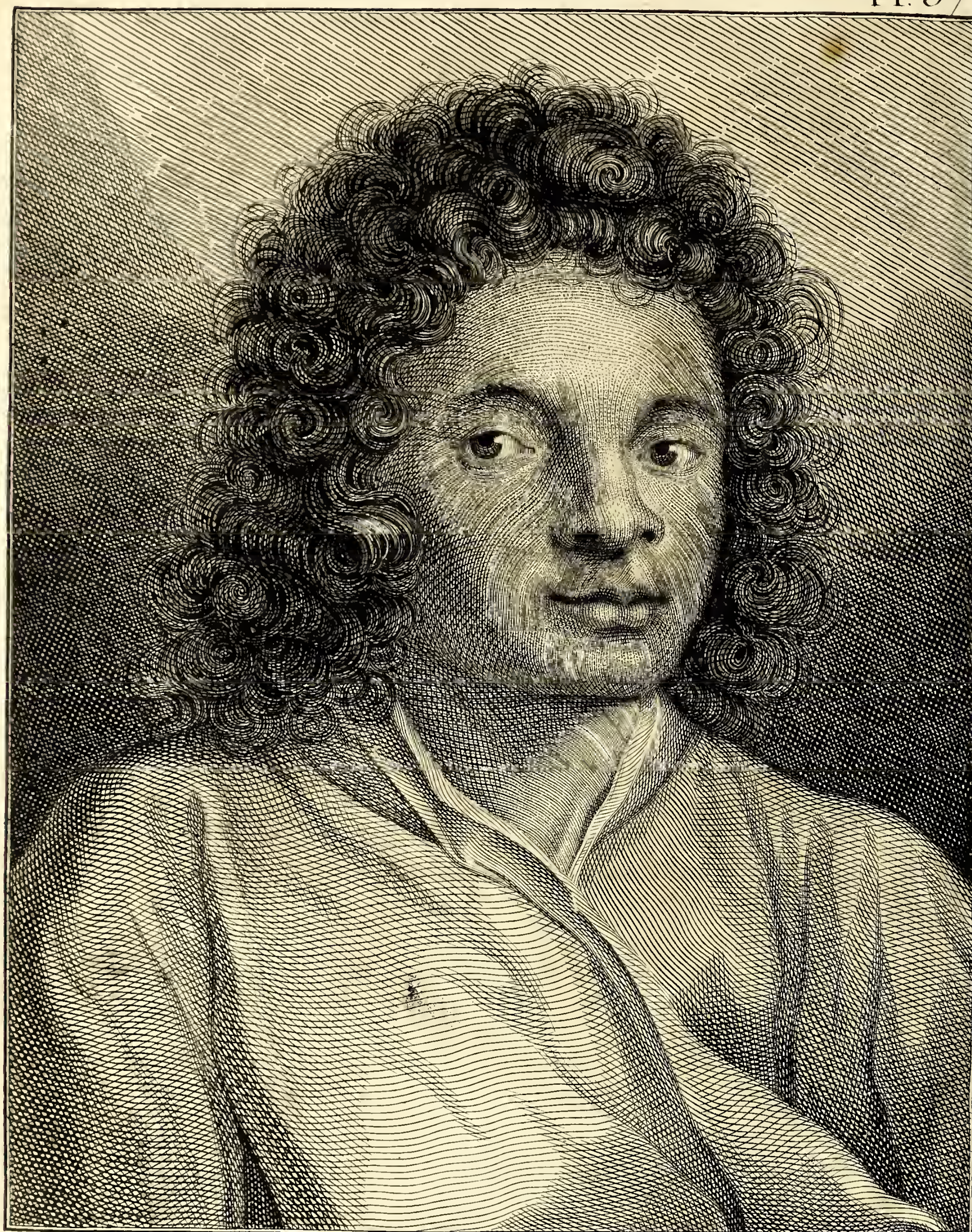
» différentes maladies. La quantité de leurs remèdes n'eſt » pas conſidérable, & leur médecine eſt très-ſimple; mais » ils n'ont pas beaucoup de maladies, & elles ne ſont point » compliquées. » ANN. 1774. Juin.

LE 4, dès le grand matin, j'ordonnai de tout apprêter pour l'appareillage. Oréo, le Chef, & toute ſa famille vinrent à bord nous dire adieu pour la derniere fois; ils étoient accompagnés d'Oo-oo-rou l'*Earée de Hi* & de Boba l'*Earée* d'O-Taha, & de pluſieurs de leurs Amis. Ils nous apporterent tous des préſens; mais Oo-oo-rou en fit un beaucoup plus conſidérable que les autres, parce que c'étoit ſa premiere & ſa derniere viſite. Je leur donnai tout ce qui me reſtoit de marchandiſes & de meubles. L'hoſpitalité avec laquelle ce peuple m'avoit accueilli, me rendoit chere toute la Nation, & ils méritoient bien d'obtenir de moi tout ce qu'il étoit en mon pouvoir de leur accorder. Je leur propoſai des queſtions ſur les vaiſſeaux qu'on diſoit être venus à Huaheine; &, ſans exception, ils nierent tous le fait. Pendant qu'ils reſterent à bord, ils ne ceſſerent pas de me conjurer de retourner les voir. Le Chef, ſa femme & ſa fille, & ſur-tout les deux femmes, pleurerent preſque ſans relâche. Je ne ſais pas ſi leur chagrin étoit réel ou ſimulé : peut-être y avoit il quelque choſe de factice, mais je le crus réel. Enfin, quand il fallut lever l'ancre, ils prirent congé de nous d'une maniere très-affectueuſe & très-tendre. La derniere priere d'Oréo fut encore pour m'engager à retourner : quand il vit que je ne voulois pas le lui promettre, il demanda le nom de mon *Marai*, du lieu où l'on m'enterreroit. Je ne balançai pas un moment à lui répondre *Stepney*, 4.

Ann. 1774. Juin.

nom de la Paroiſſe que j'habite à Londres. Il me ſupplia de le répéter pluſieurs fois, juſqu'à ce qu'il le pût prononcer; alors cent bouches à-la-fois s'écrierent *Stepney marai no Toote*, *Stepney le tombeau de Cook*. M. Forſter m'apprit enſuite qu'un homme, à terre, lui avoit demandé la même choſe, mais il fit une réponſe différente & plus convenable, en diſant qu'un Marin ne ſavoit pas où il ſeroit enterré. Toutes les grandes familles de ces Iſles ont coutume d'avoir des cimetieres particuliers, qui paſſent, avec leurs biens, à leurs héritiers. Le *Marai* d'O-Parée à Taïti, pendant le règne de Tootoha, étoit appellé *Marai no Tootaha*; mais on le nomme aujourd'hui *Marai no O-Too*, comme on l'a déjà remarqué. Quelle plus grande preuve d'amitié ces Inſulaires pouvoient-ils nous donner, que de vouloir ſe ſouvenir de nous, lors même que nous ne ſerions plus? Nous leur avions répété ſouvent que nous les voyions pour la derniere fois: ils voulurent ſavoir dans quel endroit nos cendres iroient ſe joindre à celles de nos Ancêtres.

Comme je ne pouvois ni promettre, ni eſpérer, qu'on enverroit de nouveaux vaiſſeaux ſur ces Iſles, Œdidée, notre fidèle Compagnon, ſe décida à reſter dans ſa patrie; mais il nous quitta avec des regrets qui montroient bien ſon eſtime pour nous; & rien ne put l'y déterminer que la crainte de ne jamais revoir ſon pays. Quand le Chef me preſſoit avec tant d'inſtance de revenir, je lui fis quelquefois des réponſes qui lui laiſſoient un peu d'eſpérance. Œdidée, à l'inſtant, me tiroit de côté, & il ſe faiſoit répéter ce que je venois de dire. « lorſqu'il fallut nous ſéparer, il courut de chambre en » chambre pour embraſſer tout le monde. »



*Benard Direx.*

O-HEDIDEÆ, Jeune homme de Bolabala.

ENFIN je ne puis pas décrire les angoiſſes qui remplirent l'ame de ce jeune-homme quand il s'en alla : il regardoit le vaiſſeau, il fondit en larmes, & il ſe coucha de déſeſpoir au fond de la pirogue.

« EN SORTANT des récifs, nous le vîmes encore qu'il » étendoit ſes bras vers nous. »

IL VÉRIFIOIT bien la maxime, qu'on n'eſt jamais prophète dans ſa patrie. A Taïti, on avoit des égards pour lui, & on lui donnoit tout ce qu'il deſiroit; mais il n'excitoit pas ici la moindre attention. Il avoit de l'intelligence & du ſens, &, comme la plupart de ſes Compatriotes, il étoit d'un caractere docile, doux & humain; mais il étoit fort ignorant ſur la religion, le gouvernement, les mœurs, les uſages & les traditions de ſon pays, & par conſéquent il ne nous auroit rien appris d'eſſentiel, s'il s'étoit embarqué avec nous. D'ailleurs il auroit plus ſervi qu'Omaï à donner une idée juſte de la figure & du caractere de ces Inſulaires. Au moment où il ſortit du vaiſſeau, il me demanda *tatou parou*, quelque choſe qu'il pût montrer aux Commandans des autres bâtimens qui, dans la ſuite, relâcheroient ſur ſon Iſle; j'y conſentis, & je lui accordai un certificat du tems qu'il avoit été avec nous, & je le recommandai à ceux qui toucheront ici après nous.

NOS AMIS nous quitterent à onze heures, au moment où nous levâmes l'ancre pour mettre en mer; mais Œdidée ne s'en alla que quand nous fûmes hors du havre. Il s'arrêta afin de tirer quelques coups de canon; comme c'étoit l'an-

Hhh 2

Ann. 1774. Juin.

niverſaire de la naiſſance de Sa Majeſté, on tira le ſalut de réjouiſſance à notre départ.

En abordant ſur ces Iſles, la premiere fois, j'avois envie de viſiter la fameuſe Bolabola de Tupia; mais, comme j'avois pris à bord aſſez de rafraîchiſſemens de toute eſpèce, & que la route que je projetois exigeoit tout mon tems, je renonçai à ce deſſein, & je marchai à l'Oueſt, faiſant nos derniers adieux à ces Iſles fortunées, où la Nature a, d'une main prodigue, répandu ſes faveurs.

« Malgré leurs imperfections, ces peuples ſont peut-être » plus innocens & plus vertueux, que les Nations plus raffi- » nées & plus inſtruites. Sans citer l'exemple d'Œdidée, nous » avons obſervé ſouvent des actions réciproques de bienfai- » ſance, ce qui prouve qu'ils pratiquent beaucoup les vertus » ſociales. J'ai vu un ſeul fruit à pain, ou quelques noix de » cocos, partagés entre un grand nombre de perſonnes, de » maniere que chacun en avoit un petit morceau; je les ai » vu ſe donner mutuellement leurs habits & ſe rendre des » ſervices, avec le même empreſſement qu'ils mettoient à » nous obliger. Afin d'empêcher la houle de mouiller nos » pieds, lorſqu'il falloit entrer dans nos chaloupes ou en » ſortir, ils étoient prêts à nous porter ſur leur dos; ils ſe » chargeoient des curioſités que nous achetions, & ils re- » fuſoient rarement d'aller chercher, dans l'eau, les oiſeaux » que nous tuyons. Si la pluie nous ſurprenoit dans nos » excurſions, ou que la chaleur du ſoleil ou la fatigue de la » route nous accablaſſent, ils nous offroient leurs habita-

» tions pour nous y reposer, & ils nous offroient leurs meilleures provisions : ces hôtes généreux se tenoient même un peu loin de nous, & ne touchoient jamais à aucun mets, avant d'en être priés ; &, sur ces entrefaites, quelques personnes de la famille, s'occupoient à nous donner de l'air avec une feuille, ou avec la branche d'un arbre. Avant de quitter la maison, ils nous adoptoient communément suivant nos différens âges, en qualité de peres, de freres ou de fils. Ils nous croyoient tous parens. Les Chefs de toutes les Isles de la Société, descendent de la même famille : ils regardoient comme parens tous les Officiers de l'équipage, & ceux qui mangeoient ensemble ; ils supposoient que le Capitaine Cook & mon Pere étoient freres, uniquement par cette raison ; ils sont mauvais physionomistes. En général, leur hospitalité, à notre égard, étoit absolument désintéressée, &, comme ils sont généreux sans s'en appercevoir, nous eûmes une très-bonne opinion de leur conduite entr'eux. »

ANN. 1774. Juin.

IMITANT la libéralité de la Nature, ils fournissent de bon cœur, & sans épargne, aux besoins des Navigateurs. Durant les six semaines que nous y passâmes, nous eûmes, dans la plus grande abandance, du porc frais, & tous les fruits qui étoient de saison, outre du poisson à Taïti & des volailles sur les autres Isles. Nous donnâmes en retour des haches, des clous, des ciseaux, des goujes, des étoffes, des plumes rouges, des grains de rassade, des couteaux, des miroirs, &c. qui y auront toujours du prix. Je ne dois pas oublier les chemises, article essentiel quand on a des présens à faire,

Ann. 1774. Juin.

ſur-tout pour ceux qui veulent fréquenter le beau ſexe; car alors une chemiſe tient lieu ici d'une pièce d'or en Angleterre : les femmes de Taïti, après avoir dépouillé leurs Amans de leurs chemiſes, trouverent une méthode de ſe procurer leurs habits. Elles avoient coutume d'aller à terre chaque matin, & de revenir à bord le ſoir, ordinairement couvertes de guenilles : elles ſe ſervoient de ce prétexte pour demander, avec importunité, à leurs Amans de meilleurs habits : quand l'Amant ne pouvoit plus lui donner les ſiens, il falloit qu'il les revêtît d'une étoffe du pays : ces honnêtes Courtiſannes portoient, à terre, ces vêtemens; elles revenoient encore en guenilles, & il falloit les habiller de nouveau. Ainſi, le même vêtement paſſoit peut-être dans vingt mains différentes, & il étoit vendu, acheté & donné vingt fois.

Avant de terminer la deſcription de ces Iſles, il eſt néceſſaire de dire tout ce que je ſais ſur le Gouvernement d'Uliétéa & d'O-Taha. Oréo, dont on a parlé ſi ſouvent, eſt natif de Bolabola; mais il poſſéde des *Whennoas* ou des terres à Uliétéa, qu'il a gagné, je penſe, par la conquête, ainſi que pluſieurs de ſes Compatriotes. Il réſide, ſur cette derniere Iſle, comme Lieutenant d'Opoony, qui ſemble jouir de l'autorité Royale & de la ſuprême Magiſtrature. Oo-oo-Rou, qui eſt Earée par droit héréditaire, ne ſemble plus poſſéder que le titre, & ſon propre *Whennoa* ou diſtrict, dans lequel, je crois, il eſt Souverain. J'ai toujours vu Oréo lui montrer le reſpect dû à ſon rang; & il étoit charmé quand il s'appercevoit que je le diſtinguois des autres.

O-TAHA, autant que j'ai pu le découvrir, eſt gouvernée de la même maniere. Boba & Ota ſont les deux Chefs. Je n'ai point vu le dernier. Boba eſt jeune, robuſte & bien fait; & l'on m'a dit qu'après la mort d'Opoony, Monarque actuel, il doit épouſer ſa fille, & que ce mariage lui donnera l'autorité Royale; de façon qu'il ſemble qu'une femme, qui peut être revêtue de la dignité Royale, ne peut cependant pas exercer le pouvoir ſouverain. Je crois que la conquête de ces Iſles n'a procuré à O-Poony d'autres avantages qu'un moyen de récompenſer ſes Nobles, qui, en effet, ſe ſont emparés de la meilleure partie des terres. Il ne paroît pas qu'il ait exigé aucune des marchandiſes, outils, &c. que nous avons laiſſés en ſi grand nombre.

ANN. 1774. Juin.

ŒDIDÉE m'a fait, pluſieurs fois, l'énumération de toutes les haches, des clous, que poſſéde O-Poony, & à peine en a-t-il autant qu'il en avoit, lorſque je le vis en 1769. Quelque vieil que ſoit ce fameux Inſulaire, il ne paſſe point ſes derniers jours dans l'indolence. Quand nous arrivâmes ici, pour la premiere fois, il étoit à Maurana: bientôt après, il retourna à Bolabola; & l'on nous dit, cette derniere fois, qu'il étoit allé à Tubi.

JE FINIRAI ce Volume par quelques obſervations ſur la montre marine que m'a communiqué M. Wales. A notre arrivée dans la baie de Matavaï à Taïti, la longitude, indiquée par la montre, fut de 2$^{d}$ 8′ 38″ $\frac{1}{2}$ trop loin à l'Oueſt; c'eſt-à-dire que, depuis notre départ du détroit de la Reine Charlotte, elle avoit gagné 8′ 34″ $\frac{1}{2}$ ſur ſa marche ordi-

ANN. 1774. Juin.

naire; dans l'eſpace d'environ cinq mois, ou un peu plus; &, durant ce tems, elle avoit paſſé par les extrêmes du froid & par les extrêmes de la chaleur. On jugea que la moitié de cette erreur avoit eu lieu, après notre départ de l'Iſle de Pâque; & ainſi elle alla beaucoup mieux dans les climats froids, que dans les climats chauds.

*FIN du ſecond Livre & du Tome II.*

